

Ms. Bell. qst. 152

act. ms. 1927. 150.

4.0
De
u 7

1755.

1

M. le Comte
de Tresan
le 7. Janv. 1755.

M. C. et M. Long.

Votre lettre m'a fait grand plaisir; Je vois qu'à la Cour, dans les occupations et dans les plaisirs vous n'oubliez point vos amis, l'espèce de goutte cependant dont vous croyez avoir été atteinte m'affecterait sans le régime que je vois que vous vous proposez et lequel je vous ferois substituer les plaisirs de l'amour à ceux de la table: à travers de tous les talens agréables, et de tous les agimens auxquels on est quelque fois bien heureux de s'arrêter, vous êtes un véritable philosophe.

Je ne méconnois point de toutes les brigues qui se font dans vos Académies; Nous ne devons peut-être qu'un peu de cas qu'on fait des sciences ici la tranquillité de la nation: Examinez en outre mieux ce motif, que celui qui porte chez vous à se briser, se desolier et se déchirer. Lorsque vous autrefois souhaitez sérieusement une place dans l'Académie française je ne vois pas qui pourroit vous la disputer, vous lui fournirez tout ce qu'il lui faut, et je ne vois que le titre d'Orateur Sacré qu'on dit qui y devient nécessaire qui vous manque.

Je suis bien fâché de cet triomphe que la fondamine a remporté sur tous les obstacles qui s'opposoient à son voyage. L'un qui par la fortune il ne s'éloigne point de moi, il me semble toujours, que toutes les distances se comptent de Paris. J'y avois grand besoin de lui; C'est presque le seul Amy qui m'y restât, le temps, l'absence &c. ont miné les autres: Et il n'y en a guères dont la patience ne se lasse d'aimer lorsqu'autrefois y trouvoit de l'utilité ou y entrevoit quelque pèril. L'expérience me fait voir avec genre des lachetés aux quelles je ne me serois jamais attendu: Mais voilà les hommes; et apparemment que dans le meilleur des mondes possibles il ne se pourroit pas faire qu'il n'y eût que des Tresans ou des Lafondamines.

Voici la prière de notre soldat. Sachez je vous prie M. C. et J. C. d'employer cette bonte qui est si naturelle à faire liquider la



Succession le plutôt qu'il sera possible et à luy faire toucher
l'argent qui luy reviendra par quelque lettre de change, qu'il sera
facile de trouver à l'étranger ou à Metz. Il en a grand besoin et pour
moy je suis toujours si court d'argent, que je ne serais pas en
état de luy en avancer.

Les plaisirs de notre carnaval sont commencés depuis le
20. du mois passé: Mais je n'en ay guères profité et n'ai guères
l'air d'en profiter. Il y a déjà quelques semaines que les oppres-
sions et les crachemens de sang m'ont repris: Ma santé que je
croyois si bonne a succombé aux froids qui sont terribles; et je
suis presque au même état ou j'étois il y a deux ans.

Toutes les fois que l'occasion s'est présentée je n'ay jamais manqué
de parler de vous au Roy et de votre respect et de votre admiration
pour luy, et S. M. a toujours paru y être fort sensible.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien au commencement de
l'année je vous souhaite de prospérité, peuvant elles jamais tom-
ber sur personne qui en mérite davantage? L'augmentation
de pension dont vous me parlez est la moindre des choses qu'on
puisse faire pour vous. Continuez de m'aimer M. C. et J. C. je regarde
votre amitié comme toutes que j'ai de plus précieux.

Permettez moy de baiser les mains à Mad. la Comtesse de Tressan.

A. M.
de Beaudeau
du 4. Janv. 1765.

M.

J'ai vu ces jours passés les plus jolies porcelaines du monde
qui me sont arrivées sans lettre d'avis, mais que je vois bien
qui ne sauroient venir que de vous, vous voulez bien M. que je vous
fasse mes très humbles remerciemens pour la bonté que vous avez
eu de me faire si bien cette commission dont je vous prie de tenir
le remboursement sur M. le Moine à Paris: Vous voulez bien aussi
que je profite de cette occasion pour vous souhaiter dans cette nou-
velle année et dans toutes celles qui la suivront toutes les prospérités
possibles; et que je vous prie de m'honorer toujours de la même amitié.

Mes neveux sont apparemment encore à Lorient: Je ne leur enis
plus, j'ai trop de peine à faire de ces lettres adieu; mais embrassez
les je vous prie pour moy: Leur Capitaine est il de ma connaissance?
J'ai l'honneur d'être avec un attachement inviolable. M. L.

B. S.

Permettez moi de présenter mes très humbles respects à M^{de} de
Beaudeau et de vous prier de vous souvenir quelques fois de moy avec
M. et M^{de} de la Butte, je ne perdray jamais le souvenir de toutes leurs
bontés. J'avois voulu vous envoyer une Viltichud ou pellicie de
Loup: mais j'apprends de M. Nis que le vaisseau sur lequel il
l'avoit embarquée pour s'en aller aperi. et vous pourriez si vous
voulez repasser cette porte lorsque la navigation de Hambourg sera
recommencée.

J'ai touché ici du Comédien Soutter la valeur d'un billet de 130^l
dont j'ai prié le Cousin Primeraie de tenir compte à M. Guillois
à qui je vous prie de dire et de faire bien mes complimens.

Monsi^r:

A. M.

De Malesherbes
du 11. Jan. 1755.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire;
pour m'instruire de la proposition que fait le S^r. Bruzet Libraire à Lion
de réimprimer mes ouvrages, on ne sauroit être plus sensible que je
le suis à la bonté que vous avez de vouloir bien vous intéresser à
cette édition, et me promettre de donner vos ordres pour quelle soit belle
et correcte. Je n'ay garde M. d'hésiter un moment ay consenti,
et je puis fournir au Libraire dès qu'il sera résolu à commencer la
Copie, corrigée et augmentée de quelques ouvrages nouveaux que
j'ai fait de puis les dernières Editions.

Je n'ai point reçu M. la lettre du S^r. Bruzet que vous m'en avertis-
sez: dès que je la recevray je luy répondray conformément à ce que
j'ay promis de vous écrire: Et surtout cela je me rapporteray entier-
ment aux ordres que vous donnerez. On ne sauroit être avec plus
de reconnaissance et de respect que je le suis M. V.

P. S.

Esperois je bien M. vous prie de me rappeler dans le souvenir
de Madame de Sauriac.



A. M.
 le Comte
 d'Algarotti
 du 11. Janv 1755.

Je n'ai eue point votre réponse à ma dernière Lettre pour répondre à celle que je viens de recevoir du 21. Decemb. parce que j'aime à vous écrire, et à me multiplier vos lettres. Cependant je vous prie de me dire vous avez reçu ma dernière dans laquelle étoit renfermée une lettre de change dont le ferra savoir. Il y a déjà longtemps que j'ai remis à M^{lle} de Dancelmann les deux liasses que je vous ay annoncées et vous les avez reçues si elle n'eût attendu à les faire partir avec le reste de vos affaires. Un de ces Ouvrages étoit moy, j'y avois voulu garder l'incognito, mais ils m'ont reconnu à Paris, et M. Diderot par un épisode qu'il en a fait dans un de ses Ouvrages, et une autre édition qu'on en a faite à Paris dans laquelle on m'a nommé, l'ont tellement ébruité, que je ne puis plus en faire mystère. Je me serois bien passé de tout cela, parce qu'à travers les grands éloges dont Diderot a comblé l'Ouvrage, il me le représente par comme trop orthodoxe. Boindin m'avoit aussi servi dans le tems que mon Origine des Langues étoit Anonyme et s'étoit avisé dans ses œuvres posthumes d'en faire une mention très honorable, mais perilleuse. Et c'est une chose assez plaisante que moy qui n'ay jamais écrit qu'avec toutes les circonstances possibles sur les matières qui pouvoient avoir quelque rapport à la Religion, ay scandalisé les deux hommes du siècle qui passent pour en avoir le moins. Cela donna lieu à quelques discussions que sont déjà toutes prêtes et qui paroîtront dans la Nouvelle Edition de mes Ouvrages que M. de M^{lle} alerherbes me demande qu'on veut faire en France à lieu.

Aureste pour répondre à votre question sur mes occupations, j'en ai sans doute, sur tout les Sujets qui me passent par la tête, et assés que je puis faire de mieux en crachant mon sang, pour me distraire de beaucoup d'autres objets.

J'ai déjà écrit à la Condamine à Lion: Mais je ne sai pas s'il com-
 mence son Placé par Venise.

Je suis fort flatté de tout ce que vous m'écrites d. M. l'abbé de Bonis,
mais cela ne me fait point me rendre à un sentiment; et je persiste à
croire que votre phrase, Mais ce seroit être abusé de votre bon sens pour ren-
seigner votre génie, que de vouloir vous prouver qu'il instruit l'esprit en
parlant toujours à l'imagination, suivr la méthode la plus rigoureuse
et la cacher ou même bannir, et donner à un bricole de physique l'agrè-
ment d'une pièce de théâtre, ce sont des choses extrêmement difficiles, et
très correctes, j'ai consulté même l'angelas, et le Dictionnaire de l'Acad,
saviez qui la prouvent: Et je crois à mon tour que de dire, C'est une
chose extrêmement difficile, seroit un solécisme. Il est vrai que Ce
qui veut autant que Ceci ou cela est un singulier, qui ne paroît pas
l'accorder avec tout, mais c'est un gallicisme, et un usage bien auto-
risé par tous nos meilleurs Auteurs. Ce que je croirois dans votre phrase
à force de l'examiner, c'est que quoy que correcte, elle n'a pas le tout
françois; un françois auroit peut être retranché le Ce ou tourné
la phrase autrement: mais un petit air étranger ne m'empêche pas
surtout à un étranger, et lorsque comme ici il donne de la force.



à M.

Jean-Marie Brûlé

Don 14 Janv. 1755.

J'ai reçu M. votre lettre du 20. du mois passé et la quelle M.
de Malesherbes m'a voit déjà présentée. Vous faites beaucoup d'honneur
à mes Ouvrages, de vouloir les réimprimer, et je me prêteray, très
volentiers à tout ce qui dépendra de moy pour la perfection de l'édi-
tion que vous en projettez: Mais outre que dans le plan que vous
m'avez envoyé, il y a un désordre et un mélange, de différentes ma-
tières qui ne pourroient être que fort désagréables au lecteur et
gâter le livre, je ne saurois approuver le dessein ou vous êtes d'im-
primer toutes les pièces que j'ay données dans les Mémoires de

l'Académie des Sciences de Paris. Il y en a que je vous avois sans
indolence, que je tiens trop peu dignes de servir le jour, il y en a sur
les quelles j'ai encore des doutes, d'autres dans les quelles j'en suis
incertain. Enfin d'autres que vous avez tirées des Mémoires de l'Académie
de Berlin dont j'en suis point l'auteur. D'une autre part, je ne trouve
point dans votre plan quelques autres ouvrages dont je fais cas, et
que je crois que ne sauroient gâter votre recueil, si vous voulez que
les pièces Mathématiques y entrent, comme mon Traité de la paral-
lax de la Lune, imprimé à l'Imprimerie Royale en 1741. et mon A-
stronomie Nautique imprimée déjà deux fois à la même Imprimerie.

J'avois abandonné toutes ces pièces, c'est à dire toutes les pièces pure-
ment Mathématiques, et toutes celles que je ne croyois pas à propos de
reproduire dans l'édition in 4^{to} de Dordrecht. Depuis quelle a paru
me tant appliqué à la revoir, ayant fait à plusieurs des parties qui
la composent des corrections et des additions considérables et ayant
y ajouter quelques ouvrages qui n'ont point encore paru. Voici le
plan que j'ai à vous proposer.

Le 1.^{er} est de ne point mettre dans le recueil tous ces autres ou-
vrages que je n'ai pas jugé à propos de mettre dans l'édition de Dordrecht
par les raisons que je viens de vous expliquer, mais d'y ajouter les
corrections et les pièces nouvelles. Pour pouvoir alors en faire 4
Volumas in 8.^{vo} formant 4 parties fort distinctes. Le 1.^{er} contiendrait
les Ouvrages Métaphysiques, le 2.^o les Ouvrages physiques, le 3.^o
les Ouvrages Astronomiques, le 4.^o les Ouvrages de Littérature, et ma-
nifeste que cela.

Le 2.^o plan seroit d'ajouter à ces 4 Volumas un 5.^e de quelques
Ouvrages Mathématiques que je crois dignes de servir le jour.

3.^e Enfin si vous préferrez de faire une édition in 4^{to} des deux
recueils en 2 Volumas, dont le 1.^{er} contiendrait les ouvrages de philosophie,

et de littérature; et le 2^e des ouvrages d'Astronomie et de Mathé-
matiques.

Voilà M. les 3 plans que de mon côté, vous pouvez choisir, et des
quels je vous laisse la choix. Mais je veut à celui que vous m'avez
surveyé, ou toutes les matières sont mêlées et en confusion; ou il
se trouve plusieurs pièces médiocres et au dessous de médiocres; enfin
ou vous en donneriez comme de moy plusieurs autres dans je ne puis
point l'auteur, je ne saurois absolument approuver. Je ne puis
pour votre propre intérêt, ni pour celui de vos Lecteurs, ni pour le
mien; et tout ce que vous feriez sur cela seroit contre mon gré.

Voilà donc M. lequel des 3 plans que je vous propose vous voulez
suivre; Marquez l'un, et je ne tarderai pas à vous envoyer une
copie bien correcte. M. de Malesherbes me fait espérer que vous
vous appliquerez à rendre votre édition correcte et belle.
J'ai l'honneur d'être par faitement M. D.

Je n'ai reçu votre lettre que fort tard, je l'ai prise avec
une autre, prise de l'adresse à d'autres et à moi, je n'ai pu
paraître à la fois, et en je n'ai pu paraître à la fois, et en je n'ai
pu paraître à la fois, et en je n'ai pu paraître à la fois, et en je n'ai

A M.
de Malherbes
du 17. Janv 1755.

Depuis la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'autre jour
j'ai reçu celle du Sr. Brûzet avec le plan de la Nouvelle Edition de mes
Ouvrages qu'il projette. Comme je n'approuve point ce plan, que je
trouve tout l'ordre des Matières bouleversé, et qu'il y veut mettre toutes
les pièces répandues dans les Mémoires de l'Académie & des Sciences
de Paris, entre les quelles il s'en trouve plusieurs que je ne crois point dignes
de voir le jour, je prie le Sr. Brûzet de vous prier de ne pas mettre au
Sr. Brûzet cette addition, qu'à condition qu'il exécute le plan tel que je le
lui propose. Je vous demande pardon de vous importuner avec cette
peu de si fréquentes lettres; les lettres que vous me témoignez me font
espérer que vous ne le blâmez pas beaucoup, je suis avec beaucoup
de respect M. de. ~~Malherbes~~

A M. le docteur
Naty. du 17. Janv.
1755.

M.
(C)
Notre Académie qui recherche toutes les Acquisitions qui peuvent
lui faire honneur, ne pourroit en aucun cas de souhaiter de vous avoir pour
un de ses Membres; je ne souhaitois pas moins de vous avoir pour
Confidant. C'est donc avec le plus grand plaisir que je vous en propose
je, et que l'Académie vous a élu pour occuper une de nos places de
Société étranger. Je seray toujours charmé de vous donner des mar-
ques de l'estime et de la considération avec lesquelles j'ai l'honneur
d'être M. de. ~~Malherbes~~

M.

A M.

de Bastar

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai l'honneur de vous donner avis du 17. Janv. 1755. de ce que l'Académie R^{le} des Sciences vous a été pour remplir une de ses places d'Associé étranger: Je suis charmé qu'en tendant cette nouvelle à votre maîtresse, elle ait été prévenue par un Confesseur pour lequel j'ai été rempli d'estime. Et d'avoir tiré de cette occasion de vous marquer le parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être M. de Bastar.

M.

A M.

de L'Isle

Je n'ay point oublié M. de Bastar que je vous en ai écrit le 17. Janv. 1755. en ces termes: et la connaissance que j'en fais et l'estime que j'en ayais que vous aviez pour luy mérité déterminé à le proposer à notre Académie pour y remplir une place d'Associé étranger. Comme je ne sçay s'il est encore à Paris, et comme en tout cas vous sçavez toujours où il est, je vous envoie la lettre par laquelle je luy en donne avis: j'espère que vous voudrez bien la luy faire tenir. Je profite de cette occasion pour vous assurer du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être M. de Bastar.

M.

A M. Mayot

du 17. Janv. 1755.

Souffrez-moi à ce que j'avois eu l'honneur de vous écrire il y a déjà quelque temps, je n'ay point manqué à la première occasion qui s'est présentée de vous proposer à notre Académie pour remplir une place d'Associé étranger. Elle a accepté ma proposition, et c'est avec le plus grand plaisir que j'ai l'honneur de vous en donner avis. Vous m'enverrez celle-ci justifiée M. et par vos talens, et par tout ce que vous ferez pour le progrès de l'Astronomie, mais je suis charmé si j'ai pu contribuer à ce que vous ferez.

Lorsque j'écriray à M. de L'Isle, je luy diray combien

une Observatoire seroit utile, la où vous êtes, et combien vous êtes
prompt à en diriger la construction, et tout ce qui peut y appartenir.
Mais je ne doute pas qu'il ne soit déjà bien convenu de tout cela.
J'ai l'honneur d'être parfaitement M. de M. *de M.*

de M.
à M.
du 18 Mars 1765

J'ay reçu M. avec d'autant plus de plaisir la lettre que vous
m'avez fait l'honneur de m'écrire, que je craignois que vous
m'en eussiez oublié, et qu'elle me fût parvenue sur la maladie de M. ^{elle} votre sœur
que j'avois apprise par M. de la Beaumelle. On ne sauroit être
plus sensible que je le suis à toutes les marques d'amitié que vous
me donnez, ni prétendre un intérêt plus vif à tout ce qui vous regarde.
Mais je vois avec peine que vous commencez trop tôt et de trop
loin à prévoir les dangers de la vie. Il faut songer à la
jeunesse, et la jeunesse et la chasté et la fortune telles que vous les
avez sont les meilleurs biens. Attendez à être vieux ou infirme, pour
voir les choses comme elles sont.

Vous verrez infailliblement si vous ne laissez déjà un nouveau
Macon qui retourne à Paris. Je vous demande toujours la même
Amie pour lui: Vous nous laissez accorder sans aucune raison,
vous avez du moins aujourd'hui les droits de l'habitude pour y
prétendre.

Je suis encore plus affligé que vous de voir M. de la Beaumelle
courir en Italie. Les tumultes ne se guérissent que comme ils
sont venus, par la chaleur et sans savoir comment, et le malheur de
l'indolence lorsqu'on a passé l'âge de la chasté et de la jeunesse ne se
diminue que par l'assiduité à la méditation à la lecture et à la
composition. Dieu sauve notre Amy: mais je crains que la
melancolie et le désespoir ne fassent des maux incurables.
Donnez moy je n'ay jamais si bien senti le don précieux ou funeste
de la liberté et de ce que notre Volonté peut faire sur nous mêmes que

dans les situations les plus fâcheuses, et assurément j'en ay souffert.

Je ne sçai pas si vous voyez encore notre Ambassadeur, pour moi j'en ne sçait plus. M^{lle} La Tour a bien voulu mettre dans une boîte qu'elle lui a envoyée des flanelles de laine pour une écharpe et gant, toutes qu'elle a fait, faites moi le plaisir d'en apprendre à M. de Sumpfha; sur la destination et de les remettre à Monsieur pour sa femme.

Je n'ai plus qu'à vous prier M. C. et M. Conf. de présenter mon respectueux et tendre attachement à S^re, M^{re}, et à tout, et d'en être bien persuadé vous même. ~~M.~~

M.

A M.

Hellmann

Prélat de S^t Martin

Lorsque j'ai reçu la lettre dont Votre Excellence m'a honoré j'ai du 18. Janv. 1755. envoyé à M. Lottin qui a la direction des Almanachs de l'Académie ma plainte de la difficulté qu'on vous avoit faite, et le prier d'y remédier. Selon ce qu'il a répondu, la raison de ce refus est venue d'un mal entendu et voici un ordre qu'il donne à son facteur pour qu'il vous délivre tous les ans un Almanach de telle offrande que vous le voudrez. Je serois charmé M. de trouver quelque autre occasion de vous marquer l'attachement et le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être M. de S. R. ~~M.~~

M.

A M.

de Bergen

du 18. Janv. 1755.

J'ai été fort fâché que la maladie qui m'a saisi cet hiver m'ait empêché de profiter du séjour que vous avez fait à Berlin mais si je n'ai pu joindre de votre souvenir j'ai tâché de m'en dédommager par l'avantage de vous avoir pour souffrir. Et l'Académie vous a été pour lui plusieurs de ses places d'Appas étranges. C'est une justice qu'elle doit à votre mérite, mais ce n'est un grand plaisir pour moi de contribuer à ce qu'elle vous la rende. J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement M. de S. R. ~~M.~~

du Roy
le 24. Janv. 1755

Le mauvais état de ma santé qui m'empêche d'aller au Château
joindre mes joyx à l'Assemblée publique ne diminue rien de ce que
je fais dans mon cœur. S. M. en recevant dans ce jour mes vœux
me per mettra t'elle de lui rendre les Actions de grâces que je lui dois
pour le soin qu'elle daigne prendre d'une santé et d'une vie que je
lui ay consacrées.

Je ne puis sicut assister à l'Assemblée publique de l'Académie.
Entre les pièces qu'on y fait, il se trouve une que nous pourrions ob-
jecter aux reproches d' inutilité qu'on nous fait quelque fois. Elle
est de M. L'abbé de la Rivière qui a dirigé le travail sur une jeune femme
parvenue à ramener les chiens sans y employer ni ce que d'homme
ni d'autres ingrédients qu'on tire des bois étrangers, avec de simples
herbes des plus communes. Il paroît que ce travail sera de peu
d'usage surtout pour la conservation des Bois de France dont
le Saïs ordinaire cause une grande destruction. Je seray per-
suadé à la mort avec le même dévouement et la même foy. S. M.

a M^labbé
Bonneau
le 25. Janv. 1755.

M. l'abbé Trublet me marque que vous voudriez bien me permettre
de vous adresser les lettres que j'écris à M. Bouizet un de vos Libraires, qui
se propose de faire une nouvelle édition de mes Ouvrages; et je prens
cette liberté. J'ay déjà fait une réponse à une première lettre que
M. Bouizet m'a écrit, et je me prêteray volontiers à ce qu'il me propose
pourvu qu'il suive exactement la Copie que je lui enverrai et fasse
une édition belle et correcte. Ce seroit trop M. de vous prier de m'en
parler à M. Bouizet, que vous y prenez quelque intérêt, j'en prens en
cela compte que sur ce que vous voudriez bien faire pour me luy
M^labbé Trublet: Mais pour la reconnaissance je me la reserve person-
nellement. Je suis avec beaucoup de respect. M. de L.

P. S. Ose je vous prie de me rappeler dans le souvenir
de son Excellence, et de luy présenter de ma part mon profond
respect.

Depuis la lettre M. que j'eus l'honneur de vous adresser, j'ai examiné avec soin tous mes Ouvrages; ceux que je crois dignes de revoir le jour, et ceux qui n'y ont point encore paru. j'ai trouvé qu'on pourroit remettre les Ouvrages Mathématiques qui avoient été omis dans l'édition de Strasbourg, et que retranchant d'autres, l'on en pourroit faire quelques autres répétés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, tout comme je vous ay déjà dit j'en fais trop peu de cas, et j'en ajoutant quelques nouveaux ouvrages, le tout pourroit former 4 Volumes in 8. de 300. à 400. pages, contenant chacun des matières assez distinctes. Si vous acceptés ceux M. et me prouvéz parole de faire conformément une belle et correcte édition je vous enverrai la copie bien soignée et corrigée avec les Avertissements et les augmentations. J'ai l'honneur d'être, M. &c.

A M. Bouzot
du 26. Janv. 1755.

J'ai reçu Mad. avec toute la joie que vous pouvez vous imaginer la Nouvelle du succès de vos bontés pour nous. Je vous félicite du bonheur que vous avez de rendre heureux un fils, une Mère, un Oncle, et toute une famille à la fois; mais malgré tout le plaisir que vous y trouvez, j'en sens pas moins l'obligation que nous vous en avons. A peine avons nous échoué de vous remercier de vous que vous nous rendez des services que vos paroles font d'ordinaire s'opposent toujours et ne rendent jamais. Adieu et bien d'autres choses. Mad: me font croire que vous n'avez point de temps pour votre lettre, que vous y travaiez par une partie de la nuit, et que vous ne deviez mettre que quelques millions de siècles, au l'esprit, les grâces, les vertus, et les talents ne soient plus incompatibles.

A M. La Fontaine
de la Marck
du 26. Janv. 1755.

Je ne vous parleray point Mad: des sentimens que vos bontés excitent dans mon cœur; vous m'avez déjà par les services les plus essentiels tandis qu'il ne falloit pour cela que me permettre de vous voir et de vous connaître.

Je suis Mad: et ne suis (puis que vous l'ordonnés) que M. de Petenais. Je ne puis tout ce que je pourrois pour vous marquer mon respect et ma reconnaissance.

Je compte aussi toujours sur les bontés de M. le Duc d'Angouleme, me permettant de vous Mad: de vous prier de me l'appeller à son service et de présenter mes très humbles respects à M. le Maréchal et à M. le Comte de la Marck.

1775
1775

Sai bien M^r et C^{te} A. vos lettres du 30 et du 31. Vous me les faites
un peu attendre, et j'en ai pas besoin de cela, pour qu'elles me fassent
un grand plaisir. J'ai reçu aussi de M. Joly de Fleury une lettre bien
obligeante: c'est vous qui m'avez procuré l'honneur d'en être connu
et j'en mets cela au nombre des services que vous aimez tant à me
rendre. Je vous prie dans l'occasion de marquer à cet homme que je
respècte déjà tant combien je suis sensible à la moindre marque de
son estime.

Je suis fort flatté aussi du jugement que vous portez de ma réponse
à M. Diderot; car j'crois qu'il est sincère: J'espère que vous ne le
serez pas moins de ma réponse à Brindin. J'ai vu déjà hier une
lettre de M^r de Malesherbes qui a eu la bonté de vouloir avoir mon
avis seulement pour l'Édition de M. Brizet, dont j'ai reçu depuis
une lettre. Je ne puis qu'être bien aise qu'on donne une nouvelle édition
de mes Ouvrages: mais je ne saurois approuver le plan qu'on
a fait M. Brizet. Outre plusieurs pièces qui m'attribuées, dont je ne fais
point l'auteur, quelques autres tirées des Mémoires de l'Académie de
Paris, qui étoient des Effais d'un jeune Académicien qui se presse trop,
ou des pièces occasionnées par le temps et les circonstances, quelques
autres enfin où il y a de l'erreur, et que je veux supprimer, il a mis
toutes les Matières dans un désordre et une confusion insupportable.
Celles que je crois dignes de se voir le tout fait par lui-même, et
de changements considérables; M. de Malesherbes m'a promis de prendre soin
qu'on passât à une nouvelle édition de ces pièces, tout est prêt à donner
à l'impression. Je préférerois volontiers M. Brizet, sur ce que vous
m'en dites, et sur ce que M. de Malesherbes m'a promis de prendre soin
que l'Édition soit belle et correcte; mais il faut que M. Brizet s'engage

à suivre en tout le plan que je lui envoie. Je lui avois proposé
d'abord de laisser en entier retranché tout ce qui est purement mathé-
matique, de faire le Tome in 8.^o du Texte, et d'ajouter la Mathéma-
tique s'il vouloit dans un V.^o mais ayant calculé la chose, je
trouve que tout pourra dans 11. Tomes. Et je vais lui écrire con-
firmement à cela. Mon dessein est d'y mettre l'Esprit des for-
mation des Corps, et mes réflexes à Descartes et Boërdieu. Dites moy
je vous prie M^{rs} C. A. quelle précaution je puis prendre pour
que M. Bouquet calcule de point en point mon Plan, et adès moy
vous même à les prendre.

Je ne fais ce que la Providence est donnée : Je suis au désespoir
de la voir ainsi couverte de monde, pour chercher des remèdes
qu'il ne doit attendre que de la Nature, ou des consolations qu'il ne
trouvera que dans l'étude et l'application. Je suis malade aussi.
(Soit dit entre nous, et prenez garde qu'on en sache rien à St. Malo)
mais mon esprit se porte assez bien, et depuis 6. Semaines que je
garde la chambre et que j'ai me suis mis à cette révision de mes
Ouvrages, je passe assez agréablement mon temps.

Vous me faites grand plaisir de me mander un grand nombre de
Lettres que tout ce qui se passe en France à l'égard des Evêques m'afflige.
Dans une grande Monarchie ou l'on se trouve si bien et depuis si
longtemps du système établi, je crois bien d'ailleurs d'y rien
changer.

Voltaire a ce que j'avois pour la Comédie en 3. Actes comme il a
fait le Misanthrope, Autour nous la Puelle comme on me l'a écrit
avant.

A M.
l'abbé le Blanc
le 27. Janv. 1764.

L'ordon M. O. A. si je n'ai pas plutôt répondu à votre dernière lettre : j'ai été malade, et je le suis encore, mon crachement de sang m'a repris; mais ce ne seroit pas une excuse suffisante, si je n'avois encore à vous attaquer mille occupations sous les quelles je succombe quelquefois. Mais, c'est donc point je vous prie du plaisir que me font vos lettres et ne m'en excusés point manquer.

Je ne savois point que vous eussiez à être mécontent des extraits de M. Formey; il les fait souvent quoy qu'ils ne sont fait à la légère; et l'on n'est pas Amy particulier des journalistes, et tels n'ont pas quelque intérêt personnel à louer les ouvrages, le plus grand délit de leur besogne, forcé est la malignité du public, et le plaisir de la supériorité qu'ils affectent. Les auteurs qu'ils critiquent et comparant, ils ont toujours dit avec mépris de mes ouvrages, et même quelques fois de moy, pour que j'ai toujours dit, mépriser les petits moyens de leur science, faite mes éloges. Je continueray ainsi, malgré une nouvelle édition qu'on se fait de mes ouvrages.

Je vous félicite du plaisir que vous avez d'espérer à tout de cette fête. Je n'ay pu me tenir à aucune des nôtres n'ayant pas sorti de ma chambre depuis qu'elle est commencée, ces vers pour Mad: la Princesse Electorale sont fort jolis: Elle en mériteroit bien d'autres, j'en ai vu d'autres même de fort beaux, et cela fait bien honneur à notre langue.

On parle ici d'un ^{bout} ~~l'œuvre~~ infamie qui a paru à Leipzig contre notre Cours, et on apparemment j'aurai aussi mon loin, comme il sera sans doute plus facile de l'avoir en France qu'ici, je vous prie instamment de me l'envoyer.

P. P.

M. Sireot sort d'ici qui m'a rendu votre lettre, qui m'a fait bien plaisir en m'apprenant de vos nouvelles. Il y a des gens qui mes Chats d'Angers sont morts, sans que j'aye pu en établir ici la postérité; Les Chartreux je n'en ay jamais eu et en général ce n'est pas ici le royaume des Chats, il y sont mal vus, et ne se trouvent dignes de la mieux être, si par leurs figures ni par leurs talents, je me suis donc livré aux Chiens et j'en ai des plus beaux. Le même M. Sireot m'a procuré la Libelle que je vous demandois, mais une copie a peu peu corrompue; j'vous l'envoie imprimée à Dresden envoyée le moy.

Je ne sçay si c'est une indifférence, mais en cas que l'on soit un peu indifférent, je vous prie de m'en la pardonner. Je ne doute point que toutes ces grandes choses que vous avez faites au sujet de l'Académie des Sciences ne soient publiées à Paris; voudriez vous bien nous en communiquer une petite partie? C'est la Carte de vos Triangles et de votre opération pour la mesure du degré. Nous faisons graver ici un Recueil de Cartes en Roules pour la grande Géographie, et nous voudrions bien joindre votre opération à celles qui ont été faites sur le même sujet, mais cela sera peine. Sans votre permission si donc vous nous l'accordez, nous confetons l'usage que j'en ferois de vous dire, et si vous ne le voulez pas à propos, je garderai ce que vous m'envoyez dans les portefeuilles.

Je vous fais ici M. les Remerciemens que je vous dois pour l'extrait de vos Observations que vous m'envoyez l'autre jour; Quant aux autres Articles de votre lettre je puis vous assurer que je n'ai pas la moindre idée des petites circonstances dont vous me parlez, et que je n'ai jamais apperçu aucun de ces nuages qui auroient pu obscurcir le firmament de la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être M. D. M.

A M.

Votre lettre M. m'a fait une véritable peine, parce que je vois que vous n'êtes point aussi heureux que vous mériteriez de l'être. Combien est il possible que dans le Sarc de l'Europe la plus éclairée, dans le Sarc où l'on devrait rendre à nos talens toute la justice qui leur est due, on les opprime! Sans cela vos lettres me feroient le plus grand plaisir du monde et malgré cela elles m'en font encore un autre. Je trouve à regret et des peines de ses Amis, je trouve toujours dans vos lettres mille choses intéressantes, et racontées d'une manière plus intéressante encore. Continuez donc M. de m'écrire, de plus souvent, de vous promettre, et de me faire savoir tout ce qui vous amuse. Je n'ai plus de le soin que jamais, à présent

De la Rouennette
Du 24. Mars 1766

que mon

Extrait de la lettre
à M. de la Rochelle
du 22 Juin 1756

que Mon. Charles la Fontaine n'est plus à Paris et que j'en serai au loyseau.
C'est encore le sort de celui là qui m'afflige. Bien; Je suis comme moi
sur qu'il ne trouvera point au Palais les Remèdes qu'il cherche,
et qu'il perdra les consolations dont il avoit le plus de besoin. Il
ne manqueroit à tout cela pour faire des contrefaits parfaits que
de voir l'élite heureuse. Mais il ne l'est pas encore; malgré
toutes les bassesses qu'il fait depuis deux ans pour flatter le Roy,
il n'a point réussi; Selon ce qu'on me mende on ne le voit plus
trafiquer au Palais, même dans les Provinces, et M. de la Fontaine
ne lui a-t-il accordé l'Ordre qu'à condition de sagesse ce qui est
presque le lui refuser. Enfin nous verrons ce que cela deviendra,
et si vous suivront à ses crimes, ou si ses crimes suivront à ses
vices. On m'a écrit de Paris que la nouvelle alloit paraître.
Dites moy je vous prie ce qui en est; et s'il y aura moyen de la voir.

Je trouve dans votre lettre la prédiction de ce qui est arrivé
au Triumvirat; et j'en suis fort fâché; mais j'ai la nouveauté
et malgré ce qu'on m'en écrit de Paris, et malgré la difficulté d'en
sentir le bon hors de Paris, je la trouve très plaisante, et marque au
sein de l'abbé, il a un genre à lui, qui seroit bien difficile d'au-
tres: les Epistolaires n'en étoient pas; mais c'est un homme qui met
des grâces dans le grotesque et qui quand il voudra, fera rire avec
vous des choses les plus absurdes. Mais c'est bien à moi de juger de cela
et en juge avec vous, je ne m'aperois pas que je faisais de l'habanero.

M.

Dès que j'ay reçu la Mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je l'ay tenue et recommandée au Comité de l'Académie qui a la Régie des Almanacs, et à quel je m'en rapporte toujours pour ce qui concerne l'économie de cette partie. Vous savez M. par la réponse que j'ai l'honneur de vous envoyer que l'Académie ne pourroit accéder au S^r Pauli ce qu'il demande, sans une espèce d'ajustice et sans préjudice à ses intérêts, et dès la M. nous sommes bien persuadés que vous ne voudriez pas qu'elle le fût. Je ne manque, nay jamais aucune occasion possible de vous marquer le respect avec lequel je suis. M. &c. M.

A M.

le Président
d'Académie
du 30. Janv. 1755.

M.

J'ay reçu de M. de Turgot la lettre que j'ay l'honneur d'envoyer à M. de Turgot. Avant de luy répondre je voudrois vous proposer s'il n'est pas possible de mimer cet opéra de délicatesse qui vous fait le plaisir de faire auprès du Roy une démarche si raisonnable. Un mot que M. de Turgot dirait à M. de Turgot d'une famille vertueuse et qui vous l'aide d'après suffirait pour la tête de cet Etat, un mot que le Roy enverrait à son Ministre feroit la fortune de M. votre Cousin, et procurerait à M. Moteau de Richelieu une occasion précieuse pour luy de faire la cour à M. de Turgot que M. de Turgot a fait recommander Turgot, et si cela est la recommandation aura sûrement son effet, et quelle différence inférieure de blâme n'est-ce pas M. de Turgot (ou du Turgot) l'Académie de Turgot, porteur le Roy. On n'importe point un Roy tel que le nôtre ou luy présentant des occasions telles que celles-ci et l'eff. de Turgot et de Turgot un des intérêts peut-être trop loin que de ne pas employer pour les patrons une fausse sibi non méritée. Je ne dis pas cela à M. de Turgot. Son bon esprit et son bon cœur doivent le déterminer. Si le Roy par oisiveté ou par honte que M. votre Cousin fut premier Général; il le ferait à la première place vacante, au Intendant du Tabac est un employ bien subalterne, mais que cependant la médiocrité noble

A M.

le Général Turgot
du 31. Janv. 1755.

à votre Province, expose souvent, et que m'aurait fait à l'usage
M. Fauquet et de sa famille.

Je suis M. avec un inviolable attachement et un véritable
respect. D. L. L. L.

M.
Fauquet
à M. de la Roche
le 17. Jan. 1748

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur d'adresser.
Le peu que j'ay fait pour vous ne mérite point les remerciemens
que vous me faites, et j'en puis les attribuer qu'à l'excès de la sensi-
bilité de votre cœur. J'aurais bien souhaité que le séjour que vous avez
fait ici vous eût été plus agréable, et que le succès eût répondu à mes
intentions. Je suis avec une très parfaite considération M. D. L. L.

M. de Maupertuis est sensible comme
on le voit à l'honneur de votre souvenir.

à M. de la Roche
le 17. Jan. 1748

Vous m'avez flatté que vous voudriez bien faire. Je n'ai que
liens que M. le Comte Batet, souhaitant d'en avoir, j'avois prie M. de la Roche
de vous en faire dire, et de les adresser si vous les aviez trouvés.
Je n'y ai rien fait, et vous voudrez bien que je m'adresse
à vous directement. Si vous avez donc M. les livres, ou si vous
en payez en liste, ou seulement quelques uns, je vous prie de vous
en faire bien les remerciemens à M. Gallois porteur de cette lettre, qui vous
en remboursera le prix. Quant à la Vieillesse, M. de la Roche
m'en a tout fait, et j'en serai toujours avec un parfait attachement
M. D. L. L.

Il est au dit M. d. C. A. lorsque M. Daut, vient pren-
dre congé de moy, je lui en le donne que de luy donner un exemplaire
de mes Ouvrages que je vous prie de recevoir comme une marque
de mon Amitié. J'espère pourvoir dans quelque temps si je vis
vous donner une autre Edition plus correcte et plus ample.
Mes maladies augmentent plus mes Ouvrages que ne fait
ma santé: Mais elles ne changeront jamais rien à l'Ess.
aux Sentimens avec les quels je suis &c

P. S.

Je vous remercie de ma très agréable
connoissance de M. Daut.

1. 4. 6. e. 3. 1. 1.
du 8. Jan. 1766.

A. M.
L'Abbé Trublet.
Du 8 fev. 1755.

M. et C. A.

Je reçois une lettre de M. de Malashorbes qui me dit qu'il vous a nommé l'un des censeurs du Recueil que M. Bruiset veut imprimer, et qu'il lui a enjoint de ne rien faire sur cette édition que par vos ordres. Et moi je vous prie d'observer.

1. Je ne veux point absolument supprimer quelques Regrettes qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie de Paris.

2. Je ne veux mettre l'Essai sur la formation des corps organisés avec la réponse à M. Diderot: Et l'Essai sur l'origine des langues avec la défense contre les réflexions de M. Boindin.

3. Je veux separer absolument du reste tout ce qui est purement Mathématique, et ranger toutes les pièces comme je le jugerai.

En ajoutant à cette édition celles des pièces des Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Paris que je conserve, celles des Mémoires de notre Académie qui n'ont point été omises et quelques ouvrages nouveaux, j'ai calculé que tout ce qui n'est point Mathématique peut, soit être compris dans 3 Volumes in 8^{es} de 300 à 350 Mille caractères chacun, ce qui fait je crois des Volumes raisonnables, et que tout ce que je conserve de Mathématique formerait un 4^e Volume égal à chacun des 3 autres.

Voilà M. et C. A. ce que je souhaille: examinez le vous même qui êtes plus au fait de la Librairie que moi: Et si vous l'approuvez faites l'exécuter de point en point à M. Bruiset: Assurez vous de lui sur cela, assurez vous qu'il ait un bon correcteur: et tachez que l'édition soit belle. Comme c'est un vraisemblablement une dernière qu'on conserve jusqu'en montant de latitude pour des productions, et que je ne regarde pas beaucoup à la dépense, je prendrai de M. Bruiset pour l'encourager le nombre d'exemplaires que vous jugerez pour donner à mes Amis. Je ne me soucie pas de 200. ou 300 francs. Sur tout que je puisse compter sur l'exécution de ce que je vous en propose.

Sur votre réponse je vous enverrai à l'adresse de M. Joly de Fleury
la copie ou vous enverrez différents: Et je vous prie de me faire prompte-
ment votre réponse. En ce que M. Brizet ne vouloit pas épauler
mes conditions, je suis fait l'édition dans ce Pais.

J'avois fait différents projets sur la distribution des pièces
qui doivent former ce Recueil, et j'en avois proposé quelques uns
à M. Brizet. Mais je m'arrête entièrement à celui cy à moins qu'il
n'aimât mieux faire deux Volumes in 4.^{to}. Cette distribution ne
seroit pas mauvaise; L'un des Volumes contenant toutes les ma-
tières philosophiques et philologiques, et l'autre les matières ma-
thématiques par ce que parmi mes différentes pièces, il s'en trouve
qu'on pourroit mettre dans le 1.^{er} ou dans le 2.^{er} selon la convenance
de ce Volume.

Mad:

A. Mad:
La Fontaine
à la Brochette
du 25. Janv. 1765.

Rien ne pourroit me faire plus de plaisir que de voir que mon ab-
sence ne me fait rien perdre, et que vous voulez bien me conserver
l'amitié dont vous m'avez une fois honoré. Il n'y a rien au monde qui
me fasse pour la mercede, et si j'étois assez heureux pour qu'il se
présentât à moy quelque occasion d'être utile à M^{rs}. fils, vous pour-
riez être assuré que je ne la laisserois pas échapper. Jamais Mad: je
ne feray ni ne pourrois faire ce que Mon cœur souhaite à cet égard.
Permettez moy aussi de vous recommander cette Sœur qui n'est pas
qui n'est si sensible à vos bontés et qui en a tant de besoin.

Je suis avec autant de reconnaissance que de respect. Mad: &c.

ack.
de la Fontaine
du 11. Fev. 1755.

J'espérois presque plus recevoir de vos nouvelles M. C. N. lorsqu'on m'a apporté votre lettre d'Avignon: elle me fait grand plaisir en m'apprenant que votre santé se mieux et que vous êtes content de votre voyage. Si vous trouvez du froid dans le bair ou vous êtes, jugez du nôtre: Il est, et est encore terrible depuis deux mois et m'a mis aux larmes. Ainsi le Roy da qui j'ai reçu il y a huit jours une lettre charmante est à St. Germain, et je ne sais pas quand j'y retournerai, ni si j'y retournerai.

Je ne doute pas que la Comtesse de Mail la Marquise de Barentin n'ait été agréable pour vous: C'est une Princesse qui a bien de l'esprit et de l'imagination, mais de qui l'on peut dire Misère quibus intentata nites. Malgré cela, je crois que vous sçavez fort bien de faire le voyage d'Italie avec elle. Je voudrois bien que vous m'envoyiez la suite de vos voyages, pour que j'enusse le plaisir de vous suivre partout et de savoir à peu près quand vous comptez être de retour à Paris, Mayen y est: Mais la Comtesse de la Marek a brusqué les choses; et au lieu d'aller à la Chine, il a eu ordre de se rendre à Paris: Je ne sais encore ce qu'on en va faire: Si ce sera un Directeur dans la capitale ou un Roy des Indes: Il est capable de bien des choses, et a toujours une grande ardeur pour les nouvelles.

Je doute fort que deux pendules faits le plus également qu'il soit possible, soient la même chose qu'une même pendule. Il est bien vrai que vos Observations prouvent tout cela, ces Observations peuvent prouver pour Luitte Pittokineha, Bata, Luyennant, Kasis: Mais cela ne fait jamais que l'Equateur et le 49^e Parallèle. Et j'aurois voulu que ce même pendule ait été au Cap de Bonne Espérance et à Madagascar. Mais il nous faudra encore connaître bien d'autres choses.

Je ne reçois presque plus de lettres de Paris, et ne me soucie guères d'en recevoir depuis que vous n'y êtes plus. M. Alembert après 6 mois de silence, m'écrivit l'ordinaire par une lettre de dix lignes pour me parler d'une brochure que l'on doit avoir faite contre sa Langue et m'avertir que si nous la donnons dans notre Académie

lui et plusieurs autres leur enverront leurs Diplomes: Ce sont les ces gens
qui croient que vous manquez de modération lorsque vous trouvez
mauvais qu'on fasse contre vous des libelles diffamatoires. L'illam
est vous traite à ce qu'il me semble comme les Macanés. Il me dit
aussi que j'aurais dû le haranguer, que je n'ay point osé.

Je m'occupe ici depuis ma maladie à préparer une nouvelle Edition
de mes Ouvrages: Outre l'ordre des matières qui sera changé, et
plusieurs corrections faites, j'y ajouteray quelques Discours Neu
veaux que j'ai faits dans mes derniers séjours à Rotterdam.

P. S.

J'avois écrit à la fin de l'annoncé à M. Marie et lui avois ad
dressé une Lettre pour M. d'Argenson, je n'ai point encore reçu
de réponse à celle là.

Je suis fâché moy même d'en pouvoir rien promettre à M. de
Montcaul: Mais ni les circonstances ni les personnes ne me permettent de
rien préparer de loin, Vita Summa brevis spon nos vobis incho
re longam.

Q. M. L'Abbé
Fribourg le 15
février 1755.

Je vous dirai que je vous tourmente M. et C. A. mais les raisons
que j'ai de me hâter de finir mon impression, et l'opinion que j'ai,
permettez moi de vous le dire, que vous êtes quelque fois un peu lent à
me répondre, me font vous écrire encore aujourd'hui pour vous prier
de me pecher mon affaire le plutôt qu'il sera possible. Et de m'en re-
pondre surtout au plutôt, si M. Brisset est d'accord sur les conditions
que je vous ay marquées; sur les quelles cependant je vous donne
Carle Blanchet pour lever toutes les difficultés qui pourroient venir de
la beauté du papier et des caractères, par un nombre d'exemplaires
que je prendrois pour mes Amis, et je vous ay laissé ce nombre in-
blanc. En relisant la copie de ma dernière Lettre, j'y trouve une faute
que je crains qui n'ait passé dans l'original que je vous envoyay
l'autre jour; C'est sur le nombre des caractères de chaque Volume,
on a mis 30 à 35 mille port 300 à 350 mille. Mais vous aurez vu
vous même qu'il manquait un Zéro à chaque nombre et qu'on ne
pourroit pas faire des Volumes dix fois plus petits qu'ils ne doivent
être.

Comme vous ne m'écrivez plus guères, je ne suis pas plus informé
de ce qui se passe dans le Litteraire en France, que de ce qui se passe au
Japon: Je n'ay pas encore p. ex. vu la Harangue de d'Alambert. Mais
j'ai reçu l'autre jour une lettre de luy qui me paroit bien utile contre
quelque feuille de Fréron que je n'ai point vue aussi: Et qui nous
menace de nous envoyer son Diplôme d'Académie si nous ne
vions jamais Fréron dans notre Académie. Voilà ces Messieurs qui
trouvent que des libelles diffamatoires contre les autres ne sont rien,
et qui se tourmentent pour quelque Critique qui sûrement ne sera pas
un libelle. Tout ceci C. A. m'est noté. Le même d'Alambert me parle
d'un M. Dumont et j'ai reçu une lettre du même jour m'annonçant
le présent qu'il me fait d'un Livre en 4. Volumes sur le Commerce: Dites moi je vous
prie ce que c'est que ce M. Dumont et que son Livre: Adieu M. et C. A. je vous en
embrasse de tout mon Coeur. #

P. S.

Le Comte de Tressan me parle d'une brochure embarrassante
pour les Encyclopedistes, je voudrois bien savoir ce que c'est;
Mandez m'en aussi des nouvelles de M. de la Beaumelle et faites
luy mes Complimens

M.

A. M. Lalabert
en 18 fev. 1755.

Rien ne m'est si agréable que de recevoir des marques d'amitié de ceux que j'aime et que j'estime; La lettre donc que vous m'avez faite l'honneur de m'écrire du St. du Mois passé m'a donc fait beaucoup de plaisir: Et je vous remercie de tout mon cœur de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde.

Je savois que Voltaire étoit sur les bords de votre Lac, mais je ne savois point qu'il y eût acheté une terre: Je savois au contraire qu'il feroit tout bas ses pous sacher de se rapprocher d'uy, après avoir essayé vainement d'obtenir la permission de l'abbé en France. Ce n'est pas seulement pour mon Malin que je fonde mon incense, bilité à toutes les sottises qu'il a pu élever contre moy, d'est être la persécution que les Libelles font plus de tort à ceux qui les font qu'à ceux contre qui on les fait: Cependant il vaudroit mieux qu'ils n'existas, sent ni par les uns ni contre les autres. Quant à ce que vous m'offrez (M. d'empêcher dans l'Edition qu'il va faire l'impression de ce qui pourroit m'intéresser: Je reconnois en cela l'attention d'un véritable Amis et je vous seray fort obligé de tout ce que vous ferez à cet égard. Comme moi il est présentement Rôye de votre République, et que c'est dans doute par la permission des Supérieurs qu'il doit faire cette Edition, je ne m'occupe sur la dignité et sur la conduite de M. les Magistrats de Genève et j'espère bien qu'ils n'autoriseront jamais les satyres ni les Libelles: Je prie Voltaire jusqu'ici s'est fait plus de tort qu'à moy.

Je vous remercie M. des Observations du Thermomètre que vous me communiquez. Je fais sur le froid ici de nouvelles expériences, et je pourrais en marquer le degré par la quantité de sang que je coupe tous les jours. J'ai connu à Paris ce M. Micheli dont vous me parlez, apert observateur, mais qui n'auroit du jamais se mêler que de Thermomètres.

Je prens un véritable intérêt au progrès de l' inoculation, et parce que c'est une pratique très utile pour la gente humaine, et parce que Mon. Amy La fonde mine ou a mis l'utilité dans tout son jour.

jout. Je ne sçay pas cependant si c'est encore une chose nouvelle pour ce
 Pais-cy ou l'on meurt comme mouches de la petite Verole, ou l'on subit
 meurt non meurt point, c'est toujours quelque circonstance d'attitude
 qui a causé les Accidens. J'ai l'honneur d'être avec un véritable attache-
 ment M. V^{re}.

1. M.
 le Pr. sident
 de l'Académie de
 22 fev. 1785.

M
 Il n'y a aucune Académie dans l'Europe, qui ne doive être flattée
 d'ornez sa Liste d'un Nom aussi illustre que le V^{tre}. D'après ce que je
 ay proposé dans votre Compagnie tout le Monde s'est empressé de
 donner son suffrage. Mais personne M. ne l'a donné avec tant de
 plaisir que moy, qui connois encore mieux que les autres le prix de
 votre Acquisition, qui tire tout d'honneur d'être votre compatriote,
 et qui finis avec tant de respect. M. V.



Abbé
Friblat du
25. fév. 1755

M. et C. A. j'ay reçu votre lettre du 8. qui m'a mis dans une grande inquiétude sur l'état de M. le Président de Montesquieu. Je vous n'a vous rien appris de puis, les courriers ayant manqué l'ordinaire passé. J'attends demain avec une véritable impatience. Ce seroit une grande perte pour la France et pour moy en particulier.

M. Cesar Beaupierre de d'Arget part aujourd'hui, et de bon qu'il a dit et peut être avant l'arrivée de ma lettre chez M. Petit Agent du Roy près l'Abbaye au bois. Il vous porte les deux premiers volumes de mes Ouvrages bien revus et bien corrigés. Quelqu'un qui m'a dit de mettre l'Esprit sur la formation des Corps Organisés et ma réponse à Diderot, je ne l'ai eue, dans un tems où je voyais que les ennemis pouvoient tant nuire et les Amis si peu servir. J'aurais que vous même approuvés ma construction et que la contraindre n'aurait peut être vous même en bérassé. Enfin je crois avoir de bonnes raisons pour en user ainsi. Envoyez je vous prie chez M. Petit pour retirer ce paquet et rappelez la copieuse qu'il vous sera possible. Je vous enverrai les 2. Tomes suivants l'ordinaire prochain que je crois pouvoir adresser à M. de Malherbes. Selon ce que M. Druget m'a dit de mériter il a dessein de se conformer en tout à mes intentions, de suivre exactement la copie et de faire une belle édition. Je vous prie M. et C. A. de lui faire tenir parole. M. de Malherbes ne pouvoit rien faire de mieux pour moy, que de vous nommer pour Censeur. Mais je vous prie C. A. de ne vous en pas tenir à la hauteur de ce qui regarde l'état et les bonnes mœurs et de me corriger partout où j'en auray besoin. M. Druget me demande la permission de mettre mon Portrait à la tête: Je la veux bien pourvu que la gravure en soit bonne, et qu'il le fasse réduire d'après la grande planche de la Haye de Toulle, car il ne faut pas qu'il y ait rien de plus; Mais il ne faut pas qu'il oublie d'y faire mettre les 4 vers de Voltaire, bien écrits, bien intelligibles et avec le nom de L'Auteur. Ni au portrait ni au frontispice; observez je vous prie qu'on ne mette aucun titre que mon nom.

Le 3^e Tome qui va suivre contiendra les discours que j'ay
lus dans les différentes Académies, et une pièce nouvelle sur la
Grammaire Universelle qui est peut être ce que M. Lecomte a
choisi dans mon Origine des Langues. Le 4^e Tome contiendra mes
Ouvrages Mathématiques réduits à ce que j'estime de plus digne
de savoir le tout. Je vous recommande M et C à cet enfant
presque posthume. Et vous prie de m'en faire acheter pour que l'édition
soit bonne et correcte. On me dit ici que les caractères de Lyon & surtout
celui de M. Bouquet ne sont pas beaux. Et que je pourrais contribuer à la
beauté de l'édition par une L. ou une 30^e de pistoles comme j'en
ay dépensé, je le feray volontiers. Chaque Volume sera d'environ 300
mille caractères: ce qui doit faire des Volumes in 8vo d'une grosseur
considérable, vous recevrez les deux derniers, Tome 8 pour après com-
mencer, ce qui ne vous laisse qu'à peine le temps de les lire si vous les lisez, &
dont pourtant je vous prie.

J'ay fort inquiet, après de la santé de notre Ami Duval, malgré
ce que vous me mandez de l'opinion de Patouillet.

Je pense bien que la Censure des feuilles de Fréron est une affaire déli-
cate, mais c'est des gens tels que vous qu'il en faut charger. C'est fait des moeurs
et de l'honnêteté. Si on lache la bride aux libelles. C'est fait des lettres. Si
l'on ne permet mal critique décente et même injurieuse. Et Fréron est fort
capable de cette dernière. Cette dégoûtante dévotion comme l'appelle Picoté
val dans quelques endroits ses Ouvrages ne manquent qu'un Maytan dans
cette occasion. C'est un plaisir d'être bien aguerri contre toutes ces choses
qui en effet n'ont d'importance que celle qu'on leur donne.

J'ay bien envie de voir le Facile de la Boissière. Je n'ay pas lu des tra-
ductions de Salluste & d'Acrotius qui me font sentir combien ces Au-
teurs ont besoin de bons Introduteurs et les méritent. J'espère que
le P^r de l'Université de Darnemarche n'intéresse pas beaucoup
la France que la Vie de ses propres Chanceliers n'intéresse pas.

Il est que vous n'avez pas parlé de l'un de vos propriétaires Mathématiciens

11

que je vois dans les gazettes: Quand on lit cela et l'effort des Evêques, de loin,
on croit que la France va infailliblement faire la guerre, et devenir
Protestante: Dieu nous preserve de l'un et de l'autre. Adieu M. et C. D.
D. S.

J'avons prié d'envoyer à M. Bruzel par la diligence
les Volumes à mesure que vous les recevrez et de leur recom-
mander la plus grande promptitude possible.

A. M.

(Abbe le Blanc)
du 28 fev 1754.

Voilà 2 ou 3 lettres M. et C. D. que je vous ai écrit, j'en ai reçu de
votre part, cela m'inquiète et par rapport à vous, et par rapport à la com-
mission que je vous avois donnée dans mon Avant-dernier, de m'envoyer un
Exemplaire du Libelle dont vous m'avez parlé. Soyez-moi donc je vous prie
d'inquiétude, et que j'aie le plaisir de recevoir dans vos lettres que me font
toujours très agréables.

L'estime que votre traduction m'a fait concevoir pour M. Humaine
fait desirer de savoir quel homme c'est, et comment il est possible qu'un
tel homme ne soit pas plus connu, et ne soit pas l'admiration de l'Europe,
car c'est ainsi que j'en pense. Connaissez-vous des Essais Métaphysiques
dont il est aussi l'auteur? Je m'en suis fait traduire quelques-uns, et ils
me paroissent aussi dignes de lui que ceux qui nous ont été traduits. C'est
d'honneur que nous n'en ayons pas une aussi bonne traduction. Je ne
me porte pas trop bien et suis toujours M. et C. D. de tout mon cœur.

(M. d'Almeida)

du 28 fev 1755.

Les lettres M. me font toujours grand plaisir, elles m'en feroient
d'avantage si elles étoient plus longues je suis bien aise que mon
Neveu ait votre approbation, et que vous lui continuiez toujours la
même amitié.

Il m'est d'à présent avec la plus vive douleur le mort de M. de Montes-
quieu: C'est une perte bien difficile à supporter. Je diray comme le Vaillant

Chinois de l'Asphelin de Tchao, étoit moy qui devois mourir, dont la
perte seroit bien moins grande et pour le public et pour moy même. Je
ne me porte pas bien, ma maladie des hyemes passés m'a laissé pour
tant celui qui est terrible: mais on s'il malade tout comme sain.
C'est apparemment Voltaire qui a fait mettre dans la Gazette d'Alles,
magna que M^r de Montesquieu étoit allé à Genève. Je touché avec luy
vous savez apparemment l'horreur qu'a voit le Président pour Voltaire.

Voyez la liste de notre Académie qui ne fait pas un assez gros paquet
pour vous l'envoyer sous l'enveloppe de M^r la Marquis d'Argenson. Les
lettres dont vous me parlez, ont bien fait votre dessein sans n'adieu de
l'indignité de Voltaire. Et toutes les marques d'attention et de bonté que
je receis du Roy ne me permettent point de croire un mot de ce qu'il dit,
belle.

Il y a plus de 6 mois que j'écrivois à M^r Marie en luy envoyant quelques
reflexions qu'on avoit fait dans notre Académie sur l'opération du
Cap de Bonne Espérance; je ne vous point de réponse. A la fin de
l'année précédente je luy ai adressé une lettre pour M^r la Comtesse d'Argenson
et me plaignois de son silence dans une qui l'accompagnait; Il n'a
point encore répondu à celle cy, ni M^r d'Argenson non plus. Comme
vous êtes en relation avec M^r Marie je vous prie M^r et M^r de luy parler
et de dire, que me paroit fort étrange, et qui me fait craindre quel-
qu'accident. S'il m'avoit répondu, car j'ai bien de la peine à croire
qu'il ne l'ait pas fait, j'en voudrois du moins savoir, et la lettre auroit été
perdue.

Assurez bien je vous prie de mes très humble Respects M^r votre Père M^r
votre Mère et M^r et M^r vos Sœurs: On ne sauroit être plus tendre et plus
ni plus de vous que je le fais M^r et M^r à vous et à toute votre famille.
P. P.

On est maintenant M^r d'Olbas? Comment Diderot et d'Alambert
sont ils ensemble? Si vous pouvez m'envoyer quelques uns de ces lettres
que Voltaire fait venir comme courtes par notre Roy, vous me ferez
grand plaisir.

A. M:
d'Alembert
du 27. fev. 1755

J'ay reçu M. C. M. votre lettre, mais je n'ay point encore vu votre Harangue Académique: Je n'ay pas besoin de la lire pour être sûr qu'elle est très belle. Quant aux Critiques qu'on a fait Fréron, qu'on m'a mandé de Paris qu'il n'y a aucune personnalité qui puisse vous offenser, je suis fâché que vous l'éprouviez, par vous même que les satires sont désagréables: Vous ne me verrez jamais favoriser ceux qui vous auroient outragé, ni chercher aucun office d'union avec eux.
Je ne sais ce que c'est que ce livre dont vous me parlez dont M. Dumont veut me faire présent: Et comme je ne sçay point son adresse postuelle, moy de vous adresser la réponse que je lui dois. Je vous embrasse M. C. M. de tout mon cœur.

A. M:
Dumont
du 27. fev. 1755

Je suis bien éloigné de regarder une histoire des Colonies Angloises et de leur Commerce comme au dessus d'aucun genre d'étude. Je liray donc avec beaucoup de plaisir l'ouvrage que vous me destinez; Et j'ay l'honneur d'être avec beaucoup de reconnaissance M. D.

A. M:
Algarotti
du 27. fev. 1755

J'ai reçu votre lettre du 7. fev. et vous envoie la lettre de l'Officiel Pres. sur les Soc. curieuses de L'Amirchaska. Il est honteux qu'en de pareils objets abandonnés aux Russes pendant que les François et les Anglois arment tant de Vaisseaux pour s'aller détruire les uns les autres.
Je n'ay point eu de nouvelles de votre jeune Musicien ni du lièvre de Tartine: si je le vois je le remettray à M. Euler. Mais je doute fort que les notes des Musiciens aient jamais l'approbation des Géomètres: Ils ne parlent ni du même point ni des mêmes principes. Voilà le Président de Montmorillon mort, grande perte pour l'Europe et grande perte pour moy. Je ne me porte pas bien; et ay craché ce matin quelque chose qui me parait un morceau de mon poulmon; et l'on va me faire une 6^e saignée. Adieu donc M. A. C. A.
P.S. Les projets du Persu sont sans doute minés; et à peu près tels que je vous les avois prédits. Je m'occupois fort qu'on vous ait promis 18 à 20. pour Euler. Dites moy je vous prie ce qu'est devenu M. de Chauv.

@ H:

L'attention et la bonté avec lesquelles vous avez, bien voulu faire la commission dont j'avois pris la liberté de vous prier, me font encore m'adresser à vous. Un de mes Amis souhaiteroit avoir 50^l de Graines de la merveilleuse Luzerne, pour un Espace qu'il veut droit faire sur sa terre: Il faudroit que cette graine put arriver à Hambourg vers l'ami-vent ou tout au plus tard vers la fin d'Avril. Et vous prie voyez M. que cela soit possible, par l'état des Vaisseaux qui partent au Printemps vers Gênes, vous me ferez un service, plaisez de les envoyer à l'adresse de M. de Hecht Resident de M. l'Empereur à Hambourg ou lui en donnant avis, et à moy aussi: et lui marquant de lui faire partir aussitôt à l'adresse de M. de Hertzberg (seigneur Prévôt de M. à Berlin). Vous savez, s'il vous plaît vos devoirs, sur M. Ducloux qui est de retour à Paris. Il y avoit ici quelque chose M. ou que je puisse vous servir, je serois charmé de vous donner des marques de la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, M^r

@ M:
Baudouin
du 24 fev. 1766.

M. de Malesherbes m'ayant écrit M. qu'il avoit donné la suite de l'Édition que vous avez faite à M. l'Abbé Poullet, je lui envoie les deux premiers Tomes de mes Ouvrages bien corrigés, et les deux derniers ~~Revenez~~ suivront l'ordinaire prochain: je le prie de vous les faire tenir au plus tôt.

Mais M. je vous prie de vous souvenir avec que vous me promettez de vous conformer au tout à la copie; et surtout de n'y ajouter aucune des pièces que j'ai profitées.

Je consens volontiers à ce que vous mettiez mon portrait à la tête pourvu que la Gravure soit bonne, et à la tête le portrait gravé par d'autre car du la copie et de figurer déjà plusieurs fois. mais espère que vous prie qu'on le fasse de gratitude à être mis dans l'Œuvre sans être payé. et surtout n'oubliez pas les 4 Vers de Voltaire mis à

@ M:
Druzel
du 2 Mars
1766.

19
bien marqué au bas son nom, «Le Globe mal connu &c.». Autrefois je
me serois peu soucie qu'ils y fussent, aujourd'hui ils deviennent utiles,
surtout après toutes les sottises qu'il madit.

Observez je vous prie M^r et ce n'est pas la peine de vous le dire, car je
crois que l'usage en est ainsi, de commencer l'impression par l'ouvrage
même, et de réserver pour la fin l'épître et la préface, à laquelle j'en
ray peut-être quelques choses à ajouter avant que le Tome soit en
presse, achève d'imprimer.

Vous me ferez plaisir de donner cette édition, plutôt qu'il vous sera
possible; et pour la correction, la beauté du papier et des caractères, je
m'en rapporte à ce que vous m'avez promis. Dès que la 1^{re} feuille sera
tirée, je vous prie de me l'envoyer par la poste. J'ay l'honneur de vous
rester parfaitement M^r D.

Q. M. l'abbé
Dijon le 1^{er} Mars 1755.

M^r
Puisque vous voulez bien prendre quelque intérêt à ce qui me regarde,
et me permettre de vous adresser les Lettres que j'écris à M. Brizet, en
voiez une que je vous prie de lui faire remettre. Il recevra en même
temps par M. l'abbé Grublet la copie de mes deux premiers Volumes;
Et peu après la copie des deux autres. Je me remets entièrement
à la bonne foi de M. Brizet pour épêcher tout comme je le lui
demande, mais je compte pour cela encore beaucoup plus sur l'inté-
rêt que vous voulez bien y prendre, et sur ce que vous lui direz, que
sur tout ce qu'il me promet. Je suis avec autant de reconnaissance
que de respect M^r D.

M.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait
un grand plaisir, parce qu'elle m'affrès de ce qui m'est fort précieux
de votre souvenir et de votre amitié. Je ne connois point M. le Docteur
Fabry, et es non ma parait plus Italien que Hollandois, mais
je ne manquerois pas de remettre à la 1^{re} Assemblée de notre
Académie la description de son *Aurora borealis*, et les observa-
tions *Météorologiques*: Je les ay déjà lû l'une et l'autre de ces
deux pièces: Et la fond et la forme marquent dans l'auteur
beaucoup d'intelligence.

Aussi tôt que l'ouvrage de M. Koenig paraitra ou même dès
que vous pourriez l'avoir je vous prie M. de me l'envoyer par le
Chariot de Poste: et de me marquer de combien et à quel j'en pourray
faire le remboursement.

Il est vrai que j'avois rapporté de France la meilleure santé, et
elle a duré jusqu'au mois de Décembre: mais depuis ce tems-
là les grands froids m'ont fait cracher le sang et m'ont mis
presqu'aussi bas que j'étois il y a deux ans. J'ay l'honneur
d'être avec la plus parfaite considération. M. L.

Paris. Le 1^{er} Mars. L'agréable nous pouvons faire une excellente acquisition
pour l'Académie, et même pour le Pais: C'est celle d'un jeune homme nommé M.
Huber que son Père un des premiers et des plus riches Citoyens de Bâle fait actuel-
lement voyager en Angleterre après l'avoir fait voyager en France d'où l'on
m'en a mandé de grands éloges. Quoiqu'il soit fort jeune il a déjà une très grande
réputation dans l'Astronomie et dans les autres Sciences Mathématiques, et une
réputation qui ne peut manquer encore de s'accroître.

Mes Amis me l'ont indiqué comme un sujet propre à faire honneur
à l'Académie, et l'ont disposé à y accepter une place: je crois bien servir l'Académie
en le lui indiquant, mais je ne feray rien de plus sans ses ordres.

Pour répondre à la bonté qu'à V. M. de s'intéresser à ma santé, je n'en ay
pas de trop bonnes nouvelles à lui dire; Loin de ressentir aucun soulage-
ment du doigt; depuis 4. ou 5. jours je me suis trouvé encore plus mal qu'à
l'ordinaire. Mais dans la vie et dans la mort je seray toujours de V.

R.M.
de Hollen
du 4 Mars 1755.

au Roy
du 1. Mars 1755.

A: Mad:
La Duchesse
D'Aiguillon.
du 4 Mars 1765

J'ay appris Mad: jusqu'où vous avez poussé les devoirs de l'Amitié pour l'homme illustre que nous venons de perdre: Vous me, ritées de-luy rendre tous ces devoirs, et il étoit digne de vivre et de mourir auprès de vous. Si j'ay perdu l'un de ces avantages que j'ay longtems partagé avec luy, permectez moy de m'affliger avec vous de sa perte. Un des premiers étrangers proposés dans notre Académie depuis que j'y présidoi fut M. le Président de Montesquieu. Ce n'est point l'usage d'y faire l'Eloge des Académiciens étrangers; mais l'envie de distinguer M. de Montesquieu de tous les autres, nous fera luy rendre ce dernier devoir, si nous pouvons avoir des Mémoires suffisants. C'est à vous Mad: que je prends la liberté de m'adresser pour cela, à vous qui l'avez mieux connu que personne, qui avez été le dépositaire de ses Ouvrages et de ses pensées, et qui nous rendrez l'Ouvrage si facile, si vous voulez bien y mettre vous même la main. Je vous supplie de nous accorder cette grace. — On louera partout M. de Montesquieu; mais nulle part comme l'on y va avec la même tendresse que chez nous.

Étoit moy qui devois mourir, et cependant malgré la plus violente rhume que m'ont causé les froids de l'hiver, et dont les apparences du Printems ne m'ont point encore retiré, je ne meurs point. Je crache toujours mon sang, et suis encore plus mal lorsque je ne le crache point. Je vivray et mourray Mad: dans le même respect et le même dévouement pour vous. Vostre.

P. S. Ne permettez vous Mad: de présenter icy mes très humbles respects à M. le Duc et à Mad: la Duchesse d'Aiguillon.

A M:

L'abbé le Blanc
du 4 mars 1735

(M. de Motani qui vous rendra cette lettre M. et C. A. est un
gentilhomme dans les malheurs de quel j'ai pris d'autant plus
d'intérêt qu'ils sont du genre le plus pardonnable. Si vous trouvez
l'occasion de lui rendre quelque service dans le Pays où vous êtes, je
vous en serais bien obligé; et je crois que vous ne vous en repentirez
point.

Je vous écris avant hier: J'étais inquiet, et je le suis encore de
votre Silence. Mandez-moi je vous prie la cause. Il y a longtemps que
vous ne m'avez écrit. La lettre que je vous écris le 8 février. Vous savez
aussy avoir reçu le livre que je donnay pour vous l'autre jour à M. Saint.
Ma santé est toujours bien mauvaise: l'hiver m'a fait plus de mal que
l'été. Je ne puis plus me lever. Le printemps ne me fera de bien. Adieu M. et C. A.
Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M

de la Rochelle
du 4 mars 1735

J'ay appris la mort de notre Juste Ami M. prêtre de l'Épiscopat que
j'ay appris sa maladie par votre lettre: C'est une perte irréparable
pour nous, et irréparable pour le Public; j'en suis pénétré jusqu'au
fond du cœur.

L'abbé avait fait mettre dans nos gazettes de Berlin qu'il avait
parté à Genève pour s'aboucher avec lui: Il n'aurait pas fallu en dire
moins que cela pour établir sa réputation: Des bruits qu'il répand
des lettres que le Roy lui écrit ne sont pas plus vrais. Dès qu'on ne
s'occupe point la vérité, il n'y a qu'à présenter aux hommes les faus-
setés les plus absurdes, il y en aura toujours une grande partie qui
les croiront.

Je suis affligé de vous voir quitter Paris et aller en Hollande. Ce
n'est pas la votre Patrie: Mais si vous n'y demeurez que pour vos inté-
rêts, et qu'en tant que vos intérêts vous y retiendront passer. Pour sa-
voir que ce Pais n'est pas un Pais de suspensions: Et la vie que
je mène depuis plus de deux mois renfermé dans ma chambre

ne me mets pas à portée de Voulez même en cela, ce que j'aurois pu trouver dans d'autres lieux: Cependant beaucoup de personnes que je vois pour, soit souscrits.

24
Monsieur et sa femme étoient en Hollande. réduits à la plus misérable misère: je ne le connoissois point et n'en avois gueres eu l'occasion de parler: sa femme m'écrivit, me fit souvenir que je l'avois vu à l'âge de 6 ans chez le vieux Riquen son Père, et me pria de leur procurer ici si j'en pouvois quelque moyen de subsister: j'en parlai à M^{lle} la Princesse de Hanov, et la générosité leur fit sur le champ accorder une pension de 200. r^{rs}: à M. de Frémontval sous prétexte de lire une haute par-femais ne. à Mad^e la Princesse: la pension a été encore augmentée de 10 à 12 Louis. Je fis entrer M. de Frémontval dans l'Académie: Les Mémoires n'y ont eu l'approbation ni des Théologiens ni des Philosophes; Après avoir d'aplus également aux uns et aux autres, il s'est brouillé avec tout le monde: Je me suis fait il y a 4. mois fort surprendre par le Roy pour luy avoir présenté un de ses livres: Je n'en ay point fait avoir de pension dans l'Académie: voilà tout ce que s'est passé; Cherchez la cause de cette aversion que vous m'apprenez qu'il a pour moy. Tant à l'appaiser. Je ne sçay pas comment je pourrais m'y prendre; j'y réussirois peut-être aussi mal que j'ai réussi à maliser sa renommée, dany mais je ne l'entreprendray point.

Je n'avois point eu parler du Code de la Nature: Il faut cependant que cet Ouvrage ait du mérite puis qu'on vous l'a attribué. Ce que je vous ay dit du Conte de L'Oye couleur de Rose, est exactement vrai. Je suis un peu comme Voltaire, j'admire tout ce que je ne saurois faire. Il n'y a que vous qui puissiez tout, et qui puissiez parler de tout bien à votre aise. Je suis et seray toute ma vie M. (Bannissons je vous prie toutes formules) Votre Zpp.

P. S. L'Esprit que vous m'avez encore de Paris. Dites moy quand vous partez pour la Hollande: Le Paris est plein de mes Ennemis, n'avez pas vous y laissez infecter de l'air que l'on respire et inspire. Dites moy aussi ce qui est devenu cette Edition de votre Réponse à l'Altoite; avec des Additions qu'on devoit faire à Francfort. Je n'en ay point entendu parler, et je voudrois bien l'avoir si elle étoit.

Je ne serois point oiseux M. d'avoir tardé jusqu'ici à vous
remercier du présent que vous m'avez fait de votre nouvel Ouvrage,
si je l'avois reçu dans son tems. Mais je l'ay reçu depuis si peu de
jours que je n'ay eu encore que le tems de le lire, et c'est une lecture
qui ne se laisse pas interrompre. Après vous en avoir marqué ma
reconnoissance M. je passe à celle que le Public ou plutôt que les philo-
sophes vous doivent pour un Ouvrage aussi excellent en vous aussi
traité d'une manière toute nouvelle une matière qui quoiqu'elle
battue par plusieurs n'avoit jamais été traitée comme elle devoit
l'être: Chacun de vos Lecteurs est votre statue vous lui donnez successi-
vement les sens et l'esprit.

J'ay lu avec le plus grand plaisir ce que vous dites à Mad. la Com-
tesse de Lauffe et l'hommage que vous rendez à la mémoire de notre
illustre Amie. Les femmes mettent de l'âme jusque dans la philoso-
phie.

Je lis actuellement des Essais métaphysiques d'un M. Humme
qui me parait le fondateur de l'Anglais. C'est dommage que
son Livre ne soit pas traduit en français. Continuez M. declairer
le genre humain et d'aimer vos Amis; je ne saurois vous dire
combien je suis flatté d'être du nombre, ni combien j'ay l'hon-
neur d'être M. &c.

A. M. l'abbé
de Fontenay
du 7. mars 1756.

A. M.
L'Abbé le Blanc
du 7. Mars 1766

22
L'apitôt après le départ de ma Cousine M. L. M. j'ay soulevé la lettre
du 29. fev. Chiffonnée et saltée comme, ayant trainé longtems dans la
poche d'un laquais: Mais elle a été toujours la bienvenue: J'étois
véritablement inquiet de votre long Silence. Je vous remercie de
tout mon coeur des marques d'amitié que j'y trouve, et de l'intérêt
que vous prenez à ma Santé: Elle est toujours mauvaise, et ma
Poitrine n'a point été la dupe de l'espace de dégel qui a paru. C'est
M. de Montesquieu qu'il faut regretter, j'ai regretté sa mort plus
vivement que je ne sentiray la mienne. Il me semble que si je
pouvois vivre avec M. Hume, je trouverois de quoy separer une partie
de ma perte: Car je m'imagine que M. Hume doit lui ressembler. Dites
moy donc pourquoi vous n'avez pas traduit ses autres Ouvrages? Je
vois des Discours Moraux et politiques cités dans vos traductions,
Un de mes Amis me traduit ici des Esprits Métaphysiques: Tout
cela meritoit autant d'être traduit par vous que ce que vous avez
traduit: et je ne connois gueres de livres dont la création vaille au
tant que de pareilles traductions.

Je pense tout comme vous sur M. le Chevalier de Volzolin et peut
être mieux que vous parce que je le connois d'avantage. Il étoit autrefois
ennemi juré de Voltaire, mais depuis qu'il s'est attaché à la fontaine
de Brentême, elle la persuade apparemment de son innocence et de sa
pureté, et de son éloignement pour les libelles. Il est grand Ami et comp
patriote de notre Marquis d'Argens, quoique son voyage dans ces pais ex
cit je croirois causer entre eux quelque refroidissement. Il y a des gens
qui s'aiment mieux de loin que de près, et qu'il vaut mieux
aimer de loin que de près.

Je suis bien aise que vous fussiez faire votre Edition à Amsterdam,
j'avois par là que vous passerez encore quelque tems en Allemagne.
Je ne doute point que vous n'y trouviez tous les agremens que vous
meritez, mais l'intérêt que je prens en vous m'a fait souhaiter d'en
faire un peu davantage. J'achève de rediger ma dernière Edition

Je joins quelques Ouvrages Manuscrits; J'en laisse encore dans le
Portefeuille quelques autres que je n'oserois mettre dans une Edition
françoise: Mais que je sois bien persuadé qu'il n'y a rien à quoy
on peut équitablement trouver à redire, et qu'ils ayent passé à la
Censure je n'ose les exposer dans un temps où les ennemis peuvent
faire tant de mal, et les Amis si peu de bien.

Je vous enverrois volontiers de mes chiens pour votre aimable
hôte: Mais elle ne sait pas apparemment que tout mon Chevalier -
n'est composé que de ces grands Chiens de Berger qu'on appelle ici
Islanders, et qui seulement seroit aussi communs à Dresde qu'icy.
Je me suis appliqué à faire et à peindre dans cette espèce des
singularités de figure et de couleur auxquelles tout le monde ne
seroit pas susceptible: Il faut savoir ce qu'elle convient à la Nature
pour en faire tout le cas qu'elle méritent. Adieu M. L. C. Je vous
embrasse de tout mon cœur.

P. L.

Je suis bien aise que mes réflexions sur le bonheur ou plutôt
sur le malheur ayent votre approbation; et je l'aime bien mieux
que celle de M. Lavalley. On les réimprimera dans la nouvelle Edition;
mais comme je n'ay point vu ce que M. le Comte en dit je n'y chan-
geray rien. Mandez moy je vous prie ce qu'on dit à Dresde de votre
Comte Algarotti, qui comme vous savez nous a quitté pour plusieurs
des choses à Venise.

A. M.
 Altmann
 du 4 Mars 1755

M.

Je vous demande pardon si je n'ay pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; une fièvre cruelle me servira d'excuse. Il est vrai que j'avois rapporté de France une très bonne santé: Il est vrai même qu'elle a duré jusqu'au Mois de Decembre dernier: Mais depuis ce tems là le froid de nos hyvers m'a fait recrachier mon sang tout comme je le crachois les années passées, et m'a mis près qu'aussi bas. Je ne saurois être plus sensible que je le suis M. à l'intérêt que vous prenez à ma santé et à toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

Je ne m'occupe pas des Comedies que Voltaire a jouées à Genève. Il en jouera partout où il ira: Mais je crois bien que M. de Genève mettront des bornes à sa licence.

Quant à M. Cassillon, je ne le connois point, ni ne connois de ses aucun ouvrage. Je ne doute point de son mérite sur le jugement que vous en portez, mais ce n'est ni la Règle ni l'usage de notre Académie d'offrir des places, ni de les donner qu'à ceux qui avec les titres de la réputation, donnent des preuves qu'ils souhaitent de les obtenir; je feray toujours tout ce qu'il sera possible à votre recommandation, mais les Compagnies ont des Règles dont elles ne peuvent s'écarter, et j'y puis d'autant moins induire l'autorité, que c'est moy qui ay établi cellescy. Si M. Cassillon desire une place dans l'Académie il faut qu'il s'y fasse connoître par quelque un de ses Ouvrages, et paroisse souhaitter d'y être admis. Et alors M. vous verrés combien de m. feray de plaisir de donner mon suffrage à quelqu'un pour qui vous vous intéressez, et de vous marquer le desir pectueux attachement avec lequel j'ay l'honneur d'être M. D.

A. M.

Coyez le bien de tout M. et C. A. quey que je n'ay pû profiter de vous à Paris, je suis pourtant charmé que vous y soyez resté, 7 Mars 1755.
 nu. Je n'ay pû répondre plutôt à votre lettre du 30. Janv. mais tant s'est encore dérangé cet hyver; et quand je suis malade, je ne saurois m'acquitter des devoirs auxquels à peine puis-je suffire lorsque je me porte bien. Votre maladie m'inquiétoit plus que la mienne; si Magon ne me m'endoit, qu'il espère que l'air de Paris vous rétablira entièrement. Dieu le veuille c'est le souhait que fait encore beaucoup plus mon cœur que votre intérêt.

Je ne scay point encore si vous avez dessein de faire de Magon. Vous en pouvez faire beaucoup de bonnes choses; et je suis bien persuadé que nous vous endevrons une grande partie. Je pense à peu près comme vous C. A. sur les choses de cette Vie, et sur celles de l'autre: mais il faudroit un peu de repos et de tranquillité pour y penser plus à mon aise: j'avois encore beaucoup plus les dévotions que les remèdes; et ne me range à mon devoir que comme les esclaves, qu'à coups de fouet.

P. P.

Je compte que je trouve dans votre lettre une paroit imparfait en ce que je n'y vois aucune mention de sommes que j'ay tirées de M. Le Moine dans mon dernier voyage en France. J'ay consulté sur cela nos autres Comptes dont le dernier est du 2. Janv. 1753; et une lettre de Londres du 31. Octob. 1754. Et je n'y trouve point l'explication de silence, c'est pour quey j'avoue le renvoye. Il faudroit il par mieu puis que vous voulez avoir tant de bonté pour mes petites affaires de faire un Refume de tous nos Comptes, qui me enit malgré mon ignorance sous les yeux ce que j'ay et ce que je vous dois.

Je vous prie aussi de veiller à mon Billet de Lotterie dont je trouve que le numero est 13673, et de me dire s'il n'est point tiré, si c'est vous que l'avez, aussi bien que mon Action dont j'ignore le numero, et la reconnaissance de la petite somme que j'ay à la Chine.

Je vous prie de présenter mes respects à M^{rs}. Duvelaer.

A. M. le Marquis
d'Argenson.
du 11. Mars 1755

M^r

Bien persuadé que vous me continuerez toujours les mêmes bontés, je prens la liberté de vous adresser une lettre pour M. l'abbé de Condillac dont j'ignore la demeure. C'est une occasion de me rappeler dans l'honneur de votre souvenir, et de vous. Respecter encore la dévotion, et le profond respect avec lequel je suis. V^r M^r

A. M.
de Moncrieff.
du 11. Mars 1756.

Revenez, moy M. et C. E. de saisir l'occasion d'un petit service que je vous demande pour me recommander à votre souvenir, j'espère toujours que l'absence ne m'y fait rien perdre, parce que je sens quelle ne diminue rien aux sentimens que j'ay pour vous.

Nous avons reçu dans notre Académie M. l'abbé de la Folle, et je ne connois guères d'homme qui mérite plus que luy de toutes les Académies ou l'on cultive les Sciences Mathématiques. Cependant comme l'opulence ne se trouve pas toujours avec le mérite, je ne voudrois pas luy faire payer trop cher le port de mes lettres, et je prens la liberté de vous prier de luy faire parvenir celle cy

Partez moy encore un plaisir M. et C. il y a 4 mois que j'écrivis à M. Marie, et luy fis part de quelques réflexions qu'on avoit faites dans notre Académie à l'occasion des dernières opérations au fop de Bonne Espérance. Je le priay même d'en rendre compte à M. d'Argenson et à M. de Saulmy: Je n'ay reçu de luy aucune réponse. Je luy écrivis au commencement de cette année et luy adressay même la lettre que je me suis reditu à n'écrire quelous les ans à M. d'Argenson. Point de réponse encore. Je sçay combien le ministre ayeu de soins à rendre, je sçay combien M. Marie est occupé, malgré tout cela j'ay peine à croire que ni M. d'Argenson ni luy s'ils ont reçu mes lettres, ne m'ayent fait aucune réponse: Je vous prie M. et C. Conf. d'en parler à M. Marie et de me dire ce que j'en dois penser. Va me recommander toujours à votre amitié et suis de tout mon cœur M. et C. Conf. V^r M^r

M.

A. M. L'Abbe
De la Fosse
du 11. Mars 1755.

J'ay veu avec bien de la connoissance la Carte de votre
Operation que vous avez bien voulu m'envoyer, et nous en ferons
l'usage que vous nous permettez d'en faire dans une Carte Represen-
tative des différentes operations pour la figure de la Terre, que
l'Academie ajoute à son Atlas. J'ay admiré l'heureuse disposition
de vos Triangles: et la disposition favorable des lieux, joints à
l'excellence de vos Observations, tendent assurément à votre dégrée
de plus en plus constatés de vous.

Nous n'aurions pas attendu M. cette correspondance que nous est-
si utile pour vous rendre la justice qui vous est due, si le mauvais
état de ma santé ne meut obligé de m'abstenir des occupations
Académiques; car c'est été que ces derniers jours que nous avons eu
la satisfaction de vous acquiescer: Vous avez été unanimement élu
pour remplir une de nos places d'Aspirant à l'Académie et M. Gormey doit
vous en avoir déjà fait parvenir le Diplôme. Il n'y a point d'homme
monde qui ait tant merité que vous de toutes les Académies
où l'on cultive l'Astronomie et les Sciences Mathématiques:
Mais la nôtre s'est empressée de vous donner des marques de son
estime: et c'est avec le plus grand plaisir que je me retrouve votre
compagne. J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement

244

1. Sh.
L'Abbé de Mably
le 15 Mars 1755.

Je vous prie M. et C. R. qu'à tout hier votre lettre datée du 2. B. et du 4. f. est. Je ne sçay ce qui est cause de ce retardement; car j'en ay reçu au même temps d'autres qui n'avoient mis que dix jours en route. Je vous suis très obligé des nouvelles que la vôtre contenoit, quoique je les eusse déjà vues dans les gazettes; Et vous prie de continuer. Je ne vous envoie plus que sous l'adresse de M. de Malesherbes; il ne seroit pas juste que ma correspondance vous fut onéreuse de tant de façons. Mais je crains que mes lettres ne soient quelques fois longuës ou blâcées ches luy.

Je suis bien aise que vous soyez content de Diderot. La fin des feuilles de Fréron ne nuira point aux justes prétentions que vous avez sur les places de l'Académie. On avoit dit ici la mort de M. de Fontenelle; et comme on ne peut plus dire qu'il vive, j'en étois consolé par le remplacement que j'espérois. Votre lettre m'apprend qu'il vit encore, et je me console de vous voir un peu secouru par le plaisir que j'ay de voir que le siel conserve cet ancien monument du véritable sèment et de l'accord des sciences et du goût.

Passons à mes affaires; car je m'approchois que j'allois faire des phrases. Voici mon 3^e Tome que je vous prie de lire et d'envoyer aussitôt à M. Bonizet. Je voudrois bien que cette Edition fût faite avant ma mort. Vous voyez que j'ay suivi votre conseil de l'qn 8^e; et je suivray tous les autres: mais surtout s'adresser à votre Ami M. Buffon pour détourner la main au qu'on excite de point au point l'Édition comme je la demande.

Vous ne me parlez plus de vos panégyriques des saints: Est ce qu'ils ne paroissent pas encore? Vous trouverez dans ce volume mes panégyriques aujdy d'hommes qui n'étoient rien moins que saints. Ecrire des vies est un genre qui me paroît bien difficile. Et que je crois que Lucrèce avoit parfaitement attrappé: Luy qu'il s'écarte infiniment de tous ceux qui en ont écrit. Il est vray qu'alors il n'y a plus de panégyriques, il n'y a qu'un éal mixte de traits et d'actions incompatibles, mais c'est l'homme.

Avez vous lu les Discours politiques de M. Hume? Je sçay bien
bon gré à l'Abbé le Blanc de les avoir traduits: Je suis bien surpris
qu'un homme tel que ce Hume soit près qu'inconnu, et n'ait pas une des
plus grandes réputation de l'Europe. Adieu M. de C. Je ne vous
parle point de ma santé parce que vous ne seriez pas content de ce que
je vous en dirais, mais je vous aime toujours et vous embrasse de
tout mon cœur.

P. C. B.

Voici aussi la semaine prochaine mon 10^e Tome: Dont je fais
imprimer icy quelques feuilles pour servir de modèle à M. Briquet
dans l'arrangement des calculs et des figures. ~~M. de C.~~

(H.

M. l'Abbé Trublet m'ayant écrit que vous permettiez que je vous
adressasse la copie des deux derniers Volumes de l'Edition que va
faire M. Briquet, je prens la liberté de vous les adresser. Permettez
moy de profiter de cette occasion pour me rappeler dans l'hon
neur de votre souvenir, et vous assurer du respect avec le quel je suis
M. de C. ~~M. de C.~~

Q. M.

de Malesherbes
du 15. Mars 1766.

M. M. C. et J. Conf.

A. M. le Comte
de Prossau
du 15 Mars 1765

Je vous vois avec bien du plaisir de retour de votre vilaine guerre. Je n'attends plus parler dans les gazettes de vos brigands; Et vous voir marcher contre eux & du leur faire mettre bas les armes: Qu'est-ce aucune guerre préjudiciable à la Patrie: n'est-ce au dessein d'un homme qui aime sa patrie; s'il falloit une autre preuve que nous, l'Empire la seroit.

Apprésent faites rendre la justice: Et faites restituer à ce Seigneur de Wittard ce qu'il a volé à notre Soldat. Gombert ne se souciera guères que son beau père soit pendu, mais il se souciera beaucoup de savoir ce qui peut lui appartenir. Je vous demande toujours M. C. et J. Conf. vos bontés et votre activité sur cela.

royeriez vous que je n'ay encore vu ni les hantiques de d'Alembert ni les Critiques de Diderot? Les froids excroissent; et l'état en est malade; mais particulièrement depuis 6 mois dans ma chambre, où je ne m'occupe qu'à préparer une Edition posthume de mes Ouvrages. Si ma santé en étoit malade, cette Edition n'auroit pas été si bonne: j'en ai tout corrigé, tout refondu; et ajouté beaucoup de pièces nouvelles: j'espère que cela en sera digne de vous; et vous l'aurez un des premiers.

Quant aux Ouvrages que vous voudriez m'envoyer & que je liray toujours avec beaucoup de plaisir et beaucoup d'intérêt; nous n'avons point de poste franc, cela est inconnu même pour les premiers Ministres: Quand ce sont des Ouvrages Académiques qui ne sont pas trop gros, vous pouvez les adresser à M. Formey que l'Académie ramboit par des fortes de dépenses: Quand c'est quelque chose pour moy personnellement il faudroit l'adresser à quelqu'un à Francfort pour me le faire tenir par le Courier de Saxe. Et bien spécifier le Courier de Saxe, parce que cette circonstance met une différence essentielle sur le port des paquets, pendant qu'il n'y en a guère de très petite sur la Cour de Cour arrivée. J'ay été que M. de C. a dit qu'il dit que M. Formey d'un Ouvrage du Roy de Sologne qu'il devoit m'envoyer et demandant le moyen. J'indiquay celui cy; il y a déjà fort longtemps, et je n'en ay plus entendu parler. Dites moy je vous prie ce que cela est devenu. Si vous voulez m'envoyer de la manière que

je vous indique les feuilles de Gerson à mesure qu'elles paroissent, vous en ferez plaisir.

Il n'aurois peut être pas reconnu le Capitaine Tempesta, mais il est fort bien nommé. On m'avait dit M. de Fontenelle mort, mais selon qu'on m'écrit depuis il ne l'est pas: de manière ou d'autre il y aura bien, tôt ou tard des places vacantes dans l'Académie.

À voir les gazettes on croiroit la guerre inévitable, et la France sur le point d'abolir l'Épiscopat: Je ne voudrais ni l'un ni l'autre. Dites-moi, je vous prie ce que vous en pensez? La France a encore plus d'avantage sur toutes les autres parties de l'Europe dans la paix que dans les guerres; Et une fortune de Gouvernement pour le spirituel et le temporel dont on se trouve si bien depuis si longtemps, ne devoit pas être altérée.

A M.

Bernouilly
du 18. Mars 1755.

Jay reçu M. C. A. votre lettre du 28 Janv. et M. Merian me communique aussi celle que vous lui aviez écrite. Il est vrai que je n'ay pas été content de la manière dont M. Huber vouloit nous faire des propositions en entrant dans l'Académie; Il est vrai aussi que nous nous pourrions remplacer M. Lier, M. Nodding, que le Roi place et par de la: Copenhague, sur tout la bien que vous me dites de M. Huber, et d'une bonne volonté, et de celle de M. son Père, je me détermineray ensuite à en faire l'acquisition, si cela lui convient. Sachez donc C. A. si avec une pension de 400. Ecus d'Allemagne il sera disposé à nous venir? et quand il pourra arriver icy? Je voudrais que ce fut le plus tôt qu'il fut possible. Cette pension de 400. Ecus, je l'augmenterai avec plaisir selon son mérite et les occurrences: Les instruments, supposez qu'il nous en faille acquies quelques uns, il suffira qu'il procure en Angleterre Notice de ceux qu'on y construit et dont les meilleurs Astro- nomes se servent, pour que nous puissions quand il sera icy et qu'il aura vu les nôtres les commander: Le passeport dont vous me

parlé pour le mettre à l'abri des envollemens, je vous l'enverray
sur votre réponse, avec l'invitation formelle. Mais réponse posée
je vous prie sur tout cela. Adieu M. C. A. ma tante n'est pas trop
bonne, les froids de cet hyver m'ont fait secher le sang, mais
je n'en suis en aime pas moins. *MM*

J. M.
Gallois
le 18. Mars
1755.

Mon Cher Gallois, voicy mes trois certificats de vie: mandez moy
quand vous aurez reçu mon argent, et dites moy combien ce sera, et si
je le pourray tirer sur vous.

Je n'ay point eu de seconde réponse de M. l'abbé Boudot à la
lettre que je vous avois envoyée pour luy, ni ne scay rien de la com-
mission dont il avoit bien voulu se charger.

Faites moy le plaisir de me chercher dans la rue d'Angers des
Recueils de chansons noires, qu'on appelle Brunettes, ou Tondresses
Baehiques; Il y en a jecrois 16 ou 20 petits Volume in 12; que
je vous prie de me faire tellet proprement et de m'en voyer deux
en priant M. Metra de les mettre pour mon compte dans la
premiere caisse qu'il enverra icy. Adieu mon Cher Gallois je
vous embrasse de tout mon coeur et vous salue *MM*

M. Metra rue Quinampoix à l'Hotel de Beau fort

A. M.
Briquet
le 18. Mars
1755.

Vous aurez déjà reçu M. ou recevrez incessamment les deux
premiers Volumes de votre Edition; dont j'ay déjà les deux autres
à M. l'abbé Trublet qui vous les fera pareillement parvenir. J'ai hésité
longtemps si je joindrois le 10. Tome qui est purement Mathématique;
rempli de calculs et de figures; Par l'importance dont il est que ces
figures et ces calculs soyent arrangés précisément comme ils sont
dans l'Edition de Lottora qui est un chef d'oeuvre de ce genre; et par
la crainte ou j'ai été que vous ne puissiez pas faire ces opérations à
Lyon ce 10^e Volume. Sur l'assurance que M. l'abbé Poissoneaux et

A M. l'Abbé Trublet m'ont donné de votre intelligence et de votre bonne volonté, je me suis disposé à vous le remettre: Mais c'est sous condition expresse que vous l'exécuterez de point en point tous les Articles dont M. l'Abbé Poiffonneau vous donnera la Copie: 1.^o Que vous ferez faire toutes les figures en bois et non en Cuivre telles qu'elles le sont dans le modèle; 2.^o Que vous les ferez répéter à toutes les pages où elles sont répétées. 3.^o Que vous ferez distribuer les caractères précisément comme ils sont page par page. Pour vous donner plus de facilité à cela, j'ay fait réimprimer en les 3 Mémoires qui composent le Volume dans la forme des Ouvrages qui ont été imprimés au Japon.

Toutes les choses que j'exige ici M. contribueraient sans doute à la beauté de votre Edition; cependant si cette répétition de figures vous paroit une profusion, je payeray volontiers la petite augmentation de dépense que cela causera; et M. l'Abbé Poiffonneau voudra bien vous la rembourser, ou vous pourriez vous même la tirer sur moy.

Pour vous porter M. à embellir votre Edition; si vous exécutez tout comme je vous le demande je prendray au prix que vous voudrez un nombre d'exemplaires que M. l'Abbé Poiffonneau déterminera.

Dans le 3^e Tome vous trouverez à la page 318 de la Relation d'un Voyage Au fond de la Laponnie; l'inscription d'apparences d'après l'Original, et mieux quelle n'a été dans les autres Editions, et principalement de la grandeur et de la forme qu'il faut la faire graver en bois. Car celle de votre Edition n'étoit pas bien.

On a oublié dans cette Relation de corriger la lettre Courante qui doit être Relation d'un Voyage Au fond de la Laponnie. Il faut mettre au haut de chaque page.

Je n'ay plus qu'à vous prier de faire beaucoup d'attention à tous ces Articles: C'est bien qu'à tout ce que je vous ay mandé précédemment; et de m'envoyer par la Poste la première feuille. Avec l'honneur d'une
A. M.

A M. l'Abbé
Diffontcaux
le 18. Mars 1755.

M. Les bontés que vous avez pour moy, et l'espérance que M. l'Abbé Trublet me donne que vous voudrez bien les continuer, me font prendre la liberté nonseulement de vous adresser mes lettres pour M. Bruizet, mais encore de vous prier de vouloir bien avoir l'oeil sur ce qu'il fera. Il m'a promis de se conformer entout à la Copie. que j'ay déjà envoyée à M. l'Abbé Trublet, et qui est peut être déjà à Lyon: Or M. en vous avouant une foiblesse que j'ay pour cette Edition de mes Ouvrages que je regarde comme la dernière, je vous prie de faire observer à M. Bruizet, surtout pour la IV^e Tome qui est purement Mathématique; nonseulement de se conformer exactement à la Copie, et d'apporter une grande correction aux calculs, mais encore de revoir page pour page la distribution des calculs et des figures telle qu'il la trouvera dans la Copie. Cela est si essentiel en fait d'Ouvrages Mathématiques, si désagréable lors qu'il n'est pas observé, et si difficile à exécuter en Province et loin des yeux de l'Auteur que c'estoit pour cela que je n'avois point voulu qu'on joignit ces Ouvrages à l'Edition de Dresden et que j'en avois refusé aussi d'abord la permission à M. Bruizet. Il faut donc qu'il suive dans ce 4.^e Volume le modèle que je luy envoie qui a été imprimé autrefois sous mes yeux à l'Imprimerie du Louvre et qui est un chef d'oeuvre en ce genre, pour le soin qu'on prit d'arranger les calculs et les figures: Le moindre transposition gâteroit tout.

Il faut que toutes les figures soient gravées en bois; et répétées chacune précisément autant de fois qu'elles le sont dans le modèle. J'ay l'air d'avoir craint pour cette disposition, et pour celle des calculs, que j'ay fait réimprimer icy en 8^e les trois Mémoires qui sont à la tête du Volume, afin d'en arranger moy même la disposition, et de la rendre conforme à celle du reste.

Vous connoissez sans doute M. aussi bien que moy les Libraires, qui pour quelque patzane sont toujours prêts à gâter une Edition, s'ils se flattent que cela n'en empêchera pas le débit: Mais vous ne connoissez peut être pas, et j'ay honte de vous le laisser connoître, l'espérance

si que j'ay sur cela. Le M. Bruzel ne vous promet pas d'exécuter en
W. Same précisément tel que je le lui envoie, et d'y reporter chaque
figure en bois précisément autant de fois quelle est répétée, je
vous prie de ne lui point permettre l'impresion de ce W. Same. Car
M. de Malherbes m'a assuré qu'il n'accorderait le privilège qu'à con-
dition qu'on se conformer en tout à ce que je demande.

D'un autre côté comme je ne veux pas exiger de M. Bruzel
aucune condition qui puisse lui paraître étrange: je lui payerai
ou en tiers les petites dépenses occasionnées par ce qu'on peut appeler
ni fantaisies: Et je vous prie M. non seulement de le tranquiliser
sur cela, mais même de les lui payer sur le champ s'il le veut.
Persuadé que je fais que vous voudrez bien me faire cette avance
et y joindre les autres petites dépenses que ceux vous en fera double
vous pourriez tirer le remboursement j'y suis moi ou à Paris sur
M. Duvelaet.

Pour encourager même l'Édition de M. Bruzel; qu'il fasse tout ce
que je demande, et qu'il n'épargne ni en papier ni en caractères, ni
en correction, je prendrai volontiers pour 200th ou 300th d'exemplai-
res au prix qu'il voudra.

Il m'a demandé de faire mon Portrait à la tête: je le veux bien,
pourvu que la gravure en soit bonne; et qu'il le fasse réduire pour être
en 8° sans être plié: Mais il ne faut pas qu'il oublie de faire aussi au bas
les 4 Vers que Voltaire fit autre fois pour ce même portrait, et de m'en
donner au bas, c'est toute la réponse que je veux jamais faire aux
sottises qu'il a dites de moi.

Le Globe mal connu des.

Souvenez vous je vous prie M. et faites en souvenir M. Bruzel, que
ce sont des figures en bois non en cuivre que je demande surtout, et
que M. Bruzel tâche de les faire exécuter aussi bien qu'elles le sont dans
le modèle, et avec la même profusion.

Je vous prie M. de laisser tirer à M. Bruzel une copie de cette lettre.

que j'ai l'honneur de vous écrire: et je vous demande en grace de vous
affirmer par vos yeux de l'exécution de toutes ces conditions. Si M.
Briez ne vouloit pas s'y conformer; il pourroit s'en tenir avec 6 priy-
miers Somes, et je vous prierois de me renvoyer le 14^e

Vous avertis d'ailleurs de M. M. de la Fondamine lorsqu'il a passé par
Lyon: Je ne sçay plus où il est: et vous en sachez des nouvelles faites moy
la grace de m'en dire: faites moy la grace aussi de dire à son Eminence
quelques chose des sentimens de respect et de vénération que j'ay pour luy.
On ne sauroit être avec plus de Reconnoissance et de respect que je le
suis M. B.

A. M.
Rogues du 21.
Mars 1755.

Je n'ay reçu que depuis deux jours la lettre que vous m'avez fait l'hon-
neur de m'écrire du 25. du Mois passé avec le livre qui l'accompa-
gnoit que j'ay lu avec autant de Reconnoissance que de plaisir. Votre
paraphrase surtout du S. Beauma. 8. est un très beau morceau, vous
y avez fait passer tout le feu et tout le Sublime de l'auteur Sacré, et
y avez mis un ordre qu'il ne met pas toujours. Il y a bien de la gêne
nécessaire lorsqu'on écrit ainsi, à traduire les ouvrages des autres; Mais il
est vrai que celui de M. Sulzer meritoit que vous prissiez cette peine.
J'entends dire qu'il est écrit dans la langue naturelle du Stille le plus
nobble et le plus pur, il ne luy manquait que de paraître en nôtre langue
avec le même avantage, et vous le luy avez procuré.

Je me réjouissais toujours M. avec cette joye mêlée de tristesse qu'on
ressent du souvenir des Amis qu'on a perdus, des momens agréables que
j'ay passé auctrefois avec M. votre Père: Si comme je l'espère M. votre
Mère vit encore, je vous prie de luy présenter mes très humble saluts.

Après vous avoir encore répétée mon remerciement pour le présent que
vous avez eu la bonté de me faire, j'ay l'honneur d'être avec respect M. B.

M. le Comte Gallet M. m'a remis la Lettre que vous m'avez
fait l'honneur de m'écrire et la Mémoire qui l'accompagnait. Vous
scaurez déjà la Justice que l'Académie vous a rendue en vous recevant
parmi ses Officiers Etrangers; et je vous prie d'être persuadé du plaisir
personnel que je me suis fait de vous acquiescer pour l'ouïe.

Comme j'allois toujours avec le plus grand plaisir du jour
que j'ai fait autrefois à Montpellier, des Amis que j'y avais, et
des Hommes illustres que j'y ai connus. Il n'y en eut point
pour qui j'eusse plus d'estime et d'amitié que pour M. Marchac, et je
suis bien charmé de ce que vous me dites du souvenir qu'il conserve
de moi. Je vous prie M. de lui en marquer bien ma reconnaissance.

Vous avez donc vu aussi monsieur La Condaminé. Je ne sçay plus
ce qu'il est devenu, il y a fort longtemps que je n'en ai plus de ses nouvelles
et je suis fort en peine de lui. Dieu veuille qu'il ait trouvé dans vos
conseils, et dans les bains d'Italie les remèdes qu'il cherche. C'est un
homme qui doit être cher à l'univers. J'ai l'honneur d'être avec un
parfait attachement M. G.

A M.
Saurages
le 21. Mars 1766

A. M.
Laffemas
du 21. mars 1755

J'ay reçu M. que depuis peu de jours et lorsque M. de Brandt
à son retour de Paris me les a rendus, la lettre que vous m'aviez
fait l'honneur de m'écrire le 14. Octob. de l'année passée, et la liasse
qui l'accompagnoit: Vous pardonnerez donc si je ne vous en ay pas
marqué plutôt ma reconnaissance. Après un si long delay j. n'ay pu
attendre pour m'acquiescer de ce devoir à avoir achevé la lecture de
votre livre; que je n'ay pu faire encore que parcourir, mais qui m'a
paru un très bon ouvrage. Il doit à souhaiter que l'arithmétique fut
relativée de l'algèbre autant qu'il étoit possible: et ce seroit une chose fort
utile pour toutes les sciences que chacune fût bien circonscrite et
séparée de celles avec les quelles elle n'a pas une liaison nécessaire. Je
reviens donc M. à vous dire combien je suis sensible à votre attention,
et à vous assurer qu'on ne sauroit être avec plus de reconnaissance que
j'ay l'honneur d'être M. L.

A. M. l'abbé
Le Blanc
du 21. mars 1755.

J'ay reçu M. et C. A. votre lettre du R, et vous remercie de m'avoir
fait connoître un peu la personne de M. Hume, après m'avoir si bien fait con-
noître son ouvrage. Je me serois bien douté qu'il devoit être en commerce
avec M. le Président de Montesquieu, étoient deux hommes faits l'un
pour l'autre, et M. Hume (surtout) à toutes les vertus sociales qu'avait
notre Cher Président, dont je vois toujours la porte bien difficilement séparée.
M. Hume a bel fait d'autres ouvrages que celui que vous avez traduit,
des discours politiques et moraux, et des Essais Métaphysiques? Dites
moy aussi, je vous prie s'il parle françois.

Je suis fâché que la négociation des Tableaux de M. de la Boucherie
n'ait pas eu le succès qu'il en attendoit: Quant au conseil que vous me
demandez M. et C. A. sur la route que vous devez prendre, je n'ay rien
à vous dire que ce que je vous ay dit déjà. Je ne sçay comment le
Roi pense à votre égard, et l'état ou je suis depuis 3 mois renfermé
dans

ans ma chambre m'a empêché de pouvoir m'en instruire. toute
que je vous ay mandé au sujet de l'homme de l'avis duquel vous
n'avez point été, subsisté et il n'est ni sans honneur ni sans crédit.
Enfin si vous passés par icy, vous ne doutez pas je crois du plaisir
que j'auray de vous embrasser et de vous renouveler l'attachement
avec lequel je seray toute ma vie M. et C. A. Votre D^{lle}.

V^{re} souscription pour l'Encyclopédie passée en mon nom, et
appartenante à M. Magon, ayant été perdue, et M. Durant ayant
rennis à M. Magon l'exemplaire: Je déclare n'avoir plus rien à pro-
poser sur cette souscription ou sur celles se retrouvant dans ce pen-
sant quelle puisse être confondue avec les autres souscriptions que
M. de la Fontaine a prises autrefois pour moy, et dont il est dépositaire;
lesquelles je ne voy si elles sont passées dans mon nom
ou dans le sien, fait à Berlin ce 25. mars 1755.

A. M.
Durant du 25
Mars 1755

(1)
Permettez moy M. de vous adresser la petite boîte cy jointe de
gouttes d'Hoffmann pour M. le Maréchal de Noailles, et de vous
prier de vouloir bien la lui envoyer par la première poste. Sappre-
que vous voudrés bien lui rendre ce service, aussi bien que moy qui
ay l'honneur d'être M. D. D^{lle}.

A. M.
Dufresnay
du 25 Mars 1755

Votre

Au Roy
le 20 mars 1755.

Votre Académie m'a chargé d'une Requête que je prens la liberté de présenter à V. M. L'implication d'un Edit du feu Roy, luy deviant fort préjudiciable, et elle vous supplie très humblement de le vouloir bien révoquer.

On m'a apporté ces jours passés un Monstre que je crois le plus singulier que ait jamais paru. Il est tout à la fois Moine, Priape, et Cyclope. L'apocryphe de sa tête forme un capuchon, le signe de Priape est au milieu du front, et au dessus est un grand œil unique & quarté. Ce n'est que le hazard qui nous a fait parvenir ce Monstre; mais il seroit à souhaiter que de semblables productions n'échappassent jamais à l'Académie; et que tous les cas singuliers d'Quatuor ou de Quintes qui se présentent dans le Royaume, luy parvinssent. J'ay visité hier cela l'apocryphe que j'ay fait autre fois à V. M. L'état de ma santé affligeant par luy même, me le devient encore davantage en me présentant de malles Airs mellez avec puer, ou je suis cependant toujours de cœur et d'âme. Je suis avec le plus profond respect. C. G.

M. l'Abbé
Publié le 29 Mars
1755

M. et C. A.

Stony mon 4^e et dernier Tome: il contient tous ceux de mes Ouvrages Ma, (Rémédiques, que je juge dignes d'être conservés: si j'ajoute trop de la part des autres, je ne me serois pas trop indulgent pour ceux cy: Je suis honteusement que M. Brouzet, puisse bien approuver ce Volume, ce que je me crois pas facile à Lyon. Pour luy faciliter la chose j'ay fait simplifier six in 8^{es} 4 premières feuilles pour le conduire dans la distribution des autres et des figures, que j'aie absolument la même que celle du modal. Je vous prie donc très instamment dès que vous aures parcouru ce Volume, de l'envoyer par la diligence à M. Brouzet. J'ay impatience que cette Edition soit commencée: J'ay plus M. Brouzet de m'envoyer par la poste les premières feuilles des quelles seront tirées.

Vous me mectrez plus mon Esprit; vous m'avez cependant flatté dans votre dernière Lettre que je serois plus souvent de vos nouvelles: elles me sont plus nécessaires que jamais; songez que vous êtes actuellement pour vous et pour la Landonnière, et voyez de combien vous me tenez lieu. Je

voilà dans les gazettes la notice à Conflant de M. l'Archevêque de Paris;
mais je n'ai point bien à quelles conditions: Vous ne seriez pas fâché de
me mettre un peu au fait de tout cela, car de loin on n'y voit guère; je
ne sçay pas si de près on y voit beaucoup mieux.

Mandez-moi aussi des nouvelles nécessaires de la santé de M. de Fontenelle
et tout: des succès de M. de Montesquieu. Je voudrais bien avoir icy
les feuilles de M. Diderot; mais je ne sçay comment les y faire parvenir: Nos
libraires l'ont bien adressé à vous, ne vous donnant les lettres qu'au bout de six
mois et nous les font payer le triple de leur valeur. Je pense qu'il ne vous seroit
pas difficile d'adresser des paquets de ces nouveautés à Strasbourg, marquant dessus
impriés à quelqu'un ou le chargeant de me les envoyer icy par le chariot de
Lofle. Mais il faudroit bien réserver par le chariot de Lofle; car ce qui viendrait
autrement payeroit comme les lettres dont le port est excessif, et qui ne va
par le chariot ne paye presque rien, et arrive presque intact. Vous me
ferez un véritable plaisir M. et C. Et de me faire un ouvrage au général;
et de vous en faire tenir un par M. Dupleix. Cela m'amusera et j'en fe-
ray ma cour au Roy et à nos Princes.

Vous avez reçu sans doute le paquet de mon 3^e Tome que je vous envoyay
il y a 10 jours par la même voie, c'est à dire adressé à M. de Malherbes.
Je vous prie de vous l'avez encore; de voir si à la Dissertation sur les diffé-
rents moyens d'augmenter les hommes de tout temps pour exprimer leurs idées, on n'a
pas oublié de mettre au haut des pages un titre courant; si On l'a oublié je
vous prie d'y suppléer vous même en mettant Dissertation sur les Langues

Ce titre courant de la Relation du Voyage au fond de la Laponie on a
oublié de faire la correction qu'on avoit faite au titre: faites-moi donc le
plaisir d'insérer vous même au haut des pages pour titre courant, Voyage
au fond de la Laponie. Enfin répandez-moi si vous avez tout encore
cecy à l'encre, et si vous avez eu la bonté de faire à ma copie ces corrections.
Adieu M. et C. Et je vous embrasse de tout mon cœur, vous ne saurez
jamais rien faire pour personne qui vous en ait plus de reconnaissance.
J'espère que moi ni je vous ferois plus attaché.

M.D.

A. M. du Rouvre
du 29. Mars 1755.

M. M. C. et R. A. Toutes les lettres que je reçois de St. Malo me font très-çailles, mais aucune ne. pouvoir me faire tant de plaisir que la vôtre. J'ay toujours connu la priade. vôtred'amitié, je l'ay éprouvée aussi constante, quelle m'étoit précieuse, je n'ay jamais pu la meriter, mais je l'ay récompensée avec le cœur le plus sensible et le plus reconnoissant.

Les Nouvelles que vous me dites de ma. Sœur me combalent de joie, je vous regarde encore comme celui à qui j'auray obligation de sa vie. La maladie vient moins de causes physiques que de tristesse et de mélancolie, et personne n'étoit si capable que vous de les dissiper, et de luy remontrant l'Ami dans cette Affection tranquille par vos Conseils et vôtred'exemple. Puis-je la savoir encore cette chère Sœur, puis-je la savoir cet illustre et Cher Amy à qui je dois tant! La Cour des Rois vaut-elle tous les plaisirs que le cœur peut ressentir.

Que l'Abbé Trublet mande à St. Malo, il l'entend dire à Paris, et il est vray que l'Abbé s'est vanté d'avoir reçu des Lettres de notre Monarque qui l'invitoient à revenir icy, mais j'ay bien de la peine à le croire; et j'ay toutes les raisons de prendre cela pour une fable de guerre de cet homme qui est le plus effronté menteur qui ait jamais été. Je crois encore moins que quand même le Roy luy permettroit de revenir, il osast jamais revenir. Je sçay que depuis 2 ans il persécute le Roy par mille bassesses pour lacher d'en obtenir quelque Lettre, qu'il puisse mentir, bien plus par méchanceté que par vue d'utilité; c'est moins pour luy que contre notre Monarque qu'il travaille. Les raisons qui m'empêchent de revenir, ce qu'il debite, sont les bontés que le Roy ne cesse de me témoigner; lorsqu'au commencement de cet hyver mes accablans des divers papiers m'ont oppressé, M. de M. a aujourdhuy fait venir son Médecin de Rotterdam qui ne me a point quitté pendant plus d'un mois, et qui m'a travaillé bien au delà de mes desirs et de ma cro-

yance.

jeune; Voici comment le Roy me parle dans sa dernière
lettre.

«Je vous suis fort obligé mon Cher Maupertuis de votre
plaisance et des belles découvertes que vous venez de me com-
muniquer que l'on a fait à votre Académie, avec un Président
comme vous on ne doit s'espérer de rien, et il faut que
les Arts deviennent aussi utiles qu'ils sont agréables,
je souhaite surtout que quelques uns de vos Médecins trouve
l'art de rapetasser des poulmons délabrés, c'est ce que je
souhaite de tout mon cœur pour l'amour de vous de
l'Académie et surtout de moy personnellement.

Et cependant le Roy venoit à changer, à préférer un faquin à mes-
sieurs un honnête homme incertain, (c'est à vous à juger si tout
est possible.) Alors cher Amy je serois prêt à quitter un genre
de vie au quel je n'étois pas propre, à chercher le repos que vous
l'on appelloit l'on procuroit substantiellement la liberté que j'appelle
l'on dit la profusion également l'on dit le bien que vous, Nulli in capite
l'on dit le pouvoir des Rois ne tendra jamais en avant sensible aux
fauxes que les douleurs de l'humanité. Voilà, comme je pense,
dites moy vous même ce que vous pensez, non pas sur la Maxime,
me on général, sur la quelle il n'y a point de doute, mais sur
l'application au cas présent.

D'un autre côté quand je pense à tout ce que l'humanité m'a
fait souffrir dans mon dernier voyage, aux alarmes que la
maladie de ma chère ma causée, aux troubles de la vie domesti-
que, je me trouve à plaindre partout. Et c'est là le sort de la
vie humaine.

C'est un vrai malheur pour moy de n'avoir pas trouvé
M. de Grandville à M. de Malo, ce sont des Amis que vous
m'avez procurés, et par conséquent de bons Amis. à M. de Malo

Vois et M^{lles} vos Sœurs faites mon bonjour, icy vous faites mes
regrets: mais à St Malo et icy je vous seray toute ma vie également
devouée.

Je n'ay pas besoin de vous prier de ne pas faire courir la lettre
dont je vous envoie la copie, ni de ne pas parler à ma Sœur de Maladies
la manière dont l'hiver me traite icy me donne bien envie de deman-
der cet Automne à aller passer le prochain en France.

(*) J'avois fait noter il y a quelque temps dans une gazette française
qu'un Capucin déffroqué fait icy, Que le Président de Montequieu avoit
été à Genève passer quelque temps avec luy: Le Président de Montequieu
seroit décerné de 30. Mille pour ce pas de l'incusset avec St. pour
qui il avoit une véritable horreur.

27

Ca
De
dra

M

A. M. J'ay l'honneur de vous adresser le dernier Tome de mes Ouvrages de Malherbes selon la permission que M. l'abbé Trublet m'a mandé que vous en aviez demandée. Si j'osois M. je vous supplerois ma prière et vous supplerois de donner encore vos ordres au ^{Mr. de} Bruil, afin qu'il n'ajoute pas aux défauts de mes Ouvrages, ceux que l'ignorance et la négligence peuvent y mettre. Si vous voulez m'honorer de quelques unes de vos commissions dans ce Pais cy, je me ferois un grand plaisir d'exécuter vos ordres et de vous donner des marques du dévouement et du respect avec lequel je suis. M. de

A. Mad.
la Comtesse
de La Marek,
du 29 Mars 1765.

J'ay fait partir Mad. l'ordinaire passé par le Chariot de Poste et 4 phioles de gouttes d'Hoffmann adressées à M. du Fresnoy Directeur de la Poste à Strasbourg pour M. le Maréchal de Broglie: je serois trop heureux Mad. si je pouvois dans ce Pais cy, ou dans quelque lieu du monde ou je fusse, vous être bon à quelque chose.

Monon selon sa dernière Lettre est déjà parly de Paris comblé de vos Bienfaits: Dieu le salue et nous mettez à portée de vous en marquer la reconnaissance éternelle que nous conservons.

Permettez moy Mad. de vous prier de me permettre de présenter icy mes très humbles respects à M. le Maréchal, à M. le Comte de La Marek et M. le Duc d'Angouleme.

A. M.

Bruget

du 1. avril 1755

J'ay reçu M. la lettre que vous m'avez, fait l'honneur de m'écrire du 18. Mars. Vous avez reçu maintenant, du moins les deux premiers volumes pour votre Edition, et peut être déjà les deux derniers que j'ay envoyés à M. l'Abbé Trublet, parce que je croyois qu'il étoit une circonstance nécessaire qu'ils passassent sous les yeux de l'auteur; et que ce n'étoit que trop tard que l'Abbé Trublet m'a mandé de vous les envoyer directement. Au reste M. vous auez vu par la distribution de vos volumes que mon dessein est de m'en tenir à l'Édition in 8. chaque volume contenant environ 800 Mille Caractères, ce qui me paroît la forme d'un volume ordinaire. Vous auez reçu ma lettre du 18. de Mars dans la quelle vous trouverez tout ce que je vous demande à l'égard surtout du 4. Tome, dont vous manquerez absolument l'exécution si vous ne vous y conformiez pas; mais dont l'exécution deviendra très facile par le modèle que je vous ay envoyé. Commandez donc M. je vous prie le plutôt qu'il sera possible et envoyez moy par la Poste la première feuille des quelle sera tirée.

Je vous suis très obligé du soin que je vois que vous avez dessein de mettre à cette Edition; et de toutes les choses obligeantes dont votre lettre est remplie; m'en rapportant à toutes que je vous ay dit dans ma précédente lettre; je vous demande surtout un bon correcteur. Il ne faudra pas sans doute oublier au bas du portrait les Vers de Voltaire ni de bien mettre son nom au bas du portrait car c'est ce qui en fait le mérite après toutes les injures, J'ay l'honneur d'être parfaitement. M. B.

A. M.

Cafmex

du 1. d'Avril 1755. Je vous envoie aussi bien que les Dissertations de M. Schaefer. Je les remettray à l'Académie lorsque les vacances qui durent actuellement seront finies: C'est de quoy vous pouvez asseurer M. de Roches. J'ai l'honneur d'être parfaitement ~~de~~ M. de Roches.

A. M.

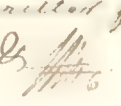
Marie du 5
Avril 1755.

M. J'étois encore dans l'inquiétude que me causoit votre absence, lorsque j'ay enfin reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 20. Janv. et en même tems celle de M. le Comte d'Argenson: Je ne comprends pas ce qui a pu causer le retardement que vos deux lettres ont éprouvé; mais elles m'ont fait beaucoup de plaisir parce que je vois que j'en suis point tout à fait oublié.

Les réflexions de M. Euler, qui naissent nécessairement sur le peu d'accord qui se trouve entre les mesures des différents degrés de la Terre, méritent sans doute attention, & après tout ce qu'on a fait sur cette matière on ne veut pas la laisser imparfaite, et peut être pis qu'elle n'étoit auparavant. L'ouvrage de M. Euler va paroître incessamment dans le 12. Tome de nos Mémoires.

Je ne sçay ce que notre Amy La Fontaine est devenu, et je suis privé par là de savoir presque rien de ce qui se passe à Paris: Il m'a quitté à Strasbourg, et Dieu sait où il est présentement. Vous me rappelliez M. Fontenay bien agréable en me parlant de celui ou j'ay eu l'honneur de me lier avec vous chez M. d'Almeida: Je ne sçay pas si je m'y retrouveray jamais; cet hyver me traite aussi mal que le dernier que j'avois passé; et le Printemps qui semble commencer à paroître n'est point encore parvenu à ma Poitrine.

(Le)

Je vous prie M. de marquer à M. le Comte d'Argenson
combien je suis reconnaissant de la lettre qu'il m'a écri-
te, de faire ma cour à M. la Marquis de Saulmy, et de
me conserver l'amitié que je me flatter que vous m'avez
accordée. Et que je le remercie toute ma vie de m'avoir par
le respectueux attachement avec lequel je suis M. D. 

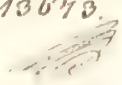
A. M.

Durvelaer
du 5. Avril 1755

Jay reçu M. C. A. votre lettre du 20. Mars avec plaisir.
Compte dont je vous remercie le double, on vous rendra toujours les
mêmes graces pour le soin que vous voulez bien prendre de mes affaires.
J'en ay de plus grandes encore à vous rendre pour tout ce que vous
faites pour mes Neveux, quoy qu'ils ne me disent point en quoy
consistera l'avancement de Mayon. Cependant outre l'intérêt que
j'ay, plus grand encore que vous ne l'avez, à garder le Secret.
Sur tout ce qui pourroit empêcher le succès, la distance seule
des lieux seroit sur cela tout scrupule. Mais je m'en rapporte
entièrement à tout ce que vous faites, persuadé de votre amiti-
té pour nous, et de votre penchant à avancer un bon me de
meritte.

Je suis charmé que votre Santé se resente déjà du Printemps.
Je n'en puis pas dire autant de la mienne: mais je ne me tiens pas
entièrement malade lorsque vous vous portez bien; et je vous en,
brosse M. C. A. de tout mon coeur.

Je vous prie de vérifier avec M. le Mayeur le sort de ce
Billet dont le Numero est 13643.



A. M. l'Abbé
 Trublet m. 8
 Avril 1755.

J'ay reçu enfin M. et C. A. votre lettre du 27. Mars: Et vous aurez
 reçu maintenant mon 4^e et dernier Sonnet qui partit le 29 à l'adresse
 de M. de Malesherbes comme le précédent. Vous aurez pu vous débarrasser
 toujours des deux premiers, et les envoyer à M. Rouzet qui étoit prêt à
 les commencer; mais puisque vous avez voulu attendre le reste, je vous
 prie de les lui envoyer au plus tôt par la diligence. Je ne suis point
 d'avis de joindre à cette Edition la Thèse d'Erlangen pas même avec
 la précaution dont vous me parlez.

C'est pour la première fois que j'ai eus nommé M. de Châteaubien,
 lorsque j'apprends qu'on luy a donné la place de M. de Montesquieu dans
 l'Académie: Cela n'est pas mal à droit à un homme de Lettres de ce sort, et
 connu, jusqu'à ce qu'il soit de l'Académie.

Je ne serois point surpris du party que vous me dites qu'on a pris les
 Evêques: J'ay enfin vu les Discours de d'Alambert et de Guadet: et j'ay
 pu approuver le zèle de ces Messieurs pour prêcher aux Evêques la
 résidence et les vertus Episcopales: Tout cela paroît au commandé ou
 autorisé; mais je ne sçay comment on peut se prêter aux circons-
 tances qui permettent de donner des Chiquenottes aux personnes qu'on
 doit respecter.

L'Esprit de Bacon peut être un excellent Ouvrage mais bien difficile
 à faire. Il y faut tout ce que Bacon avoit, et il faut encore ce qu'il
 n'avoit pas, pour retrancher mille choses qui ne sont point dignes de luy.

J'ay vu un petit Ouvrage du Franciscain contre l'Encyclopédie qui
 ne m'a pas paru grand chose; et je crois que les harangues du Père Solomas
 ne feront pas plus de mal à d'Alambert. En tout cas j'espère qu'il s'en
 contentera un jour aux fratriques, son merite ou esprit, et son ton ne
 les appaisera point. Quand j'avois combien j'en ay effrayé n'ayant
 rien écrit qui put exciter beaucoup l'envie ni le moins du monde la pitié,
 je ne sçay comment il faut faire pour n'en point effrayer, et je trouve
 qu'il n'y a de party à prendre que de s'en moquer.

Il effraye, puis que vous voulez absolument que je vous en
parle, que ma santé n'est pas encore bonne; j'attends toujours les
effets du Printemps qui à peine commencent à se faire sentir. Faites
moy le plaisir d'envoyer sans différer mes 4 volumes à Lyon, je
voudrais bien voir cela commencer. M. Brisset avoit pressé un
certain lieu de m'implimer in 4^e: je luy ay mandé que je m'en tenais
à l'in 8^e. Adieu M. et C. A. je vous embrasse de tout mon coeur.

Je vous prie de m'excuser, Mad. et le mauvais état de ma
santé me font croire que vous me pardonnerez de ne servir d'une main
étrangère. J'ay reçu la lettre dont vous m'avez honoré du 11. Mars,
et en même temps une de M. de Secoudat. Je vous remercie du conseil
que vous me donnez, et je ne manqueray pas de le faire proposer à
la prochaine Assemblée de notre Académie. Je vous prie de m'envoyer
les noms et les titres afin qu'on puisse dès qu'il sera reçu, l'insérer
dans notre liste, et expédier son Diplôme.

Nous avons avec impatience les matériaux que vous et luy me faites
espérer, pour l'Eloge de son Père. Je souhaiterois bien avoir un style
digne d'un pareil Ouvrage, je sens que ce n'est pas avec le coeur
qu'on écrit et jamais je ne le sens mieux. Mais que lorsque j'ay
l'honneur de vous écrire.

Je vous remercie de l'Éd. que vous m'avez envoyée, et que je
trouve fort belle. Dans ce que M. de Secoudat m'envoyera, je voudrais
bien trouver les Anecdotes qui concernent les Ouvrages de M. de
Montesquieu, les Critiques, les Réponses &c. Vous ne sauriez croire
combien je suis pour eux & portée de me en instruire. Je suis bien
sensible à l'honneur qu'on me fait de se souvenir de moy à l'Académie
françoise, c'est à vous Mad. que j'ay cette obligation et tant d'autres
qui ne finissent qu'avec ma vie.

P. S. Permettez moy de vous envoyer cette lettre pour M. de
Secoudat dont j'ignore l'adresse.

A. Mad.
La Duchesse
d'Anguillière
du 8. Avril 1755

à M.
de Condal
du 8. Avril 1755.

Monsieur

J'attens avec impatience les matériaux que vous me faites
apporter, mais je ne les employeray qu'en tremblant, je sens combien
la matière est au dessus de moy. Pour me rendre la chose un peu
plus possible M. J'avous prie, outre les Anecdotes domestiques qui
concernent la vie de votre illustre Père de m'envoyer toutes celles qui
concernent ses Ouvrages, les Critiques, les réponses, et jus qu'à ces atten-
tats qu'on a osé faire contre un homme à qui il falloit criger des
Statues. J'employeray tout cela M. non pas comme la dignité du
sujet le demanderoit, mais comme le cœur le plus pénétré d'amour
et d'admiration, et le plus touché de la perte que nous venons de
faire le peut entreprendre.

C'est icy une occasion bien triste de renouvellet avec vous la
connoissance que j'eus l'honneur de faire autrefois: mais j'espère
que vous ne l'aurez point oubliée, j'avous prie de regarder mes
sentimens, comme une petite partie de l'héritage de M. votre Père,
et de m'accorder la continuation de ceux dont il m'honoroit. Je fin
avec autant de dévouement que de respect. M. G.

à M.
de Hellen.
du 8 Avril 1755.

M. Je répondis sur le champ à la lettre que vous me fîtes
l'honneur de m'écrire il y a environ deux mois; mais comme j'ay
quelques raison de croire que vous n'avez point reçu ma lettre par
un Courier qui arriva alors entre celles que j'envoyois à la poste,
et que je ne serois rien tant que de vous laisser penser que je
ne m'efforçois d'exactitude de vous répondre, j'ay l'honneur de
vous le prier ce que je vous disois dans la lettre que je vous envoie.

Enfinement M. je ne manquay pas de remettre à l'Acq.
démie les Observations de M. Gabry que vous m'envoyiez, et même

la magnifique copie que le Roy m'en renvoye quelques jours
après: l'Académie a reçu ses Observations avec plaisir et honneur,
sans, et elles leur ont paru faites avec beaucoup d'exactitude et
d'intelligence. Je vous prie d'en faire à M. Gabry nos remerciemens.
M. sur ce que vous m'annonciez, que le fameux Ouvrage de
M. Bouillie étoit sur le point de paraître, je vous priois de me l'en-
voyer aussitôt qu'il paroîtroit, ou même plutôt encore, et dès que
vous pourriez l'avoir. Après la ténacité de Maître qui il apporta avec
vous, ou il a traité M. Bulet d'Ecotier et d'ignorant, vous sçavez
bien que nous ne pouvons qu'avoir une véritable impatience de
profiter des lumières qu'il nous promet. Vous me ferez donc un
très grand plaisir M. de m'envoyer son Livre aussitôt par le Chariot
de Poste, et de me marquer à qui j'en feray un le remboursement.
C'est encore parce que je n'ay point reçu ce Livre, ni de réponse de
vous sur cela, que je me confie dans la pensée que ma promise
lettre a été perdue. J'ay l'honneur d'être avec une parfaite
considération M. & M.

P.S. M. de la Beaumelle doit être en Hollande.

Dites moy je vous prie si c'est à la Haye ou
à Amsterdam.

Q. M. 1788.
Fribourg du 12
Avril 1788.

J'ay reçu votre lettre du 21. M. et C. A. et y repens sur le
champs quoy que j'avois ayé écrit il y a 3 jours. Vous me donnez un très
bon conseil, et je le suis, de mettre dans mon Edition ma lettre sur la Mettrie
elle trouve même sa place naturelle dans le 3^e Tome parmi les discours
Académiques: C'est à dire à la fin de ces discours dont elle doit être la
dernière: Après la réponse au discours de M. de La Harpe dont les derniers
mots sont, et ne faire de tous les hommes qu'une même Société, et avant
l'Eloge de M. de Laisierling, Je vous prie donc M. et C. A. de l'insérer
à cette place dans le 3. Volume: Si vous l'avez qu'on a, et de la placer
auprès dans la table des Discours Académiques qui est à la tête de ce Volume,
ou si ce Volume étoit déjà par là, de l'envoyer à M. Bruzat avec l'in-
struction pour la place. J'y ay mis en note un petit commentaire d'au-
tant plus concevable que j'ay à me plaindre personnellement de M. de
Haller qui ne répondit pas comme il devoit à cette lettre; et qui m'avoit
fait reconnoître longtems auparavant les excès de son Amour propre,
de son Avarice, et de ses finesse dans une négociation où il feignoit
de vouloir se donner icy au Roy qui m'avoit laissé cet acte blanc,
cho, et on jalloit de trop bonne foy. Après avoir prouvé Haller tout
d'abord qu'avant d'autoriser la négociation, il devoit bien examiner
et après que le Roy auroit ratifié les conditions qu'il demandoit, on
pouvoit compter qu'il les rempliroit de sa part, notre négociation dura
six Mois que Haller employa par toutes sortes d'artifices à tirer de
moy des offres cent fois plus avantageuses qu'il ne meritoit, et puis
quand je le tins au pied du mur, il se repentant qu'il étoit engagé avec
le Ministere d'Halles. Je connoissois déjà ses petites manières
de nos Professeurs Allemands qui sont la honte de la Société comme
de la littérature, mais je croyois que la Société auroit élevé l'âme de
M. Haller, et j'ay vu que ce n'étoit qu'un Voltairien Allemand. Il a
mis dans les journaux de ces Pais cy et à la tête d'une traduction
Allemande de l'histoire Naturelle de Buffon des critiques importunes
qui font voir que son Amour propre ne peut souffrir personne à côté

L'usant

Quant à ce que j'ai fait autrefois contre les *Opinions*, malgré tout le mal qu'ils m'ont fait, je l'ai oublié de tout mon cœur. J'ai été sincèrement réconcilié avec eux; et je ne voudrais pas qu'il parût de moi jamais une ligne dont ils eussent sujet de se plaindre. Je ne pourrais même aujourd'hui que notre dispute est oubliée. Donner rien qui intéressât le Public, qu'une Lettre d'un Horloger Anglois à son *syndic* ma *de Berlin*, que je fis autrefois à Paris chez *M. de la Mare*, *de l'Académie* dans une semaine que j'y passai sans livres, et avec beaucoup de gaieté. Ce petit ouvrage est plaisant, comblerait de ridicule les *Opérations* qu'on a faites en France pour la dignité de la *Terraz* en les exposant au plus grand jour et dans la plus exacte vérité. Mais comme je vous dis ma Paix est faite. Je désire de cet ouvrage que 4 Exemplaires qui ne paraîtront jamais. Adieu M. et C. A. je vous embrasse de tout mon cœur.

De l'Académie
Pour répondre au reproche que vous me faites d'avoir trop *ennuyé* la *Mettre*, je vous dirai que cette Lettre envoyée à *M. de Haller* n'est pas celle que j'avois fait d'abord. Sans la promesse je n'aurois peut-être une justice plus exacte, et racontais de quelle manière la *Mettre* étoit entrée dans l'Académie (après un refus obstiné de ma part sur une justice expresse du Roy). Comme cette Lettre étoit partie j'apprenus que *M.* vouloit qu'on fût dans l'Académie l'éloge de la *Mettre*; et je crus que la raison ne me permettoit pas de dire tout ce que j'avois à dire. Je refis ma Lettre telle que vous l'avez vue et telle que la voici.

Je regrette véritablement *M. le Comte de Brise*, quoique je l'ai connu peu. Je l'avois assez vu pour connaître ce qu'il valoit. Je le regrette encore pour *Arnault* et pour *Grimm*. L'espérance d'un *Roupeau*?

A. M.

De M. de la Harpe

du 12. Avril 1755.

M. Après vous avoir rendu de très humbles grâces de toutes les bontés que vous avez eues jusqu'ici pour l'édition de mes Ouvrages; et sur l'assurance que m'a donnée M. l'abbé Trublet que vous me permettiez de vous adresser tout ce que j'avois à lui envoyer, je prens la liberté de mettre sous votre enveloppe cette lettre, que je souhaiterois bien que luy parvint le plus tôt qu'il sera possible. Je suis avec beaucoup de respect M. D.

A Madame

La Comtesse

de la Harpe

du 12. Avril 1755.

Je fis partir mad. le 29 du mois passé les Gouttes d'Hoffmann que M. de la Harpe m'avoit marqué que vous souhaitiez. Je les adressay à M. de Fresnoy Directeur de la Poste à Strasbourg pour les envoyer à M. le Maréchal d'Alsace. J'envoie aujourd'hui au même M. de Fresnoy des poudres de Rhall blanches et rouges, et j'espère qu'elles vous parviendront comme les Gouttes: Je me flatte encore mad. que vous en ayez plus de curio, sité que de besoin, et que vous ferez peu d'usage de ces drogues, que je crois cependant assez indifférentes.

Je compte que M. de la Harpe n'est plus à Paris, et je ne luy écris plus qu'à Lorient. La commission que vous luy avez fait donner est fort glorieuse pour luy, mais elle n'est ni sans difficultés ni sans peril. J'ay bonne opinion de sa capacité, et plus encore de sa fortune de cause que vous protégez. Il va porter au bout du monde la reconnaissance pour tous vos Bienfaits, et moy mad. je conserveray icy la mienne tant que je vivray. M.

On ne sauroit être plus sensible que je le suis à l'honneur que vous m'avez fait en me dédiant votre livre. Je ne sçay pas pourquoi j'ay pu le mériter, ~~car je n'en suis digne~~ et ce n'est par l'estime que j'ay toujours eue pour vous, et par le desir que j'ay eu de vous en donner des marques. Je voudrois être à portée de vous dire combien la lecture de votre ouvrage m'auroit fait de plaisir, mais malheureusement je n'ay point fait assez de progrès dans la langue Allemande pour cela, et je n'en puis juger que par les autres Ouvrages que je connoissois de vous.

Quant à M. je ne m'attendois point à l'honneur que vous m'avez fait: Je ne vous cacherois point qu'on m'avoit affecté que vous aviez, par vos Ouvrages injurieux contre l'Académie, qui ont paru depuis l'on Sam: Et quand je ne m'y ferois pas trouvé impliqué, personnellement, la gloire d'un corps auquel j'ay l'honneur d'appartenir ne pouvoit manquer de m'y faire prendre la plus vif intérêt. A la vérité j'avois bien de la peine à croire que vous qui connoissiez si bien les devoirs de la Société, étant Membre vous même d'un corps qui s'est fait un plaisir de vous acquiescer et de rendre justice en tout à vos talens supérieurs, vouliez vous prêter à la haine et aux fureurs de ceux qui lui ont tant manqué. Et nous étions d'autant plus confirmés dans cette idée, qu'avec les lumières que nous vous connoissons nous ne pouvions douter que vous n'eussiez très bien connu de quel côté étoient la justice et la vérité.

Dans l'Etat où j'étois M. le témoignage que j'ay reçu de vos sentimens m'a fait grand plaisir; il lève tous mes doutes. J'étois fâché d'avoir perdu un Amy que je n'avois point mérité de perdre: Je suis charmé de le retrouver, et surtout de le retrouver en vous. J'ay l'honneur d'être avec une parfaite considération. M. H.

A. M.
Kastner
du 19. Avril 1756

A. M.
de Freonay
du 12 avril 1766

M. mad. de la Fontaine de la Marche m'ayant prie d'envoyer des poudres de Stall
à M. le Maréchal son père. Je prends la liberté de vous les adresser encore et de
vous prier de les lui faire parvenir, j'ay l'honneur d'être parfaitement. M. R.

A. M.
de La Fondamine
du 16 Avril 1766.

Je ne savois plus C. A. ce que vous étiez devenu, et j'étois dans une
grande inquiétude lorsque j'ai reçu hier votre Lettre du 14 Mars. Bon Dieu
que c'est de temps, et qu'il s'en va loin, pour moy qui trouvois l'année passée le jardin
du Palais Royal trop long à traverser! En fin vous voilà en Italie, et heureuse-
ment naïve, par pris la route du Prelat porteur de Baratta. Une nequise je
y étais avec vous! Mais je ne sçay plus ce que je deviendroy, perdant presque
l'esperance des bons effets que j'attendois du printemps. Dans une si
grande distance si nous ne nous retirons que pour répondre à chaque
Lettre, nous ne recevrons de nouvelles qu'à tous les deux mois, et c'est bien
trop peu pour moy je voudrois des Lettres au moins tous les 15 jours.

J'ay relu votre Lettre précédente, et je ne sçay à quel article vous pouvez
me le prier de n'avoir pas répondu. La mort du Président de Montesquieu
m'a frappé, comme un très grand malheur, pour moy, pour vous, et pour tout
ceux qu'il aimoit: Sa place dans l'Académie française est donnée à un M. de
Chateaubrun et nous allons donner celle qu'il avoit dans la nôtre à son fils.
La mort du Comte d'Argenson est aussi une perte surtout pour vous qui passiez
apparemment par Veronne. Ce n'étoit pourtant pas Latulle.

On m'a mandé de Paris que La Beaumelle en est party et l'on croit que
c'estoit pour la Hollande, ou peu de temps auparavant il m'avoit écrit qu'il devoit
aller. Je crains encore plus pour luy l'indigence que de mauvais succès.

J'ay lu enfin les deux harangues de d'Alenbert et de Gresset. Le premier
m'a un peu sacrifié notre Monarque à son Orgueil: L'autre
parle aussi des Evêques avec assez d'indécence, cela a tout l'air d'être
suggéré, mais je ne sçay comment on veut se prêter aux Citrouillances,
lorsquelles permettent d'insulter impunément des personnes qu'on doit

respectat. Tout ce qui se fait en France contre les Loix me paroît si sin-
gulier que je n'y comprends absolument rien. On me mande qu'ils ont res-
solu de ne plus mettre le pied dans l'Académie; et je crois qu'ils feroient
fort bien. J'enray à mad. La Fontelle de La Mare, je voudrois bien qu'elle
eût repris de faire un Académicien comme un Roy des Indes; à ne doute pas
qu'elle n'y eût si l'Académicien étoit aussi ardent & aussi assidu auprès
d'elle que le Roy des Indes: mais dans un Pais de si grande distraction
que Paris, les Esprits n'ont point jamais rien. Je n'ay reçu que depuis quel-
ques jours les réponses aux lettres que j'avois écrites à M. d'Argenson et
à M. Marivaux; elles paroissent fort retardées, mais elles sont fort obligantes.

Demander pour moy à M. l'abbé de Bernis la permission de luy recom-
mander quelqu'un pour qui je dois luy écrire: C'est un M. l'abbé jeune
l'armesan, aimable et de bonne famille que ses malheurs avoient conduit
jusqu'icy avec une femme qui avoit mieux aimé la vie que de rester avec
son frere. Les malheurs dans lesquels il est plongé me paroissent d'une
Nécessité pardonnable; au du moins qui eurent beaucoup ma compassion. Vous
le verrez, peut être à Rome, et je vous enray obligé des plaisirs que vous luy
ferez.

Je ne sçay si vous auez vu à Florence M. de Thun Pomeranien un de
nos anciens Amis; Il a bien de l'esprit, il aime cependant mieux les Pais
étrangers que sa Patrie.

Mais dites moy je vous prie surtout des nouvelles de mon pauvre Amy
Marshall qui doit être encore à Rome. Je crois vous en avoir autre fois parlé.
C'est le fils d'un Ministre d'Etat de ce Pais cy, le gendre du premier Ministre, à
qui une suite de malheurs et de chagrins ont fait prendre le party d'abandon-
ner une femme jeune et belle et des biens immenses. Demandez luy je
vous prie pourquoy je n'ay point reçu de ses nouvelles depuis la lettre
qu'il m'écrivait en partant: et dites luy que je l'aime toujours.

Je n'ay point comparé l'Edition de mes Lettres de Diderot avec celles
de Diderot; mais j'ay envoyé à l'imprimeur celles de Diderot.

Je comprends par les termes de la lettre de d'Alembert, qui me disoit
que mes Amis me souvoyeroient leurs Diplomes si nous serions Prussiens,

je compris dis-je qu'il doit tout au moins un de ces Amis, mais j'avois par votre lettre, qu'il veut bien faire au Roy le sacrifice de rester dans son Académie quand même Fréron y devoit être. Je ne say s'il aura été content de la réponse que je lui fis.

Notre Amiy Troublot irrécusable malgré tout ce qu'il éprouve, attend toujours une place: mais que celle de M. de Fontenelle, celle de M. l'Evêque de Mirapois, celle même du Maréchal de Richelieu dans ce compte la même pourroit servir bientôt à vauques, et il en espère une? Dites-moy je vous prie quand vous comptez être de retour à Paris. Vous ne me dites pas un mot de votre santé, j'en juge par la quelle est bonne. La mienne ne l'est pas, cette attaque m'a mis au plus bas et plus bas que les autres. Je voudrois bien accepter la proposition que vous me faites d'aller passer l'hiver avec vous à Rome, mais cela n'est pas possible. Je la passeray peut-être en France si je le peux.

On a admiré ici comme partout votre Dissertation sur l'inoculation de la petite vérole on a parlé même d'en inoculer, mais outre l'ordonnance qu'il y a icy pour ces sortes d'établissements, on y croit communément, et nos Médecins l'assurent, qu'on ne meurt point à Berlin de cette maladie; que si l'on en meurt, ce n'est jamais que par la faute du malade ou par la malhabileté du Médecin; cela joint à ce fait que je n'espère pas beaucoup de voir profiter de cet excellent préservatif.

On a parlé icy dans quelques papiers de journal d'une Dissertation que vous devez avoir faite sur une fille sauvage. Ce qu'on y dit de cette fille est si fabuleux, que j'ay bien de la peine à croire que vous soyez l'Auteur de la Dissertation, ou que la Dissertation soit telle qu'on la représente dans cette feuille; dites-moy ce qui en est.

Si lorsque vous verrez l'Académie vous pouvez lui porter de mon respect pour elle, et de la reconnaissance que je conserveray toute ma vie de ses bontés, je vous prie de n'y pas manquer.

Dites-moy je vous prie ce que vous pensez de la vie de Rome. //

M. M. C. et M. Conf.

Q. M. l'abbé
de Bernis
du 15 avril 1766

M. Algarotti ne pouvoit bien me dire qui me fit tant de plaisir qu'en m'assurant que V. E. me conservoit son souvenir et son amitié. Voici une occasion de m'en donner quelques marques: J'ay connu icy un jeune homme nommé M. Moroni qui a eu quelque place à Guastalla et dont le service est au service de l'Infant Duc de Parme. Une suite de malheurs l'avoit conduit jusqu'à Berlin, où malgré sa mauvaise fortune il a cependant toujours eu une très bonne conduite. Je ne vous raconterai point ces malheurs, il vous les racontera lui même s'il a le bonheur de vous voir, mais il me paroît de nature à mériter qu'on y prenne intérêt. Vous êtes à portée M. Excellent Conf. de bien des façons de le tirer de mauvais état où il s'est mis: Je le crois digne de vos bontés, si je vous en auray une véritable reconnaissance.

C'est hyper ma pensée tierce, et je ne me repens point encore de l'écriture. Depuis 4 mois je suis cher de Grabat à cracher mon sang: Pendant que je vous vois, vous, à la Fontaine, et Algarotti respire l'air d'Italie! Faites y moy participer en pensant quelquefois à moy, et à m'honorant toujours de la lettre que je mérite par mon respect et mon dévouement. H.

A. M.
de Mosoni du 15
avril 1735.

J'ay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer
d'Elzbourg avec la Recepte de votre Syrop dont je vous rend bien des
graces. Voici une lettre pour M. l'abbé de Bernis, je souhaite que vous
la receviez et qu'elle vous soit aussi utile, que je l'ay écrite de bon cœur.
Si vous allez à Rome, vous y pourriez voir M. de Marchal. Dès qu'il en
sera avis je vous prie de mille amitiés de ma part, je compte après sur la
bonne pour espérer qu'il vous rendra service s'il le peut.
Ne manquez pas d'y voir aussi M. de la Fondamine qui doit s'y rendre
inopinément. Vous en aurez nouvelle. M. de Rivinville Ambassadeur
de France, Je luy écris. j'ay l'honneur d'être M. avec une parfaite considé-
ration.

A. M. Magon
du 15 Avril 1735

J'ay reçu vos deux lettres M. C. levez du 18 et du 28 mars: et
vous écris selon votre intention à Lorient. Vous m'excuserez si ce n'est
pas de ma main. Le retour de Brintons ne m'a point encore de table, et
actuellement je ne me porte pas bien; Je vous félicite de tout mon cœur
sur le poste que vous allez remplir. Il ne faut pas moins que la grande
opinion que j'ay de vous pour me rassurer sur la commission qu'on
vous donne. C'est un pouvoir absolu exercé sur des gens sans
discipline et sans honneur comme vous avez vraisemblablement
en France là. Mais vous êtes honnête et sage.

J'ay envoyé l'ordinaire par les poudres blanches et rouges à
Mad. la Comtesse de la Mare, et luy ay écrit en même temps. J'en ay aussi
à M. de Castanier et à M. de Laistre.

J'ay bien envie M. C. Magon de vous revoir, et vous pourriez bien me
trouver à votre retour en France ou je tâcheray d'aller par là
c'est tout.

Je voudrais bien pouvoir faire pour Villebague ce que vous me proposez : mais c'est justement parce que le Roy vient de le demander pour d'Argis qu'il ne le demanderait pas actuellement pour un autre. Et M. a refusé tout formellement une moindre grâce à quelqu'un qui est fort dans la faveur.

J'ay toujours cru que les lettres dont Voltaire se vantait n'étoient que de nouveaux mensonges de sa part. Adieu M. C. Bayon : Parlez pour l'Afrique, et revenez le plutôt qu'il sera possible en bonne santé : si vous pouvez me trouver à votre arrivée à Lorient si je suis alors en France. Mais n'oubliez pas je vous prie les Serquets Noirs. Si vous pouvez m'apporter aussi un de ces Lezars exilleux qu'on appelle je crois Vergoquions je seray bien aise d'en avoir un au dessus.

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur d'écrire du 2, et en même temps celle de M. Brumet; je ne saurois vous marquer après combien je suis sensible à toutes les bontés que vous avez pour moy, mais je puis bien vous répondre de la reconnaissance que j'en conserve. M. l'abbé Brolet m'ayant assuré que vous aviez les sorts francs des lettres qu'on vous écrit, j'en abuse peut-être pour vous écrire trop souvent, mais s'il étoit trompé j'en abuserois bien encore davantage, et dans ce cas M. comme je prévois que mes soins et vos bontés rendront longue notre correspondance, je vous prierois du moins de faire en sorte qu'elle ne vous fut pas à charge, en tenant un petit compte de toutes les dépenses qu'elle occasionnera. Voici une prière que j'ay à vous faire, et que je crois qu'il est encore temps de vous faire. Je vous supplie de vouloir bien vous faire apporter le Volume et de vous donner la peine de faire vous même quelques petits changements, sur les quels je seray bien plus tranquille lors que je sauray qu'ils y ont été faits d'une main qui aura rendu elle même les ouvrages meilleurs qu'ils ne sont.

Tome 4. J'avois fondé dans ma Cosmologie le premier Ouvrage que j'ay

a. m. l. a. b.
Pisponneau
du 19 Avril 1755

donné au public, Le discours sur la figure des Astres, et on avoit fait la 4^e partie de la cosmologie. Comme cet ouvrage est fort connu sous son titre parti- culier, qu'il y a eu après de succès, qu'on pourroit s'étonner de ne le point trou- ver ailleurs, et pour quelques autres considérations encore, j'ai fait réflexion qu'il étoit mieux de le laisser séparé de la cosmologie qui alors ne consistera que dans les trois parties, et finira à la page 38. de la feuille E, au bas de laquelle 1^o Il faudra ajouter le mot Fin. Ensuite viendra le discours sur les différentes figures des Etoiles dont j'avois tenu compte les deux premiers feuil- lets, pour mettre à la place des autres. 2^o Il faudra observer d'écrire au haut de chaque page de cet ouvrage le titre Courant d'Essai de cosmologie et d'y mettre à la place Figure des Astres. 3^o A la fin du 57. manuscrit qui on fait la conclusion, de mettre au lieu de Fin de l'Essai de cosmologie simplement Fin. 4^o La même correction devra avoir lieu dans la Table qui est à la tête de ce Volume. 5^o Au dernier ouvrage qui forme ce Volume, je vous prie M. de changer le titre Courant Sur l'origine des Langues, et d'y substituer celui de Reflexions philosophiques, au haut de chaque page tant de l'imprimé que des deux manuscrits entre les quels l'imprimé se trouve.

Tome III. 1^o A la Relation d'un voyage au fond de la Laponie, je vous prie de mettre pour titre Courant au haut des pages Voyage au fond de la Laponie, plus conforme au titre de l'ouvrage que celui qui y est. 2^o M. l'abbé Trublet a voulu que j'ajoutasse aux pièces Académiques une lettre à M. de Hatter que je lui ay envoyée et qui sera déjà parvenue à M. Bruzel. Cette pièce doit être à la suite de la dernière manuscrite, c'est à dire, entre la réponse au discours de M. de la Lande, et l'Éloge de M. de Leybterlingh. 3^o Je ne sçay si l'on n'a pas oublié aux pièces Manuscrites le titre Courant, qui doit être partout Discours Académiques. 4^o Enfin au dernier ouvrage de ce Volume Dissertation sur les différents moyens de... je crois qu'on a oublié partout de mettre un titre Courant, ou qu'il est mal mis; et soit que ce titre y soit, soit qu'il n'y soit pas, je vous prie d'y mettre au haut de chaque page Dissertation sur les Langues.

Voilà M. bien des petits embarras que je vous envoie, mais ce sont
vos bontés qui m'y autorisent. Et je ne seray tranquille sur cela que
lorsque je sauray que vous aurez bien voulu faire vous mêmes for-
mations.

M. Bruzet me paroit beaucoup plus d'intérêt que ses con-
frères d'ordinaire ne le sont: je serois fâché que ~~quelque~~ j'eusse l'honneur
de vous écrire l'eût blâmé, mais cela ne me paroitroit que juste. L'ayant
donc écrit à lui demander que l'apathie de ~~son~~ mon plan, et la cor-
rection. Il aura reçu présentement mon 4. Volume; et aura vu lui-même
une des difficultés qu'il peut trouver dans l'exécution. cependant si ce
4. Volume est bien exécuté, ce ne sera pas la moindre partie de l'ouvrage.

Je ne vous rapelle point M. la honte ou je fais d'exiger tant de ser-
vices d'un homme que je respecte tant, et dont je suis si peu connu:
Mais le besoin que j'ai de vos bontés, et l'envie que j'aurois de pouvoir
rien rendre digne m'enhardissant à vous le demander. J'ai l'honneur
d'être avec toute la reconnaissance et le respect possible. M.

A. M.
Briquet, du
19. Avril 1756

J'ay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du premier de ce mois; et vous aurez reçu maintenant les 4. Tomes de notre Edition; auxquels je prie aujourd'hui M. l'abbé Poissonneau de faire quelques petites corrections.

Je serois fort fâché M. que votre délicatesse fut blessée de la proposition que je vous ay faite pour suppléer aux dépenses extraordinaires qu'une exactitude un peu scrupuleuse pourroit vous causer. Mais la chose ne m'a paru que juste; et il n'y a gueres de vos confreres qui ne l'acceptent ou peut-être même ne l'exigent. Enfin M. j. prévois que nous serons contents les uns des autres, et je ne vous demande que l'exactitude à suivre mon plan, et une grande correction.

Il ne doute point que vous ne priez avec des soins, et un fort docteur un peu au fait de l'Algebre bien exerce à Lyon mon 4. Tome. Voici en g'neral ce qu'on s'y est proposé: C'est que 1. Lorsque le Discours se rapporte à une figure, la figure soit après l'ouvent rapportée pour qu'elle soit visible tant que le discours s'y rapporte. 2. Que chaque phrase Algebrique soit contenue autant qu'il est possible dans une seule ligne. 3. Que chaque matiere ou Probleme principal se trouve au commencement d'une page.

Enfin que vous êtes en commerce avec M. Annisson: Il ne vous refuseroit ni les planches de l'Astronomie Nautique, ni celles de la Parallaxe de la Lune, ni une fort jolie Vignette qu'il avoit mise à la tête de la mesure de la Terre au Cercle Polaire, ni la petite Carte Geographique qui s'y trouve.

Quant aux caracteres Algebriques, si vous aviez les mêmes qu'aujourd'hui, et un Compositeur au fait vous pourriez exécuter les 3 Memoires que j'ay fait reimprimer icy, mieux encore qu'ils ne l'ont été icy.

J'attens avec impatience la premiere feuille de votre Edition, et ay l'honneur d'être parfaitement M. A.

à M. Magon

Du 19. Avril 1755.

Il n'y a que 12. jours que je vous ay écrit à Lorient M. C. Neveu; mais je vous écris encore aujourd'hui, parce que j'ay reçu votre lettre du 6, et que je crois que celle cy vous trouvera encore à Paris. Je vous voudrois pourtant déjà partir, s'il est vray que ce petit retardement, puisse en apporter un grand à votre arrivée dans l'Inde, et par consequent à votre retour. Mandez moy précisément quand vous comptez revenir. Dites moy aussi si vous serez nommé Directeur avant le départ, ou si vous serez seulement designé. Si j'étois actuellement en France, j'aurois bien de la peine à vous voir partir seul. Outre le plaisir que je trouverois à faire le voyage avec vous, on dit des merveilles des de l'air de l'Isle de Bourbon. Et si la vie ne vaut pas la peine de l'aller chercher si loin, la santé la vaut. Et les charmes de L'Europe ne me retiennent point.

Je suis bien aise de connoître tous ceux qui vous ont si bien servi, pour leur en marquer notre reconnaissance par cas que j'en puisse trouver les occasions. M^{de} La Comtesse de la March de m'apporter de moy avec la poix de ses Gouttes et de ses poudres; Ce sont des bagatelles que je ne ferois payer à personne à qui je les envoie. Je souhaite seulement qu'elle ait reçu les unes et les autres, par M^{de} Brosneux Sirey, tuteur de la Dame de Strasbourg, à qui j'adressay le dernier envoi le 12 de ce mois. Je vous prie de bien marquer à M^{de} La Comtesse de la March, combien je souhaiteais pouvoir trouver des occasions de lui être bon à quelque chose à elle et à toute sa famille.

Ce que vous me marquez dans votre lettre précédente de vous écrire à Lorient, me fait croire que vous avez dessein de vous y rendre tout droit: et je crois que ce seroit le mieux, pour épargner bien des lettres. Ce fut par un pareil motif que je ne vous redis point dans un petit voyage que j'o fis de Lorient à Paris après mon départ.

Les Gazettes disent que M. Duplex a remis les Ténés du Gouvern.

serment à M. le Godheu, et seient: Cela est il vray? Vous ne me
dites jamais un mot de Nouvelles, et il y en a pourtant beaucoup
qu'on peut dire et qui font plaisir lorsqu'on est éloigné.

A. M.

De Frerney
du 22. Avril 1755.

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
m'écrire et vous remercie pour la petite part que j'y puis avoir, du
soin que vous avez bien voulu prendre de faire passer à M. le
Maréchal de Noailles les deux paquets que je vous ay déjà adressés,
et particulièrement pour luy. Mais la Princesse d'Ormaguac m'en de-
mande encore un troisième, que je vous adresse pareillement pour
M. le Maréchal son Père.

Mais M. n'est ce point prendre trop de liberté que de vous demander
pour moy même un service pareil à celui que vous rendez à M. le
Maréchal de Noailles: Votre politesse et les offres gracieuses que
je trouve dans votre lettre seroit du moins mon excuse? M. l'Abbé
Trublet auroit quelque fois à m'envoyer quelques Nouveautés qui pa-
roissent dans la Littérature: l'oudriez vous bien permettre qu'il
vous les adressât, et vous charger de me les faire passer icy
par le Chariot de Poste. Je n'ay pas besoin M. je crois de vous
marquer plus approposément la voie du Chariot de Poste, car vous
savez sans doute la différence excessive qui se trouve dans les
frais du Port des paquets qui viennent icy par les Chariots, ou
par la Poste à cheval, quoy que la différence des loins de l'arrivée
ne soit pas considérable. Excusez moy M. si n'ayant point l'honneur
d'être connu de vous je vous fais icy une demande indiscrète,
mais si vous voulez bien me rendre ce service, je vous en auray
une obligation infinie, je voudrois trouver icy des occasions de
révanche, et pourrois vous prouver avec combien de reconnaissance
et de respect j'ay l'honneur d'être. M.

P. S.

Comme d'ant

P. P.

Comme dans cette correspondance M. il y aura peut-être quelques
petits frais à faire, voudriez vous bien les avancer, et en tenir un petit
compte que je feray solder des que vous me ferez l'honneur de m'en
donner avis. *M.*

À M. l'abbé
Trublet du 22.
Avril 1765.

J'ay reçu M. d. C. P. votre Lettre du 6. et viens d'envoyer à M. l'abbé. Poirpommeaux mes dernières instructions pour M. Bernizet qui comme je l'espère aura maintenant entre les mains mes 4. Tomes. Je suis bien aise que mes réflexions sur la Grammaire Universelle soient de votre goût; C'est un ouvrage que je fis dans mon dernier voyage de Rotterdam, qui n'avoit encore été lu de personne, et dont je ne savois que penser. Votre approbation m'affermir plus sur sa valeur que tous les autres succès qu'il pourroit avoir, et me tranquillise aussi parfaitement sur toutes les Critiques qu'il pourra éprouver, auxquelles je m'attens bien.

J'avois bien reçu votre Lettre du 14. février, et je la croyois répondue avec les autres.

Il me semble que vous jugez un peu severement la traduction de M. Hume par l'abbé le Blanc: et que vous ne fondez pas non plus justice à M. Hume sans ce que vous dites qu'il se trouve dans son Livre beaucoup de choses fautes, fautes et obscures. C'est un homme tout au moins comme Locke; ou plutôt que je luy étois supérieur. Je me fais traduire icy ses Voyages Metaphysiques, c'est un ouvrage excellent; mais pas pour tout le monde ni pour tous les Pays.

Je n'ay point vu le 4. Tome de l'Encyclopedie; mais sûrement j'en seray content de tout ce que d'Alambert y aura dit de moy.

J'erois que j'ay fait une connoissance à Strasbourg, à qui vous pourrez adresser les feuilles Courrantes de Tronou et les petits Ouvrages Epydémiques que vous jugerez qui méritent d'être envoyés à 300. Liens. Si vous n'en avez pas déjà trouvé un autre moyen. C'est M. de Fresnoy Directeur de la Poste aux Lettres, en les luy envoyant contresignées, en luy écrivant une Lettre de politesse et luy recommandant d'observer de m'envoyer les paquets par les Chariots et non par la Poste à cheval. Et commençant de peur d'attendre par quelque petit papiers.

Je ne changeray rien à ce que j'ay dit de d'Arnauld: 1°. Parce que j'en ay dit: 2°. Parce qu'il est de style dans les discours Académiques de louer toujours les gens fort au delà de ce qu'ils méritent.

Après ma disparition de 8 mois, j'ay vu la lettre de Genes de La Coudamine dont vous me parlez; qui m'a fait beaucoup de plaisir, parcequ'il me semble qu'il se porte bien, et qu'il est content de son voyage. Mais il m'a écrit toujours que vous luy avez promis de prouver la place dans votre correspondance, et c'est le seul moyen que j'aye de separer une poste très grande pour moy.

J'ay autant d'envie de savoir des nouvelles de la Quercy et de l'Eglise; que si j'étois Général d'Armée ou Evêque; mais n'en puis-je vous prier; j'ay lu dans les Gazettes l'Arrêt du Conseil d'Etat, qui n'a pasé toutes ce qu'on pouvoit faire de plus modéré ou paroitre. Je crois qu'en fait de Gouvernement à moins que les lumières et les vertus du Prince ne suppléent à tout; le plus grand mal est d'avoir des Conseillers infidèles ou malhabiles, le 2. de n'en avoir point du tout; Le 3.^e d'en avoir plusieurs bons qui se contredisent; Le mieux seroit d'en avoir un bon, et de le croire.

Comptez que tout ce que Tyriot et d'Argental débitent des Lettres du Roy à Voltaire sont autant d'impossibilités. Depuis 2 ans il n'y a baptesme que Voltaire n'ait fait auprès du Roy pour l'achet d'obtenir de S. M. quelque Lettre qu'il put montrer; Et il ne seroit pas impossible que quelqu'un n'eût échappé à la bonté de ce Prince. Mais pour les invitations ailleurs, je n'y crois pas plus qu'au voyage de M. de Montesquieu à Genes pour voir Voltaire que Voltaire a fait mettre dans une Gazette française qui se débiteroit par un Escapucin. Je ne suis point surpris de voir que Tyriot et lui se soient rendus leurs bonnes grâces après les avoir vus au Gout d'au lieu. L'un soutient l'autre, et m'été même employé à les reconcilier. La littérature est au point qu'il semble que ceux qui ne font que toucher les Livres, en soient contaminés. Aussi je regarde cette dernière Edition que je fais de mes Ouvrages comme une de ces choses que Louis XI promettoit à la Sainte Vierge qui seroit la dernière. Adieu M. et C. A. je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S.

Vous -

P. L.

Vous voyez sans doute M. de Liondat: ou même si vous ne le voyez pas, vous pourrez faire eux tout aussi bien que lui: C'est de me procurer une Notice exacte de tous les Ouvrages du Président de Montesquieu et des critiques qu'on a fait contre. De m'envoyer même celles de ces Critiques qui mériteroient le plus d'attention. Enfin M. de C. A. de me procurer un détail historique de ce qui regarde la vie Littéraire. Notre usage n'est pas de faire l'Eloge des Académiciens étrangers. Mais il me semble que M. de Montesquieu mérite cette distinction. J'attends donc ce service de vous et vous le demande parce que vous devez à sa Mémoire. De qui est de j'impartimentes lettres Françaises qu'on a mis à la fin de ses œuvres persanes.

A M.
C. F. de Litzsch
du 24. Avril 1755.

M. L'Académie s'étant déterminée à prêter à M. de C. A. de Professeurs du Collège de Médecine son Herbar, et sa Collection de Matières Médicales; Je vous prie d'avoir la bonté de dresser l'Etat de tout ce qui vous sera délivré en conséquence, et de remettre cet Etat signé à l'Académie. J'ay l'honneur d'être parfaitement M.

A M.
Belloutier
du 25 Avril 1755.

M. Celui qui a l'honneur de vous rendre cette lettre est le frère d'une fille que les malheurs ont conduit à l'hôpital français, ou elle est morte: il m'assure que quoique la règle soit que tous les effets de ceux qui y meurent appartiennent à la maison, en payant la pension pour tout le temps qu'ils y ont demeuré, les héritiers peuvent les ravoir. M. de L. qui est à mon service implora votre protection pour cela, et je joins ma prière à la sienne pour tout ce que vous pourrez faire qui ne soit ni contre la justice ni contre la règle. Il seroit inutile de vous demander autre chose, et je ne voudrois pas non plus vous la demander. Je suis avec un respectueux attachement M. de L.

M. Je n'ay reçu que depuis 2 jours la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 6. Avril, par laquelle vous m'apprenez que vous avez remis à M. Metra déjà depuis longtemps, les Exemplaires de votre Histoire de la Quadrature. Je n'ay encore eu aucune Nouvelle de cet envoi, mais je n'attens pas à le recevoir pour vous en faire mes remerciemens, et pour vous dire combien je suis sensible à votre attention. Je n'attens pas avec moins d'impatience l'Histoire de la Géométrie que vous allez me en faire la Prestre: C'est un Ouvrage dont on a besoin, et que personne ne pouvoit exécuter mieux que vous.

Je seray charmé M. d'acquiescer un confrère pour qui j'ay tant d'estime, et mes sentimens pour vous et mon Zèle pour l'Académie m'y portant également. Cependant afin que tout le monde soit encore plus convaincu des droits que vous avez sur une de nos places, j'attendray à avoir reçu l'Histoire de la Quadrature, et ce sera en la remettant à l'Académie que je vous proposeray.

Je voudrois trouver d'autres occasions de vous marquer le parfait attachement avec lequel j'ay l'honneur d'être M. de Montuclat

M.

A. M. le Marquis
d'Argenson
du 20. Avril 1755

Permettez moy d'avoir encore recours à vous et de vous adresser cette Lettre pour M. l'Abbé de Condillac: Vos bontés pour luy et pour moy sont toujours ma confiance, mais ce qui l'augmente encore c'est le sentiment du dévouement et du profond respect avec lesquels je suis M. de Montuclat

A. Madame
 Apprenez Mad. que vous avez reçu les deux boîtes de Gouttes et de
 Lafontes de la March. Poudres que j'ay adressées à M. de Brosnoy à Strasbourg pour M. le
 du 26. Avril 1756. Maréchal de Vaillat. Je fais partir aujourd'hui à la même adresse
 une autre boîte dans laquelle j'ay laché d'excuser la commission que
 Mayon me donnoit pour Mad. la Princesse d'Ormaignan. Il n'y a point
 de poudre connue proprement sous le nom d'Antispasmodique mais
 il n'y a qu'à imaginer quelque propriété que ce soit et le voyez chez
 les Apothicaires, il la fournira. Pour avoir plus sûrement de cette
 poudre Antispasmodique j'ay fait voir l'échantillon qui étoit dans
 la Lettre de Mayon, et c'est une poudre appelée icy Boudre d'or ou
poudre de Tell qui se fait à Tell. J'en ay mis dans la boîte 6 phioles,
 avec des paquets de poudres de Chalk. La dose de la poudre de Tell
 ne doit être qu'une très petite pincée, on prétend qu'elle chaufferoit
 trop, prise dans une plus grande quantité.

Le compte Mayon party: j'ay grand envie qu'il devienne per-
 melle moy. Mad. de vous faire sa cour pendant son absence et de vous
 parler quelques fois de ce que nous représentons tous les jours de notre
 vie.

P. P.

Lafontaine m'écrit de Gènes de le rappeler dans votre souvenir, je
 croy que vous n'oublierez jamais cela pour qui vous prouvez quelque intérêt.
 Il est là à qui l'on tend si peu de justice, seroit-il bien digne Mad. que
 l'on la lui fût rendre? Pourquoi donne-t-on dans l'Académie fran-
 coise tant de places sans penser à lui? Je suis sûr qu'une telle place
 le flatteroit beaucoup, vous seroit-il plus difficile de faire un Acadé-
 mien qu'un Roy des Indes? Vos salimens que j'ay pour lui et enflam-
 mant lorsque je pense que c'est à lui que nous devons le bonheur d'être
 connus de vous.

Vous êtes bien sûr M. de mon approbation pour tous les Ouvrages
que vous avez fait et que vous ferez. Les sentiments du cœur font un
grand plaisir lorsqu'on les trouve dans un livre qui ne paroît
point qu'il s'agit de l'esprit. Je me doute pas que l'Ouvrage dont vous
me faites la confidence ne répande alors vos Ouvrages précédents,
mais pourquoy doutez vous que ce soit le dernier sur des matières
qu'il y a si peu d'Auteurs capables de traiter. C'est une chose singu-
lière que dans le siècle où l'esprit est monté le plus ^{haut et le plus} juste
physique soit si négligé; et que soit abandonnée aux observations
des Écoles scolastiques. En Allemagne on en fait le plus grand cas
le plus absurde, en Angleterre, on veut le détruire. Notre Nation
ne sauroit elle prendre un juste milieu; et sans lui assigner
rien de ce qu'elle n'a pas, la malheureuse question de ce qu'elle doit avoir?
Vous êtes le seul M. pour cela, mais vous le pouvez faire vous seul;
et si mes instances y pouvoient quelque chose, je croirois avoir beau-
coup fait pour le publier que de vous y avoir engagé. Si mes maladies,
et tous les Motions que je suis obligé de faire sur, me le permettoient je
lacherois de vous suivre dans la carrière. Mais il faut plus de
sagesse que je n'en ay pour cela.

Connaissez vous les Esprits Métaphysiques de M. Hume? C'est un
excellent Ouvrage. Cependant c'est un ouvrage qui contribue à la destruc-
tion de la Métaphysique, ou plutôt à prouver qu'il n'y a point de Meta-
physique; Vous avez été aussi les réflexions sur les matières Cosmo-
miques qui me paroissent un chef d'œuvre. Dites moy si vous connoissez
M. Hume et ce que vous en pensez?

Quant à l'affaire du tailleur j'en ay parlé à M. de Brémontval,
et il ne m'a point fait: il prétend seulement que c'estoit dans des
loans ou il étoit à la charge de son père. Ce qu'il y a de certain, c'est
qu'il n'est point actuellement en état de payer aucun annuité. Il
vit icy seul et sa femme d'une pension d'environ Mille^l de France qu'il
doit à la générosité de M^{te} le Prince de Conti. Je suis avec un attachement
respectueux M. de H.

A. M. L'abbé
de Condillac
ou 28 avril 1766

A M^{lle}
de Castanie-lez
du 29. Avril 1755.

Mon Neveu ma informe de tous les services que vous luy
avez rendus, et j'ay la presumption de croire y'avoir quelque part,
du moins permettez moy de joindre ma reconnaissance à la siennes
j'espère M^{lle} que Magon par sa conduite justifiera tout ce que vous
avez fait pour luy; mais je ne puis vous faire connaître que je me
sente l'amitié dont vous m'avez toujours honoré que par le dévoue-
ment et le respect avec lesquels je suis M^{lle} H^{lle}.

Permettez moy M^{lle} de présenter icy mes respects à M^{lle} et M^{lle} d'Aurillac.

A M^{lle} de Lisle
du 29 Avril 1755.

Il est bien agréable M^{lle} d'avoir des obligations à un amy auquel
on est attaché depuis aufsy longtems que je vous le suis. Magon m'a
informé de tous les services que vous luy avez rendus; je n'en ay point
été surpris, mais je ne vous en dois pas moins de reconnaissance je
vous demande pour luy et pour moy la continuation d'une amitié qui
nous est aufsy précieuse. Selon ce qu'il me disoit dans sa dernière
Lettre, il doit être déjà party: si j'eusse été en France j'aurois eu bien en-
vie d'aller avec luy respirer l'air de votre J^{lle} de Bourbon dont mes
Poumons auroient grand besoin.

Rien ne peut me consoler de la perte de M^{lle} de Montesquieu que
vous. Vous en êtes d'autant plus obligé à me conserver votre Amitié et
je la meritte par les sentimens que je vous ay voués pour toute ma
vie.

Si M^{lle} de Neuilly est hotel de Breuilles, ou vous avez passé de si beaux
momens? Si M^{lle} de Rochefort reste, tout n'est pas perdu. Rappelez
moy je vous prie à son souvenir.

à M. l'Abbé
de la Potlondière

M. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a fait beaucoup de plaisir parce que j'y trouve des marques de votre souvenir et de votre Amitié. Quant à la commission que vous m'avez donnée, il ne seroit pas aussi facile d'y réussir que vous le pensez. Je n'ay pu parler à l'abbé de Prades parce qu'il est à Paris, je lui ay envoyé la lettre de M. le Supérieur de votre Séminaire, en le priant de me dire ce que je devois lui répondre, et voici toute la réponse qu'il m'a faite, comme vous voyez, très laconique, et qui n'est pas de l'argent comptant. Je comprends que par, quand il en sera temps il entend quand il aura la Prévôté de Broglie qui vaut 12 ou 15 Mille^l de rente, et dont il a l'expectative; actuellement il n'a qu'une pension de 2400^l sur la quelle apparemment il n'a pas envie de payer ses vieilles dettes. Présentes je vous prie mes respects à M. le Supérieur, après la que j'aurois fort souhaité de vous voir, et qu'à mon prochain voyage de Volzdam, je parleray encore à l'abbé de Prades.

Il est bien à souhaiter que l'Assemblée du Clergé mette une fin à tout ce qui se passe entre les Evêques et le Parlement. Mais je ne suis pas si sûr si l'on peut s'en flatter. Il me semble que les prétentions de part et d'autre sont trop éloignées; et que tandis que le Parlement ordonnera aux Curés d'administrer les sacraments, l'accommodement est impossible.

Je ne say encore rien de positif sur la poste qu'on destine à Mayon; je souhaite que ce soit ceux qui l'aura, la mette à portée de pouvoir servir quelqu'un de M^{rs} vos frères: Je souhaiterois encore davantage M. m'y trouver moy même; et de pouvoir vous donner des marques de respectueux attachement avec le quel je suis. M. Duff.

A. M. Bruijck
Du 3 May 1755

J'ay reçu M. votre lettre du 19. qui m'a fait une véritable peine: j'y trouve que vous faites commencer le Tome I. par la Préface de l'Essai de Cosmologie; et je vous avois précédemment demandé le contraire. Voyez M. ce que vous trouvez dans une lettre du 3 Mars. » Observez je vous prie M. et ce n'est pas la peine de vous le dire, car je crois que l'usage en est ainsi, de commencer l'impression par l'ouvrage même; et de réserver pour la fin l'Épître et la Préface; à la quelle j'aurai peut-être quelque chose à ajouter avant que le Tome soit achevé d'imprimer.

En effet avant que nous soyons à la fin de l'impression je vous enverrai une autre Préface que j'ay de fortes raisons de substituer à la place de celle que vous avez. La que vous avez donc commencée de cette Préface sera perdue, et j'aime mieux que ce soit pour mon compte que de la laisser subsister. Commencez donc M. je vous prie par l'Essai de Cosmologie; auquel j'ay prie M. l'Ébbo. Voisponneau dans une lettre du 19. Avril de faire quelques petits changements que je vous prie de vérifier avec lui; et m'en envoyer la première feuille au plus tôt quelle sera tirée.

Quant aux Lettres Capitales, peut-être Walther les a-t-il prodiguées dans son Edition; je m'en rapporteray à vous sur cela, et vous en laissez le Maître.

Pour le portrait, je vous conseille de le faire graver à Paris plutôt qu'ici, ou à Amsterd. depuis qu'il y en a de retent, est fort tombé et malgré cela fort cher.

Je vous ay déjà parlé d'une vignette assez jolie qui étoit à la tête du Voyage au forest. Colaire de l'Édition de Lamer et qui est je crois restée entre les mains de M. Anisson. Il y en avoit une aussi aux Éléments de Géographie imprimés chez M. Guérin à Paris et une fort jolie planche représentant les Éléments du Monde au frontispice d'une seconde Édition que la même M. Guérin a faite de Dictionnaire sur la figure des Éléments. Il y avoit aussi quelque

chose d'après joly à la tête de la Lettre sur la Comète de l'Édition
de 1742. Mais tout cela n'est pas fort nécessaire. Coute, et est sujet
à être mal exécuté. Et dans cette multiplicité d'ouvrages qui forme,
votre recueil, les simples livres font je crois un assez bon
effet. Le principal est une Édition bien conforme à tout ce que je
vous ay demandé, et bien corrigée. N'oubliez particulièrement M. je
vous prie de bien vérifier tous les petits changements que vous
trouverez qui consistent pour le Tome I. en 5 Articles, et
pour le Tome II. en 4. Articles. Et de vérifier ce que vous pouvez
avoir commencé de la Préface qui sera peut-être plus courte
ou plus longue que ce que vous avez. J'ay l'honneur d'être par-
faitement M. D.

M. l'Abbé

Boisboucaud
du 3. May 1766.

M. Vous verrez par cette Lettre à M. Bruzet que j'ay déjà
à me préoccuper de beaucoup d'exactitude à faire ce que je luy ay demandé.
J'ay des raisons de changer la Préface que je luy avois envoyée.
On ne s'ailleurs jamais commencé une impression par une
Préface, il semble que M. Bruzet ne commence la sienne par
là que pour s'écarter de ce que je luy avois marqué. Je vous prie
M. de l'engager à le fuir de point en point.

Je compte toujours que vous aurez bien voulu faire à mon
1^{er} et III^{es} Tome les petits changements dont je vous ay prié. Je
vous envoie un respectueux attachement. M. D.

A M.
De Recondat
Du 3. May 1755.

Vous aurés peut être déjà M. appris que Notre Académie vous a nommé pour remplir la place qu'occupoit parmi ses membres étrangers votre illustre Père; et vous l'aurez appris par moy même si l'état de ma santé me l'eut permis. Dans cet honneur que l'Académie s'est fait à elle-même dans la justice qu'elle vous a rendu, je fais tout ce que j'ai gagné à vous acquiescer pour son frère, et à m'attachet encore à vous par un nouveau lien.

J'attens toujours les Matériaux que je vous ay demandés pour l'Eloge de M. votre Père. Je voudrois bien que vous joignissiez aux evenemens de sa vie privée ceux de sa vie Littéraire; Le détail des ouvrages qu'il a publiés, les toms où il les a publiés, et jusqu'aux critiques qui l'ont esté attaquer. Je suis et seray toute ma vie avec un respectueux attachement. M. D. 1755.

Au Roy
Du 12. May 1755.

Je présente à V. M. le 7^e Tome des Memoires que son Académie publie depuis qu'elle m'a fait l'honneur de m'en confier l'administration; Si V. M. y jette les yeux, Elle verra que ce Volume ne seroit inferieur à aucun des autres si elle luy avoit fait le même honneur, Le Tome 8^e est sous la Presse; si V. M. daignoit l'enrichir de quelques uns de ces morceaux qui luy content si peu, et qui causent tant d'admiration, nous sentirions tout le prix d'une telle faveur.

Le peu d'effet du Printemps sur ma santé ne pourroit inquiéter si mon inquiétude n'étoit occupée d'une chaire toute autrement précieuse que la mienne. J'ay lu dans Sydenham que les grands hommes étoient plus tourmentés de la goutte que les hommes ordinaires, cela n'est gueres propre à nous rassurer.

(
De
De

A. M.
de La Beaumelle
du 13. May 1755

Sans doute M. la réponse que je faisois à votre dernière lettre de Paris a été perdue, puis que vous ne l'avez pas reçue; elle étoit adressée rue de la Pissonnerie à l'ordinaire; et puis que vous ne voulez rien perdre de mes lettres quelque peu qu'elles vailent; voici ce qu'elle contenoit
de la lettre du 4. Mars. J'ay appris la mort Vn:

Vous trouverez peut-être aussi ridicule que je conserve des Minutes de mes lettres, qu'il l'est de vous renvoyer deux fois la même; mais j'ay pris pour tout de bon ce que vous me dites. Votre dernière du 22. Avril me fait beaucoup de plaisir parce que je vois que vous êtes entrain d'une affaire, qui ne peut manquer de vous être avantaueuse. Votre Bref aux Off. un Chef d'œuvre comme tout ce que vous faites. Je retiens sous voscriptions dont je vous feray toucher l'argent de Paris: l'état de ma santé qui ne me permet pas de voir que les gens qui viennent chez moy me priver du plaisir que j'aurois à vous en procurer autant que je l'aurois peut être pu; et le tems des exercices qui tient tous nos Princes à leurs Régiments m'a empêché de pouvoir leur parler. Mais M. Formey vous a déjà annoncé dans son Nouveau journal Epistolaire, et vous mettra par tout à ce qu'il m'a promis. Je compte cependant un peu plus pour vous sur Paris et Londres que sur Berlin. Vous trouverez le moyen de faire un ouvrage de tous des Lettres de M^{de} de Maintenon, portoutes que vous y mettes du vôtre; et que personne de vous ne pourroit mettre? Mais j'ay bien envie que par cet Ouvrage vous soyez en état de ne vous donner absolument que du vôtre qui sera toujours d'autant meilleur qu'il sera plus de l'ous.

Je vis comme tout le monde et après tout le monde la petite insulte que me faisoit M. Romant et je ne me serois jamais avisé d'en parler. Mais comme il disoit que j'avois empêché l'entrée et le débit de ses feuilles, je crus devoir luy écrire que je n'avois jamais parlé ni en bien ni en mal de son Journal dont j'ignorois l'existence et cela étoit dans la plus exacte vérité. Je suis devenu bien dur sur toutes ces pauvretés. Et il me semble que Voltaire nous a rendu un grand service.

en nous inspirant une fois pour toutes la mesure qu'ils méritent. Je
peux vous assurer que je n'ay jamais dit ni écrit un mot qui regardât
M. Clement dont à peine je connoissois le visage.

M. Roux peut vous rendre quelque service, je vous conseille
de ne vous en pas éloigner; je serois fort injuste de penser autrement.
On avoit dit ici qu'il alloit mettre hors de la Presse un gros Ouvrage
fondroyant; nous l'attendons.

La Fondation est si occupée des Statues qu'il oublie les hommes
et ses meilleurs amis. C'est une grande perte pour moy. Quant à
vous j'espère que les Antiquités de la Hollande ne vous empêcheront
point de m'écrire, et cela me fera le plus grand plaisir du monde.
Je vous en prie très instamment et en s'abouchant avec vous
en sommes convenus les formules, je suis de tout mon coeur, Votre etc.

(P. Mad)

La Duchesse

d'Alençon

le 10 May 1765

J'allois toujours Mad. quelques choses de vous que vous m'avez
faites j'espère voir M. de Montfaucon; les que j'ay vus de M. de
Secoudat un Memoire ou je trouve bien quelques époques et
quelques dates de la vie de son pere, mais ce que j'esperois de
vous étoit autre chose. Sa femme ne le connoissoit peut-être
pas, étoit en vivant avec vous qu'il étoit le plus Montfauconien;
étoit de vous que j'allois les traits les plus intéressants de sa
vie; surtout de ces derniers jours, ou vous ne l'avez point quitté.
Sans ce qu'on n'a envoyé je ne vois pas seulement la maladie; on
passe tout d'un coup de sa pleine santé aux éloges que les Gazettes
ont fait de luy après sa mort: on le fait mourir comme un Archevêque
et du Jésuite qui l'a assisté l'on a fait un autre Archevêque, j'voudrois savoir
ce qu'on peut dire surtout cela sans scandaliser et sans mentir. En
tout je trouve les Memoires qu'on m'a envoyés si peu de chose que je ne
pourray pas en faire grand usage et que je crains que l'air que vous
me dites qu'à M. de Secoudat ne tiennent parole. Je m'attends à

trouver besogne faite et même que je n'aurois pu la faire en m'étant
adressé à vous et je ne trouve que des Matériaux assez mal choisis, ayez
done pitié de moy Madame.

Ma santé ne s'est point encore remise et je ne scay si je ne
seray pas encore obligé d'aller passer l'hiver prochain en France ou
à Lisbonne ou l'on veut m'envoyer. J'ai alors assez riche ce seroit en
Italie. La description que vous me faites de la vie de Pontchartrain
me fait connoître des habitants et ce que vous me dites Mad: que vous vous
dites m'y voit me donneroit grande envie d'y être; et j'y aurois été les y
chercher avec plus d'empressement que je n'allois autrefois à Versailles:
mais ayez vous oublié qu'il y a 2 ans que M. de St. Florentin ne jugea pas à
propos que j'y fusse, et la raison obligeante qu'il en donna. Je finchiettes
néanmoins qu'on y soit assez persuadé de mon attachement qu'il est réel. Pour
vous Mad: je ne vous répète point ce que je vous ay dit tant de fois, je
ne suis jamais content de mes expressions pour cela.

L'Esprit que vous m'avez envoyé est très beau, je remercie l'Auteur de la grace
qu'il m'a fait de permettre que je l'ajoute; mais pourquoy ne veut il pas que je
sache à qui j'en ay l'obligation.

À M Gallois
du 20. May 1755

Il y a plus de deux mois M. C. Gallois que je vous écris pour vous
donner quelques petites commissions, et vous demander si vous avez reçu
mes lettres: J'ay envoyé aussi mes certificats de vie que Magon vous aura
donnés. Je n'ay point reçu de réponse à tout cela.

Je vous recommandois une affaire que M. l'Abbé Rendot de la
Bibliothèque de Roy m'avoit promise de terminer; et d'envoyer quelques
livres qu'il m'avoit promis de me chercher, et dont il m'avoit dit
avoir déjà trouvé quelques uns. Voyez le je vous prie, et s'il n'est pas
qu'il aura trouvé au luy en tombant le prix.

J'ay demandé au J. le fac-similé complet des petits airs
françois imprimés in 12. avec la Musique, qu'on appelle Brunettes.

Je vous prie de passer chez St. Jacques vis à vis la rue des Mathurins au
Guiffon chez M. Durand Libraire, et de luy demander les deux Volumes de

4^e Tome de l'Encyclopédie pour les quels j'ay souscript. Je ne
sçay si la souscription est en mon Nom, ou en celui de M. de La
Fondamine, mais soit dans l'un ou dans l'autre je ne vois pas
que M. Durand fasse difficulté de vous lier ces six Volumes en
luy en payant le prix qui sera pécuniaire de six Louis.

Quand vous aurez tout cela je vous prie de le bien faire emballer,
et avec toute sûreté, et de prier M. Melin de m'envoyer icy la caisse
ou de vous donner les instructions pour me l'envoyer par les Voiliers.
Je vous prie M. C. Gallois de faire tout cela le plutôt qu'il sera
possible. Je suis de tout mon coeur. V. R. Aff.

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire
avec la Mémoire qui l'accompagnait. Il est court, mais sublime,
et contient beaucoup de choses. Je l'ay remis à M. Formey avec la
précaution que vous exigiez, sur la réticence du nom de l'auteur, et
il m'a promis de l'insérer dans la Bibliothèque Germanique. Vous
savez sans doute qu'un Mathématicien Anglois nommé Raphson
avoit au déjà des idées semblables aux vôtres. Je suis charmé M.
de voir qu'il y ait encore des Amateurs de la grande Métaphysique,
et d'avoir fait la connaissance d'un homme aussi capable d'en
augmenter le progrès. J'ay l'honneur d'être parfaitement. M.

Et M. Dancie.
Paris du 20 May
1766

(2)
de c
du

(2)
Ma
du 20

à M. Roum
du 20 May
1755

Jay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec la dernière partie de vos *Aménités Académiques*. Je les ay lues avec beaucoup de plaisir et finies avec beaucoup de reconnaissance. Je vous suis bien obligé d'avoir relevé la petite inadvertance que vous aviez faite en m'attribuant ce que M. de Fontenelle avoit dit de la Longitude. C'étoit une sottise qui étoit échappée à ce grand homme; et j'ay après des excuses. On ne sauroit être plus sensible M. que je le fais à toutes vos politesses, et je tâcherois toujours de mériter votre amitié par les sentimens avec les quels j'ay l'honneur d'être. Mff

à M.
de Secondat
du 20 May 1755

Jay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec le Mémoire concernant la vie de M. votre Père. Vous en ferez usage dans les fastes de notre Académie; mais ce ne sera jamais d'une manière proportionnée à son Mérite ni à nos sentimens. C'est une grande consolation de le voir venir parmi nous dans un fils si digne de lui. Quant aux devoirs Académiques sur les quels vous voulez bien m'interroger, tout ce que nous exigeons de vous c'est de nous aimer, et de plus vous voulez nous envoyer quelques uns de vos Ouvrages, nous nous ferons un grand plaisir d'en enrichir nos Volumes. Je suis avec un respectueux Attachement. Mff

à M. Desforger
Maillet
du 20 May 1755

M. Je n'ay reçu que l'ordinaire dernier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15. Aïd; et l'on ne peut être plus sensible que je le suis aux politesses dont elle est remplie; et aux beaux Vers que j'y trouve, quoique vous ayez un peu exagéré notre Cardinal, et pendant sa vie et après sa mort; mais c'est le droit de la Poésie. Il y a longtemps que je connois votre Mérite, et c'est à moi plus qu'à vous de regretter les occasions qui nous ont manqué de faire connoissance. Ce que vous avez remarqué M. le grand nombre de François qui se

trouvent dans notre Académie, est une raison fautive pour moy
de ne pouvoir en augmenter aujourd'hui le nombre autant que
je le souhaiterois, et y proposer plusieurs sujets dignes d'en être
qui depuis longtemps se présentent. Mais que les circonstances les
permettront M. je n'oublieray point un compatriote qui fait hon-
neur à notre Province, et dont l'amitié m'est précieuse. Je suis avec
un respectueux attachement. R. H.

P. M. le Comte
De Tressac n. da
20. May 1765.

M. M. très cher et très Ill. Conf:

Est il bien vrai que vous ne m'avez point écrit depuis le mois de février.
Et que vous avez oublié une affaire d'où dépend la vie et la fortune d'un
pauvre soldat. Je ne puis le croire, vous êtes trop sensible à l'amitié
et aux devoirs de l'humanité, il faut que votre lettre ait été
perdue. Dites moy donc au nom de Dieu ce qui en est. Dites moy
si le pauvre Gaspard que vous m'avez écrit qui pourroit toucher quelque
certain d'eux aura quelque chose ou n'aura rien. Dites moy ce
que je dois lui dire pour le tranquilliser, et pour lui persuader que je
ne l'ay pas trompé. Lors que je l'ay dit que j'avois l'honneur
d'être de vos amis et que je comptois après sur votre amitié, pour
me charger de sa commission.

Je ne vous répète point les petites choses littéraires que je
vous demandois dans une lettre que je vous écrivis autre fois
(le 15. Mars) ma curiosité a été satisfaitte sur les feuilles de Percon,
sur ce qu'il dit de la Harangue de d'Alambert, sur la Harangue
même, le tems m'a emmené tout cela, mais pour ce que M. de Solignac
m'avoit fait dire par M. Formey qui devoit me parvenir de la part
de M. Sol. je n'en ay point entendu de nouvelle; je serois fâ-
ché que cela fut perdu; et encore plus qu'on put croire que je man-
quasse à la reconnaissance et au respect.

Adieu M. C. et Ill. Conf: jouissez de tous les plaisirs que l'approche

B

la distraction ou je vous vois, et l'oubly de vos Amis, si pourtant
on peut avoir des plaisirs lorsqu'on doit avoir des remords. Pour moy
je crache toujours mon sang, mais je n'en suis pas moins l'homme
qui connoit mieux ce que vous valez, et qui vous est le plus inviolable-
ment attaché.

G.D.

On m'écrit de Paris qu'on doit faire dans votre Académie l'éloge
du Président de Montaigne. Je crois qu'on le fera aussi dans la nôtre,
c'est une occasion dont il est bien digne. Mais que votre éloge paroitra
envoyez le moy je vous prie.

Au Roy
le 25 May 1755

ire

L'Académie produit encore d'autres fruits que ceux que je pré-
sentois l'autre jour à V. M. je mets ceux cy à ses pieds, mais je
voudrois bien qu'elle ne les regardât que comme des offrandes des
promesses de la Feste que nous portons dans nos Temples, ou que du
moins elle n'en goûtât qu'avec la permission de M. l'Ordonneur. Ce
n'est qu'à cette condition que je les offre à V. M. dont le salut
m'est encore plus chère que tous les hommages même que je luy
peux rendre.

M. J'ay reçu une lettre de M. Bruzet datée du 9 May avec
cette sans doute que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer les
échantillons de l'édition de M. Bruzet; Je suis outre qu'il ait
supplémentairement contre ce que je lui avais demandé, commencé par
la Préface. Peut-être cette 1. feuille pourra être substituée; mais
sûrement il faudra supprimer le reste (de la Préface) pour y sub-
stituer ce que je lui suggérerai.

Je vous conjure M. de vouloir bien vous assurer par vous
même que toutes les corrections que je vous ay demandées dans
ma lettre du 19. Avril, ont été faites. Je vous supplie de les
vérifier sur ma lettre et sur l'exemplaire afin de vous assurer
qu'aucune n'ait été oubliée.

Comme le Caractère de la Préface n'est point le caractère
de l'ouvrage même, et que ce n'est que pour en juger que je
demandais la première feuille à M. Bruzet, et qu'il m'a envoyé
ce n'est que de fort belles feuilles de papier. Je le prie de m'en-
voyer une seule feuille et chaque feuille de l'ouvrage même
à mesure qu'elle sera tirée, et le plutôt qu'il sera possible
afin que je sois tranquille sur la dernière disposition que
je vous demandais.

Qu'est-ce les Caractères Italiques de la Préface, et le papier
sont très beaux et je n'auray qu'à remercier M. Bruzet de
son édition, s'il se conforme à ce que je lui demande. Je suis avec
beaucoup de respect et de reconnaissance M. de M.

A M. l'Abbe.
Voironne aux
rec. 24. May 1753.

A. M.
Desa fondamine
du 27 May 1765

J'ay reçu enfin M. C. A. votre lettre du 4. de ce mois; et il n'y a point moyen
de faire passer à nos lettres une autre route, ni de les faire arriver plus tôt. Mais
voyez avec impatience votre lettre à Paris, où il me semble que vous n'avez pas
été hyver: J'avois craint que les delices de la cour ne vous retiennent plus
longtemps: Mais ce que vous devriez faire, et ce qui certainement feroit beaucoup
de plaisir à M. de la Marquise de Barentin, ce seroit de retourner avec elle en
Allemagne: Car je ne doute point qu'après son voyage d'Italie elle ne
veuille voir le Roy son frere. Vous passeriez luy l'hyver dans les plaisirs
de votre Carnaval. Vous en j. rendriez peut être la supplication; et si ma chère
sœur pouvoit par ses lettres, nous servir d'intermédiaire, le voyage de France.
J'ay été depuis 6. Mois aux Abais; et quoiqu'un peu mieux depuis 8.
jours, je suis encore assez mal. J'avois bien pensé comme vous à aller
passer l'hiver dans l'Isle de Bourbon; Mais outre que M. de la Marquise ne veut
pas partir si tôt de Paris avec M. de la Marquise, je voyois encore à cela quelques
autres obstacles. Mais je ne désespere point de l'y aller trouver un jour.
Si l'on n'est pas dans un autre Hemisphere, et quand même on y seroit,
je ne vois pas qu'on puisse rien voir de plus curieux que ce que vous
voyez à Herculanum, si seulement la moitié d'acc. qu'on en a dit
est vrai; mais gardez vous de l'espérer.

Les lettres de M. d'Argenson et de M. Marais étoient remplies d'amitié,
et de politesses: le premier comme vous pouvez croire, ne pas la peine
de me parler de la mesure de la terre; Le second étoit, et étoit d'après
luy, la supposition de la mesure fort nécessaire: Mais je ne me donne
rien sur cela aucun mouvement. Par les combinaisons que nous avons
faites de toutes les Mesures, la meilleure et la plus exacte nous conduit au
période de M. Newton. Il est presque ridicule que nous ayons été si loin
pour trouver une vérité qui n'occupe que deux pages de son livre. Je fais
gravé un petit ajout à votre petit Atlas, une Carte qui contient toutes
les opérations pour la figure de la terre, et ce qu'on en peut conclure de
plus raisonnable.

J'ay lu depuis dans votre lettre desaveu de l'histoire de la fille Sauvage

Dont on vous avoit fait icy si libéralement présent. Mais je n'y ay
point vu ni ne vois dans votre lettre, votre dessein de la fille Sauvage,
et c'est ce que je voudrois y voir. Car cette histoire n'a pas le sens
commun. Malgré cela ce n'a point été par malice qu'on vous
l'a attribué, et ceux qui l'on fait regardoient comme tout simple
qu'on eut trouvé au ~~Bourgeois~~ une petite Esquimaux nageant au
milieu d'une Rivière.

J'ay écrit à M^{rs} la Comtesse de la Marck une lettre très injouable
et très forte sur ce qui se passe dans l'Académie Française, et sur ce qui
pourroit s'y passer, et sur le Crédit qu'elle y auroit, si elle vouloit.

Il est vray qu'on fait à Lyon une très belle Edition de nos Œuvres,
qui en 4 Volumes en 8°. La Dissertation dont vous a parlé l'Abbé
Toussaint n'est ni la Préface ni n'a aucun rapport à mon Origine des Lan-
gues; c'est peut être ce que Steindin s'attendoit à trouver dans l'Origine des
Langues. L'Abbé Toussaint qui n'a vu que depuis peu mon 4^e Tome ne par-
vient point de l'ouvrage. Le dernier Tome contient un choix de tout ce
que j'ay fait en Mathématiques, que je croys digne de servir le public.

J'aurois souhaité que vous m'eussiez instruit de la vie que mène
M^{rs} de Marchal à Rome, et des dépenses qu'il y a faites; et je pour-
rais de la faire.

Vous avez fait une bien bonne œuvre, mais en faites vous d'au-
tres, d'ider la Beauvilliers dans la publication de ses Mémoires. J'en
vois bien souhaité d'être à portée d'en faire autant; mais voilà
un des inconvénients d'une femme et d'un Ménage, de ne pouvoir
faire beaucoup de choses qu'on voudroit faire.

Votre inoculation ne sera jamais rien icy; On pourra l'an-
noncer, la mettre dans les Gazettes, mais je suis bien persuadé qu'on
ne la pratiquera tout au plus, que quand elle sera établie par
tout. C'est chose plaisante que l'idée qu'on a dans les Païs étran-
gers de la Médecine de l'Allemagne, et de ce que c'est en effet.

J'ay envoyé déjà à M^{ad}. de la Mare 4 Boites de Gouttes Anodines, de poudres Blanches de poudres Rouges, de poudres Antispasmodiques; et Dieu sçait ce que c'est que tout cela.

Je ne sçay ce que c'est cette Académie de Fortoune, mais quelle quelle soit, la place de M^{de} de Montesson n'y pourroit être mieux remplie que par vous. Vous avez donné la Notice à son Fils qui (entre autres) ne le remplacera pas si bien. J'ay répondu à son luy et par M^{ad}. de la Mare à M^{de} de la Mare, et par quelques uns de ses lettres des Matériaux pour faire son Eloge dans notre Assemblée publique du 5 du mois prochain. Je ne fais guères content de mon ouvrage; J'ay peu d'ennuyés des Auditeurs qui sont à 300. Lieues du Palais où il vivait, et à 3000 lieues d'aujourd'hui si je dis tout ce que j'aurois à dire; Je crains de ne pas luy rendre justice; et de ne me pas contenter moy même si je fais mon devoir plus court. Je ne sçay encore quel party je prendray. Je n'ay pu m'empêcher en voulant parler de ses Ouvrages de faire un discours sur la Legislation, qui est peut être trop grand pour être enchaîné dans un éloge, mais qui n'est point trop grand pour ce qu'il est; et que je serois fâché de supprimer ou de raccourcir. J'avois pensé à en faire une partie à part, à faire aux Vies de M^{de} de Montesson, une vie civile, et une vie littéraire. Je n'ay plus que 8 jours, et je ne sçay pas encore ce que je fais. Toutes les Académies veulent un éloge de ce grand homme, et l'Orateur de Fortoune apparemment en parlera bien au long. Il est à souhaiter que ce soit par vous. M^{de} d'Alambert et d'Académie ont vu de M^{de} de Condorcet des Mémoires qui seront les mêmes apparemment que ceux qu'il m'a envoyés. Ils étoient même rédigés, et je crains que ce soit par M^{de} de Bléville; car j'y trouve quelque fois du style; et point ce que j'y cherche. Il y a de plus un grand peril manifeste de se rencontrer dans un ouvrage dont le canevas a été donné le même à 4 personnes à la fois. Il y a encore le peril de la sécheresse et de la dureté de mon style lorsqu'on le comparera à

à celui de D'Alembert, et même à celui de l'abbé de Bernis. Je voudrais bien vous envoyer ce que je l'ay; mais cela seroit trop gros, et vous étés à Paris vraisemblablement avant qu'il soit imprimé, et à tems pour me donner des conseils.

Je croyois bien que l'entreprise des jésuites pour la mesure de la Terre seroit une potauroie. Jamais on ne l'a faite en France ou à la Chine ces sortes d'opérations comme elles doivent être faites: et si notre bon Marechal avoit fait la Sienna elle eut été encore plus ridicule; et auroit peut-être comblé de ridicule notre Académie.

Nous aurons pour notre Assemblée Publique la Description du Monde, la plus parfaite qui ait jamais paru. Je l'ay vu, sortant du Centre de la Terre et si je ne l'avois pas vu et touché je ne pourrais jamais croire qu'on ne l'eût exagéré: C'étoit un enfant venu à terme qui n'avoit qu'un seul Oeil au milieu du front, et au lieu du nez la verge la mieux faite avec la prostate, le Glans et l'Urethre: Il avoit de plus au derrière de sa tête un froc, comme celui d'un Recollet formé par la peau. Malheureusement il mourut presque en naissant. C'est dommage que sa vie n'ait pas pu nous instruire de ce qu'une si grande proximité des deux principaux Organes auroit produit.

Je crois vous avoir dit que j'étois connu de Papa; qui il m'avoit accordé le plus gracieux traitement du Monde, un Convoi de 2^e Males. Je suis qu'on devient Aride en obtenant, ne pourrais je point encore par votre moyen en obtenir une autre; le premier qui viendrait à vaquer dans le Mois de la Sainteté. J'ay un Parant et un Oncle Ecclesiastique qui en seroit bien digne, et qui en auroit grand besoin. Je vous enverrais un Exemple d'une belle traduction que je fis autrefois d'un très beau discours que l'abbé de Bernis avoit fait en faveur de l'Eglise qu'on y batiffoit: Je l'enverrais bien dans le tems à l'abbé de Bernis mais je ne sçay si elle le verra, et en tout cas elle l'aura vu. Enfin faites fleche de tout bois. Adieu M. D. A. je vous embrasse et il me semble que je respire mieux quand je vous écris.

C. M.

Votre lettre M. A. C. A. n'a fait le plus grand plaisir; Je vois de Marchal que vous m'aimés toujours et c'est ce que j'ay toujours souhaité du 27 May 1755 et merité. Je pense bien aussi que vous ne doutez pas de mes sentiments pour vous; Ils ne céderont jamais d'être ce qu'ils ont été; et s'ils changeoient ce ne seroit que pour me voir encore quelque triane de plus que les infortunes qui at, vivent à nos Amis doivent y ajouter.

Vous avés vu l'homme du Monda que j'aime le mieux et qui merité le mieux que je l'aime dans notre Cher La Condaminne. Je luy avois souvent parlé de vous, vous le reverrés encore à son retour d'Heraultanum, parlés de moy ensemble, et je croiray être entre vous. Ma santé a pensé succomber tout à fait cet hyver: Il semble qu'elle soit actuellement un peu meilleure, cependant je ne scay encore si elle me laissera affronter icy l'hyver prochain. Adieu M. A. C. A. Je vous en brasse de tout mon coeur.

B. P.

Pardonnés si ma mauvaise santé m'empêche de vous'crire moy même; si vous trouviés l'occasion de me mettre aux pieds du Supr. dont j'ay l'honneur d'être connu et qui m'a accordé des graces, je vous prie de le faire.

A. M. le Comte
des Comptes
du 27 May 1755

M. V. E. me permettra d'U. de luy adresser une lettre. pour un Amv que je ne scay ou trouver, et qui m'a assuré que vous ne le trouveriez pas mauvais. Permettez moy encore M. de profiter de cette occasion pour me rappeller dans votre souvenir et pour vous parler du profond respect avec lequel j'ais M. De V. E. D.

B. P.

Je prens la liberté de joindre à la lettre pour la Condaminne une autre pour M. de Marchal que je supplie V. E. de vouloir bien lui faire remettre.

B

M. Joly a déjà quelques jours que M. Harmer m'a remis de
votre part le beau présent que vous avez bien voulu me faire. Et
je l'ay déjà lu presque entièrement. Il seroit à souhaiter que
tous les journaux ressemblassent au vôtre; mais il faudroit
pour cela que leurs Auteurs fussent aussi sages et aussi éclairés
que vous, et cela rend la chose bien difficile. Je ne puis vous
dire M. combien je suis flatté de cette marque de votre amitié,
ni combien je souhaiterois de trouver quelque occasion pour vous
marquer à quel point je la répare.

Votre Amy & Condamine étoit à Rome le 8 du mois passé,
et partoit le lendemain pour se rendre à Herculanum. Il vint
à ce spectacle si digne des regards d'un philosophe avec les
yeux d'un philosophe. Je voudrois bien que ce fut aussi avec
la puissance d'un Prince, et qu'il nous fit retrouver entièrement
cette Ville. J'ay l'honneur d'être parfaitement. M. Joly

M
Maly
du 3 Juin 1765

Je ne vous ay point encore annoncé M. et C. A. la recep-
tion de votre Lettre du 21. Avril; parce que j'ai été accablé d'un
firmité et d'affaires, et que j'attendois à vous donner encore
quelques petites commissions que vous trouveriez icy.

Je ne vous répète point mes remerciements pour les ser-
vices que vous avez rendus à Mayon; vous ne pouvez de vous
en rendre. Je crois comme vous que le voyage de la Chine
auroit été pour luy peut être plus utile, et sûrement moins
dangereux que la Commission qu'il va exécuter; mais le titre de
Directeur étoit un si grand pas pour luy, que je ne m'étonne
point qu'il ait souhaité de le faire à quelque prix que ce fut.
Je compte sur son Esprit, sur sa prudence, sur son bon cœur, et sur
votre amitié. J'ay bien eu envie d'aller avec luy; et je crois que ce

M
Duval
du 3 Juin 1765

seroit le plus sur moyen de me rétablir, d'aller dans la Zone torride
et chercher un ciel et un sol nouveaux. et si j'aurais été en France, j'aurais
l'aurais pas laissé partir sans l'accompagner. La Comtesse de la
consailloit de Rome, vous M. C. A. qu'en pensez vous? Regardez tous
les environs de ce voyage, et tous ceux de mon séjour icy.

Voicy mes deux petites commissions. 1°. Faites moy le plaisir
de faire payer la somme de 48 florins d'Hollande à M. de la Beau-
melle au Droctin à Amsterdam pour six souscriptions de Lettres
et Mémoires de Mad. de Maintenon qu'il fait imprimer en Hollande.
Vous connoissez apparemment cet ouvrage, qui sera certainement
curieux et intéressant, et je vous conseille d'y souscrire pour vous même.
2°. Je vous prie de faire rendre cette lettre à Londres au Docteur
Marty à qui j'adresse ce remerciement pour un présent qu'il m'a fait
de tous ses journaux.

Je vas après demain à une campagne d'ames Amis prendre
les eaux de Cheltenham pour voir si je pourray venir à bout de mon
enlèvement de cheng. Je partiray en sortant de l'Assemblée pu-
blique de notre Académie, ou je liray comme je pourray -
l'Eloge de M. de Montaigne.

J'écris à Gattois de vous remettre 1749th qu'il a amoy
ou peut être quelque chose de moins s'il a fait quelques commissions
que j'ay données. Mon Contrat sur votre Compagnie
a gagné cette année un lot de 300th en argent, dont je vous
mande. Offrez je vous prie ou priez M. le Moine de vérifier
cela et pour cette année et pour les autres, le Numéro de mon
Contrat est 2221.

L'indemnité que je vous eus écrit M. C. Gallois je reçois
 votre Lettre du 11 May, par laquelle je vois que vous avez vu
 les Mains 1749th Je vous prie de les remettre à M. Anselme,
 après que vous en aurez tiré votre de bourse pour les dix exem-
 plaires de l'Encyclopédie si M. Tierand vous les a remis. Je suis
 bien aise que nous ayons eu un lot de 600th à la Lotterie
 de la Campagne des Indes, je vous prie d'être toujours bien
 exact à vérifier les Listes. J'ay aussi un billet à la Lotterie
 Royale dont le Numéro est 13673, qui n'est point encore sorti.
 Je vous seray bien obligé aussi chaque Année de le vérifier
 Adieu M. C. Gallois je vous embrasse de tout mon coeur et suis
 Votre D^{ff}.

AM Gallois
 du 3 Juin 1756

M. Vous m'avez promis de me faire voir le résultat
 de la comparaison de la liste des Colagénaires de M. le Maréchal.
 N'est-ce avec la vôtre: J'apprens que vous êtes sur le point de faire
 un voyage, et je vous prie avant votre départ de me l'acquies-
 cer, et de me renvoyer celle que j'ai l'honneur de vous remettre.
 Comme je vas aussi à la campagne et que j'y voudrais porter le
 livre de M. de Buffon, je vous prie en cas que vous y ayez ou en
 que vous souhaitiez d'y voir de me la renvoyer j'ay l'honneur
 d'être parfaitement M^{de}.

A M
 Lussimil R
 du 3 Juin 1756

Que Roy
du 6 Juin 1755.

J'ay l'honneur de vous envoyer une lettre qui m'a été adressée pour V. M. par un Officier qui desira d'entrer à son service. Je joins celle que cet Officier m'écrit par la quelle V. M. verra que je ne le counois point.

Je compte si V. M. le trouve bon aller passer une partie du tems de son Absence chez M. de Schulenburg à Blumberg pour voir si les eaux de cette et l'air de la campagne m'apporтерont quelque soulagement. Je suis &c.

A M.
de Condal
du 6 Juin 1755.

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec le Mémoire que vous avez bien voulu y joindre pour lequel je vous rends bien des grâces: Je souhaittois bien avoir été un peu usagé dans l'Eloge que je dois lire après demain. Mais je ne me flatte pas que cet Ecrit soit digne de l'homme dont j'y parle; j'ay eu le cœur trop serré en écrivant.

J'ay été surpris de ne point trouver dans votre Mémoire de l'histoire de votre Grand Père, il n'y est question que de votre Oncle. On passe au bout d'un coup de la pleine santé de M. votre Père à ce que ses gazelles ont dit de sa mort: Mad: La duchesse d'Anguillon à la vérité a un peu suppléé dans une de ses Lettres, mais j'aurais souhaité quelque plus grand détail de sa maladie et de ses derniers Momens.

Je ne doute point que toutes les Académies ne s'occupent de son Eloge: et qu'il ne soit fait dans plusieurs mieux que dans la nôtre; mais mon larmier propre étoit la moindre chose que je pusse sacrifier à la Mémoire de M. de Montesquieu.

J'ay l'honneur d'être avec un respectueux attachement M.

J'ay attendu M. tous les jours les premières feuilles de votre
Edition selon ce que vous m'avez écrit que je les devois recevoir.
Cependant comme je ne les reçois point, je crains encore ici
quelque mal entendu.

A. M.
Bouiget
du 4. Juin
1735

Je vois par votre Lettre du 19. que vous avez toujours dessein de
faire servir, du moins ce qui étoit déjà composé de la Préface;
Mais cela sera impossible. 1°. Parce que les changements que
j'ay à y faire seront trop considérables; 2°. Que je ne puis
pas même vous les donner présentement, parce qu'ils doivent
porter en partie sur un Ouvrage que je n'ay point encore vu,
et que j'attends. Peut-être la première feuille telle que vous
me l'avez envoyée pourra-t-elle subsister; mais sûrement toute
le reste sera changé. Au reste M. je ne croirois pas que la compo-
sition d'une feuille ou d'une de cette Préface soit une chose si im-
portante, qu'il faille pour la conserver, sursoir l'impression du
Corps de l'Ouvrage: J'ay eu déjà l'honneur de vous dire que
je ne chargerois volontiers de tous les petits frais extraordinaires,
et je vous ajoute même de celui-ci.

Je vous prie donc M. de ne plus interrompre l'Ouvrage;
et de m'envoyer le plutôt qu'il sera possible un seul exemplaire
ou petit papier des premières feuilles à mesure qu'elles seront
finies: Le papier et les caractères de la première feuille de la
Préface que vous m'avez envoyée, sont très beaux et je n'ay qu'à
vous remercier sur cela.

Je ne vous conseille point de vous tourmenter pour les Dignés,
les des Titres bien Nets et bien composés, une belle Simplicité va,
tant mieux que les Colifichets. J'ay l'honneur d'être parfaite-
ment. M. G. H.

A. M. l'abbé
Boisboucaud
du 4. Juin 1755.

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
m'écrire du 19. du Mois passé avec celle de M. Brizet. Je crains qu'il
ne vaille toujours faire servir la Préface, et qu'il ne suspende
l'impression de l'Ouvrage jusqu'à ce que je la lui aye envoyée, ce que je
ne saurois faire, que je n'aye su ce qu'il en veut que j'attens. Quel sacrifice
vous en avez déjà composé, et qu'il commence et pour finisse
l'Ouvrage même, qui ne sera point achevé qu'il n'ait reçu la
Préface que j'y veux mettre. Je vous prie M. de vouloir bien
en parler conformément. J'ay l'honneur d'être avec autant
d'attachement que de respect. M. D.

A. M. l'abbé
de La Fayette
du 5. Juin 1755.

M. J'ay l'honneur de vous écrire pour vous apprendre
que l'Académie vous avoit élu pour remplir une de ses places
d'Associé étranger, et de vous marquer le plaisir que j'en ressentois.
Je ne sois plus trop comment ma Lettre fut adressée, mais n'y
ayant point reçu de réponse, j'ay lieu de croire qu'elle ne vous a
point parvenue. J'ay l'honneur d'être parfaitement M. D.

P. S.

Le Diplôme d'Académicien vous a été aussi envoyé,
dites moy je vous prie M. si vous l'avez reçu.

Qu Roy
Philippe V
du 12 Juin 1755

Sire, Voici encore une lettre d'un homme qui prétend avoir de
me l'adresse pour des raisons d'Etat. J'y joins celle qu'il m'a écrite
ou même temps. V. M. saura apparemment ce que c'est que ce
M. Doney que je ne connois point. Je crains que de vous importun
ner par ces Lettres qu'on m'adresse pour vous, mais je craindrois
encore plus de manquer à rien qui ait quelque rapport à votre service.
Je suis avec le plus profond respect &c. &c. &c.

(H.

Je suis toujours confus de vous causer tant d'embarras. Voici une
réponse que je dois à M. Bruget que je prends la liberté de vous adresser,
et que je vous prie de vouloir bien lui remettre. Que ne puis-je
trouver les occasions de revanche, et vous marquer le respec-
tueux dévouement avec lequel je suis M. H.

A. M. L. Abbé
Laisné
du 11. Juin 1755

M.

J'ai reçu avec bien de la reconnaissance le paquet que vous avez
bien voulu me remettre de la part de M. l'abbé Troublé. Et j'ose
vous prier de vouloir bien me continuer vos bontés. Le moyen
de m'en faire profiter sans scrupule seroit de me faire naître
des occasions de vous pouvoir être un bon à quelque chose. Je
suis avec respect M. D.

A. M. L. Troublé
du 11. Juin 1755

Q. M. l'Abbé
Trublet du 21.
Juin 1756.

Il y a déjà quelque temps M. et C. A. que j'ay reçu votre lettre du 8. May en réponse à 4. des miennes. J'ay reçu aussy à la campagne ou j'étois allé prendre les eaux de cette vos réflexions sur l'éloquence, et vos Panegiriques des saints dont je vous rends mille grâces. Vos réflexions sont comme toutes vos autres, c'est à dire p. l'esprit et de raison. Vos Panegiriques je les ay lus et ils m'ont plu, m'aussy très bien quoy que je vous avoue que je ne me connois ni ne me plais dans ce genre. Vous me demandez quels sont les Ouvrages nouveaux que vous devez m'envoyer? Je vous le demanderois à vous même, et je m'en rapporte entièrement à vous, exceptant spécialement les Comédies Tragedies et Romans. Je vous prie de commencer par les dernières feuilles de Perron, et vous pourrez y ajouter les deux mois passés. Je serois bien curieux aussy des Lettres de D. Alembert et des suites. La Harangue de M. de Châteaubrun ne m'a paru rien de remarquable, ni même celle du maréchal d'Alib. Un moment avant de partir pour Blumberg j'avois lu dans notre Assemblée Publique l'Eloge de M. de Montiergue, qui fut fort long et qui je crois a été cause que je ne me suis pas trouvé aussy bien à la campagne que je l'avois espéré. Je vous remercie des Notes que vous m'avez données sur les Ouvrages; M. de Boudat m'avoit aussy envoyé un Mémoire des principales époques de l'adieu. J'ay relu tous ces Ouvrages et les Critiques, et ay fait comme j'ay pu; C'est ma faute si je n'ay pas bien fait car la matière étoit belle. Celle de l'esprit de La Fontaine sur la quelle vous êtes indécis, il me l'auroit accusée et donnée.

Je reçois une lettre de M. Boujot; il me dit que M. de Malesherbes n'a point voulu accorder le privilège pour mon Impression à luy qui le luy demandoit, et me l'a accordé à moy qui ne le demandois point, et me prie de le luy céder; Vous sçavez bien que je n'ay pas d'autre usage à en faire: mais je ne devine pas pourquoi c'est à

roy que M. de Malesherbes l'auroit. Est-ce qu'il y auroit la quel-
que règle de Librairie que je n'entendrais pas, ou que les Li-
braires qui ont imprimé quelques uns de mes Ouvrages à Paris,
pourroient se croire lésés? Je voudrais bien que personne ne
pût se plaindre de moy. Vous sçavez que je n'ai jamais rien volé,
ni d'aucune impression, et que j'y ay quelques fois mis.
Dites moy ce qui en est.

Tout ce que vous m'avez dit de mon Esay sur la formation
des Corps Organisés, et ma réponse à Diderot, me rappellent par
la suite. Et j'aurois très qu'en vie maintenant d'ajouter cet
Ouvrage à l'Édition de M. Bruzet. Dites moy ce que vous en
pensez.

J'ay trouvé dans votre premier paquet que votre liste et les
deux harangues de l'Académie; et point la lettre du Chevalier de ***
que vous m'annonciez, mais je crois que c'est ce que nous avons vu
dans les Gazettes.

A. M. Bruzet
du 21. Juin 1766

J'ay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'en-
voyer du 30. May, avec la première feuille de votre impression en
grand et en petit papier, dont je suis très content et dont je day
qu'à vous remercier. Je vous prie de continuer de m'envoyer
les feuilles par 3, 4, ou 6. à ma suite, qu'elles se tiennent; mais il
suffira que ce soit en petit papier; parce que le grand gâche trop
les paquets, et ne me donne pas plus d'idée de l'Ouvrage.

Vous en venez aux observations sur le 4. Volume que je trouve
dans votre lettre, et qui sont fort raisonnables. 1°. Serois-je comme
vous que ces tables au milieu du livre, ne font pas un bon effet?
Il faut donc les ôter toutes des lieux où elles sont, et mettre à la fin
du Volume, cette Table générale que je vous envoie.

2°. Quant aux préfaces de chaque Ouvrage, c'est pour ne pas

trouver tant de préfaces répandues dans un seul volume dont le titre ne dit point à quel ouvrage chacune appartient, que j'ay effacé le titre courant de Préface, et ay mis à chacune le titre de l'ouvrage auquel elle appartient. et je crois que cela sera mieux ainsi; mais alors pour distinguer ces préfaces du Corps de l'ouvrage, il faudra les mettre en Italique.

3^e. Je n'entends pas trop bien la question que vous me faites sur les formats des différentes pièces de ce volume. Ils sont siens doute différents dans l'exemplaire que je vous ay envoyé, ces pièces ayant été imprimées en différents tems et en différents lieux. Il sera sans doute mieux qu'il soit uniforme partout le volume, mais voyez ce que je vous prie d'observer.

Les pages 16 et 17. de l'Accord des Loix de la Nature doivent se trouver telles quelles sont dans la Copie, afin que le discours et le calcul quadrant avec la figure.

A la page 21. de l'Accord des Loix de la Nature, il faut conserver le petit avertissement en Italique NB. et laisser toute la Relation que j'y fais du Mémoire de M. Euler en beaucoup plus petits caractères que le reste, tel qu'il est dans la Copie.

Pour la Lox du Temps il faut que les pages et les figures se trouvent disposées précisément comme elles sont dans la Copie.

A l'Astronomie Nautique mettant la préface en Italique avec le titre, Astronomie Nautique il faudra s'y tenir entièrement à l'ordre des pages et des figures tel qu'il est dans la Copie.

Au Discours sur la Parallaxe de la Lune, mettant la Préface en Italique avec le titre Sur la Parallaxe de la Lune, il faudra observer rigoureusement l'ordre des pages et des figures depuis la page 21. jusqu'à la fin.

A la Mémoire du degré du Méridien, il faut s'y tenir exactement à la Copie, observant seulement à la page 98. ligne 11. Au lieu de

51'52" de mesure 51'52". Et cette position fut confirmée par d'autres Observations semblables faites à Tournai.

À la page 131. du même traité ligne l'autheur de A Ludo de mesure A Ludo, Commencés je vous prie M. par faire dans votre Exemplaire ces deux petites corrections de peur de les oublier.

Je ne sçay pas pourquoy M. de Malesherbes n'a voulu avoir, dor le privilège q^len mon nom: Mais vous sçavez bien que je n'ay pas d'autre usage à en faire que de vous le transmettre. J'ay l'honneur d'être parfaitement. M^r.

P. S.

N'oubliez pas je vous prie de m'envoyer un Exemplaire de vos feuilles en petit papier à mesure qu'elles seront tirées 4 ou 5 dans chaque paquet.

M. l'Abbé Trublet vous a l'el remis M. une lettre à M. de Haller qui doit être dans le Tome 3. outre la réponse au Discours de M. de La Lande, et l'Eloge de M. de Choiseul; N'oubliez pas de l'insérer dans cette place.

A. M. Euler
du 26. Juin 1755.

Comme je ne pourray point encore M. assister à votre Assemblée aujourd'hui; si par la lecture du Livre que M. de Montuclat présente à l'Académie, par l'histoire des Mathématiques qu'il va donner, et par le desir ardent qu'il témoigne d'obtenir le titre d'Académicien étranger, vous le jugez digne de cet honneur, je vous prie M. de le proposer; et d'y joindre M. le Comte Proncetti de l'Institut de Bologne, auteur d'un gros Livre de la Médecine de l'Europe, et Président du Collège des Médecins de Brusse, qui depuis longtems me bombarde de ses Lettres, et de cette demande dont j'ay oublié de vous parler. J'ay l'honneur d'être de tout mon cœur. M^r.

Au Roy
du 30. Juin 1755.

Sire
Je ne saurois dire à V. M. combien j'ay été consterné par ce qu'elle m'a écrit de Vossel sur la Lettre de Turin que je lui avois fait parvenir. Il me flatte cependant que V. M. sera bien convaincu que je n'ay jamais rien su ni rien soupçonné de ce que pouvoit contenir cette Lettre dont l'Auteur m'est également inconnu. Je ne scay pas Sire si ce n'est point quel que traicteur qu'on m'a voulu faire; mais je me proteste à V. M. qu'il n'y a eu que la Necessité ou je crois être de lui renvoyer tout ce qui m'est adressé pour Elle qui m'ont fait prendre la liberté de lui envoyer cette Lettre.

Sire par les derniers Comptes de l'Académie j'ai vu que nous sommes en état de disposer d'une pension de 200. Ecus, si V. M. l'agréé je crois que personne ne la mériteroit mieux que M. de Sévres dont les travaux ne sont pas moins utiles à l'Académie qu'à l'Etat. J'attens sur cela les Ordres de V. M. Je suis &c.

A Mad: la Duchesse
d'Anguillon
du 2. Juill: 1755.

Mad:
Depuis la dernière Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, je n'ay point reçu de vos Nouvelles. Cependant le jour de Notre Assemblée Publique est venu, j'y ai fait l'Eloge de M. de Montesquieu et j'ay l'honneur de vous l'envoyer: C'est un hommage que je vous dois par l'intérêt que vous prenez à sa Mémoire et par les bontés dont vous m'honorez moy même. On fait actuellement à Lyon une belle Edition de mes Ouvrages dans laquelle doit entrer cet Eloge; je n'ay point voulu le envoyer avant que vous m'eussiez permis de citer une Lettre dont mon Amour propre est trop flatté pour que je puisse la laisser dans le Silence: Je remets donc Mad: le tout sous vos yeux, vous priant de m'accorder

cette permission, et de faire à mon Ecrit toutes les Corrections
que vous jugerez à propos. Mais je prie la libéralité de
vous prier dès qu'elles seront faites, d'envoyer au plus tôt le
Manuscrit à l'adresse de M. Jean-Marie Brunet Libraire
Rue Morisot au Palais à Lyon, parce qu'il en est peut être
déjà la de son Edition, qu'il est fort pressé d'achever, et que je ne
suis pas moins pressé de voir achevée, regardant cette Edition
comme la dernière de ma vie. Je vous prie de
m'envoyer ou même tous Copies de vos Corrections afin que
l'Eloge soit imprimé semblablement dans les Mémoires de
notre Académie.

Je vis toujours dans la plus grande misère; L'Ete et un
Ete très chaud n'a apporté aucun soulagement à ma Poitrine.
et je ne sçay le quel est le moins téméraire d'entreprendre
dans l'état où je suis un Voyage de 300 Lieues, ou d'attendre
l'hiver. Je vous seray partout M^{ad} le plus sincèrement
et le plus respectueusement dévoué.

J. C.

Vous verrez M^{ad} que j'ai nommé tous les Oncles de M. de Montre,
qu'en, excepté son Père; C'en la faute de son fils. Ne me refusez
pas je vous prie la permission de citer votre lettre.

A M. Brunet
du 2. Juill. 1755

J'ay reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é-
crire du 16 avec les deux feuilles B et A^o dont j'attens les inter-
médiaires comme je vous les ay demandées. Je vous renvoie
l'Esquisse de M. de Laulé; j'ay bien compris qu'il ne faudroit
que le Buste. Mais le sçavoir qu'il vous demande me paroît si
ophorbitant que je vous conseille fort de ne point vous amba-
rasser de sa figure, ou de la faire faire par quelque Graveur

plus raisonnable: Cey n'est point dicté par la modestie, c'est un véritable conseil que je vous donne.

Quant aux pieces que vous me demandez; il est vrai que dans la malcontentement ou je fus au retour du Comte de Salm, de quelques injustices que nous approuvions je fis quelques écrits contre nos Autographes, qui auroient pu divertir les Lecteurs; mais cela ne se pouvoit faire qu'aux dépens de M^{rs} Esprit avec qui depuis je me suis tellement reconcilié, et je ne veux pas qu'il m'échappe un mot qui puisse les mortifier.

La Relation Badine dont vous me parlez, étoit un journal informe dans le quel j'écrivois chaque soir toutes les bagatelles qui se soient présentées dans la journée: Cela n'étoit ni raisonnable, ni décent, ni correct; et ne paraitra jamais.

Pour vous faire voir cependant le desir que j'ay de vous satisfaire; et de rendre votre Edition la plus complète quel me soit possible; Je vous envoie icy une Dissertation que je n'avois point encore revue, et une réponse à M. Biderol qui n'a été mise que de M. l'Abbé Troublot et de deux ou trois personnes. Pour la Dissertation, il y en a eu différentes Editions, la dernière fut faite à Paris il y a deux ans, ce fut M. l'Abbé Troublot qui la fit faire de son consentement: Il m'a depuis beaucoup excité à la donner et à y joindre ma réponse: L'Amour que j'ay pour le Rapport m'a voit jusqu'icy retenu, l'envie que j'ay de vous satisfaire me fait aujourd'huy consentir à ce que vous l'imprimiez. Dans ce cas M. il faut que ce soit dans votre II. Tome, immédiatement après la Venue physique; à la place de la Leçon sur la femme que je vous prie d'oter, parce que je n'aime pas cette dernière piece et que je ne l'avois mise là que pour remplir le volume. Et je ne vous envoie cey qu'à condition que vous l'otiez. Vous observerez sans doute de faire sur cela dans la Table la correction nécessaire.

J'ay encore une pièce à vous donner: C'est l'Eloge de M.
de Montesquieu que j'ay lu l'autre jour dans notre Académie.
mais comme il y est parlé de Mad. la Duchesse d'Aiguillon, et
qu'elle y est citée, j'ay cru la lui devoir ~~en~~ communiquer
avant de la faire paroître. Je la lui envoie donc, et la prie
de vous le renvoyer au plus tôt, qu'elle l'aura lu: La pièce est
assez longue; il faudra la mettre dans votre III Tome à la
suite des autres Eloges immédiatement après celui de M. le
Maréchal de Châteauneuf; et en tenir compte dans la Table.

Je trouve en réexaminant ce III Tome, que contre mon
intention et contre l'ordre la Mesure de la Terre au Cercle Polaire
a été mise avant les Elemens de Géographie qui doivent
commencer le volume, et surtout précéder la Mesure de la Terre
au Cercle Polaire: au quel ils servent d'introduction. Je vous
prie M. de réparer cette transposition: et d'en tenir compte
dans la Table. Je vois que vous ne portez point de tome pour
votre Edition; mais j'espère que ceci vous arrivera encore
avant que vous en soyez là, si ces deux pièces M. vous parven-
nent trop tard ou que vous ne jugiez pas à propos de les
imprimer dans les places où je vous les demande: Je vous
prie de n'en faire aucun autre usage, et de me les renvoyer
par quelque occasion: Ce n'est qu'à cette condition que je vous les
confie. J'ay l'honneur d'être parfaitement. M. de

M. l'Abbé
de S. Sulpice
du 2. Juill. 1788

M.

J'ay reçu la lettre du 5. de Juin que vous m'avez fait l'honneur
de m'écrire, et ne saurois vous marquer à quel point je reçois
toutes vos bontés, ni combien je suis honteux de les mériter et
souvent à l'épreuve. Voici encore un paquet pour M. Bérault
que je prens la liberté de vous adresser. Je compte toujours que
le port de ces paquets ne vous coûte rien. Il en étoit autrement
M. j'espère que vous voudrez bien tenir un petit état des depen-
ses que je vous causerois, et vous le faire rembourser par M.
l'Abbé Trublet. Je suis avec respect M. l'Abbé.

A. M. le Comte
d'Algarvey
du 2. Juill. 1788.

J'

J'ay reçu M. et E. A. par M. de Skott le recueil de vos Discours
dont je vous suis très obligé.

Je n'ay reçu aussi que depuis peu de jours le livre de M.
Tartini; et M. Euler la déjà examiné. Il fait comme je l'avois
prévu, beaucoup de cas de sa Musique; et très peu de ses raisons,
mens et de sa Recherche des accords dans le fardo, dont on ne trou-
veroit pas moins par là que la Quadrature.

Nous avons enfin reçu dans notre Académie votre M. Roncalli
mes absences et ma maladie, m'avoient empêché de le pouvoir pro-
poser plutôt.

Permettez M. C. et Jll. Conf. que je vous adresse ce paquet, et
que je vous prie de le faire remettre au plus tôt à M. de La Rochefoucauld
d'Angoulême. Depuis le départ de notre Cher La Fondamine, je
ne sçay plus rien de ce qui se passe à Paris: Je voudrais bien
du moins être sûr que les personnes que j'aime s'y portent bien
et s'y souviennent encore de moy. Personne ne peut mieux m'en
dire des Nouvelles que vous, et pour vous même, et pour ceux
avec qui vous vivez. Pour moy je ne me porte pas bien; et l'Été
n'a point encore reparé chez moy le désordre qu'avoit causé
l'Hyver. Je vous suis et vous seray toute ma vie M. C. et J. Conf.
également dévoué.

J. C.

Saites je vous prie ma Cour à M. d'Argenson et à M. de Saulmy,
le premier m'a écrit en l'honneur d'une réponse, mais sa Lettre
avoit été bien retardée; mes Complimens aussy je vous prie de
M. Marie.

M. de vous rend mille graces pour l'attention que vous
avez eue de m'envoyer la quittance de ma pension et pour la Lettre
obligeante que vous m'avez fait l'honneur d'y joindre. J'ay l'hon-
neur de vous en remercier la quittance.

Le S. Pauli de Cotton a fait une demande à l'Académie
qui a paru à M. nos Directeurs injuste et préjudiciable à nos in-
térêts, comme vous verrez icy M. par la Vaguelte; et par la réponse
qui y a été faite il y a déjà quelques tems; que nos vacances, et
la crainte d'importuner continuellement le Roy m'avoient em-
pêché d'envoyer à S. M. Dans ces affaires qui regardent uni-
quement l'intérêt de l'Académie, je m'en rapporte toujours au
sentiment de son Directoire; et je croyois l'affaire finie; Ce-
pendant le S. Pauli revient à la charge, et insiste sur la

A M.

de Monierff
du 2. Sept. 1755

A M.

de Eichel
du 3. Sept. 1755

67

demande dans une lettre qu'il m'a écrite, faites moy la grace
M. je vous prie de prendre sur cela les ordres du Roy et de ma-
l'faire le voir. Je suis avec un véritable respect M. de

Au Roy
du 5. Juillet 1755

Le triste état de ma santé ne m'ayant point permis de
porter moy même à l'Académie la lettre et la requête du P. Lauroy
que V. M. lui a renvoyée, j'ay prié le Comité de l'Académie de s'en
sembler et de délibérer sur la réponse. J'ay l'honneur de vous en
mettre cette réponse sous vos yeux. Et suis avec le plus profond res-
pect. Sir de V. M. de

P. S.

Je n'ai point fait de réponse à la première lettre de M. de
Lauray en feray moins que jamais s'il s'avisait de me récrire.

A. M.
D'Aine
du 5. Juillet 1755

J'aurais répondu plutôt M. et très cher Amy à votre lettre du
2. Juin, si ma santé l'eût permis. Mais depuis l'effort que je fis
le 6 du même mois pour lire dans notre Assemblée publique l'Eloge de
M. de Montesquieu, j'ai été dans un si triste état que je n'ay pu
vaquer à rien. Je me trouvais bien malade que lorsque je ne
puis répondre aux marques d'amitié que je reçois de mes Amis,
et vous êtes assurément un de ceux qui me le faites le plus sentir.
Le crachement de sang qui depuis l'hiver ne m'avoit point
quitté m'a repris plus violemment que jamais; et il s'y est joint
depuis 10 jours un nouveau accident pour que tout le reste, qui est une
douleur aiguë au côté: J'ay pris inutilement des eaux de St. -
qu'on m'avoit recommandé pour cela, qui m'ont fait plus de mal
que de bien. Si j'avois été en état de partir avec M. de
Lauray pour celuy de l'Isle de Bourbon ou l'on respire pendant

100. Ans et plus, j'y aurois été avec lui: Mais je ne sçais s'il
me reste la dangereuse alternative d'attendre l'hiver icy, ou
d'entreprendre un voyage de 300 lieues.

Depuis le voyage que le Roy a fait à M^{de} sel, je n'ay point
vu M. j'ay ouï dire seulement qu'Elle avoit été contente
d'Alambert, & je ne doute point que d'Alambert ne l'ait
été également d'Elle: J'ay été un peu surpris qu'il ne m'en
ait rien écrit lui même de M^{de} sel: Vous me ferez plaisir de
me dire ce que vous en savez.

Je vois dans les Gazettes un Contre avertissement du
Libraire Gossé qui promet pour 4 florins la Contrefaçon des
Mémoires de M^{ad}: de Maintenon: Je crains que cela ne nuise
beaucoup à la Beaumelle, et j'en serois bien fâché.

Je crois nôtre Char Laëondamine engloutie par le Vesuve,
ou perdu dans les Labyrinthes d'Herculanum: Je n'en reçois
point de nouvelles: Et je n'ay besoin ni de son silence ni de
ses périls pour me faire sentir combien je l'aime Adieu M^{ad}:
tres Cher Amy assurez vous, et assurez toute vôtre famille que je
vous aimeray et respecteray toute ma vie.

Am. Duc
de Deux Ponts
du 9. Juin. 1755

C^{te} R^{te}. C'est une lâcheté d'ami que d'oser recommander quelq^{ue} rien
à V. et c. mais c'est une chose que je ne saurois refuser d'imiter. M.
de Tenc chargé d'aller en Poitou pour l'année de nôtre Monarque
doit vous faire la cour: et ayant sçu que V. A. S. n'honoroit
de ses bontés, il a voulu que je prisse la liberté de vous parler
de lui. Je seray bien heureux M^{ad}: si en servant un Amy, que je
crois digne de vous être présenté, je puis rappeller dans le souve-
nir de V. A. S. un homme qui vous est depuis si longtemps dévoué
par l'admiration et par la reconnaissance. Je suis avec le plus pro-
fond respect. &c.

A. M. le Comte
de Treslan
du 8. Juill. 1755.

Mr. Mon M. Comf.

Je ne sçay plus absolument ce que je dois penser. Depuis le mois de Février je n'ay reçu aucune lettre de vous: Cependant je vous ay écrit plusieurs fois: Je vous ay envoyé il y a deux mois la procuration que vous me demandiez pour recevoir l'héritage de ce pauvre Gombert: Je vous ay écrit le 20 du mois de May pour vous prier avec instance de me répondre: Vous avez été sourd à tout cela: Et tout cela vous ressemble si peu que je ne sçay qu'imaginer. Au nom de Dieu du moins dites moi ce que je dois répondre à ce pauvre Soldat qui me ramène la procuration, qui me tourmente, et qui a raison.

Ma santé ne s'est point rétablie: et elle des avortons que luy a causés l'écarter: Je ne sçay si j'entreprendray de passer la prochain iuy, si je seray en état d'entreprendre de l'aller passer en France, ni si je le passeray en aucun lieu? J'aurois bien besoin dans l'Etat ou je suis de recevoir plus exactement des nouvelles de mes Amis, et vous me manquez plus qu'aucun autre. Mes sentimens cependant pour vous M. Mon M. Comfere seront toujours inaltérables.

A. M. Comte
du 8. Juill. 1755

J'ay reçu M. votre lettre du 30. Juin: et la seconde laquelle que vous aviez adressée au Roy que S. M. m'a renvoyée. J'ay communiqué le tout à l'Académie sur des décisions de la quelle je m'en rapporte entièrement pour tout ce qui regarde ses intérêts: Voici ce que luy pense sur votre affaire.

1^{re} Vous n'avez jamais été employé comme facteur principal pour la vente de ces Almanachs; ainsi vous n'avez pu prétendre les avantages des facteurs principaux, mais seulement ceux que M. Besencher dont vous étiez le subdélégué avoit accordés à ses vus.

2°. L'Académie ne peut établir un facteur principal à Seltin, y en ayant un à Targard qui y est mieux placé pour la distribution des Almanachs, et dont elle est contente.

Je suis fâché de ne pouvoir faire rien de plus dans cette rencontre. J'ay l'honneur d'être M. D. *1755*.

AM Godart
du 8 Mill. 1755.

J'ay déjà long-temps M. que j'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et le beau livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous aurois répondu sur le champ si ma santé me l'avoit permis: mais je ne suis pas encore rétabli d'un mal de Poitrine et d'un crachement de sang que l'hyver passe ma cause. Dès qu'il m'a été permis de lire, j. vous ay lu, et ça été avec le plus grand plaisir. J'ay trouvé votre livre rempli d'excellentes choses; et est avec la plus grande reconnaissance que je vous remercie du présent que vous m'en avez bien voulu faire. Cet établissement que vous proposez seroit sans doute ce qui pourroit le plus contribuer au progrès de la Médecine. S'il étoit bien exécuté: mais c'est ce que les facultés de Médecine de Paris et d'ailleurs, et ce que les Académies de cette science à une Classe promettoient de faire: Elles ne le font point, ou ne le font que très imparfaitement; et il n'est guères à espérer qu'on le fasse jamais mieux. La science de la Médecine aura toujours un ennemi redoutable, c'est l'habileté. Les Médecins de réputation seront toujours recherchés par les malades; Et abandonneront toujours la spéculation, le temps et la peine des expériences, pour faire le plus qu'ils pourront de visites. J'ay vu cela arriver dans les Académies dont j'ay eu la plus grande connoissance: Des Sujets attirés pour travailler dans leur Cabinet se sont dès qu'ils ont pu regardés dans la Ville et ont abandonné l'étude pour en recueillir le fruit avant

qu'il fut mort. Ce n'est pas comme vous pouvez croire que je ne pense que le grand nombre de malades qu'un Medecin voit, ne puisse être utile au progrès de ses connoissances. Mais c'est que le plus souvent le Medecin les voit bien plus pour augmenter sa fortune que sa science; et qu'on peut avoir vu cent malades et n'avoir par fait une expérience ou une observation. J'ay parlé de cela dans mes Lettres avec une liberté qui a déplu à quelques Medecins de Paris des plus accrédités. Mais je ne crains point de déplaire, ny à un homme aussi judicieux et aussi amateur de la science que vous. Je voudrois seulement qu'un grand nombre de vos confreres vous imitast mieux. J'ay l'honneur d'être avec une parfaite consideration M. D^{lle}.

Ce M.
De Montuclat
du 8. Juill. 1758

J'ay enfin reçu M. les deux exemplaires de votre histoire de la Quadrature: et ay aussitôt remis à l'Académie celui qui lui étoit destiné. L'Académie pour vous marquer sa reconnaissance et l'estime qu'elle a pour vous, vous a nommé pour remplir une de ses places d'Académicien étranger, c'est avec le plus grand plaisir que je vous en donne avis, et que je m'applaudis de vous avoir acquis pour Confrere.

J. vous rends mille graces M. pour le présent que vous m'avez fait de votre livre; j'en ay lu avec la plus grande satisfaction et M. Euler n'en a pas été moins content. Cet Ouvrage nous donne une grande impatience de voir votre histoire de la Géométrie, et nous fait connoître ce qu'on peut attendre de votre science et de vos talens, J'ay l'honneur d'être avec une parfaite consideration M. D^{lle}.

Paris le
10 Juillet
1765

Je suis parvenu à engager pour l'Académie ce M. Huber
de Biele dont j'ay eu l'honneur il y a quelque temps de parler
à V. M. c'est un excellent Astronome rempli d'esprit et de
talents pour toutes les autres parties de mathématiques. Il
est content d'une pension de 400. Ecus que nous sommes
en état de lui assigner sur les fonds de l'Académie. Ce
jeune homme que ses parents font voyager depuis 3 ans
et qui a eu beaucoup d'approbation à Paris et à Londres
se trouve actuellement en Angleterre et promet de se rendre
icy au Mois de Sept.

Mais comme il appartient à un Père fort riche, et qu'il
compte transporter icy des Livres, des instrumens et des
meubles pour une somme considérable, il me prie de supplier
V. M. qu'en cas qu'il mourut icy, ses parents pussent retirer
ses effets sans droit d'Aubaine ni autre difficulté.

Comme il est grand et bien fait, son Père craint encore
que sur la route il ne trouve quelques Officiers qui voudraient
l'engager: et supplier V. M. de luy donner sur cela quelque
ordre.

L'Acquisition de M. Huber me paroissant fort avantageuse
et tout ce qu'il demande me paroissant juste, j'espère que V. M.
voudra bien le luy accorder.

Pour moy Sire, je souhaite que par une telle acquisition
pour votre Académie, je puisse suppléer à ce que mes infirmités
m'empêchent de faire personnellement; ou du moins vous
donner une preuve de mon Zèle pour votre service.

Je suis Sire,

Au Père
de Menoux Jéuite
du 12. Juill. 1755.

M. F. R. D.

Rien ne pouvoit me flatter davantage que de recevoir de vous
quelques de votre attention; et j'ay veu avec la plus grande curiosité
lance le liotté que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer: j'ay
lu toutes les excellentes pièces qui s'y trouvent; mais j'ay admise
surtout celle qui contant la magnifique plan de travail que vous
proposez à l'Académie de Nancy. Je ne vous dissimuleray point
M. R. D. que je ne pus m'empêcher d'être surpris lorsque plusieurs
de mes amis m'écrivirent que dans un discours que vous aviez lu
dans votre assemblée publique, vous aviez cherché visiblement à
donner du ridicule à mes Ouvrages et à moy même; à moy qui n'a
vois point l'honneur d'être connu d'eux, et à mes Ouvrages que
vous aviez lus avec peu d'attention, ou que peut-être vous n'aviez
point lus: Je vous avoueray aussi que je n'avois marqué à tout
cela que la sensibilité qui m'avoit paru nécessaire pour répondre
à ceux qui en avoient été plus blessés que moy: Ce n'estoit pas que
je manquasse de connoître le prix de votre suffrage; ni le poids
que pouvoit donner à une critique un nom que j'ay toujours res-
pecté; mais c'est que marchant depuis longtems dans la carrière
des sciences, je dois être accoutumé aux injustices qu'on y éprouve.

Je ne vous parle de tout cela M. F. R. D. que pour vous faire
connoître le fond de mon cœur; Je ne pense plus qu'à l'avantage
de jouir de votre estime et de votre amitié que vous voulez
bien me faire éprouver. Je sacheray toute ma vie de les mériter
sous ma personne; Pour mes Ouvrages, et surtout pour celui
que vous avez été méritier quelque suffrage, je prens la liberté
de vous l'envoyer, et de vous prier d'y jeter les yeux; de juger
par vous même si j'ay voulu affaiblir les preuves de l'existence
de Dieu, ou leur donner plus de force. Quant au principe
même de la moindre quantité d'action, comme la plus part de

ceux qui en ont parlé n'ont pas bien compris en quoy il con-
siste, j'aurais la liberté de joindre icy les Dissertations de
M. Euler sur cette matière qui ont déjà paru dans les mémoires
de notre Académie, dans la préface des quelles vous verrez
l'histoire de ce principe, sa certitude et son étendue.

Enfin M. R. P. comme je n'ai rien tant à cœur que de conser-
ver devant vous ma réputation et ma réputation, j'ajoute à ces pié-
ces la lettre du Roy que M. fist imprimer icy pour répondre
aux premières calomnies de Voltaire: Quoique cette pièce ait
été la cause des dernières noirceurs qu'il me faittes, par le dévou-
oir ou elle le mit; elle me fait trop d'honneur pour que vous
ne me permettiez pas de la placer icy.

Je vous conjure M. S. R. P. de dérober à vos grandes occupa-
tions quelques moments pour la lecture de ces pièces; C'est une
justice que j'ose dire que vous me devez. Quoy que votre lettre
m'assure que vous m'accordés votre estime, cette estime ne me
satisfait entièrement que lorsque je croiray la devoir autant
à ma conduite qu'à vos bontés. Je suis avec beaucoup d'affection
M. S. R. P. Votre D.^e

P. S.

Oserois je vous prier M. R. P. de me mettre aux pieds d'un
Monarque qu'il suffit d'avoir ou une fois pour lui être toute
la vie attaché. Voudrés vous bien aussi me rappeler dans le
souvenir de M. et de Mad. de Brogny et leur faire encore mes re-
mercimens pour toutes les bontés qu'ils me témoignèrent l'aimée
passée à Laury. J'ay lu le Discours de M. le Comte de Brogny:
c'est que dans notre siècle qu'on voit un homme de guerre
être ainsi. Je vous prie aussi de présenter mes respects
à vos Révérends Pères qui me fissent si bien les honneurs de
votre Maison il y a deux ans.

A.M.
Bernoulli
du 15. Juill 1765

M. C. A.

Ma maladie, et les voyages du Roy m'ont empêché de vous envoyer plutôt les pièces que M. Huber a cru nécessaires pour la surse de la personne et de ses effets : Je vous les envoie enfin avec la lettre de location : Et vous prie de l'assurer non seulement qu'on lui tiendra tout ce qu'on lui promet, mais encore qu'il trouvera icy tout l'agrément possible, et que j'y contribueray de mon mieux. Mais en même temps C. A. que M. Huber n'aille pas faire comme m'ont déjà fait quelques uns de vos Savants d'Allemagne, qui après avoir donné leur parole, m'ont manqué. J'y été obligé sur cela de répondre au Roy de M. Huber. Nous l'attendons donc icy au mois de septembre, et je vous prie de l'engager à ne faire aucun delay. La route la plus commode, comme je pense, seroit de s'embarquer à Londres pour Hambourg : Mais de quelque façon qu'il la fasse la dépense lui en sera payée icy sur son Memoire, et c'est que pour l'avoir plutôt que je lui indique cette route.

Nous avons sans doute à l'Académie une très belle collection de livres d'Astronomie : Cependant comme sous le regne passé la Bibliothèque a été négligée, il peut y manquer beaucoup de nouveautés.

Quant au Logement, que M. Huber ne s'en mette point en peine, nous trouverons icy le moyen de le loger Adieu M. C. A. je vous embrasse de tout mon cœur.

P. P.

Faites vous rembourser par M. Huber le Port de ce Paquet et de tous les autres qu'il a occasionnés son affaire, et que son fils le mette dans son compte.

Le desir que j'ay eue de faire fleurir icy l'Astronomie; et la
Reputation que vous avez déjà acquise dans cette Science, m'a
voient engagé à prier M. Bernoulli de vous faire quelques
propositions. Et j'ai eu par sa Lettre avec le plus grand plaisir,
sçavoir que vous les aviez acceptées. Le Roy vous accorde dans le titre
d'Académie l'insinuation de son Académie avec une pension
de 400. Ecus d'Allemagne. S. M. a signé Elle même les
pièces que je vous envoie pour la sûreté de votre personne et
des effets que vous transporterez icy. Quant à moy M. je seray
charmé d'acquiescer en vous un confrère et un Amy, et de vous
donner dans toutes les occasions que se présenteront des marques
de l'estime avec laquelle j'ay l'honneur d'être. M. H.
P. S.

A. M.
Huber du 15
Juillet 1755.

J'oublierois de vous dire M. que nous pourrions icy à votre
logement; et que tous les frais pour votre voyage de Londres icy
vous seront remboursés. J'ay entendu parler d'une Lunette à 5
Verres d'une Nouvelle construction trouvée en Angleterre; si cela
est en effet à votre approbation je vous prie de m'en apporter une
d'environ 3 pieds de longueur, la plus proprement montée.

A. M.

de Malesherbes
du 15 Juill: 1755.

M. M. l'Abbé Trublet m'a instruit de la politesse avec laquelle
vous m'avez voulu accorder le privilège pour l'impression de mes
Ouvrages qu'en mon Nom, J'envoie moy M. de vous marquer combien
j'y suis sensible; et de vous dire combien toutes les marques de
votre bienveillance me sont précieuses. Je voudrais bien que vous
m'eussiez fait quelque occasion de vous marquer le respect et
le respect avec les quels je suis. M. H.
P. S.

M. l'Abbé Trublet m'a écrit que vous m'apporteriez de luy l'original de
votre enveloppe; et je vous en laisse la liberté de vous prier M. de vouloir bien
icy faire remettre au plutôt cette Lettre.

A. M. l'abbé
Poissonneaux
du 15. Juill. 1768.

M. M. l'Abbé Trublet m'écrit que vous voulez bien m'envoyer les Lettres concernant la Dispute entre le Père Solinas et M. d'Alombert, et je vous seray très obligé si vous voulez bien avoir encore cette bonté pour moy.

J'espère que vous aurés reçu le Paquet que j'ai pris la liberté de vous adresser au commencement de ce mois; et que M. Buzet recevra bientôt ou aura reçu déjà la pièce que M^{re} la Duchesse d'Anguillon doit luy envoyer: Je suis surpris de ne point recevoir les feuilles de son Edition petit papier que je luy ay tant de fois demandées, je n'ay que les 3 A. B. C. et je voudrais bien avoir toutes les autres. Je vous prie M^{re} de vouloir bien l'engager à en faire un Paquet de tout ce qui en est imprimé, et de l'adresser à M. de Fresnoy Directeur de la Poste à Strasbourg, le priant de me le faire passer icy par le Chariot de Poste: J'espère que vous y joindrez les Lettres que je vous demandais. Je suis avec un attachement respectueux M^{re} D^{re}.

P. S.

Je vous prie M^{re} de bien faire entendre à M. Buzet que s'il ne m'envoie pas la pièce que je luy envoyay l'autre jour précisément à la place ou je la luy dis, il n'en fera aucun autre usage.

A. M. l'Abbé
Trublet du 15
Juillet 1768.

J'ay reçu M. et C. A. votre Lettre du 4. et la Locré à M. Buzet. Je vous aurois écrit plus souvent si je n'avois remarqué que vous n'aimez pas à écrire par l'intervalles que vous avez mis quelquefois entre mes Lettres et vos réponses. Sans cela rien ne me seroit plus agréable que votre Commerce, j'y trouve l'agréable et l'utile.

J'ay envoyé à M. Buzet, mon Esay sur les Corps Organisés avec une Réponse à Diderot; pour placer dans mon 11^e Tome après la Mécanique Physique, qui est sa place nécessaire: il feroit un très mauvais effet à la suite du 11^e Tome tout mathématique, et gâteroit

l'Edition. D'ailleurs de le donner là comme une pièce d'avance
ou point avancée paroitroit tout d'Auteur ou de Libraire, et
seroit ce qui pourroit le rendre le plus suspect, et plutôt m'en
que d'arriver après que j'ay été tant cité par les Auteurs, et que vous
avez été cité vous même pour l'avoir fait imprimer et pour
avoir mis une Préface. Je crois donc M. et C. A. qu'il vaut
mieux aller tout simplement, le donner comme une pièce
qui judicieusement examinée n'a rien de reprehensible, que
si elle est attaquée, est très défensible et en effet a été bien
défendue. Toute autre conduite seroit dangereuse, et après
ce qu'en a dit M. Diderot, je crois la publication à visage dé-
couvert nécessaire. Nous sommes dans un siècle ou grâce à Dieu
on n'est pas scrupuleux. Et cela vous paroit incompatible
avec le privilège et l'approbation, ces pièces ne peuvent elles
pas s'en passer? Enfin si vous n'êtes pas de mon avis,
j'aime mieux que la pièce ne paroisse point du tout dans
l'Edition de M. Brizet, que de ne pas paroître à la place que
je lui assigne. Faites savoir je vous prie au plutôt votre so-
lution à M. Brizet; parce que je crois qu'il en est déjà là,
et tachez quelle soit conforme à ce que je vous dis icy.

Dès que j'aurai vu vos Panegiriques des Saints, je les prêtay
à M. Formey, sans attendre qu'il me les demandât, ou que vous
me le disiez.

Je vous remercie de la lettre à M. Bourgetat. Il y a bien
des choses que je n'y entends point, mais elle me donne l'idée
d'une dispute assez désagréable. Mandez moy je vous prie com-
ment l'Auteur a été content de son voyage de Wexel, et toutes
les particularités que vous apprendrez sur cela et pour cause.
Je feray copier mon Eloge de M. de Montesquieu et vous l'enver-
ray. La matière a été pour moy encore plus délicate par quel-
ques

ques autres Circonstances, que par celles dont vous me parlez du reproche que luy ont fait les Théologiens; Je ne scay si j'ay irrité les cœurs.

Croyez vous que le Père de Menours et moy sommes les meilleurs Amis du Monde: Il m'a envoyé le III. Tome des Mémoires de son Académie ou est ce Discours dans le quel il m'avoit insulté sans savoir pourquoy, accompagné d'une Lettre des plus gracieuses: Je luy ay répondu sur le même ton, et luy ay envoyé ma Bibliothèque.

J'ay vu dans les Gazettes d'Hollande les avis de l'impression d'un Journal qui paroissent faits pour nuire à l'Édition de La Bruyère; J'en suis bien fâché.

J'ay reçu souvent des Lettres de l'Abbé le Blanc dans le commencement de son séjour à Dresden: Je crois en suite qu'il a boudé contre moy parce que je luy ay déconseillé de venir icy, sur la proposition qu'il m'en faisoit. Ce n'étoit point cependant faute de curie de le voir, ni faute d'amitié pour luy, bien au contraire: Mais c'étoit qu'après le refus qu'il m'en fit il y a 8 ou 9 ans, après les efforts de ces M. imprimés tant de fois, ^{avec des vaines} après s'être fait de d'Argens qui ne pardonne jamais une Ligne ou il est ignoré, un ennemy irréconciliable, après en fin que j'avois introduit icy Coccolin, je ne prevois de ce voyage aucun agrément pour l'Abbé ni pour moy: Il s'est fâché là dessus, c'est encore une injustice et même une ingratitude que je prouve.

À propos de luy, ne m'envoyez point vos Livres sur le Commerce: Dès qu'on ne fait pas de cas en France de celui de M. Hume qu'il a traduit, je ne ferois pas de cas de ceux dont on y fait cas. Vous ne connoissez peut être pas les Essays philosophiques de ce M. Hume? Ils n'ont point paru je crois en françois, et n'y peuvent guères paroître: Je me les suis fait traduire icy: c'est un terrible Livre; Et j'en suis bien surpris que M. Hume n'ait pas une plus grande Réputation hors de son País: Pour moy, quey que

Dans des opinions différentes des Siennais, je le regarda comme
ne cédant en rien à Locke si même il ne le surpasse.

J'ai retrouvé Lafondamina, dont j'étais fort inquiet. Il
retournera cet Automne à Paris. S'il étoit resté en Italie,
j'aurais eu bien envie de l'y aller trouver. Car je crois
temeraire d'entreprendre de passer l'hiver prochain icy.
Un été très chaud ne m'ayant point débarrassé, et crachant encore
tous les jours le sang, j'aurais bien besoin des Sais Méridion-
naux. Et peut être si ma santé se remet après pour entrepren-
dre le voyage, me reverrez vous cet hiver à Paris.

Je vas écrire à M. de Malesherbes pour le Remercier de
son Dilection. Mais souvenez vous je vous prie de tout ce que
je vous ay dit au sujet de la formation des Corps Organisés

A. M.
de Lafondamine
du 15^e Juill. 1755.

Je vous le bien retrouvé M. P. A. et le bien échappé du Vesuvius. J'étois dans une véritable inquiétude. Pour moy je languis toujours icy; et un Eté brulant ne rétablit point le desordre que l'Hyver m'a causé: Je ne sçay si je risqueray de passer le prochain icy. Votre remarque sur la nature du Sol de l'Italie est fort curieuse, et sans doute plus intéressante pour moy et pour bien d'autres que les Provisions de bouche des Anciens Habitans d'Herculaneum qu'on tire de leurs Gruiers, et de leurs Caves: Je ne suis ni surpris que vous ayez fait cette découverte, ni surpris que notre Stine ne l'ait pas faite de la sorte plus que l'ancien Stine ne l'ait pas faite. Car pour notre Moderne il ne voit que ce qu'il veut, et ce qui sert à ses Systemes.

Je vois que la fille Sauvage vous tient à cœur: Je n'ay été fâché qu'aucun de vous, de ce qu'on vous en a attribué icy la relation. Quant au fond de la chose; l'Espritiment est un esprit de goût ou d'instinct qui varie dans differens hommes; chacun doit s'en tenir au sien. Or si l'on en veut donner les raisons, et faire passer son sentiment aux autres, c'est une des choses des plus difficiles et des plus subtiles. Je vous diray donc seulement que j'aimerois mieux croire que M. St. Mad. d'Epinois et tous les Bour^{Champlain}, qu'on nous en a enble eussent menti, ou eussent été trompés, que de croire qu'une Esquimaute ou telle autre Américaine que ce soit âgée de dix Ans ait été trouvée nageant dans nos Viviers sans sçavoir comment elle y est venue. Quant au motif de tout cela, outre qu'on peut l'ignorer, j'en vois après dans l'intérêt de sa Patrie, et dans l'Amour du merveilleux dont la chose icy est la preuve. Mais encore un coup P. A. je n'insiste point sur tout cela, que je ne voudrais pas disputer même à un autre qu'à vous.

Je n'ay rien que par hazard, et par un Officier françois qui me l'a dit icy, l'accident arrivé à M. de Præmunt. Je ne peux pas comme homme y être fort sensible, Comme physicien on ne sauroit l'être trop: C'est un homme qui passe de bien loin la mesure de tous vos-

Médecins français, et de tous les Physiciens de l'Europe: mais
c'est un homme injuste et méchant.

Ce que vous a écrit la Cour de M. d'Aine* est fort injuste
et faux: mais la bonne Dame est bien sujette à cela: Je ne
crois pas auſſy être trop bien avec elle. Quant à l'affaire d'hon-
neur on ne ſait lequel ſe conduiroit le plus mal des deux ad-
versaires.

Bouzet me manda que ſon Edition ſera finie avant la fin
de l'année: Dieu la veuille, et que j'y n'entende plus parler d'im-
preſſion.

Puiſque vous n'avez pas voulu venir avec Mad. La Margrave,
lors que vous ſerés à Veniſe, pourquoy ne pas prendre votre route
par icy: Vous l'allongeriez à la vinté un peu, mais au lieu
de Myſan, et de Turin, vous verriez Vienne, Prague, Dreden
et Berlin: Et ſi vous vouliez vous arrêter à Berlin, vous y
verriez, la Moſe d'un frère du Roy, et y trouveriez beaucoup
d'agremens et de plaisir. Vous y ſeriez commodément chez moy
tout le tems que la Cour et la Ville vous laifſeroient de ſolaciers:
Vous m'aideriez à y paſſer l'hiver, et nous retournerions au Prin-
tems à Paris.

Je lus dans notre Aſſemblée publique l'Eloge de M. de Mon-
teſquieu, et c'eſt à l'eſſort que j'y fis pour cela que j'attribuai
un redoublement de crachement de ſang et une douleur fixe
et ſuivie que je ſens depuis dans la tête: La pièce fut louée,
et l'extrait de ſon Ouvrage ſur la Législation ſ'y trouva.

ſans doute que le titre que j'avois donné à l'origine des
Langues n'étoit pas le vrai titre; et ſur cet Article Boindin
n'avoit pas eu tort: mais je l'avois fait exprès: dans la nou-
velle Edition cet Ouvrage aura le titre qui lui convient.

Croyez vous en bonne foy que notre Monarque ait beſoin
de Croix de St. Lazare pour aſſigner des penſions ſur le Clergé

Catholique? et qu'il ne tiennne qu'à cela pour que j'en eusse? Vous ne vous connoissez guères.

Une Contrariété que j'ai vu dans les Gazettes d'Hollande d'un Libraire qui promet de donner le Livre de la Nouveauté pour 4. florins, me fait craindre pour son Edition. Je n'en serois bien fâché car les lettres que je reçois de lui, et tous ses procédés me le font toujours aimer davantage. Je serois fâché que mon Eloge de M. de Montesquieu priverait le public du sien. C'est lui qui est appelé à ce grand Ouvrage: C'est sa plume qui est capable de le bien achever. Aussi crois je que ma pièce de charnue ne doit point le retenir. Selon ce qu'il m'a écrit c'est une véritable vie de Montesquieu qu'il veut donner, et il faut qu'il l'adonne.

D'Alembert devoit faire aussi cet Eloge, et je crois bien que celui là ne sera pas arrêté par les mêmes considérations. Il est venu voir le Roy à Vêres. Mais je n'ay appris aucune circonstance de cette entrevue.

Savez vous bien que le Père de Menou est mon meilleur Amy? Il m'a envoyé avec une excuse les Mémoires de son Académie sur le second discours corrigé, et dans le quel il dit que les Cassini, les Bernoulli, les Maupertuis découvrent dans la moindre Quantité d'Arcs la démonstration de l'existence de Dieu. Vous voyez comme le grand Prédicateur est au fait de la matière. Cependant comme je suis d'un facile aveu me devant, je leur ay écrit la lettre la plus gracieuse, et leur ay renvoyé ma Cosmologie. Quand on ne me fait qu'un demi tort, je crois avoir obligation.

Ce que je vous ay envoyé au sujet du Pape, n'étoit qu'un cas que la chose vient naturellement, et fut de la plus grande facilité.

Vous avez vu Moutoulat dans notre Académie: Il nous a envoyé son Histoire de la Quadrature qui est un Livre très bien fait et qui promet beaucoup pour l'autre.

J'ai reçu M. C. Gallois votre lettre du 30 Juin avec le reçu de M. Le Moine et celui de M. Durand; Par lesquelles je vois que vous avez fait mes commissions dont je vous remercie. Je vous envoie la Quittance jusqu'à ce jour.

Je n'entends point parler des chansons en Musique que vous devez avoir remis il y a déjà longtemps à M. Motra: Encore moins de la dernière partie des Encyclopedies, ainsi je vous prie d'y rap-
porter, et de le prier de m'envoyer le tout par terre au plutôt. Je suis M. C. Gallois de tout mon cœur. Rff.

A. M. l'Abbé
Porbonnaux
du 21. Juil. 1766.

M.

J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 7. avec le premier envoi des feuilles de mon livre; et deux jours après le second envoi composé aussi de 4 feuilles. J'ay marqué dans mes dernières lettres à M. Brujet de faire un paquet de toutes les feuilles qui lui restoront et de les adresser à M. de Freney Directeur de la Poste à Strasbourg, en le priant de me les envoyer: Il est bon d'observer d'écrire sur l'enveloppe de tous ces Paquets, Papiers imprimés, parce que le Port en est moins cher en Allemagne.

J'ai examiné l'Inscription Lappoune que je joins icy et qui me paroit bien. J'ay marqué sur le modèle de haut et de bas afin qu'on ne la déplace pas comme on l'a fait dans quelques Editions. Je vous prie M. d'y faire faire attention; Je ne vous rappelle point mes excuses; Mais je suis avec bien du respect et bien de la reconnaissance M. Vry.

Au Roy.
du 24. Juill. 1758.

Sire

Voicy encore une lettre qui sera peut-être une importunité;
Mais je sçais du moins ce qu'elle contient, et connois la personne
qui l'a écrite. C'est la femme d'un Avocat au Parlement de Pa-
ris, femme de beaucoup d'esprit qui supplée S. M. de la charge
des Commissions Littéraires. Sire, j'ay pu d'autant moins lui
refuser de vous faire parvenir la lequette que je la sçais capa-
ble de bien s'acquitter de l'employ quelle demande, et que du
moins le desir qu'elle en marque ne devoit déplaire à S. M.
Je seray jusqu'à la mort Sire. S. V. M. D.

A. M.

Frid: Eberh: Boylen
du 28. Juill. 1758.

Monsr.

Sans la maladie qui me retient depuis plusieurs mois, je
n'aurois pas tardé un moment à répondre à la lettre que vous
m'avez fait l'honneur de m'écrire, et d'avoir marqué combien
je prends de part à la peine que vous venez de faire. Je
suis d'autant plus sensible que nous perdons en M. notre Oncle
un bon frère de grand mérite. J'ay l'honneur d'être avec une
parfaite considération M. D.

A. M.

de la Beauvillotte
du 28. Juill. 1758.

Vous pouvez bien croire M. que si je me portois bien, je ne
serois pas si longtemps sans vous écrire. Mais l'Etat ou
je suis depuis 8. Mois et dont l'Etat ne me a point remis, me
prive de tous les plaisirs de la Vie. Je vous salue de votre dernière Lettre
et je vois avec douleur combien j'ai été de temps sans pouvoir y
répondre.

Malgré mon crachement de sang je fis il y a deux mois un
effort pour aller à notre Académie lire l'Eloge de M. de Montesquieu.
Et depuis ce jour là je me suis trouvé toujours plus mal. Je n'en

monrois on dirait avec Martial non poterat tumulo mobilitate
Mori. J'ai vu avec la plus grande sensibilité ce que Lafond,
mine me manda de Rome, et jusqu'où vous poussez la délicatesse
des procédés: Mais M. ce seroit grand dommage s'il seroit
bien fâché qu'une pièce aussi imparfaite que la mienne nous
privât de l'ouvrage que vous avez projeté. En voulant faire
l'Eloge de cet homme illustre, j'aurois fait à sa mémoire
le plus grand tort que je puisse lui faire. Il m'a suffi de lui
donner mes larmes, c'est à vous à le faire connaître à la postérité.
C'est un Ecivain tel que vous qu'il lui faut, c'est une justice
que vous lui devez, et que vous devez à toute l'Europe. Je
vous exhorte donc de tout mon cœur à donner cet ouvrage si
digne de vous: Et il ne fera plus de plaisir que si c'étoit moy
qui l'eusse fait.

Je suis fâché que dans le Sais et les Circonstances où vous
êtes, vous soyez dans un si grand éloignement de Rome. Je
sçay tout le mépris qu'il mérite; mais c'est de ces sortes de
gens qu'il faut le plus éviter la haine.

C'est apparemment à vous que je dois (et ce n'est pas une grande
obligation) que Prémontval se rapproche de moy. Il m'a re-
trouvé comme il m'avoit quitté, porté à lui rendre justice et
service: Et ce qui m'y porte encore davantage, c'est que je vois
qu'il échappe aux persécutions. Les mêmes gens qui ont troué
d'abord que je ne faisois pas assez pour lui, trouvent maintenant
que je fais trop: Mais je ne fais que ce que j'ay fait.

Notre Journaliste épistolaire vous a annoncé et a cessé son
commerce: C'est à dire d'écrire sous cette forme, car il ne cessera
jamais d'écrire. Il ne me reproche point tant cette Cygne con-
tour de rose: Je n'en suis point si vaniteux. Mais j'admire ray
toujours qu'avec de pareilles choses on puisse faire lin & m. b.
Volumen. Si dans vos 14, il y en a 4 de vous, j'en liray sûrement 4.

97
J'ai toujours compté peu sur les souscriptions de Berlin; ma
maladie ne m'a point laissé en état de faire le peu que j'aurois pu
faire pour cela. Je n'en ay trouvé qu'un petit nombre que j'ai
chargé M. Duclaux de prendre à Paris. Mais je vois avec peine
dans les Gazettes que Gasse veut traverser votre Edition. Dites
moy si en effet il y a apparence qu'il vous fasse tort. En fait -
pourtant encore (Bouquet à Lyon) une Edition de mes Ouvrages, et
même fort belle. Elle sera augmentée de plusieurs pièces nou-
velles dont quelques unes sont les fruits de mes derniers séjours
à Rotterdam.

Ci est Automne je puis reprendre après de force pour autre,
prendre le voyage de France, je tâcheray d'y aller: Mais je ne sçay
le quel est le plus dangereux d'entreprendre ce voyage, ou d'attendre
l'hiver icy. D'ailleurs je n'ay presque plus d'amis à Paris, les
uns sont en Hollande, les autres à Rome, les autres sont morts.
En supplées je vous prie M. à ce qui me manque par vos Lettres:
rien ne peut me faire plus de plaisir que d'en recevoir souvent.

Il faut que votre Libraire de Francfort ne vous ait point imprimé.
La personne n'a connaissance de son Edition. Voltaire la peut être
payé pour la supprimer.

Mad: Je n'aurois pas tant tardé à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si la maladie qui me tient depuis l'hiver passé aux abois ne me privoit de toutes les choses qui me sont le plus agréables. Elle ne m'a pourtant point empêché d'écrire au Roy, et de luy dire combien votre correspondance seroit préférable à toutes les autres: Mais S. M. m'a répondu que n'ayant point ou n'ayant que très rarement des emplois à faire à Paris, il n'y étoit plus de Commissionnaire.

Pour moy Mad: je ne saurois vous dire combien je suis sensible à votre souvenir et à votre Amitié. Je vous prie de me les conserver, je les tiens toute ma vie de m'en rendre digne par ma reconnaissance et par le respect avec lequel je suis Mad: &c.

A M
Le Chev: de Sauran
du 28 Juill: 1765.

M. J'ay reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et suis très sensible aux sentiments que vous marquez pour l'Académie et pour moy: Mais les choses n'ayant point changé depuis la première réponse que je vous fis au nom de notre Compagnie, je ne puis vous répéter que les mêmes choses que je vous dis alors: Quel' Académie R^e des Sciences de Paris ayant été une fois saisie de votre affaire, c'est une juste déférence que nous luy devons que de ne nous en pas mêler; et de ne faire aucune démarche qui y ait rapport. Que soit M. si vous n'êtes pas un Centre des Sciences et que vous doutez que l'Académie de Paris n'apporte dans ses Jugements toutes les lumières et toute l'intégrité possibles. J'ay l'honneur d'être avec une parfaite considération M.

A. M.
Courcier
du 23. Juill. 1755.

M. Je vous demanderois pardon d'avoir tant tardé à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et une longue maladie qui dure encore ne m'en avoit empêché. Je ne pouvois même m'informer directement de ce que vous souhaitiez de savoir, parce que M. de Bernesobres est presque toujours dans les Terres, et que sa famille est aussi presque en France. J'ay profité de l'occasion d'un Ecclésiastique de mes amis et de ses siens qui alloit à la campagne pour m'informer de ce que vous souhaitiez savoir. Et voici la réponse que j'en reçois. Je suis avec un respectueux attachement M. de Bernesobres.

A. M.
De Soccey
du 2. Août 1755.

M. L'autruche trouvera chez moi un desys, mais je n'ai, cepté point le don que vous m'en voulez faire. Je la traiteray de mon mieux, pour vous la rendre après la fin de la persécution. J'espère toujours de la clémence du Roy qu'il adoucira la proscription contre la plus honnête espèce d'Animaux que je connois, et sur la Terre sans excepter celle qui se dit raisonnable.

Je suis fort sensible M. à l'intérêt que vous prenez à mon Etat. Je voudrois qu'il me permit d'aller renouveler à Poissy notre ancien genre de vie; et tout dans ce tems ou j'ai reçu une si vive alarme pour l'accident arrivé à M. mais malheureusement au lieu de votre querrie et etc, ma maladie ne fait que recevoir un nouvel accident, c'est une douleur aiguë de bord et de mer, et lourde et fixe dans la tête. J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement M. de Bernesobres.

Je vous prie de parler de moy à l'hôtel
Blumenthal, si l'on s'y en souvient encore.

C'est. On ne sauroit être plus sensible que je le suis à
l'honneur que vous me faites par la belle épître que vous m'a-
vez adressée, et j'aurois dû vous en remercier si ma mauvaise
santé ne m'eût empêché de le faire. Autant que je puis juger de
la Langue Italienne, les 20. ans dont vous me parlez n'ont rien
fait perdre à votre Muse de sa vivacité ni de ses graces. L'esp-
er que je ne puisse prendre que pour des marques de votre Amitié
les choses obligeantes que vous m'avez dites du moy, elle m'a
mis à l'esprit, et il n'y a rien que je ne fasse pour la
meriter ayant l'honneur d'être avec vous la même personne
possible. M. J. J.

A. Mad. Balby
du 4. Août 1768

Je vous prie de vous adresser à M. de Montaigne
de vous envoyer mon élogé de M. de Montesquieu: je vous prie de
vouloir bien y jeter les yeux et l'honneur de vos corrections; et
de l'envoyer ensuite à mon Libraire de Lyon qui l'attend pour
le mettre dans l'édition qu'il fait de tous mes Ouvrages: je vous
prie encore Mad: si vous avez fait quelque changement de
vouloir bien me l'envoyer: pour qu'il fut imprimé icy tel que dans
l'édition de Lyon. Je n'ai reçu aucune réponse de M. de Silanes
joint avec celui que vous avez gardé après la Lettre précédente
que j'avois eu l'honneur de vous écrire, me jette dans de
justes appréhensions. Je vous supplie Mad: de m'en retirer,
mon dévouement et mon respect pour Vous le méritent.

A. Mad:
La Duchesse
d'Aiguillon
du 5. Août 1768

Au Roy
Du 4. Août 1788.

Sire

Je n'ai eu ni la force ni la hardiesse de vous écrire tant que nos alarmes ont duré. Maintenant que mon âme est soulagée, et que j'apprends que votre Majesté est entièrement rétablie, j'ose lui marquer la joie que je ressens. Un accident semblable au vôtre arrivé à Montvigne me faisait frémir. On ne saurait lire le VI.^e Chapitre du 2.^e Livre sans trembler pour un homme qui n'approchoit de S. M. tout au plus que par son esprit, avec quelle frayeur voit-on dans le même danger un Roy qui fait l'admiration de l'Europe! J'espère que cette secousse bien qu'elle n'aura fait qu'endurcir votre Corps et lui donner une nouvelle force: mais permettez nous d'espérer que nous en retirons un autre avantage; et que si rien ne peut forcer V. M. à craindre pour sa vie, et accident du moins la rendra plus attentive à ne pas exposer au caprice d'un cheval le bonheur d'un Grand Royaume. On a dit que les chevaux de tous ceux qui approchoient les Rois étoient ceux qui leur donnoient les plus fidèles Leçons: V. M. n'a besoin que

Je suis Sire

C. H.

J'ay reçu la Lettre que Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire
du 23 du mois passé: avec les feuilles que vous avez eu la
bonté de m'envoyer. Je vous prie de m'envoyer ainsi la suite
à mesure qu'on les tire de la presse. Et le paquet est trop gros
vous pouvez l'adresser à M. de Fresnoy Directeur de la Poste à
Strasbourg le priant de me le faire passer: Je vous seray fort obli-
gé si M. de vous voulez bien y joindre tout ce qui a paru de la que-
relle de d'Alembert avec l'Académie de Lyon. C'est une préven-
tion utile en Allemagne lorsqu'on envoie des imprimés par la
Poste de marquer sur l'Enveloppe que ce sont des imprimés.

Vous m'avez M. par ma Lettre ay jointe ce que je demande
à M. Bonizet, et je vous prie de l'engager à s'y conformer exac-
tement. Il met la Dissertation sur les Corps Organisés et la
Réponse à Diderot à la place que je lui assigne, je payeray
les 4 feuilles perdues, et je vous prie de l'engager à en accep-
ter le remboursement: Autrement il me gênerait beaucoup;
Il ne la peut mettre là, je ne veux point absolument qu'il
en fasse aucun autre usage. J'ai l'honneur d'être avec un
respectueux attachement M. Dn.

A. M. l'Abbé
Bissonnaux
Du 9. Août 1755

A. M. Brisset
du 9. Aout 1785.

Ch.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 14. Juillet avec les dernières feuilles du premier Tome, et les 5 premières feuilles du II. Je suis fâché que ma pièce sur les Corps Organisés soit arrivée trop tard: mais puisque vous me dites que vous attendez ma réponse

1°. Je ne vous point absolument que l'Essai sur la formation des Corps Organisés soit ailleurs qu'à sa véritable place qui est immédiatement après la l'œuvre physique. Il faudra pour cela perdre 4 feuilles déjà imprimées de la Lettre sur la Comète. A la bonne heure; je payerai volontiers 100. cas 4 feuilles, et je vous prie de l'accepter sans façon: les petites dépenses sont une bagatelle, et ce n'en est pas une pour moi que mes ouvrages soient imprimés comme je les veux.

2°. La Lettre sur la Comète trouvera une place plus convenable dans le III. Tome immédiatement après la Relation d'un Voyage au fond de la Lapponie. Et c'est là qu'il faudra la mettre; après que vous aurez fait dans l'ordre des pièces de ce III. Tome le changement que je vous ay marqué dans ma précédente, qui consiste à commencer le volume par les Elémens de Géographie; ensuite mettre la mesure de la Terre; puis la Relation d'un Voyage au fond de la Lapponie, puis la Lettre sur la Comète qui a rapport à ce voyage.

Il y a peut être une autre difficulté qui tient à la Matière de la Dissertation sur la formation des Corps; Et cette difficulté m'en, le répéteroit autant et plus que vous; Ce seroit, si cette Dissertation contenait des idées qui paroissent trop hardies: J'ai je crois satisfait dans ma réponse à Diderot non seulement à ses objections, mais même à toutes celles qu'on pourroit faire, pourvu que le Lecteur soit équitable. Cependant comme je ne

voudrois pas compromettre votre Edition à aucun péril, il faut que
vous soyez informé de ce que M. l'Abbé Trublet m'a écrit
sur cela et de ce que je lui ay répondu. Il me devoit,
comme vous avez un privilège, et que mon approbation
se fera imprimée, je voudrois que l'Essay n'y parut point
compris, et qu'il fut placé comme après coup, à la fin
du 4 Volume.

Voicy ce que je lui ay répondu

J'ay envoyé à M. Bruniot mon Essay sur les Corps Orgas-
més avec une réponse à M. Diderot, pour placer dans mon
II. Tome après la Science Physique, qui est sa place naturelle.
il feroit un très mauvais effet à la suite du IV. Tome tout
Mathématique, et gâteroit l'Edition. D'ailleurs de le
donner là comme une pièce dévouée ou point avouée
paroitroit un tour d'Auteur ou de Libraire, et seroit ce
qui pourroit le rendre le plus suspect, et plutôt nuire que
servir, après que j'ai été tant cité pour l'Auteur, et que vous
avez été cité vous même pour l'avoir fait imprimer.
pour y avoir mis une Préface. Je crois donc M. D. C. Q.
qu'il vaut mieux aller tout simplement, le donner comme une
pièce qui judicieusement examinée n'a rien de reprocher,
fille, que si elle est attaquée, est très défensible, et en effet
a été bien défendue. Toute autre conduite seroit dangereuse,
et après ce que j'ai dit M. Diderot, je crois la publication
à usage de nous est nécessaire. Nous sommes dans un siècle
ou grâce à Dieu on n'est pas scrupuleux. Si cela vous pa-
roit incompatible avec le privilège et l'approbation, ces pièces
ne peuvent elles pas demeurer tacites? Enfin si vous n'êtes
pas de mon avis, j'aime mieux que la pièce ne paroisse
point du tout dans l'Edition de M. Bruniot, que de ne pas

et paraitre à la place que je lui assigne. Faites savoir je vous prie
au plus tôt votre résolution à M. Bruzet.

La somme de 1000 M. est 1°. Que si vous voulez mettre l'Esprit
des corps Organisés à la suite de la Venus Physique, les 4 feuilles
déjà imprimées ou même un plus grand nombre ne doivent pas
vous coûter, j'en payerai la dépense. 2°. Que si elle ne peut être
à je ne sais point quelle soit mise ailleurs. 3°. Qu'en cas qu'on
la mette il faudra ramper la Lettre sur la Comète dans le III^e Tome
à la suite du Voyage au fond de la Laponie. 4°. Qu'en cas que
la pièce ne puisse pas être ou je la veux, vous me promettiez
de ne faire aucun autre usage.

Je vous renvoie la Lettre B. du 1^{er} Tome que vous m'avez
envoyée il y a 10 jours. Et j'attends les autres avec impatience.
Quant au portrait M. n'en ayant je vous prie aucun souci.
Je serois bien fâché que vous fussiez pour cela à aucune dépense,
je que celle que vous jugerez utile pour votre honneur même.
Comme au frontispice les 4 Vers de Voltaire seront beaucoup
plus plaisants que ma figure, il suffiroit que celle-ci fut
écrite par un graveur le premier venu pour avoir seule-
ment occasion de les mettre avec le nom de Voltaire. J'ai
l'honneur d'être parfaitement M. D.

N'oubliez pas dans les Tables des Volumes de faire mention
des changements que vous y aurez faits.

M. Cesar m'a dit que l'Acad. me faisait l'honneur de vouloir
voir mon Eloge du President de Montesquieu, je vous en suis prie
moi-même de le lire. M. J. si je l'avois osé. Le fruit le plus pri-
vieux que je puisse jamais retirer d'aucun de mes Ouvrages
seroit qu'ils pussent plaire à l'Acad. que je ne regarde pas
seulement comme un grand Prince, mais comme l'homme
du Monde dont l'esprit est le plus étendu et le plus juste.

Toutes mes douces la grace. M. J. de lire cet écrit, mais ajou-
tez y celle de le rendre meilleur, et de corriger les endroits
que vous parviendrez à dissuader. J'ose vous demander de ne
permettre la lecture qu'à un seul M. de Blumenthal de l'Acad.
le juge à propos, et non aux personnes qui le fréquentent. Je
voudrais bien qu'avant que mon ouvrage parût dans le Public,
il n'eût point eu d'autres juges: à moins que M. ne daignât
y jeter les yeux Elle-même. Je suis M.

M^{gr}
le Comte Henry
du 11. Mars 1755

A. M. l'Abbé
Friblet du 12.
Nov 1755

Je vous adresse directement ~~celle~~ M. C. A. cette lettre parce qu'il me
tâche qu'elle vous soit rendue; et que je remarque que celles que j'avais envoyés
sous l'enveloppe de M. de Malesherbes ne vous parviennent pas sitôt. Ce
qui me presse c'est de répondre au reproche que vous m'avez fait à l'occasion
de l'Eloge de M. de Montesquieu. Il est vrai que personne ne devoit à
Paris la voir avant vous: Mais mon intention n'étoit elle point qu'il
y fût vu: Mais voyez comme cela s'est fait. Comme j'y étois M. de la
Duchesse d'Aligillon, et rapporte même tout au long une de vos Lettres, j'y
eussé devoir ne point faire imprimer cette pièce sans la lui avoir com-
muniée et sans lui en avoir demandé la permission. Je ne sçay pas
quel hazard je n'ay point encore reçu de réponse, si c'est par le retard
dement qu'produisent les paquets envoyés sans des adresses étrangères.
Voilà donc le fait: une autre circonstance fâcheuse dans laquelle j'y
me trouvais, c'est de ne pouvoir vous envoyer aujourd'hui cet Eloge:
apaisé une copie que je vous destinois à telle elle m'est au fait que
M. le Prince Henry s'en est emparé: on vous en refait une autre
que vous aurez sûrement l'ordinaire prochain adressée à M. de
Malesherbes. Si vous êtes plus pressé de la voir, vous pourriez par-
ler chez M. de Aligillon et assurément elle ne vous refuseroit
pas ce qu'elle a permis à d'autres. Voilà M. C. Abbé je vous prie de m'en
me justifier: et c'est beaucoup de vouloir se justifier lorsqu'on est
dans l'Etat ou je suis et qu'on a une médecine dans le corps. Je ne
sçay qu'y mettre pour qu'il aille mieux. mais je vous aime de tout mon
cœur.

P.S. Quant à l'imprimerie à Paris séparément d'autres œuvres, si
on le faisoit je voudrois que ce fut absolument tel que je l'ai prononcé.
Ayez soin d'envoyer chez M. de Malesherbes, pour retirer votre paquet qui
partira l'ordinaire prochain.

Rien Mad: ne pouvoit tant me flatter que l'approbation que vous avez bien voulu donner à mon éloge de M. de Montesquieu. Si j'ai réussi à le peindre, je ne le dois qu'à la vivacité avec laquelle tout ce que j'ai vu chez vous est présent à mon cœur. Et si tout ce que vous me dites est exagéré, j'aime mieux le devoir à votre bienveillance qu'au mérite de mon ouvrage. Puisque vous jugez Mad: qu'il doive voir le jour avant l'Édition de Bernier, et que vous n'y avez fait que le petit changement dans votre lettre, mais rien à la Société, j'expose en Mad: j'en ay envoyé une copie à M. l'abbé Trublet qui prendra chez cela vos ordres.

J'ai eu autant mon amour propre en vue que la gloire de M. de M.: en citant votre Lettre. d'ailleurs, je n'aurois jamais pu faire si bien s'il n'eût été que vous y dites qu'en la citant précisément dans les mêmes termes. Vous avez beaucoup Mad: ces Lettres que vous appellez négligées, sont les véritables Lettres; Les autres ne sont que des Ouvrages d'esprit toujours destinés pour le Public, et les traits naïfs de Mad: de choignent luy ont autant coûté que les pointes à l'Édition: Plus on aura de supériorité, et plus on se négligera dans ses Lettres. J'ai fait la même réflexion que vous sur toutes celles que j'ai reçues de M. de M.: comme ouvrages d'esprit elles ne paroissent pas dignes de l'auteur de ses Ouvrages, comme Lettres elles sont toutes très dignes de luy. C'est bien selon mon cœur que je l'ai loué. C'est encore une Obligation Mad: que je vous ay de m'avoir fait lire à M. de Mauropas: Je vous prie de me faire ^{lire} (ou plutôt) à M. le Duc d'Aiguillon. Continuez Mad: vos bontés pour moy, jamais elles ne tomberont sur personne qui les reporte avec plus de respect ni plus de reconnaissance.

E. L.

Les nouvelles de la Guerre et les raisons qui me paroissent indispensables de la fuir, m'affligent pour l'humanité et pour ma pauvre Sœur qui a des 3 fils sur la mer. Pour moy je ne sçay encore que c'est le plus téméraire dans l'état où je suis d'entreprendre un voyage de 300. Lignes, ou d'entreprendre de passer l'hiver.

St. Mad: La Duchesse
d'Aiguillon
du 19. Aout 1758.

A. M. l'Abbé
Dissenneaux
du 12 Août 1755

M. J'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 30. du mois passé avec les 4 feuilles E. F. G. H. du 1^{er} Tome pour les quels je vous rends de très humbles graces. Je vous en rends encore par les lettres de d'Alambert et du Père Solomas que M. l'Abbé Trublet m'a renvoyées. Vous avez raison de trouver que M. d'Alambert a poussé trop loin la sensibilité. C'est le péccat des jeunes Auteurs; je me souviens d'avoir été offensé. ~ J'extrait de quelques uns de mes Ouvrages tout ce qui sembleroit aujourd'hui les Journalistes: Rien n'est si utile pour la République de la vie que d'avoir épluché une bonne fois toutes les injures que la haine et l'envie peuvent suggérer.

Voicy ce que l'Abbé Trublet me dit dans sa lettre du 30. Juillet: Je me rends à tout ce que vous me dites sur votre Esprit sur les Corps Organisés, et j'en avertiray en conséquence à M. Bouquet, ou du moins le lui feray dire par M. l'Abbé Dissenneaux. Vos intentions seront donc suivies de: Cela joint M. à ce que j'écrirais l'autre jour à M. Bouquet n'aura pas manqué de le déterminer à placer mes Corps Organisés là où je le désire. Car selon la lettre du 14. Juillet il attendoit ma réponse pour se déterminer.

Il ne me point envoyé de modèle de l'espèce pour le frontispice qu'il a plu à M. de Malesherbes de ne vouloir accorder qu'à moy. Mais ~~je n'en ai pas~~ celle y suffit. Je voudrais bien cependant M. que vous vous assurassiez que M. Bouquet exécuteroit exactement tout ce que je lui ay prescrit pour cette Edition. Quant aux feuilles qui deviendront inutiles, je vous prie de m'en garantir sans faire aucune difficulté pour en recevoir le remboursement. Je compte vous envoyer au premier jour, ma Préface du 1^{er} Tome. On ne peut pas à brève M. plus heureux, des avis erras que je vous cause, ni plus reconnoissant des bontés

que vous voulés bien vous donner pour moy: Je les mé-
rite du moins par l'attachement et le respect avec les
quels je suis M. de V.

P. S.

Traitez moy la grace de me rappeler de temps en temps au Souvenir
de votre Eminence.

M. de

A. M. & Co. Paris
Henry du 14 Août

Je suis bien flacci si le petit Ouvrage que j'avois envoyé à
V. A. R. a eu le bonheur de luy plaire: quoy que je n'attribue
qu'à vos bontés pour moy la plus grande partie de cette approba-
tion, Elle m'en devient par la même plus précieuse.

Les Mémoires que M. de Montesquieu devoit dans son voyage de
Hongrie n'ont point été imprimés. Et V. A. R. a le Dialogue entre
Eucrates et Silla, le Lyfimaque et la Défense de l'Esprit des Loix,
avec ce qu'elle me marque, elle a tout ce qui a paru de M. de Mon-
tesquieu.

M. de Niquillon me manda que M. de Caumont fait imprimer
les Lettres Persanes avec les changements que son Père a lais-
sés. Qu'il paroitra une nouvelle Edition de l'Esprit des Loix corrigée
par la correction, et qu'en ou préparé déjà une autre ou la correction
sera corrigée. M. de Montesquieu fera bien du bruit et bien longtemps.
C'étoit réellement le plus grand homme que j'aye connu, le plus
Universel, et le plus parfait dans notre Nation.

Pour tomber de la jusqu'à moy dont V. A. R. a la bonté de de-
mander des nouvelles, je viens d'espérer encore une Bourasque
(mille) d'une fièvre qui m'a passé emporter: mais depuis 7 jours
je suis mieux. Jusqu'au dernier moment de ma vie, je salue tou-
jours avec la sincérité d'un mourant dans la plus grande
admiration et la plus profond respect. M. de V. A. R. & Co.

M. l'Abbe'
Fribourg du 19 Août
1755

Voici M. et C. A. ce que je vous promis l'autre jour, que la maladie, ni les occupations dont je suis accablé ne me feroient point différer de vous envoyer. Vous l'aurez peut-être déjà vu si vous avez voulu profiter de ce que je vous disois dans ma dernière Lettre. Mad. la Duchesse d'Orléans, qu'on m'a enfin répondu, et voudroit que cet Eloge parut avant l'édition entière de mes Ouvrages: Vous me paroissez être du même avis; et cela me détermine tout éminemment à le laisser paroître; mais j'écris que pour faire un petit Livre ou une brochure raisonnable, il faudroit y joindre nos trois autres Eloges de M^{rs} de Ruysseing, de Borch et du Comte d'Artois qu'on ne pourroit pas tout à fait appeler des Principes ou des Saints. Si vous jugez tout cela à propos, et à l'égard du Public, et à l'égard de M. Bruzet et à mon égard, disposez en sans attendre ma réponse, soit pour le monter qu'il se voit, soit pour les 4 ensemble à cette condition sine qua non, qu'il ne soit rien changé à aucun de ces pièces, que le mot que Mad. la Duchesse d'Orléans veut ajouter à sa Lettre sur laquelle elle a droit: Veu aux Lettres du Président. Ce mot elle ne l'avoit point oublié, mais j'avois pris la liberté de le retrancher, aimant comme vous savez les Jésuites malgré tout ce qu'on peut faire le P. Castel et le P. de Menoua: Vous avez voulu voir la Lettre de celui cy et ma réponse, je vous les envoie, mais n'en faites point d'usage. Je vais répondre à votre Lettre du 30. à laquelle je n'eus pas le temps de répondre l'autre jour.

Les Lettres qui se croient sont un moindre inconvénient, que d'être trop longtemps sans en recevoir, surtout pour les vôtres. J'attends l'année Littéraire que vous m'en annoncez. Quant à la Lettre du Chevalier de Mambert aux Académiciens de Lyon ne leur font pas grand honneur.

Vous auriez eu M. et C. A. raison de trouver mauvais que personne eût vu mon Eloge avant vous, mais à présent vous savez comment cela s'est passé j'espère que vous ne me trouverez pas ce tort.

Je pense comme vous sur les Ouvrages de Tremontail: Ces
Ouvrages n'ont pas laisé de luy attirer une espèce de persécution
des Orthodoxes, icy où on n'est rien moins qu'Orthodoxe, mais on l'en
est envieux et jaloux comme me ailleurs.

Je croyois la traduction due ^à disant du Dr de Saint maux bon
et suffisante, mais je n'entends point après l'Anglois: il seroit à
souhaiter qu'un Ouvrage aussi singulier fut bien traduit dans
notre langue s'il étoit possible, mais j'en suis sûr qu'il est impossible.
Sans doute Diderot seroit l'homme pour traduire les *Essays* phi-
losophiques de Herme puis qu'il ne les a pas faits. Mais dans ce
chaos même je ne vois pas qu'ils puissent paraître en France.
Ce M. Herme verse le poison des plus grands philosophes, avec
les agréments de Lucrece, et le scandale de La Mettrie.

N'oubliez pas de dire au cher Nicole combien je suis sensible
à son amitié et combien je l'aime. Je ne sais pas encore si je seray
en état de suivre ses conseils et les vôtres.

J'ai envoyé à M. Bruget la leçon de mon Privilège.

J'ai annoncé à M. Formey la nouvelle dont vous me chargez, et
il la traite en philosophie, ou du moins en science accoutumée à ces
sortes d'accidans. Je n'ay d'autre part au Programme sur le mouvement
diurne de la Terre, que d'avoir préféré ce sujet aux autres qu'on me
présentoit.

Croyez moy ce n'est point par vénerie que M. de Fontenelle fait
venir le Capucin: C'est par la suite presque nécessaire de la vie, dont
la dernière période, aussi bien que la première, confond avec tous les
autres hommes dont la vie même a paru la plus différente. Et croyez
vous en bonne foy que M. de Fontenelle ait eu des motifs d'incrédibi-
lité différents de ceux que tout le monde a? et quand on a papé à
faire une profession après ouverte de ne pas croire, le tems où il
étoit dangereux de paroître ne pas croire, pourquoy dans les der-
niers momens, ou la chose ne peut plus être d'aucune im-

portance joueroit on la comédie! Voilà ce que c'est que nos Philosophes, ils voudroient dans ces derniers moments mêmes ne rien perdre d'une fausse estime, et cependant mettre leur Ame en sûreté.

Les préparatifs de guerre, et les raisons qu'on a de la faire m'offlent, gent: mandez moy ce que vous en saurez.

P. L.

Je joins ici la copie de la Lettre de M^{de} d'Aiguillon afin qu'en cas que vous la voyiez, comme je la lui dis, et que vous vous ajustiez avec elle pour faire paroître mon Elog, vous sachiez ce qu'elle m'a écrit.

Vous auriez entendu parler sans doute d'une chute de cheval, qu'a faite notre Roy: quoy que fort violente elle n'a eu rien de mortel, mais elle m'a fait beaucoup de malheur. Voyez ce que M^{de} m'écrivait quelques jours après sur cela. Je vous l'envoie pour calmer les Alarmes on l'en pourroit être, n'en faites aucun autre usage, c'est à dire n'en donnez point de copie.

A. M.

Barnoulli
du 23. Août 1755.

Jay reçu M. C. A. votre lettre du 26 du mois passé. Je ne saurois assez vous remercier des soins que vous vous êtes donnés pour vous procurer un bon Effortement; Et je ne doute point que le succès ne dépende à notre avantage: mais je vous avoue que je commence à être surpris de ne point recevoir de réponse de M^{de} Huber. Je l'ai écrit aussi qu'après tant de voyages et une absence si longue, il cherchoit encore à la prolonger comme je le vois parce que vous me dites de la proposition que vous a fait son Père. Je vous avoue que je serois fâché que toute cette affaire tournât comme quelques autres m'ont déjà tourné. Selon ce que vous m'avez mandé M^{de} Huber devoit être icy en Septembre: S'il a besoin d'y venir, il lui conviendrait encore plus qu'à moy qu'il y arrivât au plus tôt. Je pourray bien si ma Santé le permet partir d'icy avant l'hiver et il ne seroit pas indifférent pour M^{de} Huber de me y trouver ou de ne m'en pas trouver.

17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100
101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150
151
152
153
154
155
156
157
158
159
160
161
162
163
164
165
166
167
168
169
170
171
172
173
174
175
176
177
178
179
180
181
182
183
184
185
186
187
188
189
190
191
192
193
194
195
196
197
198
199
200
201
202
203
204
205
206
207
208
209
210
211
212
213
214
215
216
217
218
219
220
221
222
223
224
225
226
227
228
229
230
231
232
233
234
235
236
237
238
239
240
241
242
243
244
245
246
247
248
249
250
251
252
253
254
255
256
257
258
259
260
261
262
263
264
265
266
267
268
269
270
271
272
273
274
275
276
277
278
279
280
281
282
283
284
285
286
287
288
289
290
291
292
293
294
295
296
297
298
299
300
301
302
303
304
305
306
307
308
309
310
311
312
313
314
315
316
317
318
319
320
321
322
323
324
325
326
327
328
329
330
331
332
333
334
335
336
337
338
339
340
341
342
343
344
345
346
347
348
349
350
351
352
353
354
355
356
357
358
359
360
361
362
363
364
365
366
367
368
369
370
371
372
373
374
375
376
377
378
379
380
381
382
383
384
385
386
387
388
389
390
391
392
393
394
395
396
397
398
399
400
401
402
403
404
405
406
407
408
409
410
411
412
413
414
415
416
417
418
419
420
421
422
423
424
425
426
427
428
429
430
431
432
433
434
435
436
437
438
439
440
441
442
443
444
445
446
447
448
449
450
451
452
453
454
455
456
457
458
459
460
461
462
463
464
465
466
467
468
469
470
471
472
473
474
475
476
477
478
479
480
481
482
483
484
485
486
487
488
489
490
491
492
493
494
495
496
497
498
499
500
501
502
503
504
505
506
507
508
509
510
511
512
513
514
515
516
517
518
519
520
521
522
523
524
525
526
527
528
529
530
531
532
533
534
535
536
537
538
539
540
541
542
543
544
545
546
547
548
549
550
551
552
553
554
555
556
557
558
559
560
561
562
563
564
565
566
567
568
569
570
571
572
573
574
575
576
577
578
579
580
581
582
583
584
585
586
587
588
589
590
591
592
593
594
595
596
597
598
599
600
601
602
603
604
605
606
607
608
609
610
611
612
613
614
615
616
617
618
619
620
621
622
623
624
625
626
627
628
629
630
631
632
633
634
635
636
637
638
639
640
641
642
643
644
645
646
647
648
649
650
651
652
653
654
655
656
657
658
659
660
661
662
663
664
665
666
667
668
669
670
671
672
673
674
675
676
677
678
679
680
681
682
683
684
685
686
687
688
689
690
691
692
693
694
695
696
697
698
699
700
701
702
703
704
705
706
707
708
709
710
711
712
713
714
715
716
717
718
719
720
721
722
723
724
725
726
727
728
729
730
731
732
733
734
735
736
737
738
739
740
741
742
743
744
745
746
747
748
749
750
751
752
753
754
755
756
757
758
759
760
761
762
763
764
765
766
767
768
769
770
771
772
773
774
775
776
777
778
779
780
781
782
783
784
785
786
787
788
789
790
791
792
793
794
795
796
797
798
799
800
801
802
803
804
805
806
807
808
809
810
811
812
813
814
815
816
817
818
819
820
821
822
823
824
825
826
827
828
829
830
831
832
833
834
835
836
837
838
839
840
841
842
843
844
845
846
847
848
849
850
851
852
853
854
855
856
857
858
859
860
861
862
863
864
865
866
867
868
869
870
871
872
873
874
875
876
877
878
879
880
881
882
883
884
885
886
887
888
889
890
891
892
893
894
895
896
897
898
899
900
901
902
903
904
905
906
907
908
909
910
911
912
913
914
915
916
917
918
919
920
921
922
923
924
925
926
927
928
929
930
931
932
933
934
935
936
937
938
939
940
941
942
943
944
945
946
947
948
949
950
951
952
953
954
955
956
957
958
959
960
961
962
963
964
965
966
967
968
969
970
971
972
973
974
975
976
977
978
979
980
981
982
983
984
985
986
987
988
989
990
991
992
993
994
995
996
997
998
999
1000
1001
1002
1003
1004
1005
1006
1007
1008
1009
1010
1011
1012
1013
1014
1015
1016
1017
1018
1019
1020
1021
1022
1023
1024
1025
1026
1027
1028
1029
1030
1031
1032
1033
1034
1035
1036
1037
1038
1039
1040
1041
1042
1043
1044
1045
1046
1047
1048
1049
1050
1051
1052
1053
1054
1055
1056
1057
1058
1059
1060
1061
1062
1063
1064
1065
1066
1067
1068
1069
1070
1071
1072
1073
1074
1075
1076
1077
1078
1079
1080
1081
1082
1083
1084
1085
1086
1087
1088
1089
1090
1091
1092
1093
1094
1095
1096
1097
1098
1099
1100
1101
1102
1103
1104
1105
1106
1107
1108
1109
1110
1111
1112
1113
1114
1115
1116
1117
1118
1119
1120
1121
1122
1123
1124
1125
1126
1127
1128
1129
1130
1131
1132
1133
1134
1135
1136
1137
1138
1139
1140
1141
1142
1143
1144
1145
1146
1147
1148
1149
1150
1151
1152
1153
1154
1155
1156
1157
1158
1159
1160
1161
1162
1163
1164
1165
1166
1167
1168
1169
1170
1171
1172
1173
1174
1175
1176
1177
1178
1179
1180
1181
1182
1183
1184
1185
1186
1187
1188
1189
1190
1191
1192
1193
1194
1195
1196
1197
1198
1199
1200
1201
1202
1203
1204
1205
1206
1207
1208
1209
1210
1211
1212
1213
1214
1215
1216
1217
1218
1219
1220
1221
1222
1223
1224
1225
1226
1227
1228
1229
1230
1231
1232
1233
1234
1235
1236
1237
1238
1239
1240
1241
1242
1243
1244
1245
1246
1247
1248
1249
1250
1251
1252
1253
1254
1255
1256
1257
1258
1259
1260
1261
1262
1263
1264
1265
1266
1267
1268
1269
1270
1271
1272
1273
1274
1275
1276
1277
1278
1279
1280
1281
1282
1283
1284
1285
1286
1287
1288
1289
1290
1291
1292
1293
1294
1295
1296
1297
1298
1299
1300
1301
1302
1303
1304
1305
1306
1307
1308
1309
1310
1311
1312
1313
1314
1315
1316
1317
1318
1319
1320
1321
1322
1323
1324
1325
1326
1327
1328
1329
1330
1331
1332
1333
1334
1335
1336
1337
1338
1339
1340
1341
1342
1343
1344
1345
1346
1347
1348
1349
1350
1351
1352
1353
1354
1355
1356
1357
1358
1359
1360
1361
1362
1363
1364
1365
1366
1367
1368
1369
1370
1371
1372
1373
1374
1375
1376
1377
1378
1379
1380
1381
1382
1383
1384
1385
1386
1387
1388
1389
1390
1391
1392
1393
1394
1395
1396
1397
1398
1399
1400
1401
1402
1403
1404
1405
1406
1407
1408
1409
1410
1411
1412
1413
1414
1415
1416
1417
1418
1419
1420
1421
1422
1423
1424
1425
1426
1427
1428
1429
1430
1431
1432
1433
1434
1435
1436
1437
1438
1439
1440
1441
1442
1443
1444
1445
1446
1447
1448
1449
1450
1451
1452
1453
1454
1455
1456
1457
1458
1459
1460
1461
1462
1463
1464
1465
1466
1467
1468
1469
1470
1471
1472
1473
1474
1475
1476
1477
1478
1479
1480
1481
1482
1483
1484
1485
1486
1487
1488
1489
1490
1491
1492
1493
1494
1495
1496
1497
1498
1499
1500
1501
1502
1503
1504
1505
1506
1507
1508
1509
1510
1511
1512
1513
1514
1515
1516
1517
1518
1519
1520
1521
1522
1523
1524
1525
1526
1527
1528
1529
1530
1531
1532
1533
1534
1535
1536
1537
1538
1539
1540
1541
1542
1543
1544
1545
1546
1547
1548
1549
1550
1551
1552
1553
1554
1555
1556
1557
1558
1559
1560
1561
1562
1563
1564
1565
1566
1567
1568
1569
1570
1571
1572
1573
1574
1575
1576
1577
1578
1579
1580
1581
1582
1583
1584
1585
1586
1587
1588
1589
1590
1591
1592
1593
1594
1595
1596
1597
1598
1599
1600
1601
1602
1603
1604
1605
1606
1607
1608
1609
1610
1611
1612
1613
1614
1615
1616
1617
1618
1619
1620
1621
1622
1623
1624
1625
1626
1627
1628
1629
1630
1631
1632
1633
1634
1635
1636
1637
1638
1639
1640
1641
1642
1643
1644
1645
1646
1647
1648
1649
1650
1651
1652
1653
1654
1655
1656
1657
1658
1659
1660
1661
1662
1663
1664
1665
1666
1667
1668
1669
1670
1671
1672
1673
1674
1675
1676
1677
1678
1679
1680
1681
1682
1683
1684
1685
1686
1687
1688
1689
1690
1691
1692
1693
1694
1695
1696
1697
1698
1699
1700
1701
1702
1703
1704
1705
1706
1707
1708
1709
1710
1711
1712
1713
1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737
1738
1739
1740
1741
1742
1743
1744
1745
1746
1747
1748
1749
1750
1751
1752
1753
1754
1755
1756
1757
1758
1759
1760
1761
1762
1763
1764
1765
1766
1767
1768
1769
1770
1771
1772
1773
1774
1775
1776
1777
1778
1779
1780
1781
1782
1783
1784
1785
1786
1787
1788
1789
1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800
1801
1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025
2026
2027
2028
2029
2030
2031
2032
2033
2034
2035
2036
2037
2038
2039
2040
2041
2042
2043
2044
2045
2046
2047
2048
2049
2050
2051
2052
2053
2054
2055
2056
2057
2058
2059
2060
2061
2062
2063
2064
2065
2066
2067
2068
2069
2070
2071
2072
2073
2074
2075
2076
2077
2078
2079
2080
2081
2082
2083
2084
2085
2086
2087
2088
2089
2090
2091
2092
2093
2094
2095
2096
2097
2098
2099
2100
2101
2102
2103
2104
2105
2106
2107
2108
2109
2110
2111
2112
2113
2114
2115
2116
2117
2118
2119
2120
2121
2122
2123
2124
2125
2126
2127
2128
2129
2130
2131
2132
2133
2134
2135
2136
2137
2138
2139
2140
2141
2142
2143
2144
2145
2146
2147
2148
2149
2150
2151
2152
2153
2154
2155
2156
2157
2158
2159
2160
2161
2162
2163
2164
2165
2166
2167
2168
2169
2170
2171
2172
2173
2174
2175
2176
2177
2178
2179
2180
2181
2182
2183
2184
2185
2186
2187
2188
2189
2190
2191
2192
2193
2194
2195
2196
2197
2198
2199
2200
2201
2202
2203
2204
2205
2206
2207
2208
2209
2210
2211
2212
2213
2214
2215
2216
2217
2218
2219
2220
2221
2222
2223
2224
2225
2226
2227
2228
2229
2230
2231
2232
2233
2234
2235
2236
2237
2238
2239
2240
2241
2242
2243
2244
2245
2246
2247
2248
2249
2250
2251
2252
2253
2

A.M.
 De La Boissière
 Du 23. Août 1765.

Votre lettre M. et l'intérêt que vous prenez à Machault me flattent infiniment; Je vous assure que je suis tout à fait desolé de ne vous en avoir rien dit. Si les moyens en pouvoient faire la compensation je ne serais pas en vostre due. Machault est toujours fort chancelant, cependant elle est un peu mieux depuis quelques jours. Et si je puis me dispenser d'aller en France je m'en dispenserai, les voyages de 300 à 400 lieues pour changer d'air sont trop pénibles et ne s'accordent pas avec ma petite fortune. J'aurai toujours jusqu'à la fin de l'Automne quelqu'occupation sur Machault qui devoit bien se décider de manière ou d'autre.

Je vous enverrai mon Éloge de M. de Montesquieu dès que je le pourrai. Mais M^{re} le P^{re}mier Henry a voulu avoir la seule copie au quel qui m'en a flât et il ne m'est pas facile d'en faire faire une autre. parce que mes brouillons ne sont pas déchiffrables et qu'il faudra la dictée. Je l'avois envoyé à M. le duc de Siquillon parce qu'elle y étoit citée, et selon ce qu'elle me manda j'en ai tiré la première à Paris avant l'Édition de M. Bruiet. Je vous le rapelle M. c'estoit grand dommage que cette pièce nous privât de ce que vous pouviez faire pour un homme qui en étoit si digne et qui le meritoit de vous. Je vous le donne de pour sa Mémoire, et pour qu'on n'ait pas à me s'approcher de luy avoir fait un si grand tort. Il n'y a rien dans mon Écrit qui puisse vous servir, ni même je crois dont vous ayez la répétition à briser. C'est un Extrait Sec et dur de s'ouvrages de M. de Montesquieu. Si j'avois le don de penser de s'choix, ses nuances et profondes, la sècheresse de mon style leur feroit perdre tout leur mérite. Voyez donc combien je dois sentir votre amitié dans ce que vous me dites que vous voulez mettre quelques uns de mes Ouvrages parmi vos Classiques. Dans le choix que vous voulez faire de la lettre sur la sècheresse, je ressens encore votre main vengeresse, car vous faites combien cette pauvre lettre fut mal traitée quand elle parut. Je ferois bien de l'avis de La Fontaine pour vous conseiller plutôt la sècheresse sur tout avec les changements que je fais à la nouvelle Édition ou je retranche tout ce qui chutoit le calcul. Vous n'avez jamais eu de raison de dire que vous ne l'entendiez pas, mais maintenant vous n'en auriez pas même le prétexte. Enfin M. si vous gatez vos Classiques vous y

pouvoir meure quelque chose du mien; je sens qu'il n'y a rien qui puisse tant flatter l'amour propre que de se trouver dans un ouvrage comme le vôtre, et l'obligation que je vous en dois avoit.

Roënz forme une terrible entre prise de vouloir soutenir une guerre contre M. Eulot. Il m'oublie, tant mieux pour luy et pour moy, s'il continue ses sottises tant pis pour luy, je n'y serai guères sensible. Quant au tort que peuvent faire ces injures à nos personnes et à nos ouvrages, je le crois bien petit, et peut-être même crois-je qu'il n'y a qu'à y gagner. Quant au procédé, je connois après les hommes, et en fais après peu de cas pour n'en pas être offensé. Si la chose en valoit la peine, alors j'ajusterois le temps de vous raconter en détail le procédé de Roënz avec moy, tout accoutumé que vous êtes à voir des indignités et des noirceurs, vous en seriez étonné. Vous seriez étonné d'avoir un homme qui regardoit comme une fortune que je l'eusse placé chez Mad. Duchâtelet, et à qui j'avois rendu tous les services possibles de l'aisé et entraîné à écrire contre moy par Roumier et d'au à balle. et après m'avoir donné des louanges exagérées et rempantes dans les traductions Allemandes qu'il avoit fait de mes ouvrages, chercher à détruire mes ouvrages, et me traiter comme vous avez été. Moy qui pouvois luy celer ses propres éloges, les services que je luy avois rendus, et tous les témoignages d'une conduite odieuse tant à l'égard de Mad. Duchâtelet qu'à mon égard. Malgré tout cela M. comme on dit qu'il n'est pas sans crédit dans le Palais où vous êtes, je vous conseille fort de le ménager.

Vous m'avez écrit un peu sur ce que vous m'avez dit de votre Edition. Cependant j'aurais toujours que les Libraires ne vous jouent quelque tour: On ne sauroit prendre un plus vif intérêt que celui que je prens à tout ce qui vous regarde.

Sans doute je voudrai de la Puella; et je vous prie de m'en envoyer par le Chariot de Liffle 2 Exemplaires des qu'elle paraitra. Quant au docteur Danting, je crois qu'il sera plus facile de lui donner 10 Exemplaires à 10 Ecus qu'à 100 Exemplaires à 1 Ecus. Je prie vous que cette Edition soit complétée, et que tous les hautes dont on m'a dit qu'il y avoit jusqu'à 14 y soient.

Ma maladie, et nos vacances m'ont empêché de proposer M. de Cassellan dans notre Académie. Voilà vos vacances finies et votre amitié pour luy ne me la fera plus différer.

B

A. M. Herbert
du 23 Août 1755.

Il m'est bien doux M. de recevoir des marques d'amitié d'une
femme que j'ai toujours autant aimée et estimée que vous. Je sens
tout le prix de celle que vous me donnez en me dediant un Livre
qui ne sauroit manquer d'être bon: Et puis que vous voulez me
faire tant d'honneur, je n'ai garde de le refuser: Mon D'Adieu flattera
toujours l'Amour propre, mais la vôtre flattera mon cœur. Je vous en
rends donc mille grâces et attends avec impatience votre Livre que
vous pouvez envoyer à M. de Fresney Directeur de la Poste à Strasbourg
pour me faire passer.

Je pourrais bien vous voir cet hiver à Paris: ma santé qui a été
cruellement dérangée l'hiver passé n'est point encore rétablie; mais si
elle me permet d'entreprendre le voyage je voudrais bien m'aller mettre
à couvert de l'hiver prochain. et je vais en France j'en'y trou-
verai personne que j'aime tant à voir que vous, et je tâcherai d'en profiter.
On ne sauroit être avec un attachement plus tendre que je le suis
M. et C. A. Votre Dm.

B. P.

Mille respects à Mad: Herbert, Vous voyez la mandante souvient M: Bondrey
rapellez moy je vous prie dans son souvenir et dans son amitié

Faites moy le plaisir d'envoyer ce paquet chez Freron qui demeure auprès
de chez vous dans la maison de M. Liore Distillateur: mais qu'on ne dise
point d'où il vient ni par qui il est envoyé. Cela m'importe.

M. et Cher Confrère

A. M.

Permettez moy de m'adresser à vous pour vous prier de ma ti-
rer d'inquiétude, depuis plus de 5 mois j'attends des réponses de
M. le Comte de Treslan à un grand nombre de Lettres que je luy
ay écrites, et depuis 5 mois il garde un silence dont je ne puis
deviner la cause: Ser s'il luy étoit arrivé quelque accident, ce n'est
pas un homme sur le sort du quel le public puisse être incertain, et
je l'aurois appris par les Gazettes.

Mon impatience est d'autant plus grande que je suis tourmenté
par un soldat dont les Intérêts sont morts auprès de Paul, et dont
j'avois sollicité les intérêts à M. le Comte de Treslan; qui avoit
accepté de s'en charger: Faites moy la grace M. de luy parler, de le
prier de me dire en quoy j'ai pu mériter cet oubli si subit de sa
part, et de me mettre en l'état de répondre à ce pauvre garçon qui est
sage, se conduit bien, et mérite qu'on s'intéresse pour luy.

Le F. de Monvieux et moy sommes actuellement les meilleurs
amis du Monde: et j'en suis fort aise car je l'ai toujours estimé
personnellement et estime tous ceux de sa Robe: Ce ne pouvoit être
qu'un mal entendu; ou un mal lu qui m'avoit attiré sa disgrâce,
après la je vous prie de mes Vœux.

Si j'ose vous en prier M. toutes les fois que vous en trouverez l'oc-
casion, je vous prie de me mettre aux pieds du monarque adorable
dont vous êtes le si digne Ministre. Je vous prie aussi de me rappeler
au souvenir de M. le Comte et de Mad. la Comtesse de Boesfeld. Le plaisir
que j'ay de les voir à Nancy et le coup que j'ay l'honneur de faire
chez eux me sont toujours présents. Je suis M. et C. Et. avec un
respectueux attachement. &c.

P. S.

Dites moy je vous prie ce qu'est devenu M. de Lagotin si vous le
savez

Au Duc
de Deux Ponts
du 28 Aout 1755.

M^{8^e}

Si j'avois connu l'éloignement de V. A. S. pour les Rois dans
ses Etats, je n'aurois point donné à M. de Finck la Lettre que V. A.
a reçue avec tant de bonté. La permission qu'elle lui accorde m'en
est d'autant plus sensible, et je ne saurois M^{8^e} trouver de termes
pour vous en marquer ma très humble reconnaissance. L'Esperance
qu'on reçoit de V. A. S. tout d'un prix bien différent de toutes les
autres: celles des autres Princes peuvent obliger, mais les vôtres
remplissent le cœur. C'est dans ces sentiments que j'ai reçu
toutes celles qui ont précédé celle cy, et dans le désir extrême de
pouvoir m'en rendre digne. Je la suis M^{8^e}, si on peut l'être par le
plus entier dévouement et le plus profond respect, avec lesquels
je suis M^{8^e} V. A. S. Lettre d'off.

A. M.
de Finck.
du 28 Aout 1755.

M. Je vois par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire
les bontés de M^{8^e} Le Duc de Deux Ponts. j'y suis d'autant plus sensible
que vous et moy les partageons. Je suis également flatté de la bien-
veillance de V. A. S. et de l'idée d'avoir pu vous rendre quelque
service. Mais M. je vous conjure de continuer de vous rendre
digne de la protection et de prendre bien garde de vous laisser
entraîner à des procédés sur les quels un malheureux usage abus
peut être vos semblables, mais qui n'en est pas moins odieux
et indigne d'un bon homme. J'espère M. que M^{8^e} le Duc n'aura
point à se repentir de l'exception qu'il a faite en votre faveur à la
résolution qu'il avoit prise: et je me tiendray heureux d'avoir trouvé
cette occasion de vous marquer le respectueux attachement avec
le quel j'ai l'honneur d'être M. &c.

P. S. Voici une lettre que je vous
prie de remettre à V. A. S.

J'ai reçu M: la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je vois avec beaucoup de plaisir que vous vous disposez à vous rendre ici. Nous nous étions flattés de vous voir arriver avant la fin du mois ou nous entrons, selon ce que vous aviez promis à M: Bernoulli; mais je vois que vous ne vous proposez de partir que vers ce temps là: Je vous prie du moins M: de ne pas différer plus longtemps votre départ; non seulement pour l'envie que nous avons de vous voir ici, mais parce que je pourrais bien faire un voyage en France et que quelques ordres que je pourrais laisser ici il conviendrait qu'il y fût encore lorsque vous y arriveriez, et que j'arrangeasse moi même votre établissement. J'ai écrit à M: Bernoulli que l'Académie vous rembourseroit de tous les frais de votre voyage, et ce n'est pas pour les épargner, mais pour arriver plus promptement, que si vous ne craignez point la Mer, je vous conseillerois de vous embarquer à Londres pour Hambourg, où vous pourriez vous rendre ici commodément dans 3 petites journées.

Je vous serai très obligé de m'apporter la Lunette que je vous ay demandée, si vous jugez que G. Verres sçait mieux que S. prénner la à G. Je vous prie d'y ajouter une autre Lunette seulement à 2 Verres dont l'oculaire soit comme, des plus longues dont on se serve en Angleterre.

Je voudrais bien encore M: quelque petit Astrolabe dont le Diamètre ne pût pas 6 ou 7 pouces, de ceux qu'on tient suspendus à la main pour prendre aussi exactement qu'un si petit Diamètre le compasse, la hauteur du Soleil: Il y en a de différentes constructions qui par cette hauteur montrent assez facilement l'heure; mais je vous laisse à choisir celui que vous jugerez sur tous ceux de cette grandeur. Et il n'y en a point de faits, car on ne se sert plus guères de ces instrumens, vous pourriez prendre à la place un de ces petits Anneaux Astronomiques suspendibles de 5 ou 6 pouces

A. M.
Huber, du 30
Mout 1755

de Diamètre, avec les quels on trouve à-peu-près l'heure; en Cuivre
ou en Argent, mais proprement exécuté. J'ay l'honneur d'être
parfaitement M. V. &c.

A. M.

Fillet de Troye
le 30. Aoust 1755.

M.

Je n'ai rien que depuis peu de jours la lettre que vous me
faîtes l'honneur de m'écrire du 17. May avec vos deux Remarques:
l'importance de la matière, et la manière dont ils sont écrits leur
méritoient le succès qu'ils ont obtenu. Je les ay remis à notre
Académie, qui les a reçu avec reconnaissance: Et pour moy M. je
puis vous assurer qu'on ne sauroit être plus sensible que je le suis à
votre politesse et aux choses obligeantes que je trouve dans votre Lettre.
J'ai l'honneur d'être parfaitement M. V. &c.

A. M. l'abbé

de Blanc
le 30. Aoust 1755

Je viens de recevoir M. et C. A. votre lettre du 4. qui m'a fait beaucoup
de plaisir, je vous avoue que j'avois été un peu surpris que vous eussiez
quitté l'Allemagne sans me donner le moindre signe de vie, et que je ne
savrois à quoy l'attribuer: Car je ne pouvois croire que le conseil
que je vous avois donné de venir ici dut vous avoir déplu: J'avois autant
envie de vous y voir que vous pouviez en avoir d'y venir, mais je vous avois
eu en confiance ce qui auroit pu y rendre votre séjour moins agréable
que nous ne l'aurois souhaité. Nous ne savons ici aucun détail
de la manière dont le Roy de Pologne en a usé avec vous, et vous n'au-
riez fait un véritable plaisir de me le mander par la part que je prends
à tout ce qui vous intéresse.

Je crois bien comme me vous que l'Epître de M. Laquet opéra qui vous la
Eroge, et parceque vous qui vous y connoissez mieux que moi la croyez
et par la Remarque que vous faites que si elle étoit d'un autre, il
l'auroit publiée. Cuy même, au lieu que tant de luy ses amis ont

A. A.
du 30

cherché à la supprimer. Au reste il y avoit dans la copie que me donna M. Daquet vers la fin, des endroits inintelligibles, ou fautes & fautes expri-
mées; Je crois bien que si cette Epître parvenoit à certaines oreilles, il
pourroit s'en trouver plus mal encore qu'il ne s'est trouvé jusqu'ici
des autres sottises qu'il a faites. On écrit de Geneve qu'il vient encore
d'y être brûlé. On me manda d'ailleurs que saquette est imprimée,
ce qui la fera brûler partout où elle paroitra. Enfin il fait tout ce qu'il
peut pour me vanger de lui.

Je vous suis fort obligé de m'avoir fait connoître de M. Hume. C'est
assurément un des plus grands esprits que je connoisse. Je crois vous
avoir dit que j'en étois fait traduire icy des Essais Philosophiques,
qui m'ont charmé. Mais quelques morceaux que j'ai déjà lus de ses
Essais Politiques & moraux me charment encore davantage. A un Elandois
homme de lettres M. Grierfon qui est icy me dit qu'il y a de lui des prin-
cipes de morale supérieurs encore. Que c'est dommage que tous ces ou-
vrages n'aient pas un Traducteur tel que vous! Et croyez vous que dans
ce siècle on nous sommes vous neussiez pas pu très bien les traduire,
aut il fallu y mettre quelques petites notes explicatives? Je vous ex-
horte fort à traduire des Stuarts, mais j'aurois mieux aimé que vous
eussiez traduit ceci. Il y auroit bien un malheur, si l'histoire écrite par
un tel homme n'étoit pas fort supérieure à celle de Thoiras.

Depuis que l'ami Lafondamine n'est plus à Paris, je n'en sais plus,
que plus de nouvelles. Dans tous les tems je cherirois votre commerce
mais dans celui-ci j'en aurois besoin et vous prie fort de m'écrire si vous
avez le tems. Car je vois icy tout le monde plus instruit que moy du Litté-
raire de la France. J'ai été fort sensible à la marque d'amitié que notre
ami Herbert me donne: Je l'en ay remercié, et il doit avoir reçu déjà ma
recon. Il peut faire un fort bon ouvrage parce qu'il a l'esprit fort net et
fort juste. Adieu M. et C. A. on ne sauroit vous aimer plus que je le fais ni être
avec plus d'attachement Vostre &c.

De si mille amitiés je vous prie à notre C. A. M. Dousdin.

A. M. Brizet
du 30 Aout 1788.

J'ai reçu M. Le Doyen des R. feuilles H, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, du II. Tome avec votre lettre du 12. Je croyois selon votre Lettre du 14. Juillet que vous accueilliez ma proposition pour y ajouter outre à l'égard de l'Essay sur les Corps Organisés; et étoit en conséquence que j'avois écrit mes dernières lettres à M. l'Abbé Lefebvre de la Rivière et à vous: mais je vois qu'il n'est plus temps; et qu'il est impossible de le placer après la Dénus. Quant à la mettre ailleurs, c'est ce que je n'ai voulu point absolument: Il y a donc prié de me le renvoyer avec le premier paquet de feuilles imprimées. J'exige de vous M. que cet Ouvrage ne paroisse point sous aucune autre forme: Peut-être avec quelques additions pourra-t-il quelque jour former un Volume.

Je suis bien aise que vous ayez reçu l'Eloge du Président de Montesquieu, et que vous l'ayez inséré à sa place, c'est à dire dans le III. Tome immédiatement après l'Eloge du Maréchal de Richelieu. J'espère aussi que vous aurez fait à ce même III. Tome le changement que je vous ai demandé, qui étoit de le faire commencer par les Eléments de Géographie, de mettre ensuite la Relation du voyage fait par ordre du Roy, au Palais National, ensuite la Relation d'un voyage au fond de la Sibirie et d'avoir égard à marquer ce changement dans la Table.

Voici M. enfin l'Essai de Propos de l'Essai de Cosmologie, que vous avez la bonté de mettre à la place de la Préface que j'avois faite, et dont vous voudrez bien que je vous indemnise: Je vous laisse à juger le quel sera le mieux de la mettre en Italique ou en Caractère Romain: Mais je vous prie d'en faire déposer l'impression et de m'en envoyer les feuilles desquelles seront tirées avec celle de la fin du Volume.

Voici deux Nouvelles pièces que je vous prie aussi de joindre aux Volumes aux quels elles appartiennent si elles arrivent à temps. Ce sont des Epitres Dédicatoires qui doivent être, celle à M. du Roure à la tête du II. Tome et celle de M. l'Abbé Trublet à la tête du III.

Mais ces deux Epîtres m'engagent à faire un petit change-
ment dans celle à M. de Lafondamine qui est à la tête du IV. Tome.
C'est au premier Paragraphe où j'avois dit, J'ai dédié une partie
de mes Ouvrages à ces Amis si difficiles à trouver, je vous
dédie l'autre, il faut effacer cela et mettre à sa place, J'ai dédié
les autres parties de mes Ouvrages à l'avis de ces Amis si difficiles
à trouver, je vous dedie celle-ci. N'oubliez pas je vous prie cette
correction.

J'envoyay dans ma dernière Lettre à M. l'Abbé Porpoineux la
Copie du Privilege je souhaitte M. qu'il vous soit utile, mais j'en
véritablement fâché, de ce qu'il vous en coûte pour mettre une figure
dans votre Livre. J'ai l'honneur d'être parfaitement. R. V. on

P. P.

Je vous prie de me répondre à cette Lettre aussitôt que vous l'aurez reçue,
directement et sans attendre l'envoy des feuilles, et de me marquer si tout
ceci est arrivé à temps, et si vous avez fait la correction à l'Epître de M.
de Lafondamine.

M:

J'espère enfin que voici la dernière importunité que je vous en
causeray, je vous prie de vouloir bien remettre à M. Bruzet les
pièces cy jointes, et la Lettre que je lui écris. Par la quelle vous ver-
rez que l'Esprit des Corps Organisés n'ayant pu être placé où
je voulois qu'il fut, je ne veux point absolument qu'il soit ailleurs,
et prie M. Bruzet de me le renvoyer.

Je vous prie M. de vouloir bien remettre vous même sur ce que
M. Bruzet fasse les petits changements dont je lui parle cy:
Et sur tout pour qu'il mette au Avant Drapeau à la place de la Préface
qui doit être absolument supprimée: Je vous prie M. de vouloir
bien lui en payer les frais dont je vous feray rembourser d'ici

M. l'Abbé
Porpoineux
Du 30 Aout 1755.

que vous voudrez bien me dire ce que c'est, Vous pourriez aussi dire
actuellement les titres sur M. l'Abbé Trublet avec lequel j'ai un petit
compte. Je fais toujours pénétrer de toutes vos Bontés et avec autant
de reconnaissance que de respect.

P. P.

Vous ferez plaisir de vous envoyer l'autre jour la copie du Privilège.

A. M. l'Abbé
Trublet du 2. Sept.
1755

C'est pour vous excuser M et C. A. la réception de votre dernier
paquet que vous m'avez envoyé le 11. d'Aout et qui ne m'est parvenu qu'avan-
hier et pour vous en remercier: J'avois reçu dans leur temps les deux envois
précédents et je ne sçay comment j'avois oublié de vous le dire. J'ai en-
voyé aussitôt à M. Formey le Traité du Beau: Il est malade lui et sa
femme, et comme je suis malade aussi il y a longtemps que nous ne
nous sommes vus. Je n'ai pas eu le temps encore de lire les petites
brochures qui accompagnoient l'année littéraire, mais pour cette année
littéraire je l'ai parcourue et il me semble qu'elle devinera.

L'Épître de Voltaire sur la campagne avoit été déjà imprimée ici
avec la réponse. On vient d'y joindre une nouvelle aventure qui lui est
arrivée à Genève et ainsi de même de lui que les autres, qui lui a fait demander
au Roy la permission d'aller à Hochstadt qu'il a obtenue. Mad. de Duchesne
d'Angoulême m'a mandé qu'on a tant qu'on veut de copies de sa Puella à
Paris; on dit ici qu'elle est déjà imprimée. Croyez vous que ce soit par lui
ou par d'autres?

Je lis l'Eloge des Sauvages de Rousseau: L'excellent écrivain! ou est-il,
et que fait-il?

J'en aurais reçu le Paquet qui je vous envoyai le 19 de ce mois à l'adresse
de M. de Montesquieu: J'ai reçu encore une lettre de Mad. d'Angoulême qui
me propose de faire imprimer mon Eloge séparément: Si vous et elle
croyez que cela convienne, je vous ai déjà mandé que je m'en rapportois

à vous. J'ai envoyé ces jours passés à M. Bruzet un avant
propos pour mon *Essai de Cosmologie*, que j'ai fait avec beaucoup
de soin. C'est le seul plaisir que j'aye dans ma maladie, que de
travailler avec après de liberté d'esprit, mais c'en est un. J'ai
joint à ce que j'ai envoyé à M. Bruzet un petit mot que je vous
adresse à la tête du III^e Tome, ce n'est en vérité M. et L. A. qu'une
partie de ce que je pensais. Mes Corps Organisés sont arrivés trop
tard pour pouvoir être placés là où je les voulois, et ils n'entreront
point dans cette édition.

Les affaires du Clergé et du Parlement vont devenir inquiètes par
de plus grands intérêts: Je ne sais pas comment on peut imaginer
un plan dans lequel on évitât la guerre: après ce qui vient de se
passer dans l'Amérique! Tout cela m'afflige et par rapport à
l'humanité et par rapport à ma pauvre sœur dont la vie de-
pend de trois fils qu'elle a sur la Mer. Adieu M. et L. A. c.
M. l'Abbé Poissonneaux tire sur vous quelques petites sommes. Je
n'ai pas besoin de vous prier de la rembourser: Vous prendrez de
notre Ami Duverger toutes les petites dépenses que je vous enverrai.
Adieu M. et L. A. je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S.

On a répandu ici depuis quelques jours que M. d'Argenson étoit
hors du Ministère, fait Duc et Gouverneur de M^{te} le Duc de Bourgogne.
Seroit-il possible que dans la situation où sont les affaires
on se privât d'un tel ministre? Dites moy je vous prie ce
que en est.

A. M.
Le Cardinal

Rapporté, du 2.
Septemb. 1755.

M. le Cardinal Lucini desira que son nom parut dans les Papiers de
notre Académie; notre Académie souhaita aujourd'hui que V. E. veuille bien
que son nom les décore. Cette compagnie distinguée de toutes les autres com-
pagnies du même genre par l'attention singulière qu'en grand Roy lui donne,
par les ouvrages mêmes de sa plume dont il daigne enrichir ses Mémoires, n'en
auroit déjà nommé M. par acclamation, si elle l'eût osé faire avant que
d'en avoir obtenu votre permission. Mais il ne seroit pas juste que votre
Éminence déquité la privât d'un homme qui s'il étoit un simple parti-
culier appartiendrait à toutes les Académies. Je porta donc la voix de la vérité
à V. E. notre usage est fort éloigné de cette démarche, c'est une exception
que; mais le cas est unique aussi. Je suis avec un très profond respect:

P. P.

Offerois je supplier V. E. de se mettre
aux pieds, et de me rappeler au souvenir
de sa sainteté, dont les grâces que j'en ay
reçues sont toujours présentes à mon cœur.

M. L. E. Le Roy

A. M.

de la fondamine
du 1. Septemb. 1755.

Je n'ai rien qu'hier M. C. A. 31. du mois votre lettre de B. malgré
le calcul que vous m'avez fait sur le temps que les lettres de Rome doivent
mettre en chemin, cela me fait une véritable peine dans le desir et le
besoin ou je suis toujours de vos lettres. Si elle y met aussi longtemps
à vous parvenir, elle pourroit bien ne vous plus trouver à Rome. Je vois
bien qu'il me faut renouer à l'espérance de vous voir ici, mais je vois
avec plus de douleur encore que la principale raison que vous m'en
donnez est vaine et stérile sur quoy puis que vous me faites l'honneur de
vouloir avoir mon avis que je crois vaut bien celui des Médecins je
vous dirai 1°. Que je m'étonne que vous croyiez que l'effet du Mercure
peut provoquer la salivation dépende de trouver ou de ne pas trouver
dans le corps une matière vénérique. Je suis persuadé que cet effet est
entièrement indépendant, mais qu'il dépend de quelques autres
circonstances peu connues, ce système d'une matière morbifique
réellement existante dans le corps sur laquelle opèrent les spécifiques

soit pour la corriger soit pour la dissipet; soit pour l'évacuer, tant à la
grosse phisique, ou à une politique inventée pour tromper ou trau-
quilliser le malade. Un homme va chez Morand ou chez Solit porter les
inquiétudes d'une Dorote qu'il n'a point. Ces M^{rs} sont pas toujours
après l'herbe ou après cruaux pour luy faire éprouver un remède
dangereux, mais ils sont toujours après intérêts pour ne pas vouloir
le laisser aller. Ils le frotent avec de la pommade pour les lèvres, la
salivation ne vient point, et ils assurent le malade que le Morand a
détruit ou n'a point trouvé l'ennemy. Je crois aussy qu'il peut y avoir
des cas ouquoy qu'on ait très bien laderole, on ne pourroit jamais ex-
ter la salivation par les frictions: Cela comme je vous ai déjà dit
dépend de quelques autres circonstances, et peut être que la leçon de la pommade
y a beaucoup de part. Je ne crois donc point que vous ayez fait à
Naples soit une démonstration: mais les symptômes de votre mal me
font croire que c'est un véritable rhumatisme: car si c'étoit la goutte
je croirois que la Voisine que vous observez depuis si longtems auroit
absolument calmé les douleurs. Or ce genre de maladie posé, il me
semble que c'est de toutes celles que la Médecine ne sait point guerir, celle
qu'elle sait le moins guerir! Mais on m'en donne que c'est celle on l'on peut
tous les jours espérer la guerison de la Nature: Et qu'après quelques peti-
tes attentions à faire sur soy que l'expérience enseigne, il n'y a
absolument qu'à s'en remettre à l'ordre des choses.

Le principal remède à ce mal comme à tous les autres est la gaieté
ou du moins la tranquillité: Et ce n'est pas à moy à l'ordonner, ni à dire
où il se peut prendre: Mais quelque fois on donneroit aux autres
des conseils meilleurs que ceux qu'on prend pour soy. Ce penchant
continuel que vous avez à dormir me déplaît auor plus que les dou-
leurs que vous sentez: Et je voudrois que vous fissiez tout votre possi-
ble pour vous en guerir. Les causes les plus ordinaires de cette maladie
sont la tristesse ou la trop grande chaleur: Je voudrois donc que si vous
ne pouvez pas bannir l'une, par les plaisirs, et la dissipation, vous

la suspendre par quelque étude intéressante. Et pour la dette j'aimerois mieux retarder la cessation des douleurs rhumatismales que de me laisser accabler par une abstinence trop sévère. J'aimerois mieux vous conseiller de boire que de vous laisser dans cet état que je hais et que je crains parce que je le connois. Voilà M. C. C. ce que je pense de vous: je n'ai consulté aucun Médecin, parce que je ne les consulte pas pour moi, et qu'après tout l'intérêt n'est pas différent. Et vous voulez cependant l'avis de vos docteurs d'Allemagne passez-moi l'histoire bien détaillée de votre maladie, et je vous dirai ce qu'ils en pensent.

Je crois que je prendrai le party de passer ici l'hiver et de me sceller hermétiquement dans ma chambre. Je suis malade à Boulogne, mais je n'aime point Paris, et ne trouve point de repos à St. Malo. Votre Amy Bombarda en parle bien à son Aïse sur les conseils qu'il me donne dans les lettres qu'il vous écrit. Je pense fort comme lui sur les Académies sur les emplois, sur les décorations, sur les affaires, et donne à tout cela peut être encore moins de prix que lui: mais délesté de tout cela, il lui reste 20 ou 30000 £ de rente.

Je crains toujours que les Libraires de Hollande ne fassent grand tort à la Bodemulle: Il n'a trouvé que 10 ou 11 souscriptions icy. Plus je le connois plus je l'aime et l'estime. Voltaire après avoir fait une Epître où il chantoit la tranquillité et la liberté de Genève vient de s'y faire de vilaines affaires, et y a dit mille choses brûlées. Il est sûr qu'il a demandé au Roy la permission d'aller à St. Jean d'Acadie pour s'entretenir avec M. le Maréchal des grandes qualités de sa Majesté et la gloire. On dit qu'on va voir sa petite imprimée, les auteurs disent qu'il y en a déjà ici des exemplaires.

La Fortune m'afflige pour toutes sortes de raisons, parmi lesquelles il y en a de trois pe. fautes qui concernent mes projets. Et cependant elle me paroît inévitable. Il me semble que nous la recommencerons de la plus mauvaise grace du monde. Après avoir été trompés, pris, battus, et qu'il ne paroît pas qu'on soit en état d'en entreprendre la

vengence. Depuis la paix toutes les Nations de l'Europe ont
fait provision d'Argent, de Honneur, et de Discipline; et il me semble
qu'on n'a fait en France que des Livres, des Opéras, des Comédies, et
des Scierations, C'est dans la douleur d'un Citoyen et non dans l'at-
tente d'un grandeur que je vous parle.

Je vous remercie du détail que vous me faites des deux Jé-
sus Méseurs de Terre. Mais vous n'avez peut-être pas remarqué
que vous ne me dites plus un mot de la longueur qu'ils ont trouvée
au degré. L'Abbé de la Haye s'est cru grièvement offensé par la men-
tion de M. Euler dont je vous avais envoyé l'extrait. Et nous a écrit
des Lettres fort lamentables sur cela et un mémoire que nous im-
primerons parmi les nôtres. Mais M. Euler n'a fait que ce que font ceux
qui construisent des Tables d'après des quantités données, son Mé-
moire a déjà paru dans notre 1^{er} Tome, et fait partie d'une Trige,
nouvelle. Elle est si bonne qu'elle est un bien bel Ouvrage.

Quand vous passerez à Venise, ou vous verrez sans doute notre
Excellence, je vous prie de m'en envoyer ici la continuation
des extraits des Actes de Lippiz qui ils ont imprimés, dont je
vous envoie les 7 premiers Tomes in 4^{to} sous le titre d'Opuscula
ou nia Actes Evangelicorum Lippiz infesta. Je voudrais avoir aussi
l'édition de la Bible qu'ils ont faite d'après ce Manuscrit, qu'ils
prétendent avoir déterré chez un Bohémien, et que vous me disiez
ce qu'on pense de cette histoire.

Je vous prie de remettre cette Lettre à M. le Cardinal d'Espagne.

Et faire mes amitiés à M. de Marchal.

P. S. de ma main.

M.

A. M.
dit. bien
du 1^{er} sept. 1755.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'en ai fait part à l'Académie. Elle vous est fort obligée de la confiance que vous avez dans ses lumières. Elle verra avec plaisir vos découvertes dès que vous les aurez publiées, elle saura la justice qu'elles méritent. Quant à vous les demander d'avance, et faire aucune convention pour la communication du Secret, elle ne regarde point les Problèmes de Géométrie comme des secrets pour lesquels on fasse aucune convention ni auxquels soit destiné aucun autre prix que la gloire de les avoir résolus et l'estime publique. C'est dans ces sentimens que nous nous intéressons à votre découverte et que j'ai l'honneur d'être. M. Dorr.

Monsieur Mon J^{te} Conf.

A. M. le Comte
de Trespan
du 1^{er} sept. 1755.

Je ne vous demande plus de m'écrire puisque depuis plus de trois mois je ne puis avoir de réponse à mes lettres, je vous demande seulement de me faire savoir ce que je dois répondre à ce soldat dont vous m'avez promis de prendre les intérêts, et dont je vous avais envoyé la procuration. Vous m'avez fait lui annoncer qu'il pourroit compter sur quelque Containe d'écus: Il me tourmente, et il a raison, et je ne sais que lui dire. Il soupçonne que je lui ai trompé: Cela est d'autant plus embarrassant, que ces sortes de gens dans ce Pais cy s'adressent directement au Roy. Et ce n'est qu'à une prière que j'ai jusqu'ici obtenu Gombert. Je vous prie M. le J^{te} Conf. de me tirer de cet embarras, vous le devez à la justice, à la famille, et à mes sentimens pour vous. Dorr.

M. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire A. M. L'Abbé
avec la Mémoire que vous m'avez envoyée. M. Euler et moy avons été de la fausse
également surpris du chagrin que vous témoigniez de ce qu'il a dit du 8. Sept. 1755
des Dimensions de la Terre dans sa Trigonométrie Ellipsoïdique.
Il avoit cru qu'au contraire vous seriez très content de son Examen
des Mesures, et de ce qu'il faisoit de la vôtre. Il n'a eu assurément
dessein de blesser qui que ce fut, et dans l'examen qu'il a fait de
différentes mesures il n'a eu en vue que de tirer les conclusions
les plus justes ou les plus probables. Luy et moy et tout ce qu'il
y aura de Mathématiciens ou de gens raisonnables, auront re-
cours à tout, avant que d'en venir à croire l'irrégularité de la figure
de la Terre, ou l'inégalité de ses deux hémisphères. Ce fut ainsi
que tous ceux qui savoient les règles de l'assentiment malgré
toutes les mesures des Académiciens de Paris qui donnoient toujours
la Terre allongée, la crurent toujours applatie.

Cependant M. on ne vous refusera point d'insérer votre Mémoire
parmy les Nôtres: nous n'aurons jamais aucune de ces petites par-
tialités indignes des Académies, et n'usurons jamais de ces peti-
tes représailles dont l'usage de la vôtre nous mettroit en droit d'user.
Nous ne cherchons que la vérité, et moy en particulier à vous con-
vaincre de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur
d'être M. V. B

M. ma maladie et les vacances de notre Académie m'avoient A. M.
empêché de vous donner plutôt des marques du cas que je fais de Altmann
votre recommandation: Ce n'a été que dans nos deux dernières du 6. Sept. 1755
Assemblée que je me suis vu de pour proposer M. de Couston
qui fut reçu jurey, je voudrois M. trouver quelque autre occasion de
vous marquer combien je suis reconnoissant de toutes les marques
d'Amitié que vous voulez bien me donner.

On parle ici de nouvelles aventures arrivées à Voltaire. Ce n'est pas dans un Pais ou la Religion et les mœurs sont aussi respectées que dans le vôtre, qu'il devoit fixer son séjour. Vous me ferez plaisir si vous voulez bien me raconter avec exactitude ce qui en est. Car on s'y amuse toujours lorsqu'on parle de cet homme. Je suis avec un véritable attachement et un véritable respect M. D. J.

A M.
de La Fontaine
du 8. Sept. 1755.

J'ai l'honneur de vous donner avis M. que l'Académie vous a nommé jeudi passé pour remplir une de nos places d'Académicien. J'ai vu avec le plus grand plaisir la justice que l'Académie vous rendoit et je ne suis pas moins sensible à celui de vous avoir pour confrère. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. D. J.

A M.
de La Beaumelle
du 8. Sept. 1755.

Vous me faites grand plaisir de m'écrire M. et je vous prie de le faire le plus souvent que vous pourrez, et replacez moy l'Académie qui est perdue dans les Eglises de Rome, et dont je me vois de lettres que tous les mois. Nous avons reçu votre protégé, et je vous en envoie la Lettre d'avis pour lui remettre; il y avoit longtemps que je savois qu'il souhaitoit cette place, l'intérêt que vous prenez à lui, m'a ouvert les yeux sur son mérite. Je remettray dans 4 jours à M. Brosette son Diplôme, et mon Eloge de M. de Montesquieu. Je vous les aurais bien envoyés directement, mais je crains que le port en fût trop cher, et je suppose que M. Brosette a quelque voye pour vous faire tenir les paquets.

Voltaire s'est fait encore de nouvelles affaires à Genève? Il a déjà mandé au Roy la permission d'aller à Rouchatel ou l'on dit qu'il a dessein de demeurer. Dès que la pucelle paroitra en Hollande je vous prie de m'en envoyer les deux Exemplaires que je vous ai demandés.

Mais d'acquiesce ma meinde qu'on en a à Paris tant qu'on veut de
Copies pour l'Lois. Cet Ouvrage je crois achevera de le faire
propre de France, mais il est bien heureux que les autres dont
il a été l'auteur ou l'occasion n'aient pas paru, il n'auroit plus
pu paroître nulle part.

Vous me raptez et me faites grand plaisir dans ce que vous
m'écrites que malgré les mauvais tours des Libraires vous gagnez
encore 30000 francs sur votre Edition. vous me parlez comme
si vous étiez sur le point de retourner à Paris, Dites-moi je
vous prie quand ce sera, Adieu M. aimez-moi toujours et écrivez
moy souvent.

On m'a dit que votre Ami Lagues vanoit de faire un certain
Ouvrage ou il est question de vous, de Voltaire et apparemment
de moy, vous devriez avoir un peu l'oeil sur ce qu'il donne au
Public.

Dans le moment je reçois d'un M. Zimmermann une grosse
lettre de M. de Haller, celui là n'attend pas à être mort pour se faire
louer. Il me luy manquoit que ce dernier trait d'amour propre;
plusieurs autres ont passé par ses mains.

Je n'ai lu l'Eloge des ouvrages que depuis 4 jours, et n'en j'ai
mais non lu qui m'ait fait plus de plaisir. Non seulement j'en
admire l'esprit et le style, mais je suis presque partout de son opi-
nion: il y a quelques réflexions sur les langues que j'avois fait
avant que cet Ouvrage eut paru et peut-être avant que l'auteur
l'eût fait. Elles sont dans une Dissertation que vous trou-
verez dans ma Nouvelle Edition, dont l'abbé Trublet m'a fait de
grands éloges.

A M.
de Formey
du 6. Sept. 1755.

M. J. n'ai reçu que depuis 2 jours la lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire du 4 du mois passé avec le paquet que vous
avez bien voulu m'envoyer. J'ai toujours de nouvelles grâces à vous
rendre pour ce soin que vous voulez bien vous donner dans ma petite
correspondance. J'en ay encore pour l'intérêt que vous voulez bien
prendre à ma santé qui en offre après avoir été fort dérangée
l'hiver passé ne s'est point encore remise, et recoit déjà de nouveaux
désordres de celui ou nous allons entrer. Je suis avec une reconnaissance
sans fin et un respectueux attachement. M. J.

A M. Armand
de St Albine
du 6. Sept. 1755.

M. et C. Amy

Notre Académie vient de vous donner une preuve de son estime,
mais je ne pourrai jamais vous dire combien je suis charmé
de vous avoir pour confrère. L'Etat misérable ou je suis depuis
l'hiver passé ne m'a point empêché de me trouver aux Assemblées
de l'Académie pour vous proposer, et vous donner ma voix. Et vous
recevrez incessamment votre Diplôme qui seroit déjà expédié sans
la maladie de M. Formey. Je ne laisserai jamais échapper aucune
occasion de vous renouveler les témoignages de cette estime et
de cette amitié que je conserve depuis si longtemps, et avec laquelle
je feray toute ma vie M. et C. Conf. V.

Voilà M. C. et jll: Conf. un petit paquet que je vous prie de vouloir bien faire parvenir à notre nouveau Confrère M. de Bernoud. C'est une occasion de vous dire combien votre dernière lettre m'a fait de plaisir en m'apprenant la bonne santé de M. le Comte d'Argenson: puisse l'elle persévérer aussi longtemps que dureront les besoins qu'on a la France; j'y mets icy en long terme.

Il est vrai que Mad: La Duchesse de Chaulne m'a tenu qu'on m'ait amitiés dans mon dernier voyage, et m'avait promis de me les conserver: Cela a abouti à n'avoir pas répondu à une lettre que je lui écrivis il y a 7 ou 8 mois. Les sortes de choses autrefois me surprenaient.

Je suis déjà aux prises avec le nouvel hiver sans être fatigué du mal que m'a causé l'hiver passé. Adieu M. C. et jll: Conf. les sentiments que je vous ai vus seront toujours les mêmes.

A M.

Baudouin
du 9 Sept. 1785.

M.

Depuis la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, le même Amy pour qui vous aviez envoyé de la Guinée de Luzerne m'a prié de vous en demander encore 100 lb. et de la faire expédier par le premier vaisseau qui partera à l'adresse de M. Hoeft Agent de M. Br. à Hambourg en lui en donnant avis.

Je vous prie aussi M. de vouloir bien joindre au vin et au cydon que je vous envoie l'autre jour une caisse des meilleurs fruits que vous puissiez trouver à Rouen comme me l'ont dit de Boucholien et Rouettes &c. Et si le vin était déjà part, de m'envoyer encore cette caisse à l'adresse de M. Hie à Hambourg en lui en donnant avis à lui et à moi pour me faire passer au plus tôt.

Je lui adresse aujourd'hui une grosse pierre d'Aimant fort précieuse pour vous la faire parvenir. Des que vous l'aurez vue M. je vous prie de vouloir bien l'envoyer à Paris à M. Anselme Directeur de la Compagnie des Indes.

Je

J'ai plus que des excuses à vous faire sur toutes les im-
portunités que je vous cause, et à vous assurer du respectueux
attachement avec lequel je suis. M. D. M.

Q. M.
L'homme machine
du 23. sept. 1755

M. J. n'ai rien que de précis pendant jours la bierre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire m'a fait avec l'avis de M. de Haller que vous avez
bien voulu m'envoyer. Et je vous rends bien des graces pour toutes les
choses obligeantes que votre lettre contient. J'avois déjà lu la traduction
que vous avez faite de la Dissertation sur l'opportunité, et je me métonnois
point qu'on l'eût attribuée en France à M. de Haller si M. de Haller écrit
dans votre langue avec autant d'élégance et de pureté que vous. Quant
à ce que vous dites M. dans la vie de M. de Haller que vous avez vu des
jours qui m'avoient attribué l'homme machine de la biotrie, je n'a vois
jamais oui dire qu'il y eut sur la Terra personne qui m'en eût été l'Au-
teur. Ceux qui pourroient ainsi ne connoitroient ni ma manière de
penser ni ma manière de raisonner, ni ma manière d'écrire. Personne
n'a plus méprisé cet ouvrage que moy, et M. de Haller auroit mieux fait
d'ignorer même la mauvaise plaisanterie de l'homme qui le lui a dit. Mais
il a fait voir sur cela une susceptibilité exaltée et un amour propre
bien difficile à contenter. Je ne doute point M. du succès des ouvrages
que vous projetez; Lorsque ce sera pour vous même que vous travaillerez
j'y seray charmé lorsque l'occasion s'en présentera de vous donner mes
marques de l'estime et de la considération avec lesquelles j'ai
l'honneur d'être M. D. M.

111.
M. de la Fondamine a fait un service d'un nouveau genre; mais pour le quel je m'adresse à vous avec d'autant plus de liberté que je vous en suis fort redevable de ma bonté. C'est le paiement de ma pension dont le tiers ordinaire est déjà payé. Notre Amy la Fondamine me le doit ce service et bien d'autres lorsqu'il étoit à Paris: je ne saurois mieux m'adresser qu'à vous pour le remplacer, et par l'amitié que vous m'avez tous jours témoignée et par l'envie que j'ai de la mériter.

M. de la Fondamine avoit ma procuration: mais je ne say si étoit en vertu de cette Procuration ou sur des quittances envoyées dire qu'on m'a payé. Je ne say même s'il faut des quittances. Mettez moy je vous prie au fait de tout cela, et m'envoyez le modèle de la Quittance ou de la procuration. Lorsque vous aurez reçu je vous prieray de le faire mettre à M. Duclaux. Continuez de me dire de bonnes nouvelles de la santé de notre Ministre, et de luy porter de mes sentimens pour luy. Qu'est ce que ce bruit qu'on a de lui qu'il alloit être Duc et Gouverneur de M^{te} le Duc de Bourgogne? Il sera bien tout ce qu'il sera, mais je crois que dans les conjonctures présentes la France a plus de besoin de luy dans le Ministère que partout ailleurs.

A.M.

Bernoulli

du 2. Sept. 1755.

J'ai reçu M. C. A. votre lettre du 6. Sept. je vous demande excuse. Si je me suis trompé sur la lettre de l'ami de M. Huber, mais je trouve dans une de vos lettres qu'il promet de partir pour Berlin au mois de sept. ou d'Octob. au plus tard. J'ai été si souvent trompé par plusieurs de ces Messieurs qui après m'avoir fait leur faire des offres et des propositions, m'ont manqué, que je suis excusable de ne m'y pas trop fier. Si je vous contois une négociation avec M. Hauser qui a duré 6. mois et comment elle a fini vous en seriez surpris pour un homme qui passe pour un grand homme et même pour un bonnet homme: une autre avec un M. Mayer de Göttingue &c. Enfin nous prendrons M. Huber quand il viendra. Toutes ces aventures ne m'ont fait de peine que parce qu'elles m'ont exposé à passer aux yeux du Roy pour un homme trop léger ou trop crédule.

Quant à ces prétieuses lettres de Leibnitz dont M. Hermann fait tant de cas, je vous ay laissé la main de s'en occuper le Roy, et l'Académie pourroit bien y mettre 20 ou 30. Ducats. Mais il faudroit bien observer la formalité dont je vous parlois dans ma dernière lettre d'en faire auparavant déposer une copie bien authentique et bien légitimée avec toutes les précautions nécessaires, dans les Archives de votre Bibliothèque publique, que cette copie fut accompagnée d'une attestation comme c'est là la copie de tout ce que M. Hermann par la croisière vous, Voltaire a communiqué à dire à quelqu'un que le Roy ou moy avions fait enlever la prétendue lettre qu'il a citée. Vous voyez pour la nécessité de toutes ces précautions; on peut être même que quel vaut autant laisser les Originaux entre les mains de M. Hermann. Je laisse le tout M. C. A. à votre prudence, ou à ce que vous aurez déjà fait et me recommande toujours de tout mon cœur à votre amitié.

C. H. et C. A. J'ai reçu votre Lettre du 11. avec vos Remarques sur
l'Eloge de M. de Montesquieu. Elles sont excellentes, mais par cela
même, quand je n'aurois pas d'autre raison, je ne pourrois pas en faire
usage. On reconnoitroit dans cet Eloge une élégance et une correce,
bien qui ne m'appartiennent point; Il faut que tous mes Ouvrages
ayent le même ton, et que j'aie un air de style. Je vous avoue même
que ce que vous avez pris pour des fautes de Copiste, n'en ont point et on
ne peut s'en passer. Je vous prie donc M. et C. A. si vous croyez que cet Elo,
peut paraître à Paris avant le recueil de mes Ouvrages, de le donner
à l'Imprimeur sans y changer le moindre mot que le seul que M. de
Niquillon a voulu qui se trouvoit dans la Lettre. C'est là la condi-
tion une que non que j'avois expressément mise lorsque je vous
envoyay cette pièce, et que je vous renouvelle encore. Et sur laquelle
il est inutile de conférer davantage avec M. de Niquillon.

Mais je vous ^{pré-}profforablement à tout de me plus suspendre l'Édi-
tion de M. Bruzet qui m'ennuy déjà assez; et de la laisser conti-
nuer, soit qu'il y mette l'Eloge, soit que vous ne jugiez pas à propos
qu'il le mette. On l'imprimera, et on le trouvera toujours dans
le Volume de nos mémoires.

Je suis fâché, bien que vous ayés la place de M. l'Évêque de Mire,
pour quelques autres choses, bien plus fait pour remplacer quelqu'autre
que lui; mais ce que vous dites de son éloquence dans votre dernier
Ouvrage. Ce que vous me dites cependant des trames et des dinars dans
des lieux me donne quelque appréhension qu'on ne vous fuisse encore
quelque entayoniste inconnu et peut être inconnissable.

Vous n'avez pas fait encore l'œuvre dont vous me parlez, je
vous prie d'y joindre tous les Sonnets de Recueil de chansons impris-
mées avec la Musique, qu'on appelle je crois Brunelles ou Sonnets mais
n'envoyez pas le 11. Volume qui ont pour titre Nouveau Recueil de
chansons choisies à la Haye chez Neaulme en 1737. qu'on a vu. Je
serai bien aise aujour d'avoir le journal d'arranger que me doit Feron qui
le fait, à mesure qu'il paroitra.

À M. l'Abbé
Fublet du 27
Septemb. 1765.

L'histoire dont vous me parlez du cheval Agenouille devant le
serment est bien forttement inscrite: Le serment ne fut point
ici; et s'il étoit, ce seroit incognito, hors d'état d'effaroucher un cheval.
Je vous prie encore de lever l'interdit sur M. Bonnet, et que mon
Eloge soit imprimé tel qu'il est au point du tout. Je ne suis pas obligé
de jamais qu'on s'appelle plus Mad. la Marquise de Sompadour. Mad. la
Marquise de Sompadour. Adieu M. et C. Je vous embrasse de tout
mon cœur.

A. M.
à M.
ou M. c. p. 1755.

Je ne saurois vous dire M. et C. combien votre Lettre m'a
affligé: Je perds un homme que j'aimois et respectois infiniment, et
je vois dans l'affliction toute une famille à laquelle je suis attaché par
les sentiments les plus vifs de l'amitié et de la reconnaissance. Je vous prie à M.
votre mère et à M.^{elle} de vous faire la part que je prends
à la perte qu'elles viennent de faire.

Mon Eloge de M. de Montesquieu vous contenteroit plus qu'il ne
vaut si je vous l'envoyois par la Poste, mais Mad. la Duchesse d'Angoulême
n'en a aucune copie que vous pourriez voir, M. de La Beaumelle vous
en reconnera à une M. de Montesquieu par son gendre excessif pour
moi: Il est certain que ce qu'il fera vendre mon Ouvrage bien cher; mais
j'aurois fait trop de tort à la mémoire de M. de Montesquieu
si ce que j'ai dit de lui privoit la Postérité de ce qu'en dira M. de La
Beaumelle: et je lui fais ma promesse qu'il ne priveroit son Ouvrage.
Je saurai peut-être plus à craindre encore de l'Eloge qu'en fera M.
d'Alembert, parce que le jour des deux pièces sera plus le même;
mais comme je n'ai eu ma part la plus grande gloire de M. de Montesquieu
je serai toujours content d'avoir fait mon possible pour la bien louer et
de le voir bien loué par les autres. Vos Lettres me font grand plaisir,
mais elles ne m'apprennent jamais aucune Nouvelle, soit de s.

Politiques, soit des Litteraires qui m'intéressent encore davantage:
En ce manque de savoir, le plaisir que cela fait aux gens qui sont
à 300 lieues de Paris, ou manque de confiance? J'aurais voulu
p. D. que vous m'eussiez, un peu parlé du Volant de l'Académie de d'Allem,
Bert. Br. Adieu M. et C. A. je vous embrasse de tout mon cœur.

J'ai reçu M. et C. A. votre lettre du 11. Je ne doute pas que
M. Rouilly n'ait reçu son Diplôme et sa Lettre de M. Gormey qui ne
manque pas d'appétit pour ces sortes d'occasions. J'ai envoyé
il y a quelques jours à Mad^{elle} Douchetman votre M. Livre de l'Encyclo.
pedie pour la quel elle m'a remis 9 M. R. B. quelle m'a dit quelle avait
à vous. Parmi les Remarques que j'ai envoyées M. Euler à faire sur
le Livre de M. Tartini, dans lesquelles il n'a point touché à ce qui
regarde la manière dont la Musique conduit à la Quadrature du Cercle.
Elles sont faites de manière qu'elles ne peuvent qu'obliger M. Tartini
s'il est raisonnable. Mon Eloge de M. de Montesquieu vous contentera
trop par la poste. Adieu M. et C. A.

P. P.

Je compte que vous avez déjà ou que vous allez avoir M. de La
Fondamine qui vaut bien un Electeur deologne pour ne pas dire plus.
Il est sans doute fâcheux que Mad. la Marquise n'ait fait que paraître
sur votre Horizon, et qu'elle n'ait pas pu être seule à faire voir
à vos Venitiens et Venitiennes qu'on a plus d'esprit qu'en France.

A M. le Comte
d'Algoratty
du 27. Sept. 1755.

A. M.
 Duval et
 du 27. Sep. 1755.

J'ai reçu M. et C. A. votre lettre du 10. avec celle de M. de Lorges
 Roussel. J'attendois pour répondre à votre prière de me à avoir pris
 mon party de passer l'hiver ici ou dans vos Isles. Tout bien ou mal
 considéré j'entreprendray de le passer ici. J'y suis tout porté, la fatigue
 et l'ennuy d'un voyage de 400 lieues par terre m'effrayent, la conjoncture
 où l'on est avec les Anglois me fait craindre que je ne trouve pas
 là le repos que je cherche, tout cela me fait prendre le party de m'en
 fermer dans la chambre la plus chaude et la mieux close que je
 pourray et de voir si nous vivrons encore au Printemps. Je vous ay
 pour les offres que vous m'avez faites la même obligation que si je
 les avois acceptées; et peut être n'en aye que suspendre l'acceptation:
 car si je ne me remets pas cet hyver, ce qui n'est guères éppirable, il
 faudra absolument que j'aille respirer sous un autre ciel.

J'ai besoin dans toutes les occasions de votre Amitié: M. de la Londe
 Magon m'a envoyé une lettre du petit Chinois, qui est bien, il m'assure
 qu'il donne toute son application à la langue, et on medit d'ailleurs
 qu'il y a fait de grands progrès; Ne peut il pas vous rendre service, la
 puis-je vous pas M. et C. l'attacher à la compagnie, et lui faire toucher
 quelque appointement? Si cela se peut, cela me seroit agréable et utile.

Dans l'absence de votre Amy la Fondamaine j'ai prié M. de M. ouvrier de
 recevoir ma pension, et de vous la remettre. Si alors vous jugiez à pro-
 pos de la placer dans quelqu'une des affaires qu'il y a apparence qu'on
 va faire, je vous pourrois de le faire pour le mieux.

Plus, j'ai hérité de mon Oncle une pierre d'aimant qu'il croyoit
 tres précieuse et qui l'est peut être. Ma veuve me l'avoit envoyée icy,
 et comme on n'y voit point tailler ces pierres aussy bien qu'à Paris,
 je la renvoie par M. Braudouin à votre adresse, et vous prie de la
 garder jusqu'à ce que la Fondamaine soit de retour qui se chargera de
 la garder jusqu'à ce que la Fondamaine soit de retour qui se chargera de
 la faire tailler ou spherer. Voilà bien des choses M. et C. pour quelque
 un qui en a tant d'autres dans le spirit. Mais j'espère que vous
 y avez place pour tout, que vous ne m'oubliez point et que vous m'aimerez tous
 jours.

J. J. Quant à la lecture de M. Bouquet, puisque vous en avez gardé copie, et puis classé, la chose n'en vaut pas trop la peine, je ne vous en feray point la recapitulation: Je répondray seulement brièvement aux interrogations qui sont dans les Marges, Que les mesures plus justes qu'on pouvoit prendre; étoit de n'arriver à la latitude où l'on pouvoit croire trouver des glaces, qu'un mois au moins après le Solstice, et de savoir qu'on trouveroit dans cet-hémisphère les glaces bien plutôt que dans l'hémisphère Boréal. C'étoit y étant venu trop tôt de ne se pas rebuter par voir les gens souffler dans leurs doigts, et ne pas se destiler d'une telle entreprise qu'on n'y eût eu perit au moins la moitié de son équipage. On sacrifia tous les jours dans un large Bol plants personnés pour amporter un petit morceau de terre qui est repries le lendemain ou le jour suivant après. C'étoit après qu'on avoit vu ou cru voir la terre à une lieue de l'archer s'y arriver en transportant des bateaux légers sur les glaces, ou du moins de s'en bien apercevoir l'impossibilité. C'étoit M. J. couvrons bien avec M. Loxier qu'il y avoit du péril dans tout cela; Mais on n'a jamais fait et l'on ne fera jamais aucune découverte de ce genre sans péril. Ce péril peut séduire ceux qui s'y trouvent exposés; mais pour ceux qui voient les choses de loin et on grand, ou politique ou en philosophe la porte de la quip, ge de M. Bouquet et de M. Boudet lui-même ne paroit pas son grand objet vis à vis la Découverte des Terres Australes.

J'avois proposé mes réflexions avec assez de retenue et avec, ment sans avoir dessein de blesser personne. M. Bouquet est d'une grande sensibilité: Il n'est pas accoutumé à être Auteur.

A. M.

J'ai reçu M. votre lettre du 13, et vous aurez reçu depuis
 de la Beauvoisine longtems mon Elog de M. de Montesquieu et le Diplome de votre
 du 27 sept. 1755. Amy Castillon que je remis à M. de Brancas deux jours après vous
 avoir écrit.

Dans ce que j'ai fait sur les Langues quoiqu'il y ait quelques
 erreurs que s'accorde avec ce qu'a dit M. Rousseau, je suis cependant
 d'un sentiment fort différent du sien sur l'impossibilité qu'il trouve
 à la formation naturelle des Langues: Je ne vois aucun traine non
 re plus naturel: ou même de nécessaire, et j'explique comment elles
 se sont formées, comment on a préféré le voix au geste, l'articulation
 à l'intonation, dans l'écriture l'imitation des articulations à l'ima-
 ge des choses, et le langage tel que nous l'avons à plusieurs autres
 qu'il semble qu'on ait pu pareillement établir. Il y a un homme ici
 (est M. Cack.) qui a pris les inventions les plus communes que les
 besoins ont enseignés aux hommes, les bouquets et les souillers
 pour des Découvertes surnaturelles et pour des preuves de la Revela-
 tion. J'ai fait une Démonstration de la Religion dont c'est la
 le principe fondamental: On abuse bien de la facilité qu'il y a
 aujourd'hui à bavarder sur tout. Cet homme est couru des doctes
 Allemands et est pris pour un philosophe par les Philosophes Alle-
 mands.

L'Aventure que vous me racontez est singulière mais ne me
 surprend point, ce que vous me dites du sujet me fait plaisir et
 j'en profiteray si cela est aussi aisé que vous pensez.

Je n'ai rien appris de nouveau de Voltaire si ce n'est ce que
 m'écrivit M. de Croissy, qu'il a envoyé à M. de La Vallière la nouvelle
 en entier. Cette nouvelle en entier sera apparemment bien mutilée
 et bien changée et telle qu'il aura voulu faire croire qu'est le véritable
 Original, et il ne manquera pas de crier contre le véritable Original
 que c'est l'auteur de la Calomnie. Je m'étonne fort que l'Édition qu'on

en fait ne paroisse point encore, puisqu'il y a déjà longtemps qu'elle est
commencée: Je vous prie toujours de quelle paroilra de m'en enver-
yer les deux exemplaires que je vous ai demandés: mais ne me les
envoyez que lorsque je pourray vous les livrer le sien à L'Amoy que je
l'ai promis.

Je ne m'etonne point que votre réponse au Sieur la ait été goulée
en Hollande, elle le sera partout ou elle ne sera pas étouffée par
les préjugés: C'est une honte d'ailleurs, que je mettrai dans mes copies
des livres classiques si j'en faisais un.

Je savois l'histoire de Gotha. On la débilite, et j'ai ouï dire
cela des querelles: mais je ne savois point que ce fut par l'abbé
qu'elle fut venue: Chaque par que fait cet homme; chaque mot qu'il
dit, chaque ligne qu'il écrit est une délation.

Quant à Voanig, je ne m'etonne point qu'il dise que le Roy
ou moy a fait enlever la lettre de Leipzig, il est capable de tout.
Je suis bien aise de ce que vous me dites que vous ferez à Paris
le 26 ou le 28 du mois prochain: C'est une marque que vos affai-
res seront finies: Je souhaite bien que ce soit à votre gré et selon
vos desirs. Mais au nom de Dieu lorsque vous serez à Paris
lires vous tout entier au genre de vie que d'aussi grands talents
que les vôtres exigent. Songez que vous êtes de nos jours d'avec au plus
loin, et d'être un des premiers hommes et des plus heureux du
siècle.

J'ai reçu M. Hier votre lettre du 23, et vous réponds au plus tôt, M.
 parce que j'aime à vous répondre, et parce que vous me paraissez de la Beaumelle
 être bientôt sur votre départ. L'Amitié vous a ouïe dans tout du 30. sept. 1768.
 ce que vous m'avez dit de l'Eloge de M. de Montesquieu, le cœur
 a parlé, mais la plume ne l'a pas suivi; il y a des cas où le
 cœur est fort et l'esprit est faible. Vous avez raison de vouloir
 à dire que je n'aye pas parlé de sa parenté avec Montaigne,
 ce n'étoit pas sans doute une chose à oublier; mais la faute en
 est bien à M. son fils qui dans un grand Mémoire qu'il m'a en-
 voyé ne m'en a pas dit un mot. Je devrois peut-être le deviner.
 et on s'est dans la pièce telle que je la lus à l'Académie, j'avois
 parlé de la parenté de leurs esprits, et même de la ressemblance
 de leurs Livres, que je trouvois plus grande que peut-être on ne
 la remarque: mais comme cela auroit pu donner trop gain
 de cause à ceux qui veulent qu'il n'y ait aucun ordre
 dans l'esprit des Loix je l'ai retranché. Le Louis XI. non seule-
 ment M. de Montesquieu ne m'en avoit jamais parlé, mais
 le Mémoire de M. de La Jonquière fort exact sur tous les ouvrages
 de son Père n'en disoit pas un mot: J'ai qui dit cependant
 depuis, et je vois que vous même croyez qu'il a bien fait ces
 réflexions. Entre nous je ne vois guères plus aux écrits brutes par
 accident qu'à ceux qu'on vole à l'autour. En tout cas si l'on a du
 perdre quelqu'un des Ouvrages de M. de Montesquieu, j'aime
 mieux que ce soit celui-là qu'aucun autre; il me paroît hors de
 son genre. Quant aux bons mots, de Voltaire sur l'esprit des Loix,
 et les critiques qu'il en a faites; Je ne connois point ces bons
 mots, je n'aurois pas manqué de lui en faire bonneur: J'ai
 vu en général qu'il faisoit de s critiques, et j'ai été témoin de
 quelques-unes; mais je n'ai rien vu d'assez marqué pour en
 dire plus que je n'en dis dans l'Article de l'Eloge qui regarde
 les critiques.

Supplées vite à tout ce que j'ai manqué par une Vie ou
un Eloge de M^r. de Montesquieu digne de lui & de vous. On me
mande de Paris que d'Allembert en met un à la tête du nouveau
Volume de l'Encyclopédie.

M^r. Abbé Trublet a en effet trouvé bien des corrections à faire
à cet Eloge: Les unes sont purement grammaticales, les autres
historiques ou politiques: Il craint que je ne fâche la Couronne;
que je ne déplaise au Gouvernement; que Lyon ne se brouille avec
quelque M^{ad}. de Compadour ne soit choquée que je l'appelle
M^{ad}. la Marquise de Compadour, parcequ'il m'apprend qu'elle ne s'appelle
le plus que M^{ad}. de Compadour. La plus part des remarques com-
me vous voyez sont très judicieuses, et j'en profiterois si j'étois
à portée: Mais comme mon Eloge est déjà peut-être imprimé
à Lyon dans la nouvelle Edition qu'on y fait de mes Ouvrages, et
comme on a au lieu de la peine à sacrifier la prophétionie de
ces ouvrages au goût des autres, j'ai remercié l'Abbé Trublet, et
l'ai prié que si on l'imprimoit à Paris ou l'imprimât ailleurs,
envoyant tel que je le lui ay envoyé. J'aimerois bien mieux adre-
sser les changements que vous y voudriez faire: Mais outre que
je n'ai pas voulu la copie que je vous ay envoyée, il pourroit arri-
ver que l'Edition de Paris, que celle de Lyon, et que la vôtre se
trouvassent autant de leçons différentes; et cela auroit encore
plus mauvais air que les fautes qui peuvent se trouver dans
mon Texte.

Quelqu'un me dit encore hier que vous aviez un grand procès avec
vos Libraires, et que leurs prétensions si elles avoient lieu pourroient
vous nuire beaucoup; dites-moy je vous prie ce qu'en est de l'intérêt
que je prends à tout ce qui vous regarde ne me laisse point tranquille
sur cela.

Je n'ai rien appris ici de ce qui regarde l'affaire dont vous me parlez: et
tout ce que vous m'en dites je souhaite qu'elle l'empêche; et je vous prie encore
de m'en faire savoir des nouvelles. Car j'en ai guères rien de ce qu'il

le papier, et me voilà renfermé pour tout le hiver dans ma chambre. Notre pauvre Amy M. d'Aine le Père est mort après subitement d'une hydropisie.

P. O.

Je reçois dans le moment une lettre de l'abbé Trublet, et j'y répons. On imprimera à Paris mon Eloge tel que j'y l'ay envoyé; ou on ne l'imprimera point du tout. Car M. de Malherbes ne l'a pas par d'y trouver quelques grandes difficultés. Après qu'il a tant couru je n'y pourrais faire aucun changement: c'est le mot à la lettre de M. de Montesquieu, on a pris une Mrs. pour la lettre initiale de Mayran: Et comme ce n'est point de lui que M. de Montesquieu ne parloit dans cette lettre, il faut mettre, étaient l'objet du culte d'...

Il peut aussi y avoir un mot omis dans votre copie: C'est à un a. linea qui commence par Le principe et si universel, il doit y avoir Le principe du plus grand bonheur en soi universel. Si on l'imprime à Paris il n'y aura pas d'autres changements. Après que cet Eloge a tant couru, j'en pourrais faire peu de chose.

1750

Au Roy
Oul. Octob. 1755.

Je mets aux pieds de V. M. une carte que l'Académie a fait graver pour joindre à son Atlas et qui me semble digne de vos regards; Elle représente les 4 grandes opérations qu'on a faites en France au Soudan, en Laponie, et au Cap de Bonne-Espérance pour découvrir la grandeur et la figure de la Terre; et contient le résultat de ces opérations.

Après pendant les magnifiques fêtes que vous venez de donner je n'ai osé interrompre un moment V. M. pour lui marquer la part que je prenois à l'événement qui les occasionnoit: Permettez moy aujourd'hui de vous parler de la joie que je ressens de chaque chose que vous faites pour élever à son comble et perpétuer la gloire de votre maison. Je suis V. M.

A M^{or}
de Prince Ferdinand
du 3 Octob. 1733.

M^{or}

Je mets à vos pieds, & Inscriptions entre les quelles P. A. D.
choisira, s'il y en a quelqu'une qui soit digne du sujet. Mon
cœur est trop rempli de ce qu'il voudrait dire pour le pouvoir bien
dire. Trop heureuse M^{or} si c'est ici une occasion de marquer à
Vost. Q. combien j'ai pris de part à un événement qui fait
leur bonheur et le nôtre. Je suis Vre.

I.

Patre Optimo
Punculo Amabile
Friderico Magno
Ferdinandus et Anna Felices

II.

Salva sacra fides dispersit currida. fufus
Concordes Stabili falorim numine Parca.
Virs: Eccl: IV.

III.

Stipere qui solo luct jucundior ignis?
Catull:

Je suis fort surpris M. de ne point recevoir de vos Nouvelles. Il y a plus d'un Mois que je vous ai écrit, et que je vous ay envoyé l'Avant, propos de la Cosmologie avec les deux Epîtres Dédicatoires: Je vous prie de me répondre aussitôt que vous auriez reçu ma Lettre, et vous ne m'avez point encore accusé la réception de ces pièces: de sorte que je ne sçay si elles n'ont pas été perduës: J'aurois espéré que vous seriez plus exact à m'écrire quand je vous en prie. Il faut que vous observiez que je puis recevoir bien plus vite vos Lettres que les paquets que vous adressez à M. de Fresnoy, qui ne me parviennent que par les Chariots de poste. Qu'ainsy il vaut mieux mettre tout simplement vos Lettres à la poste sans les enfermer dans les Paquets que vous m'envoyez.

Je vois par les Lettres que M. l'Abbe Trublet m'écrit qu'il s'est trouuvé quelque difficulté sur l'impression de l'Eloge de M. de Thou Cosmicien. Je lui écris au jourd'huy que ces difficultés ne retardent plus d'un instant votre impression, que j'ai fort envie de voir finie; soit que cet Eloge doive y entrer, soit qu'il ne le puisse pas: Car je ne veux pas qu'il y soit changé un mot. Conformés vous je vous prie à cela M. et écrivez moy je vous prie plus régulièrement. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. de V.

D. D.

J'espère que vous aurez fait attention à placer les Remarques de Cosmographie comme je vous l'ai marqué dans mes Lettres précédentes, avant la Relation du Voyage fait par Ordre du Roy au Cercle Polaire: Comme aussi au petit changement à faire dans l'Epître Dédicatoire à M. de la Fontaine Tome II. dont je vous parlois dans ma Lettre du 30. Aout.

A M. Bruneau
du 4. Octob. 1755.

A M. l'Abbé
Strubel du 4
Octob 1755

Je vous demande en grace de ne plus arrêter Bruizet :
Et soit qu'il mette mon Eloge dans son Edition, soit qu'il ne le
mette pas, de ne plus retarder cet Ouvrage, qui me devient ins-
upportable. Je vous prie de le lui écrire aussy tôt.

J'ai reçu M. et C. A. votre Lettre du 21. et du 23; je ne me
fais jamais l'avis que mon Eloge fut imprimé à Paris, ni
même en France. Ce n'avoit été qu'une instance de Mad.

D'Aiguillon que j'avois cedé, et je luy avois marqué au même
tems expressément que je n'y voulois d'autre changement que
celuy qu'elle étoit en droit de faire à sa Lettre, qui en effet n'étoit
qu'une restitution. Je dois vous ajouter que cette M. initiale ne
designoit point Mayran, et puis qu'on s'y est trompé, malles dans
votre Manuscrit. étoient l'objet de l'ulte de 111. et mettez une M.
à la place d'une autre M. qui suit alignas après. C'est l'amour de
la verité et non la crainte de blesser Mayran qui m'a fait faire cette
correction. D'ailleurs je ne trouvois pas un mot à changer, et pas un mot
n'y sera changé à moins qu'on ne viole mon intention.

De la noblesse et de la richesse de M. de Montesquieu j'ai dit ce
que j'ai trouvé dans la mémoire que M. d'Aiguillon m'a fait avoir,
par son fils; et en effet je crois que son fils connoit mieux
les Biens et son Patrimoine que Mad. d'Aiguillon. Encore
quand j'en aurois sçu davantage, je ne saurois approuver
l'usage des gens de Lettres qui lorsqu'ils ont à parler de quelque
homme de qualité qui a eul l'honneur de se louer homme de
Lettres, oublient presque la dignité des Lettres pour s'étendre sur
des titres de noblesse. Adieu M. et C. A. je vous le répète encore,
n'apportez plus aucun retardement je vous conjure à l'edi-
tion de Bruizet. Voilà deux Mois que cette affaire me fait perdre.

D. S.

Je vois avec un véritable chagrin que vous n'avez point encore
obtenu la place qui vous est si bien due dans l'Académie. Et avec

un chagrin plus grand encore qu'en vous préparant déjà un nouvel obstacle.

Quant à l'impression de *malapansé* à Didot, je vous en ai déjà marqué au-dessus que n'ayant pu trouver de place dans l'édition de Lyon, je ne voulois point qu'elle parût ailleurs. Tout cela se retrouvera quelque jour avec d'autres choses dans une édition dont on me parle déjà. Mais pour le présent je ne veux point absolument que cette réponse paraisse.

A. M.
De Balby
du 7 Octob. 1755

M. C. ne sauroit être plus sensible que je le suis aux marques de votre Amitié, et à l'attention que vous avez eue de me communiquer votre belle Epître sur le voyage de Mad. la Margrave de Baruth je n'en puis juger que par la traduction; J'en avois plus d'intelligence dans la langue italienne j'en sentirois encore mieux les beautés: Mais sûrement M. malapansé n'en seroit pas plus grand; ni la considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être. M. V. r. g.

A. M.
De Kurlwanowski
du 7. Octob. 1755

M. et C. Conf.

Je fais en fault et je vous en demande pardon: J'avois reçu la lettre dont vous êtes inquiet de la maladie, et la persuasion où j'étois que vous ne doutiez pas que je ne fîs ce que vous demandiez, n'avoient empêché de vous répondre. Notre problème sera dans le volume de nos Mémoires qui est sous la presse. Je voudrois bien pouvoir vous marquer avec combien de plaisir j'ai mis qu'il seroit de vos commissions et combien je respire en toute occasion de vous et de vos continents de notre ancienne Amitié.

Je ne vis point à son passage M. le Prince Jablonowski, ma maladie m'en empêcha, sans cela je n'aurois pas manqué de faire malouer au Prince du sang d'un Roy qui m'a comblé

de tant de bontés et à un frère de Madame la Princesse de
Salmond.

J'ai l'honneur d'être avec le plus tendre attachement M. et
C. Conf. Votre Vrs.

B. S.

Permettez moy de présenter ici mes respects à Mad. de Khudwansorka,
et faites moy le plaisir de vous en charger aussi pour M. et Mad. de
Borjazy et pour le R. P. de Minoux.

[Signature]

A. M.

de Bagnac

le 14. Octob. 1755.

M. et très C. Conf. Bon jour avant de recevoir la lettre que vous
m'avez fait l'honneur de m'écrire j'avois reçu celle de M. de Borjazy dont je ne
doute pas que je ne vous ay l'obligation, car il y avoit 6 mois qu'il me tenoit rigueur.
L'affaire de mon pauvre colat après avoir tant trainé s'est finie fort malheureuse-
ment. Je m'étonne seulement qu'on ne vous ait pas fait cette reproche tout d'abord. Quant
à la réhabilitation dont vous me parlez, il seroit impossible de l'obtenir du Minis-
tre de Versailles; mais Nicolas Gombert étant sujet du Roy de Pologne, et son affaire
se discutant devant les juges de P. M. n'y auroit-il pas quelque moyen de trouver
une interprétation favorable au cas où il se trouve. Si cela étoit praticable
je vous supplerois d'en dire un mot.

Je suis bien aise que le R. P. de Minoux ait été content de ma lettre. On ne
me croira jamais d'ailleurs ni susceptible à ces sortes de propos; j'ignoreis et
quand je l'aurois su je l'aurois encore ignoré, qu'il m'eût attaqué dans sa Divi-
nisation; si mes amis n'en avoient été plus scandalisés que moi. Personne n'a été plus
attentif que je l'ai toujours été à ne rien dire qui pût offenser qui que ce soit, et peut
être jamais n'en tant écrit contre personne que contre moy. Enfin je suis char-
mé d'avoir retrouvé les bonnes grâces d'un homme que je n'aurois manqué de
respecter et par la place qu'il occupoit et par ses qualités personnelles.

Il sera une des grandes obligations que je vous aurai M. et vous voulez
bien me mettre aux pieds de P. M. et m'entretenir dans le souvenir dont Elle
m'honore. Je suis M. et C. Conf. avec un respectueux attachement B. Vrs.

B. S. Faites moy le plaisir de faire rendre cette lettre à Mad. de Khudwansorka. Les
mêmes bruits ont couru icy que l'abbé de Voltaire avoit été chassé de Genève. Je ne
sais pourtant si cela est faux; mais il est sûr qu'il y a eu du désordre.

Le nom du colat doit Nicolas Gombert fils d'une Mad. Tailleur d'Aug-
bergiste à Burigni près de Stul en Lorraine.

A. M.

de Beaussobre
du 10 Octob. 1755

J'aurais été charmé M. de passer la soirée avec vous: mais puis-
que cela ne se pourroit sans que votre santé en souffrit, j'aime
mieux que vous demeuriez dans votre chambre. Je ne sçay ce que
c'est que le Parnasse François de M. Tilton du Silex, j'ai oui dire
qu'il étoit ruiné à ériger un monument en bronze aux grands
hommes de la France; aux quels il ne ressemble guères: Le dessein
étoit plus louable qu'imitable. Quant au présent dont vous me
parlez qu'il a dessein de me faire, j'en puis bien désirer beaucoup,
ni aufer craindre qu'il me le fasse.

Je n'ai point d'autre nouveauté de Paris que celle que je vous
enverrai que je n'ai pas encore en la tems de lire, mais dont je crois
mieux servir l'auteur en lui procurant la réputation que vous en
ferez. J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur M. de Beaussobre

A M l'Abbé

Trublet du 11.
Octob. 1755.

Je vous envoie encore la lettre M et A à votre lettre du 8 Sept:
dans la crainte que vous attendiez encore cette réponse pour l'inspi-
rer Bruzet. Je ne sçay l'Eloge de D'Alembert que dans une
quinzaine de jours; et si vous aviez cru nécessaire que je le visse,
vous deviez faire cette réflexion et me l'envoyer par la poste
ordinaire: Quoiqu'aux ports de France d'ici à Paris seigneur, je
ne crains point d'en faire la dépense, je ne crains pas même de me
vous voyez de la faire faire à mes amis. Mais quelle que soit la
manière dont D'Alembert aura traité son sujet, je ne changerai
sûrement rien à la mienne: mon Elog. sera imprimé tel quel est au
point. Je ne me soucie point d'une Edition clandestine à Paris, ni
même d'une Autorisée: j'aimerois autant qu'il ne parut que dans
l'edition de Bruzet si vous n'y voyez point d'empêchement, et
dans nos Memoires et ce seroit peut être la mieux.

Votre réticence sur le jugement que vous portez de celui de
D'Alembert m'étonne et ne me satisfait point. Quand on est à 300.

Siens de Paris on a besoin de savoir les jugemens qu'on y porte,
et j'en ai plus de besoin qu'un autre, à l'égard surtout de ceux que
vous portez. Craignez vous que je vous fasse des traverseries? En ay-je
jamais fait à personne? Et si cet Eloge est supérieur au mien,
craignez vous de me mortifier? J'ai toujours été persuadé qu'
d'Alembert et bien d'autres feroient beaucoup mieux que moy -
dans ce genre.

Je seray bien aise de trouver dans votre paquet le Signe de
M. l'Abbé de Condillac qui m'a déjà annoncé. Entre nous, notre
ami Buffon est un drole de corps de croire qu'il puisse chez luy de
Métaphysique. L'Abbé de Condillac est certainement un esprit
de premier ordre.

J'ai sans doute beaucoup connu Mad. de Stall: c'étoit une femme
d'esprit, et de l'esprit que j'aime. Je recevois ses Mémoires avec
plaisir. Mais j'aurois été plus profond de la vie et de l'esprit de Bacon
si de St. Diderot qui en est l'auteur. J'ai beaucoup lu Bacon, et
ay travaillé dessus: Tout n'est pas prétieux, mais il s'y trouve
les choses les plus prétieuses. Dans un essai de parallèle que
j'ai fait je le mets fort au dessus de Montaigne de La Rochefoucauld;
de La Bruyère et de Plutarque. C'est grand d'hommage que nous
n'avons qu'une très mauvaise traduction de ses Essays Politi-
ques et Moraux faits en Espagne par un secrétaire du Comte de
Rotembourg. Les Essays de St. Bernard sont plus profonds mais moins
applicables aux usages de la vie. Mad. de Stall aura fait de bagatelles
des choses trop importantes: C'étoit la Font de tout ce qui fréquentoit
Mad. La Duchesse du Maine de faire de la Colonne de Louis une des
Cours et une des Académies de l'Europe. Et notre Amy Lamotte
(s'est dit sans vous offenser) a donné dans ce ridicule là. Je ne
connois rien de plus mauvais que ce Commerce d'esprit entre luy
et M. de St. M. que Logelin avoit mis dans ma chaise en venant
de La Malgrange etc.

M. l'Evêque de Mirapoa est mal loué par les Abbés de Boismont et Allary, il sera loué comme il le mérite. Je suis fâché que l'Abbé de Boismont ait passé avant vous, mais bien aisé qu'il ait passé avant les autres. A propos de ces Eloges Académiques, croiriez-vous bien que je juge aufer, et que j'ai trouvé plusieurs choses à redire dans celui qu'a fait dernièrement M. de Chateaubrun?

Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la leçon de Rousseau à Voltaire. Je suis toujours dans l'admiration de son ouvrage, et par suite comme lui que le seul moyen de bonheur est de réduire l'homme à l'instant présent. Je n'ois l'avoir dit dans une de mes lettres, d'où je pourrais dire comme Buffon, que tout le système de Rousseau est tiré. Je passerai l'hiver ici dans une chambre que je vais décoller hermétiquement, je m'y suis préparé une besogne qui m'occupera jusqu'à la belle saison. Tout bien considéré le péril d'un voyage de 800 lieues dans un aussi mauvais état que le mien, la dépense dans une fortune aussi modeste, l'ennui enfin et la peste du temps, m'ont déterminé à prendre ce parti.

Je vous enverrai par M. de Malesherbes la lettre qui cause toutes les fureurs de Voltaire que vous me demandez, j'y joindrai si vous voulez quelques feuilles de notre nouveau journal, et un autre spécimen de journal que M. Dornay fait imprimer. Adieu M. de C. A.

B. S.

Vous auriez peut-être remarqué que dans mon Eloge de M. de Montesquieu, tous ses parents sont nommés excepté son Père; c'est la faute de son fils qui n'en disoit pas un mot dans le mien, qu'il m'a envoyé. Si vous trouvez le nom de ce Père dans l'Eloge de d'Alembert, ou ailleurs dites le moy, et mettez le dans le mien.

A. M.
de La Beaumelle.
le 11. Octobre 1755.

J'ai reçu M. votre Lettre du 3 Octobre et vous vois encore retenu au Hol-
lande: c'est pour quelque affaire d'avantage? j'en suis bien aise; et
soit pour l'usage de la briquerie comme on le dit ici, j'en suis bien
fâché; et vous exhorte à vous y consacrer.

Pour ne jamais que faire de l'avis? N'est-ce pas la Patrie de tous les gens
que vous ressemblez et de tous ceux qui veulent vous ressembler? Pourquoi
l'attachement à un party sur un et hors de mode vous priveroit il
des avantages qui sont dus à votre esprit et à vos talents; et qu'en ne
trouve qu'en France? Il est ridicule aujourd'hui pour un François
d'être protestant. Un fois bon Catholique, je vous vois propre à
tout, et plus près de tout que ceux qui sont nés catholiques. Propre à
tant d'emplois qui conduisent à la fortune, plus propre à vous
assurer ceux ou le mérite conduit; propre à goûter tous les plaisirs
de cette Capitale du Monde. Je ne saurais vous voir aller dans
une Bourgade des chevannes, détourner des papiers et cultiver des
mouliniers.

Je n'imagine pas ce qui vous retient de m'envoyer la feuille
puis qu'elle paroit déjà en Hollande et qu'on m'a assuré qu'il y en a
400 Exemplaires en chemin d'icy.

Je vous prie de ne point donner de copie de mon Discours, et qu'il ne soit
point imprimé en Hollande.

H. C.

Il arrivera bientôt à Amsterdam si l'est déjà arrivé M.
Hubert de Bâle qui vient d'Angleterre, Membre de notre Académie;
et vous le voyez pressé de se rendre ici le plutôt qu'il sera possible,
vous en ferez des nouvelles chez M. Jean Mathieu Munch Ban-
quier. C'est un homme de mérite, et que j'attens avec impatience.

J'ai reçu M. et C. A. votre lettre du 20 Septemb: vous ne trouvez pas A. M.
 ou vous ne m'avez pas fait aller les Lettres de Rome à Berlin de la fondamine
 au moins de 14 ou 18 jours. Cette dernière ne me fait grand plaisir parce
 que vous me dites du mieux arrivé dans votre santé. Pouvez vous
 ne pas savoir l'intérêt que j'en prends? La mienne n'est pas bonne
 mais j'en donnerois encore une partie pour que la vôtre fut meilleure.
 Je suis bien aise que vous vous divertissiez à Rome; le plaisir vaut
 encore mieux que la santé, si on peut le trouver dans la santé ce
 que je ne crois pas absolument impossible. Dormez la nuit, mais
 dormez le moins que vous pourrez le jour. Je trouverois encore à
 expliquer à l'expérience de la montre et du cadet blanchis parce qu'il
 ne faut pour cela qu'une très petite quantité de mercure, et qu'on peut
 l'appliquer particulièrement à ces endroits.

Malgré ce que vous m'avez mandé je savois que vous passeriez
 l'hiver en Italie; on me l'avoit écrit il y a 3 mois de Paris. Maintenant
 je proposerai le mien icy. Quand vous irez à l'univers vous y trouverez
 encore je crois un M. de Thun avec qui j'ay beaucoup vécu à Paris
 et icy: C'est un des Allemands qui a le plus d'esprit que j'aye vu. Ne
 nous donneriez vous pas à votre retour un voyage d'Italie ou nous
 trouverous tout ce qu'on doit trouver et ne trouverous que cela? Il
 me semble que les voyageurs qui en ont jusqu'ici écrit ont traité
 la description des merveilles de ce pays, comme les barbares avoient
 traité les Merveilles.

Vous m'avez promis dans votre lettre de me marquer avant de
 la former la longueur du degré des R. R. L. L. et je ne l'ay trouvée point. Vous
 me dites qu'il est plus grand à proportion que celui de la France, et
 M. Bouguer écrit à M. Euler qu'il est plus petit; R. L. étoit plus grand
 ce seroit encore une induction pour les corrections que M. Euler a faites.
 Je m'étonnerois comme vous et conclurais peut être du silence de M.
 le Moivre si je ne savois de quoy il est capable. J'avois conduit les choses
 jusqu'à ce dernier triangle sans rien finir. Je n'ay guères maintenant
 tout cela dans la tête, mais il me semble qu'on ne connoît plus la

mesures dont les premiers Observateurs se sont servis, depuis les
fautes que M. de Casini ont répandues sur cette Matière. Je sero-
is un Congrès de tous les observateurs pour remesurer de
Paris à Amiens ou à Dunkerque absolument nécessaire: Mais
ceux qui sont le plus intéressés à l'affaire ne veulent pas la finir,
et le Ministre ne s'en soucie guères: Nous ferions bien fort
de nous en soucier d'avantage.

Je vous remercie de la Lettre de M. le Cardinal Bascioni:
nous l'avons dans notre Académie; à la place du Cardinal Lugini
et gagnerons beaucoup avec change. Nous l'avons aussi même d'abord
dans la crainte qu'il se fit quelque scrupule d'entrer dans une li-
vree hétéroclite. Je ne sçay comment vous imaginez la chose possible.
Après tout ce que les Anglois ont fait et font journellement, et qu'ils
ont dans leurs ports plus de cent de nos vaisseaux pris de la manière
la plus insultante: Il y a quelque chose à faire: il me semble que
ce n'est plus ni à Madrid ni à Vienne, que ce n'est qu'à Rome ou il faut
pardonner les offenses.

On dit à présent qu'une histoire de Voltairine à Genève, qu'on avoit
imprimée icy, n'est pas vraie: Mais on assure que sur des rapports ou
des craintes il s'est défait de sa maison d'Arstippe et de ses sordides d'Épi-
cure, et se retire dans le Pais de Neuchâtel. Tout le monde assure qu'elle
peut être imprimée, mais qu'on ne l'a pas demandée: je n'ai pu avoir
l'avis. La Beaumelle m'écrit qu'il fait une seconde Edition de sa
Maintenant pour faire aux Souffrants et qu'elle sera impres-
sée dans un Mois: Je crains que ce qu'on dit ici que des procès
avec les Libraires ne soient ce qui le retient.

L'Abbé de Condillac m'a demandé qu'il m'envoie un nouveau
Livre sur les Animaux qu'il a fait copier contre Buffon et ou l'on
me dit d'ailleurs que Buffon est d'accord, je le crois bien. Il a répondu
que l'Abbé de Condillac avoit lors de luy son Traité des Sensations: Qu'il
en dit les vœux? Que dites vous de le voir arriver que l'Abbé de Condillac m'ait
chez luy la Métaphysique? ou de son intégrité à recueillir les larmes qu'on
luy fait?

109

Que dites vous de la constance de notre Abbé Imblet à qui l'on
vient de faire passer devant les yeux l'abbé de Brismond, et à qui on
promet déjà encore de faire passer un Caque, le Prince de Beau-
vauz &c; et qui ne se rebute point? Il est certain que si jamais
quelqu'un a mérité d'être de l'Académie, c'est lui et à la fin il
en sera: voilà comme il faut souhaiter.

Je n'ai reçu que depuis peu de jours M. et C. A. votre livre et
je l'ai lu avec plaisir. Si j'ai été sensible au plaisir de voir que vous fussiez
l'auteur d'un aussi excellent ouvrage, je l'ai été encore davantage
aux témoignages de votre amitié que j'y ai trouvés; et c'est à quoi je
rédais tout ce que vous me dites d'obligeant. Les exagérations
ordinaires des Dedicaces ne flattent qu'un vain amour propre; il
y est permis d'être sensible à celles qui partent du cœur. Considérez
moi donc cette amitié qui m'est si précieuse, et soyez bien persuadé
que je ferai toujours tout mon possible pour la mériter.

Les espérances que j'avois conçues de vous voir et d'être de vous
évanouies: Les frôles sont revenus avant ma convalescence, et il y
auroit eu trop d'imprudence à entreprendre le voyage. Daignez
moy en pensant à moi et m'aimer toujours. Je suis avec la plus
vive reconnaissance et le plus tendre attachement M. et C. A. v. d.

M. Je m'étois trouvé déjà comblé par l'épître que vous m'avez fait
l'honneur de m'adresser que je n'entendais qu'un fort imparfaitement la
langue dans laquelle elle étoit écrite. La traduction que vous avez bien voulu
m'en envoyer me fait encore mieux connaître combien je vous suis obligé.
Ce ne peut être M. que votre amitié que je dois des éloges que je ne méritais
point: Mais cette amitié me fait encore plus de plaisir que si je les me-
ritois. On ne sauroit donc être avec plus de reconnaissance ni plus
d'attachement que je le suis M. Vos &c.

A. M.
Herbert
du 14. Oct. 1755.

de la bibliothèque
du 14. Oct. 1755

A M. l'abbé
de Condillac
du 14 Octob. 1755.

Je meurs d'envie de voir le Livre que vous m'annoncez: Je ne suis pas moins sensible M. à l'amitié que vous me témoigniez en voulant bien me l'envoyer. C'est une que M. l'abbé Trublet me manda mon Exemplaire est en route: Je le mettrai à M. M. Formey et Beauvoisine ceux que vous leur destinâtes lorsque je les auray reçus, mais les paquets par M. Metra sont d'ordinaire b'mois à me parvenir.

Peu que vous dites M. qu'en Métaphysique on n'est point entendu de ceux qui n'ont point accordé leurs idées aux vôtres est vrai en général: mais vous avez le don de présenter les choses de manière que tout le monde les entend et les approuve, la seule chose qui ressembleroit à dire ce seroit qu'on les a pensées, quoy que bien peu de têtes fussent capables de les penser. C'est apparemment cela qui a fait trouver à Buffon les Ouvrages dans les vôtres. Quant à ceux qui vous jugeront l'un et l'autre ils ne croiront pas assurément que vous les ayez bien compris: Et je ne connois personne chez qui vous n'ayez pris rien de ce que vous dites. J'ai hors de l'esprit le IV. Tome de l'histoire naturelle, et je n'ai pas le tems de le relire: Mais autant qu'il m'en souvient j'y ai trouvé une différence bien singulière entre l'ame des Bêtes et la nôtre. Je l'ai attribuée officieusement à la crainte de la Sorbonne: Mais cette crainte n'a telle pas été trop loin et n'a telle pas fait perdre la tramontane à notre Naturaliste? Je sçay bien retrouver dans votre Livre les Bêtes en possession de ce qui leur appartient. Mais moy je ne sçay si c'est le grand Commerce que j'ai avec elles ou le despit que j'ai des hommes qui ne font penser ainsi, mais je ne saurois leur refuser des sentimens et des pensées qui ne diffèrent des nôtres que du plus au moins. J'ai fort cela bien des fois que quoy qu'à fort loin de la Sorbonne je n'oserois pas trop publier, mais à quelque proximité, si que j'en fusse je ne voudrois pas de raisonner. Je suis etc.

Je vous écris M. et C. L. ordinaire par le papier après d'aujourd'hui, A. M.
ment, et seulement ce qu'il falloit pour le pondre aux questions que L'Abbe Trublet
vous me faîtes et vous dire mon intention sur l'impression de mon 14 Octob. 1755.
Eloge. A présent que j'ai plus de tems je m'entreprendray un peu
avec vous.

1°. Je vous envoie la lettre que vous m'avez demandée, et j'y joins les
premières feuilles d'un journal qu'on a commencé icy.
2°. Je vous prie de remettre cette réponse à M. l'Abbé de Condillac.
3°. Pour vous parler un peu plus au long sur mon Eloge. Je recommence
par vous rappeler que je n'ai jamais désiré qu'il parut avant la pu-
blication du volume de nos Mémoires, ou avant l'Edition de M.
Bouquet. Mais je vous avoue que ce n'étoit pas que je pensasse qu'il
y eût un mot qui put faire la moindre difficulté par rapport à la reli-
gion ou au Gouvernement; et que je m'étois appliqué avec le plus
grand soin à choisir mes expressions, usant au reste d'une li-
breté honnête de dire ou de faire entendre mes sentimens. J'étois si
persuadé d'avoir atteint ce juste milieu, que je n'avois pas hésité
d'envoyer tout droit mon Eloge à M. Bouquet. Il en sera pour l'E-
dition en France ce qu'il plaira à vous ou aux autres; mais je n'ai
pas cru qu'il me convint de me rendre d'élance d'égards frivoles.
Il ne seroit pas plus facile au Ministre de me faire dire des sot-
tises aux Ecclésiastiques, quand il le veut que de m'empêcher de dire libre-
ment ce que je pense de raisonnable et de décent. Quant aux ne-
gligences de style qui peuvent se trouver dans mes Ouvrages, je
ne m'en mettray jamais beaucoup en peine et j'aime mieux
qu'elles m'échappent que de passer trop de tems à les brider. Je n'ay
pû refuser la lecture de mon Eloge à la Beauvilliers, mais je ne l'a-
y ni envoyé pour qu'il l'imprimât ni permis de l'imprimer.
Je ne reçois aucune nouvelle de M. Bouquet. Ce sont apparemment
ces incertitudes sur l'impression de l'Eloge qui en sont cause; j'ai
pourtant bien envie que cette Edition soit achevée.

Il ne me parait pas que dans un mois la dernière Paquet
que vous m'avez envoyée. Vous auriez dû me dire ce que vous pensez
de l'Éloge de d'Alembert, et ce que les autres en pensent. Pour
moi je m'attends à le trouver très beau. J'espère que vous aurez
joint au Paquet l'opinion de Bacon, et le Journal étranger. Par les
chariots de Poste le post d'empaquet médiocrement gros n'est pas
plus cher que d'en très petit.

Dites-moi je vous prie apprenez que je m'en souviens, s'il est vrai
que vous avez une fois écrit à l'Abbé de Bradas que vous connaissiez
l'Auteur de son Apologie que peut-être il ne connaissait pas. Ce pourrai-je
vous le lui auriez dit.

Au Roy
du 15. Octob. 1755.

Sire

L'Écrit que V. M. a renvoyé à l'Académie est d'un nommé Buchter
qui nous avoit proposé il y a quelque temps un mouvement perpétuel
et des moyens pour augmenter à l'infini dans les Machines la force,
sans rien faire perdre à la vitesse. On se souvient de ces propositions
en commentant l'impossibilité. La Quadrature du Cercle qu'il propose
aujourd'hui n'est pas moins chimérique et tout son écrit est rempli
des erreurs les plus grossières. Il demandait à V. M. la permission
de le publier, et il est certain qu'il ne contient rien qui intéresse l'Etat
ni les bonnes Mœurs qu'autant que les bonnes mœurs et l'Etat peuvent
être intéressés dans ce qui blesse le sens commun.

Je profite de la même occasion Sire pour parler à V. M. d'un homme
qui s'offre à V. M. pour entreprendre des Langues Orientales qu'il prétend
avoir apprises pendant un séjour de 10 ans qu'il a fait dans les États du
Grand Seigneur. Ce M. de La Roque m'est inconnu et je prends la liberté
de mettre sa Lettre sous vos yeux :

Je crains toujours d'être abusé par ces sortes de choses des moments de
V. M. je crains aussi de manquer en ne lui en rendant pas compte. Je
satisfais donc de la conviction de mon dévouement et de mon exactitude
pour son service. Je suis Sire

M.

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, et le quantum de ma pension pour lequel j'ai l'honneur de vous envoyer la quittance.

Je vous envoie la plus vive reconnaissance la seule que vous ayez en vous intéresser à ma santé; depuis quelques jours elle me paroît devenir un peu meilleure. Si lorsque je suis à Rotterdam vos occupations ne me permettent de profiter de votre amitié et d'avoir l'honneur d'y vivre avec vous, je le regretterois bien plus que je ne fais de n'y point être. Rien au monde M. ne sauroit me flatter davantage que de croire avoir quelque part dans votre estime et dans votre amitié: et il n'y a rien que je ne fasse toute ma vie pour le mériter.

Voici une lettre de l'Académie qui n'estoit sans la permission du Roy mètre dans son Almanac d'adresses: les personnes attachées aux cours tant à celle du Roy qu'à celles des Princes, Princesse &c. et qui croit que cela lui seroit avantageux et utile au public: Comme il n'y a que deux jours que j'ai écrit au M. pour des choses qu'il s'agit de faire, mais dont j'ai cru ne pouvoir me dispenser de lui faire mon rapport; je craindrois de l'importuner en lui parlant de ce sujet: mais je prens la liberté de vous prier au nom de l'Académie de nous y faire obtenir une réponse. Je suis avec beaucoup de reconnaissance de toutes vos bontés et avec un véritable respect M. D.

A. M.

Cireuil

Du 16 Oct. 1751

A. M.
Bernoulli
du 18. Octob 1755.

M. C. A. Dans le tems que je m'attendois à voir arriver
M. Huber voici la lettre que j'en reçois. J'ai bien peur d'être en,
con la dupe de celui cy comme je l'ai déjà été des autres: cependant
pour que l'erreur dure le moins qu'il sera possible, je vous prie de
lui écrire au plutôt, et de savoir précisément de lui si l'on peut
savoir précisément, s'il doit venir ou non; et quand précisément
il sera ici, afin que je me règle la dessus: Car il y a lieu qui me
fait tant de peine que d'être que tout cela me donne, excepté du Roy.
J'ai eu dès le commencement un pressentiment de tout ce cy.
Vous me dites que M. Huber n'aurait que pour son plaisir, ne voyage
que pour son plaisir &c. à la bonne heure; mais il ne doit pas
pour son plaisir me commettre vis à vis du Roy, ni de faire
envoyer des Passaports ni des Actes qui étoient même contre
la Coutume.

Il veut s'en aller à Londres l'échappement d'une Poudrière est-ce
qu'on ne peut pas faire ces plais à Berlin? Enfin M. C. A. je ne
saurais méconnoître votre bonne intention dans l'acquisition
que vous m'avez proposée; mais je crains bien que le succès
ne répond pas à notre attente. Qu'il vous répondra précie-
usement ce qu'il a dessein de faire, et tâchez de l'engager à vous
dire vrai: Carce qu'il n'est pas juste que l'Académie attende
plus longtemps les expériences, les voyages, et les variations
de M. Huber.

A. M.
Euler du 20.
Octob. 1755.

M. J'ai reçu du Roy la réponse à notre petite requête pour
les Almanachs d'Orfèvre. M. veut bien laisser au gré de l'Académie
de faire insérer au dit Almanach les dites personnes et leurs qua-
rités, quoiqu'il ne s'agit que de celles qui sont actuellement établies
à Berlin et celles qui font leur demeure fixe et continuée. J'ai
l'honneur d'être avec un attachement respectueux M. V.
D. S.

Si l'on se de cette permission il faudra bien s'appliquer aux termes
dans les quels elle est donnée. Les personnes qu'elle regarde sont celles
qui sont attachées aux cours, et entre elles, celles la seulement qui résident
à Berlin.

J'ai reçu qu'hier M. votre lettre datée du 11 Sept. J'ai peine à comprendre comment elle est restée si longtemps en route. C'est le passage par Strasbourg qui est la cause de ce retardement, adressez moi vos lettres et vos paquets directement icy, observant toujours de marquer sur l'enveloppe des paquets Papier imprimé. Je croyois vous trouver bien plus avancé que vous ne l'êtes dans votre Edition que je doute maintenant que vous ferez avec l'année. Vous m'avez fait espérer de m'envoyer les 3 premiers Volumes par vos amis qui vont à la foire de Francfort.

J'avois eu par une ancienne lettre du 24 Juill. que vous attendiez ma copie pour continuer le volume ou devoit être l'Esprit sur la formation des Corps Organisés, que vous aviez déjà préparé et ordonné de quelques feuilles. Je vous répondis aussitôt qu'il valoit mieux perdre ces quelques feuilles, et mettre la Dissertation à sa place. Je vis que vous n'avez poursuivi l'impression, et que vous avez besoin aujourd'hui de redoubler les signatures et les chiffres pour insérer cette pièce à la place de la Lettre sur la Comète. Je doute que cela fasse un bon effet. Cependant si vous l'avez commencé, ou si vous le voulez absolument j'y consentirai: mais toujours à cette condition que les Corps Organisés soient immédiatement après la Vierge Physique; et non ailleurs. Car si cela ne se pourroit faire mieux les réserver pour quelque autre occasion.

M. l'Abbé Trublet doit vous avoir renvoyé l'Eloge de M. de Montesquieu. Je vous prie d'observer de le mettre à sa place dans l'Édition immédiatement après l'Eloge du Maréchal de Richelieu. Je crains que dans cette copie, vous ne trouviez souvent M. de M. pour M. de Montesquieu qu'il faut écrire tout au long. M. l'Abbé Trublet souhaiteroit de voir vos feuilles à mesure que vous les tirez; et je crains que cela ne pourroit être que fort utile pour vous et pour moy. Car je ne puis guères vous répondre d'un bon Errata.

Quand me parlez M. de mettre un Avertissement sur cette nouvelle Edition avant l'Acant Propos. Ne vous en êtes vous envoyé cet Avertissement dans le Volume de la copie? et cependant vous l'avez perdu. Je le réimprimerai.

A. M.
Briquet
du 21 Octob. 1766.

achevons je vous prie le plus tôt que nous pourrons: Et envoyez en vos
feuilles à mesure que vous les faites tirer, par la poste Ordinaire. J'ai
l'honneur d'être parfaitement M.

P. L.

C'est vous n'avez pas encore imprimé les Corps Organisés, et que vous
les voulez mettre absolument, ne pourroit on pas imprimer cela,
pour M. Diderot qui les fait d'un plus petit caractère: et se retrou-
ver par la suite avec les nombres des pages dans les tables, car je
crois que cette répétition ne gâche votre livre. Il n'est peut être plus temps
de faire cette réflexion, et peut être même ce changement de caractère
suivroit-il autant que la répétition des nombres: C'est à vous à en juger
mais la condition essentielle c'est que si les Corps Organisés entrent dans
ce volume, ils se trouvent placés immédiatement à la suite de la
Vie physique.

M.

A. M. l'Abbé
D'Alembert
du 21. Octob. 1755.

Le dernier paquet que vous avez bien voulu m'envoyer a été affreux-
ment retardé; et comme j'avois que le passage par Strasbourg en est la cause,
je prie M. Bouzet dans la lettre cy jointe de m'adresser désormais directe-
ment les feuilles de son impression car il me tarde de voir toute ~~celle~~ cette
besogne finie. Il veut toujours mettre mes Corps Organisés; vous verrez
ce que je lui dirai sur cela. Et je vous prie de le faire s'y conformer. Je
crois M. voir finir les importunités que je vous cause, mais je vois
qu'il est toujours à recommencer. Je ne vous en dis donc point
mes excuses mais je n'en suis pas moins reconnaissant de toutes vos
bontés; et je voudrois bien pouvoir les mériter par le respectueux at-
tachement avec lequel j'ai l'honneur d'être. M. D.

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et m'aider votre écrit sur la Quadrature du cercle, dont le Roy avoit déjà vu, Buchten du 21. Oct. 1755, voyé le pareil à l'Académie. Comme il paroît par la lettre que vous aviez écrite à M. et par celle que vous m'avez écrite que vous ne doutez point de l'utilité que vous tirerez de votre découverte, et que vous ne demandez que la permission de la publier, M. ayant laissé la chose à ma disposition, je ne m'y opposerai point, et vous êtes le maître de faire imprimer votre écrit: mais si c'est le jugement de l'Académie que vous demandez, je vous dirai qu'elle trouve que votre découverte n'est fondée que sur des Paralogismes, et qu'elle voit avec peine que vous ne vous appliquiez qu'à des questions où l'on est bien plus sûr de perir, que de réussir. J'ai l'honneur d'être M. de

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et ay rendu compte au Roy du desir ou vous étiez d'entrer à son service. M. me charge de vous dire que n'ayant point d'occasion de faire usage de vos talens, elle vous remercioit de votre bonne volonté. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération. M. de

Je crains M. et C. d'avoir oublié de vous prier de vouloir bien acquiescer quelques petites sommes que je dois à M. Baudouin pour quelques commissions qu'il a bien voulu me faire. J'ai la même grâce à vous demander de l'ambour à M. l'abbé Embet les petits frais qu'il fait à Paris pour moy. Et je crois même qu'il n'est pas nécessaire que je vous le marque.

Je crois vous avoir déjà dit que je passerois l'hiver ici: Il en arrivera ce qu'il pourra. Je ne vous demande point de nouvelles parce que vous les savez trop bien. Mais je serois bien curieux de savoir ce qu'on dit à Paris, de savoir jusqu'à quand la première Nation du monde se laiffera outrager, et comment on imagine la paix possible. Adieu M. et C. Aimez moy toujours et aimez Madi. Duvelaer de mes respects.

A M.
Baudouin
le 21. Octob. 1755.

M.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 21. Sept. Je ne saurois vous marquer combien je suis sensible à toutes vos bontés, et à la peine que vous daigniez prendre de faire mes chétières communications. Mais me permettez moi de me plaindre de la générosité que je remarque dans vos Comptes, ou je vois que vous ne voulez point me passer les petits droits que l'équité et l'usage établissent entre les meilleurs Amis. Je sçay que c'est une bagatelle pour vous, mais je serois bien plus libre M. si vous vouliez bien ne les point négliger, et je ne vous en aurois pas moins d'obligation. Traitez moy donc cette grâce je vous prie.

Si vous pouvez M. m'envoyer encore cette Année ces Soires et ces Romes que je vous ai demandées, et non seulement l'ome de Nettos, mais encore des autres meilleures espèces, je vous feray très obligé. Je vous prie pour votre remboursement de le tirer sur M. Duvalier. Je voudrois être à portée M. de pouvoir à mon tour vous être bon à quelque chose, et vous marquer la reconnaissance avec lequel je suis M. &c.

St. M.

l'Abbé Trublet
du 21. Octob. 1755

Je reçois M. et C. A. beaucoup plutôt que je ne le pouvois
votre paquet. D'Alembert a une bien plus grande facilité d'écrire que
moi, et écrit beaucoup plus eloquemment et plus élégamment, son
Eloge est fort beau, cependant il ne me fera ni surprendre ni enorgueillir
ni ne m'y fera pas changer un mot. On me pardonnera si l'on
voit mes incorrections, si l'on ne veut pas on ne me les pardonne
ra pas. Les Eloges que vous me donnez me flattent plus que tout
ce qu'on pourra trouver à redire ne me fera de peine. Le nom du père
de M. de Montesquieu n'est pas plus dans l'Eloge de d'Alembert que
dans le mien: Je vois que nous travaillons précieusement sur la même
Canova, et son fils m'a dit d'avoir envoyé aujour d'hui à d'Alembert.
Cependant nous avons envisagé les choses beaucoup plus différemment
que je n'aurois pu l'espérer. Mais quel est ce que c'est que cette prétendue
vie de Louis XI. dont ni d'Alembert ni moi ne parlons, et que Fréron et
La Beaumelle regrettent tant! Et dont je crois vous m'avez parlé,
vous même: Jamais M. de Montesquieu ne m'en a dit un mot: Et
il ne parloit assez familièrement de ses occupations. Je doute que
pendant Louis XI. Je n'ay pas de foy aux ouvrages brûlés. Et si quel
qu'un de ceux de M. de Montesquieu a dû périr je regrette moins celui
là qu'aucun des autres.

À propos de Louis XI. J'ai lu le parallèle de Louis XI.
Fréron a bien de l'esprit: et surtout a bien de celui si du style qu'il
fait pour ce genre d'écrire. C'est d'un magis que de petites haines quel
ques fois si important et que de petits intérêts, mais dont il est
meilleur juge que moi le saluement voudrait: Je ne vois pas
qu'on puisse écrire avec plus de facilité et plus de gaieté. Je crois que
notre Amy Ducloux regardera encore ce qu'il a dit de son Louis XI.
comme un ouvrage: car il étoit un de ceux qui m'ont montré que
si jamais Fréron entroît dans notre Académie, ils me renverroient
leur Diplôme: La déclaration étoit assez singulière; et de peur que je
ne l'oublie, d'Alembert me la répéta il y a quelque tems dans une

deux-ou-pris : Je luy fis une réponse que je crois qu'il ne vous aura pas
montrée; vous direz peut être que la meilleure réponse eut été de ne point
répondre : Et je l'aurois bien voulu; mais il faut céder autrui et aux lois
constantes. Luy que je n'ay pu résister l'air d'être content de l'Académie, je
luy rends justice; et il y a longtemps que je l'aurois proposé à
notre Académie; si j'en ay avais été de grands obstacles. Vous ne
sauriez croire, à présent que je suis à la tête d'un corps, combien
Dieu m'a donné les grâces nécessaires; et combien je say sacrifier tout
ce qui ne regarde que moy. Tout ceci je vous prie entre nous.

J'ai déjà parcouru, mais je veux le lire plus d'une fois la nouvelle édition
de l'abbé de Condillac. Il est fâcheux pour notre Amy Buffon de le luy avoir
fait faire. Je trouve ce livre d'autant meilleur que j'en avais porté précédemment
le même jugement sur ce que Buffon dit de sentiment des Bêtes: mais s'il
n'avoit que ce mérite il seroit bien éloigné d'avoir tout celui qu'il a. Car
il ne falloit pas précisément être aussi grand philosophe que l'abbé de
Condillac ni même que moy pour voir que tout ce qu'il dit Buffon sur cela
n'est qu'en emphysie. Je ne sçay si on ne pourroit pas le sauver en di-
sant que la peur de la Sorbonne le fait parler autrement qu'il ne pense;
mais pourquoi braver dans un tems et trembler dans l'autre? Je ne
diray pas comme luy que l'abbé de Condillac a pris de moy son Livre:
mais je vous prieray de lire ma lettre sur l'Éloge des Bêtes.

Vous m'avez parlé ce me semble d'un Esprit de Bacon qui devoit
être Diderot, et j'étois fort curieuse de le voir. Je verray cependant en-
core avec plaisir l'extrait et la vie de Bacon dont vous me parlez parce
que tout ce qui tient à Bacon m'intéresse, et je vous prie de m'en envoyer
aussy bien que M^{ad} de C^hall. À propos de Bacon, on dit que M^{de} de Montes-
quieu étoit de la famille de Montaigne par les femmes: et cela est, c'est
encore une des circonstances que M^{de} de Sévigné ne devoit point oublier
et qu'il a oubliée; et qui auroit été bonne à mettre dans son Éloge. Je
ne sçay ce qui en est, mais j'en avais remarqué la parenté de leurs esprits
et j'en avais fait un grand Article dans une première leçon de l'Éloge.

Il y a en effet entre l'Esprit des Loix, et les Opais de Montaigne une bien plus grande ressemblance que les deux titres ne promettent, mais c'est que les deux titres ne sont pas les titres des Ouvrages. J'ay re-tranché cet Article parce que la plupart des gens ne connoissent pas assez Montesquieu et Montaigne, et qu'il auroit peut-être donné trop gain de cause, à ceux qui accusent l'Esprit des Loix de faute d'ordre, et qui ont raison jusqu'à un certain point.

C'est moy sans doute qui avois porté à M. Formey le commerce de D'Alembert avec la Société de Lyon, je n'avois aucune raison de luy en faire un Mystère; il l'a aussitôt imprimé parcequ'il imprime tout; j'ay avois porté aussi la lettre au Cardinal d'Orléans. Quant à celle contre Voltaire je ne voy ou il la prise.

Je n'avois jamais ouï dire que M. de Montesquieu travaillât à l'Encyclopédie. Et je doute qu'il y ait travaillé autrement que tous ceux qui travaillent aux Dictionnaires et aux Lettres. Son Traité du Gout, et tous les Traités particuliers des bons Auteurs sur chaque chose conviendront également à cet ouvrage. Cela me va. L'air que d'un prétexte pour s'as-socier M. de Montesquieu et placer son éloge à la tête d'un des Tomes de l'Encyclopédie.

Je ne trouve point vos chansons chères. Vous pourriez m'en envoyer avec tout ce que je vous demande dans le même paquet et faites-les vous rembourser par M. Duvallet.

J'écris à M. Brizet de vous envoyer des feuilles: je vous seray très obligé, si vous voulez bien les lire, et me marquer les fautes que vous y trouverez.

C'est résister à l'évidence que de répondre à la dissertation de la Fontaine sur la petite vérole: Et en luy passe la fille Sauvage!

Je trouve bien extraordinaire que l'abbé Prevot ait supprimé dans son Journal ce que vous disiez d'obligeant pour moy, je le prouvois pour moi et mes Amis: je vois tous les jours combien les Amis font rares.

Envoyez moy un Exemplaire de l'Eloge des qu'il sera imprimé, marquez tous leurs sur vos plaquets placards imprimés, cela coûte moins aux Postes d'Allemagne.

A. M. Euler
du 22 Nov. 1756.

J'ai réfléchi M: à notre question d'hier; et j'y trouve
plus d'embarras que je ne pensois. Selon les termes de la proposition
du Roy nous ne devons mettre dans l'Almanac que les personnes
qui font à Berlin leur demeure fixe et continuelle. Cela semble
exclure M. le Grand Chambellan, M. le Marechal de la Cour du Roy,
M. le Grand Maître de la maison de la Reine, et cela ne pourroit
manquer de paroître étrange. Je ne crois pas non plus qu'il
conviene d'en parler d'avantage à S. M. ni de lui demander sur
cela un éclaircissement qui seroit importun. Ainsi
je croirois M: qu'il vaudroit mieux laisser couler encore cette
Année notre Almanac tel qu'il est. Et avant que nous en voyons
à celui de l'année prochaine je pourray peut-être de sa
quelque conversation connoître l'intention de S. M. Je suis avec un
respectueux attachement M. V^{re}

170
 V. M. me fait plus d'honneur que je ne mérite en s'adressant à moy pour l'inscription du Buste de M. le Chancelier. Je ne suis guères versé dans cette sorte de style, mais le desir d'accomplir vos ordres, rend peut être capable de tout. J'ose donc vous mettre sous vos yeux l'Esquisse de cette inscription, que je suppose par la lettre de V. M. devoir être en latin: Et on avoue que le latin est beaucoup plus propre pour ce genre que le François. V. M. l'approuvera, et daignera me marquer les corrections qu'il me trouvera à y faire, je la croiray digne de votre signature et de la postérité. Je finis avec le plus profond respect.

Vire. de P. M. H.

Aeterna Memoria

Samuelis Baronis defuncti
 Summi Regni Cancellarii,
 Aquila Nigra Ordinis Equitis,
 Viri Juris Peritissimi:
 Quem Fredericus Magnus,
 Post hostes de bellatis,
 Felicitate populorum providens,
 Patris Legibus instituerat,
 Carmulis Reverendis,
 Juris amandando
 profecit

Santa munere functus Vir justissimus
 Obiit die Octob. 1755. Aetatis suae

A la mémoire éternelle

De Samuel Baron defuncti
 Grand Chancelier du Royaume,
 Chevalier de l'Ordre de l'Aigle noire,
 L'homme le plus consommé dans la Jurisprudence,
 Que Frédéric le Grand
 Après avoir soumis ses ennemis,
 Entièrement occupé du bonheur de ses peuples,
 Chargea
 De rétablir les loix de la Patrie,
 D'abréger les procédures,
 De réformer la justice.

Cet homme illustre après s'être acquies d'une fonction si importante,
 mourut le Octob. 1755. dans la année de son âge.

(Suite)

A. M.

M.

de Fredon d'orff.
du 15. Octob. 1788.

M. d'Jlton. me rendit hier la lettre que vous me faisiez l'honneur de m'écrire: Et nous nous sommes mis aufertôt M. Euler et moy à examiner les machines qu'il propose, entre les quelles celle pour peindre les toiles nous a paru la plus digne de recommandation. J'ai l'honneur de vous envoyer sur ces machines le sentiment de M. Euler, qu'il a tourné de la manière la plus avantageuse qu'il a été possible, et au quel j'ai souscrit. Je jure! que vous prouvez le succès de M. d'Jlton ne peut manquer M. de me faire souvenir qu'il l'ouïsse, et qu'il obtienne du Roy ce qu'il demande. Je ne laisseray jamais échapper aucune occasion de vous marquer les sentiments que je fais de votre recommandation, et la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être M.

P. S.

Vous m'auriez fait grand plaisir M. de me donner des nouvelles de votre santé à la quelle personne ne s'intéresse plus que moy, puisque telle être ou être bonne, quelle est utile pour le service du Roy et pour tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître. La mienne depuis quelques semaines est devenue un peu meilleure, mais elle a commencé à se remettre. Faites moy la grace aussi de grés, saluer mes respects à Mad. de Fredon d'orff.

M.^{re}

Le jour dernier fut le plus beau jour de ma vie. Ma mauvaise santé ne m'empêcha point de me trouver à l'Assemblée pour y être témoin de la joye avec laquelle chacun s'empressoit de nommer V. E. Pour moy M.^{re} chargée de plus de 10. ans de l'administration de cette Compagnie et du soin de la faire fleurir je sentois bien qu'il n'estoit encore arrivé rien de si glorieux pour Elle.

Ce que V. E. veut bien me dire des sentiments dont S. P. M.^{re} nous a fait le plus grand plaisir et par le prix de ces sentiments et par la bonté avec laquelle V. E. a bien voulu m'en instruire. Il y a longtemps que je suis devoué à ce grand Prince par mon admiration et par ma reconnaissance. Et puis que V. E. m'a appris que je suis encore dans son pouvoir, j'osay je prendre la liberté de la supplier de me mettre à ses pieds et de luy faire parvenir cette Lettre. V. E. verra par la copie que je joins ici ce que je demande à S. S. et si Elle y ajoute un mot Elle me le fera obtenir. Je suis V.^{re}

Au. Supra
du 20. Octob. 1755

S. S. P.

Je ne puis m'empêcher de porter à vos pieds la joye que j'ay eue, j'ai eue, lorsque M. le Cardinal Saffionei a eu la bonté de me dire que V. S. se souvenoit de moy et m'honoreroit toujours de sa protection. Un si grand bonheur S. S. P. m'avengle et les graces que j'ai déjà reçues de V. S. m'en font espérer de nouvelles. J'ai encore un Parent ecclésiastique à S. Malo. Il est trop presumer de la bonté de V. S. que d'oser la supplier de luy accorder un canonicat dans cette petite ville, lorsqu'il viendra à vaquer, ou s'il ne s'en présente pas, quelque autre benoite dans la Province de Bretagne. Le sujet est digne de vos graces de V. S. pour moy je ne meritte d'y avoir quelque part que par la reconnaissance avec laquelle je le reçois. Je suis avec admiration et avec le plus profond respect

S. S. P. De S. S. P. 1755

A. M.
Duvolaer
Du 28 Oct: 1755.

Je vous importune souvent M. C. A. et cependant je fais tout
ce que je peux pour vous importuner le moins qu'il m'est possible.
Je m'étais adressé à M. de Montriff, pour recevoir ma pension et
pour vous la remettre, M. de Montriff prétend qu'il faut être à
Paris pour cela, et me renvoie la lettre du premier Comte de M.
d'Argenson. Je vous prie donc de recevoir cette pension le plutôt
que vous pourrez. Durant de la Condamine, je la recevais tous
jours au mois de septembre.

J'aurais que le grand cousin vous aura remis déjà depuis long-
temps 3 ou 4 mille francs pour mon compte.

Je voudrais bien aussi avoir le tour net sur les Lots de la Lot-
erie Royale et de la Compagnie des Indes. Je ne voyais plus
est comptant pour cela Adieu M. et C. A. les besoins que j'ai
de vous sont continuels et éternels, mais ma reconnaissance l'est
aussi.

A. M.
le Comte de Saxe
du 30. Oct: 1755.

M.^{re}

Je suis au désespoir de ne pouvoir m'aller mettre aux pieds de
V. A. R. la remercier des bontés dont Elle m'honore et lui porter
les éloges qu'Elle demande. Je ne puis actuellement lui envoyer
que celui de d'Alambert que j'ai reçu l'ordinaire passé. Je n'ai
aucune copie du mien qui puisse être présentée à V. A. R. J'ai
ramis le seul qui me restait à M.^{re} le Comte Henry qui voulait
l'avoir il y a 2 mois, j'en ferai faire une autre d'après le brouil-
lon que ne seroit pas lisible, et aurai l'honneur de qu'elle
sera faite de le envoyer à V. A. R. Je voudrais avoir pu faire
quelque chose de digne d'Elle, mais purement mon cœur et mes
sentimens le sont. Je suis V.
A.

M. L. A. la réception de M. le Cardinal de Sioncei dans notre Académie
me fait déranger votre Régime, et vous écrive plus souvent que vous n'avez,
mais qu'on vous s'écrit, il est vrai que je n'ai honte pour cela qu'un peu,
deux. Je vous prie donc de se mettre au. Et ces lettres de diplôme,
il y en a une pour C. N. à qui je demande un canonicat de P. male;
et qui m'enhardit c'est la seconde lettre que vous m'avez envoyée.

J'ai communiqué à M. Euler votre lettre du Baron Boscovich,
que je ne crois pas qu'il vaille la peine de vous renvoyer, mais qu'en
tout cas je vous garde. Il n'y a rien de si affligeant que cette mesure,
si l'on est obligé d'y ajouter foi: rien de si ridicule que la ressemblance
de la figure de la Terre, si la Terre est faite comme une truffe: et
vous et nous et le Ministère doivent mourir de honte. Mais pour moi
qui malgré tous les beaux raisonnemens qu'on peut faire sur le point
nécessité d'une figure régulière, vois toujours la régularité, j'ai
mieux attribué l'erreur aux supposés qu'à Dieu. C'est ce que M.
portant d'être fondé, je ne voy plus comment on pourroit s'embarquer
pour aller aux Indes.

Je demurerai l'hiver ici, et vais me reposer dans ma chambre.
ma santé qui n'avait pu se remettre de tout l'été, est devenue meilleure
jus la fin de l'Automne. mais voilà l'Automne passé, et j'ai bien
peu qu'elle n'est pas le temps de se raffermir avant les horreurs de
l'hiver dont nous voyons déjà les avant-coureurs.

Je ne savais rien ni des statues ni des tableaux, ni des chevaux ni
du Laurier cueilli sur le tombeau de Virgile; ni par conséquent de vos
vers parce qu'il y a fort longtemps que je n'ai vu le Roy: mais je sais
que je voy bien comment tout cela sera.

Depuis que vous d'avez plus à Paris je fais venir tout ce que je
peux, et cela ne me tient bien que d'une très petite partie de votre
ami me rec. Je vois dans les feuilles de Fréron qu'on attaque votre
petite verole; c'est que malgré la lumière du soleil il y a des
aveugles; qu'il y a des fous qui se croient les yeux volontairement
et des méchants qui s'opposent à tout ce qui est bien, il faut que ce

M. Cantuel soit l'opium soit animal qui se trouve parmi les Médecins.
Rapportez vous: On inoculera un jour par toute la terre parce que les
choses convergent vers le bien, mais je ne voy quand elles y arrivent,
tout: L'Académie a des inflexions, des interruptions et des aboiements,
sémens.

J'ai lu la lettre de l'Abbé de Fontenay. Notre Amy Buffon se re-
pentira de le lui avoir fait faire, ce sont les Lettres jaunes de sa
Mal heureuse. Malgré tout cela il s'est menagé ses partisans,
dans tous les journaux de France on ne compte point six grands
hommes sans que luy et d'Aubenton s'y trouvent, son Livre est im-
primé par le Gouvernement, les planches en sont magnifiques
il se soutiendra

L'Abbé Trublet, et mon Libraire ont voulu absolument qu'il
misse dans ma Nouvelle Edition mes Corps Organisés et la réponse
à Diderot. Je vous avoue que j'avois besoin des instances d'un
Archidiaque pour cela. Si l'on raisonne juste, et qu'on m'accorde
le même droit de penser et de dire, qu'on n'a point voulu s'ap-
pliquer philosophes Orthodoxes, et à des Docteurs de l'Eglise, on ne
trouvera rien à reprendre dans ce que j'avance. Mais puis-je
me flatter qu'on raisonne juste, et qu'on agisse avec équité?

Comme dans mon Eloge de M. de Montesquieu je citois une
lettre de M. de D'Aguillon, je crus devoir le lui faire voir avant de
l'imprimer. Elle ajouta à cette lettre un mot contre les Jésuites
que j'avois retranchés. Donna à mon écrit tant de louanges que je
ne croiois pas qu'elle en ait tant donné dans toute sa vie, Et me dit
qu'il falloit absolument qu'il parut avant l'Edition qu'on fait à
Lyon et avant la publication de nos Mémoires. Je l'envoyai à
l'Abbé Trublet qui m'en parut presque aussi content qu'elle et M.
de Malesherbes joignit ses applaudissemens aux leurs: Mais notre
Abbé trouva quelques petites incorrections dans le style, et M. de
Malesherbes de grandes difficultés dans les choses; par rapport
à l'Ecclésiastique, au Monarchique et au Parlementaire. Je

répondis à notre Abbé qui me pressoit toujours de l'imprimer, de l'imprimer comme il étoit ou point du tout; et j'écrivis qu'on l'imprimerait. Il m'a envoyé ces jours passés celui que d'Alembert met à la tête du V. Volume de l'Encyclopedie qui ne me fera rien changer au mien. Nous avons travaillé l'un et l'autre séparément sur le même canevas, qui nous fut envoyé par M. de Secoudat. Mais notre manière de traiter le même sujet a été bien plus différente que je n'aurois osé l'espérer. Le style de d'Alembert est beaucoup plus stylé que le mien, que vous savez qui est toujours court et sec. Malgré cela je suis content, je le serai avec plus de raison quand vous l'aurez lu et approuvé.

Il est arrivé ici un ballot de 400. Pucelles que le libraire dit qu'il vend pour l'auteur et qu'il ne vend guère lui-même. Je ne l'ai point acheté parce qu'on m'avoit promis de me l'envoyer d'Hollande.

A. M.
De la Primoriais
du 31. Octob. 1765

Il y a un siècle mon cher cousin que je ne vous ai écrit. Il est vrai que si vous remarquez que je ne vous écris que pour vous demander des services et vous causer des embarras, vous trouverez peut-être que je vous écris bien souvent. Vous pourriez dire encore que je vous écris aujourd'hui principalement pour m'informer des nouvelles du monde qui m'intéressent le plus, vous sçavez bien que c'est de ma sœur que je parle et de toute sa famille. Elle m'écrit toujours, et toujours qu'elle se porte bien; cependant en examinant ses lettres, j'ai quelques raisons de croire qu'elle me trompe. Je lui ay vu faire l'an, deux fois un voyage à St. Malo dont je ne vois point le motif, et que m'est-il suspect. Enfin C. P. je vous conjure de me dire comment elle se porte, comment ses sœurs se comportent avec elle, comment Du Bos s'en va?

Maintenant je recommence à vous remercier de tous les services que vous me rendez, et de toutes les amitiés que vous me témoignez. Continuez C. P. de m'aimer toujours, et comptez que

si je ne puis vous être bon à rien, je n'en suis que d'autant plus sensible à tout ce que vous faites pour moy.

Néanmoins point de voir ici une main étrangère, le n'est que pour ménager le tems et vous rendre ma lettre plus lisible. Car depuis quelque tems le crachement de sang me gêne, et ma santé semble se remettre. Il est vray qu'elle ne se remet que lorsque nous tombons dans l'hiver dont nous avons déjà senti les approches, et que je compte passer tout entier scellé hermétiquement dans ma chambre, pour voir si j'y pourray vivre comme les Ananas et les Aloes vivent ici dans nos serres. Je suis fort inquiet de la santé de notre Quela Chipodiere que ma sœur me mande qui n'est pas bonne.

Dieu veuille que celle de mon Neveu se rétablisse entièrement, et qu'il vous donne la satisfaction que vous méritez. Je compte vous voir vers l'année prochaine, et espère être plus heureux que je ne l'ai été dans mon dernier séjour à St. Malo. Dites je vous prie mille choses de ma part à notre Cher Du Roure. Je compte luy écrire au premier jout, mais ni vous ni moy ne luy pourrions dire combien je l'aime.

Je ne désespère pas s'il mourroit encore quelqu'un de nos Chanoines dans le mois du Pape d'obtenir un Canonat pour l'Abbé de la Bougatriere et je le voudrois bien. J'ai fait une nouvelle connaissance du Cardinal Fassionai, S. E. m'ayant écrit l'autre jour que S. S. l'avoit chargé de bien des choses gratuites pour moy, j'écrivis à S. S. pour l'en remercier, et luy demanday en même tems un Canonat. Luy je vous prie Cher Cousin uni, quement entre nous, n'en parlez tout au plus qu'à l'Abbé que cela regarde. mais mandez moy si vous avez quelque Chanoine bien caduc.

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 18. Octob. et aussi celle du 12, mais je n'ai point encore reçu les 14. feuilles que cette dernière me promettoit, il faut que M. de Brasney ait négligé de me les envoyer, ou que les entrepreneurs, ou les paquets par les chariots de poste sont obligés de rester, en soient cause. Je suis bien aise de voir que votre intention soit d'achever votre Ouvrage le plus tôt qu'il sera possible: Rien ne vous manque plus pour cela puis que M. l'Abbé Trublet vous a renvoyé l'Eloge de M. de Montesquieu. Quant à l'Edition M. qu'on en fait à Paris, voici ce que j'en dis et que je puis vous assurer: Comme je cite une lettre de M^{ad}. d'Aiguillon dans cet Eloge, je crus ne devoir point le laisser paroitre sans le lui avoir fait voir, et pensant de plus que le détour par Paris pour vous parvenir n'étoit pas grand, je l'adressay d'abord à M^{ad}. la Duchesse d'Aiguillon, la priant de vous l'envoyer aussitôt qu'elle l'auroit lu: Elle le lut à plusieurs de ses Amis et de ses miens, et le bruit en vint à M. l'Abbé Trublet qui me fit des reproches sur ce que cet Eloge étoit connu à Paris, et qu'il ne l'avoit pas vu: Je le lui envoyai, et lui écrivis en même tems que s'il tardoit à le recevoir il pourroit le voir chez M^{ad}. d'Aiguillon. M^{ad}. d'Aiguillon qui étoit à la campagne lorsque je lui avois adressé l'Eloge l'avoit gardé longtems, et lors qu'elle m'écrivit elle me dit que la gloire de M. de Montesquieu étoit intéressée à ce que cette pièce parut aussitôt, et me pressa de la manière la plus vive de le donner séparé de mes autres ouvrages: L'Abbé Trublet qui l'avoit vu m'écrivit la même chose, qu'il falloit que cet Eloge parut le plus tôt qu'il étoit possible, et me marquait quelques petites choses qu'il croyoit qu'il falloit y changer. Mon intention n'avoit point été qu'il parut avant votre Edition ou la publication des Mémoires de notre Académie. Mais voyant tant d'instances de toutes parts, et étant trop éloigné pour pouvoir attendre tant de réponses, j'écrivis à l'Abbé que je le laissois le maître de faire ce qu'il jugeroit, d'après les propres termes de la Lettre que je lui écrivais, comme

A M.

Bruegel
du 31. Oct. 1766.

jugés tout cela à propos et à l'égard du Public et à l'égard de M. Bérnart,
et à mon égard disposé en sans attendre ma réponse. Mais j'ajoutois
cette condition à savoir, qu'il ne fut rien changé que le mot que
Mad. La Duchesse d'Anguillon vouloit appeler à sa lettre sur la qu'elle
Elle avoit droit. Voilà M. précisément l'histoire comme elle est; Je
n'ai point crû que la publication de cette petite pièce avant le recueil
de mes autres Ouvrages pût vous faire tort, au contraire peut être me
fera-t-elle qu'avantageuse à votre Edition, mais dans le doute, vous
voyez comme j'en ai parlé.

J'attends les 14 feuilles avec impatience, pour voir comment vous
sûrez enchaînés les Corps Organisés. J'attendray les autres de mê-
me pour voir que nous tirions à la fin de l'Ouvrage. Je vous prie de
me dire quand vous pensez qu'il pourra paraître? Et si toutes vos fi-
gures pour le 14. Tome sont prêtes que je vous demande toujours que
soient plaiées et repellées comme dans la modèle que je vous ay
envoyé.

Si vous n'avez point encore imprimé l'Eloge de M. de Mont-
losquieu il seroit bon de mettre au bas cette note. Cet Eloge fut lu
dans l'Assemblée publique de l'Académie R^{me} des Sciences de
Berlin le 5. Juin 1765. Observez toujours au bas partout où il
en a que M. de M. de Montlosquieu.

Vous n'avez pas encore approuvé l'impression de l'Épître
à M. de La Fontaine: je voudrois y ajouter un nouveau titre qui
luy est survenu; et cela m'ayant donné occasion de telier aussi
l'Épître, je voudrois y faire d'autres petites additions et correc-
tions, et l'imprimer telle que la voici. Mais ce n'est qu'en cas
qu'elle ne soit pas déjà imprimée. Continuez toujours M. de M.,
car par la Poste ordinaire et non dans les Paquets que vous
m'envoyez. Et soyez persuadé que j'ai l'honneur de vous par faitement
M. de M.

P. S. Si l'Abbé Fourblat n'a pas fait dans le Manuscrit de

Eloge de M. de Montesquieu un changement que je luy ay de-
mandé: faites le je vous prie est dans la lettre de M. de Montesquieu
du 24 Janv: 1728. que je cite, à l'endroit de, étoient l'objet du culte
de M. molley étoient l'objet du culte de xxy. et mettez une St à
la place d'une autre M. lettre initiale qui suit deux lignes après
votre qu'on avoulu appliquer malignement ces lettres à Paris à
d'autres personnes que celles d.ont me parloit M. de Montesquieu.
Je vois dans le moment les 14 feuilles.

Je vous rends mille graces M. C. Conf. pour la bonté que vous avez de M. de Mouchet
de retirer mon ordonnance et de la remettre à M. Duvelaer. du 3. Nov: 1765.
Faites moy encore un plaisir, c'est de me contresigner cette lettre
à un Officier Irlandois à qui le port d'une lettre de Berlin à
Boulogne pourroit n'être pas une chose indifférente. Il en nous
seulement arrivé d'Irlande; Je ne sçay si M. d'Argenson le
connoit, mais il me semble qu'il devroit bien l'être connu; s'il
n'étoit pas dans un Régiment, il seroit bien dans une Académie.
J'aimerois pourtant encore mieux le voir passer en Angleterre.
J'ai été fort aise d'apprendre que vous aviez élu M. l'abbé
de Boismond: Je n'ai fait que l'entrevoir, mais il n'en faut pas
d'avantage pour sentir son mérite. Si vous voyez M. de Chaulnes
dites luy que tous ses torts ne me detacheront point d'elle. Adieu
M. C. Conf. je vous embrasse mille fois.

A. M.

De Mouchet
du 3. Nov: 1765.

A. M.
de Fresney
du 8. Novem: 1755

M. Les petites commissions dont vous voulez bien vous charger pour moy vous importunent peut être déjà de plus, sans que mes remercimens viennent s'y joindre: Mais je ne saurois m'empêcher de vous marquer ma reconnaissance pour vos attentions: J'ai reçu les deux derniers paquets que vous avez eu la bonté de me faire passer, et vous prie toujours de vouloir bien me continuer vos bontés. C'est une oeuvre de charité que d'envoyer à un malade confiné pour tout l'hiver dans sa chambre, ce qui peut lui faire passer son temps. Tout ce que je desirerois seulement ce seroit de trouver quelque occasion où je pusse de mon côté vous être bon à quelque chose et vous marquer l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être M. V. r.

C. H.

C'est uniquement pour répondre à l'honneur que vous m'avez fait, et pour vous remercier de l'opinion trop avantageuse que vous avez de moy, que j'ai l'honneur de vous écrire; car je ne me flatte pas de résoudre des questions qui vous auroient embarrassé; et actuellement que je suis à peine dans la connaissance d'une très longue maladie, et la tête fort vide de toutes les idées que vous me présentez. Je n'en suis encore plus incapable. Mais il y auroit de l'ingratitude, ou une insensibilité dont je suis fort éloigné, si je ne vous marquais le plaisir que j'ai d'obtenir l'approbation d'un homme qui a autant d'esprit et qui est aussi clair que vous.

Le petit Ouvrage sur la Morale qui a eu le bonheur de vous plaire n'a pas eu un applaudissement assez universel que vous le pouvez: Il a paru plusieurs écrits contre cet Ouvrage; j'en ay même quelques uns auxquels j'ai d'abord songé de répondre; je me suis laissé de voir les autres; et l'autre jour que mes amis me demandoit si je voulois qu'il m'envoyât une réfutation qu'en Comte Italien on avoit fait. Je le priay de ne me la point envoyer. Ce que j'ai dit dans cet Ouvrage n'est ni éloquent ni agréable, mais il me parait si évident que je ne pourray jamais rien dire qui le fut davantage, et que je crois impossible qu'on me fit changer d'idées. Cependant M. comte j'ai l'honneur de vous lui dire cet Ouvrage n'a eu qu'un succès médiocre; et j'ai vu des gens d'esprit qui n'en faisoient aucun cas.

Quant aux objections que vous m'apprenez que Meford Podingbrooke a faites contre ma prétendue démonstration de l'existence de Dieu, j'ai déjà écrit pour qu'on m'envoyât ses œuvres posthumes: Je verray à quel dit, et tâcheray d'y répondre. Cela me dispensera de répondre à plusieurs autres qui m'ont mal attaqué ou qui m'ont attaqué sans m'entendre. Le plus singulier est que j'ai à me défendre et de ceux qui disent que j'ai voulu détruire les preuves de l'existence de Dieu et de ceux qui croient que j'en ai voulu donner une démonstration. On m'a fait des objections de l'un et l'autre genre, et l'on ne jamais voulu m'entendre. J'ai blâmé la

A. M.

Honor
du 3. Mars 1755.

Je la donne infinie d'Auteurs bons et mauvais qui ont voulu trop multiplier les preuves de cette grande vérité: J'en ai lu qui la voulaient prouver par la multiplication des poux des verrins; J'ai voulu qu'on n'abusât pas de tous les Phénomènes de la Nature, qu'on ne se servit pas indistinctement de ceux qui prouveroient plutôt l'existence du Diable que l'existence de Dieu. L'ai a rebolté les doctes. Les autres ont cru que je donnois ma proposition sur les Loix du mouvement comme une démonstration; et cela a rebolté les sots. Cependant malgré toutes les vices de l'age et de cause, na me que je trouvois dans cette Loix je ne l'ai jamais donnée comme une démonstration; je connois trop la force de ce terme: je l'ai donnée comme une preuve beaucoup plus forte que toutes celles qu'on tire de ces petits détails de la nature dont nous ignorons les effets et la fin. J'ai dit enfin que c'est dans la totalité de Phénomènes et non pas dans quelques Phénomènes isolés qu'on trouvoit la preuve complète. Dans une Edition nouvelle de mes Ouvrages qui se fait actuellement j'ai fait encore ce que j'ai pu pour me faire entendre: Mais se fait on jamais entendre des gens prévenus.

J'avois été attaqué, et même qu'on m'indiquoit par un Journal, qui ne m'en touchoit point: Dans son Ouvrage corrigé il me loue, et ne m'entend pas à avantage; Il m'a écrit quelques lettres, et est prêt à regarder ma preuve comme une véritable démonstration pourvu que les Loix du Mouvement ne soient pas des vérités nécessaires de l'Essence de la Matière: Le bon Dieu m'en accorde plus que je n'en veux, quand cela seroit, quand ces Loix seroient nécessaires, je crois que la preuve n'en seroit pas moins forte. Mais on ne sauroit ni prouver ni soutenir que ces Loix dépendent d'une telle nécessité. Je travaille actuellement à un examen de ces premiers principes de la Statique et de la Dynamique. Et l'on verra combien peu on est en état de les déduire géométriquement des idées de la matière et du mouvement, et combien tout ce que les plus grands philosophes ont dit sur cela est dépendant de l'expérience. Je tâcherai que cette spéculation me serve pour Mylord Bolingbroke.

Je l'ai connu. J'ai fait quelque séjour à sa maison de campagne en Angleterre; j'ai toujours reçu mille politesses de sa part, et j'ai souvent admiré ses talens. Mais je l'ai toujours cru plus propre à persuader un Prince ou un Parlement que des Philosophes.

Quand ces Ouvrages seront finis m. je ne manquerai pas de vous les envoyer, et je vous prierai de me faire part de vos remarques. Pour les questions que vous m'avez fait l'honneur de me faire sur la Liberté, permettez moi de remettre à un autre temps à m'en occuper, si même j'ai encore le courage de jamais y revenir. J'y ay souvent pensé: Mais je n'ay jamais été content de mes idées, dans quelque embarras que me jette le raisonnement; le sentiment me fait me croire libre; je voudrais l'être. Et le seray ou croiray l'être, le plus que je pourray.

M. m. C. et Jt. Conf.

A M. le Comte
de Trespan
Du 3. Novem. 1766.

J'ai reçu vos deux dernières lettres et n'ai pas pu y répondre plus tôt par le mauvais état ou a été ma santé, et par les affaires dont mal, gré cela j'ai été assailli. Cette santé que a été très mauvaise pendant tout l'été; croirez vous bien quelle est devenue meilleure sur la fin d'une Automne qui est un hiver. Cela m'a fait prendre le parti de prouver encore un l'hiver prochain, bien en forme dans ma chambre et de voir si j'y pourrai faire un climat artificiel. C'est ce quand je dis ma santé devenue meilleure, je ne vous pas dire quelle soit encore bien bonne.

Je vous remercie bien des soins que vous vous êtes donnés pour notre Soldat, et suis bien fâché de leur mauvais succès. Je n'ay pas voulu de demander la grâce à M. d'Argenson parce que je sçay que cela est impossible: mais puisque vous tenez le bon parti criminel de faux, et pendable comme vous me l'avez mandé, n'avez vous pas pu en tirer une rançon pour son beau fils?

Que vous me mandiez dans votre première lettre sur les priés de votre Académie est très judicieux comme tout le reste de ce que vous dites: Rien n'est si difficile pour ne pas dire qu'il est impossible que de juger de la supériorité des pièces dont les sujets sont différents. Quand les juges auroient alors toutes les lumières nécessaires, il seroit impossible qu'ils se dépendissent de l'influence de leur goût ou de leur éloignement pour le sujet. Cependant je me donneray bien de garde de donner sur cela des conseils à votre Académie, je n'en ai le droit ni rien suis capable.

Je suis charmé de tout ce que vous me dites de vos enfans: Ne craignez point de leur laisser la Geometrie, et toutes les autres sciences que paroissent les plus incompatibles, ils seront capables de tout étant vos fils.

Personne ne perd tant que moy au voyage que fait la fondation à Rome. Je ne sçay plus ce qui se passe à Paris que par vous, et entre

le. de tout on ne peut guères compter sur votre diligence. Nous n'a
vous point encore M. le Duc de Noivernois ici, et plusieurs doutent
encore s'il y viendra. C'est ce qu'on me mande de France au y'p
re toujours la paix: Mais à quelles Conditions peut on l'espérer?
Comment après que les Anglois nous ont fait tant d'insultes.
Si de cette longue patience, il ne sort rien de fort éclatant, j'en
gagneray pour maturation et pour mon dog.

Je crois bien que la fondation ne de faire un véritable ingrat
dote oppositions que l'avancement ou la mauvaise foi apportant
à son inoculation; Car il aime trop le genre humain, et a
trop bonne opinion du genre humain. C'est un homme qui
est fait pour d'autres siècles ou pour un autre monde; C'est
un échappé de ce monde par fait que Dieu a trouvé impossible.

Je suis honteux de n'avoir pu vous envoyer cet Oiseau Bleu
(Plaurarko) que nous vîmes dans le cabinet de M. de Justina, et
qui est ici commun tous les Etes. Ce n'est pas que je ne m'en sois
souvenu, et que je n'aie donné des ordres, mais les chasseurs qui
m'en avoient promis ne m'en ont point apporté, et ma maladie
m'a empêché de me donner pour cela de plus grands soins. Je tâche
ray d'être plus heureux le Printemps prochain. J'ai cependant été
allant en cage en dans Oiseau, mais il ne peut encore saisir
ses belles plumes, et ne représente que fort mal son oiseau qui
est assez belle. Je doute que personne ait encore idée de ces Oiseaux,
et il faut la passion que j'en pour l'Ornithologie pour en ve
ner à bout; ils ne vivent que de chair, n'apprennent à manger
qu'au bout de 4. mois, et sont toute leur vie imbecilles. Je tâche
ray aussi de vous avoir un morceau d'Ambr, mais les mor
ceaux de cabinet sont ici assez rares qu'en France.

J'ai reçu M. et C. A. votre Lettre du 30; et m'en rapporte à tout ce que vous avez fait de mon Elog: Vous temeriez même d'induire que vous avez pris de n'en faire les profits, quoique je ne m'en sois plus qu'à qui donner mes Ouvrages que je ne fais qu'en pour moy. J'attends le paquet que vous m'annoncez, quoique j'aie déjà au milieu des mémoires de Mad: de Stall que M^{le} le Prince de Bresse m'a prêtés. Jusque-là je n'y trouve point le défaut que je croyois y trouver, la Vie de Scarron Civile et Littéraire tenant trop de place; mais j'y en trouve un autre qui est les amours perpétuelles de M^{lle} de Launay. Elle avoit trop d'esprit et a fait un trop bon Livre pour avoir du tant parler, cela d'ailleurs donne un air de Roman à des Mémoires bien au-dessus du Roman. Malgré ce défaut je trouve le Livre charmant, plein de véritable esprit et écrit comme je voudrois écrire. J'ai connu Mad: de Stall, j'ai été avec elle souvent en différentes maisons, mais je peux avouer que j'ai été bien éloigné de la connoître. La même chose m'est arrivée avec Mylord Polingbrooke, chez qui j'avois fait même des séjours à la campagne: Quand j'ai vu ses Livres, j'ai vu que je ne le connoissois point. Il faut que ce soit ma faute car tout le monde demorde d'avance à ces deux personnes la merveille que je trouve dans leurs Ouvrages. J'ai remarqué déjà plus d'une fois et dans des occasions plus importantes pour moy que je ne m'entendois point avec notre les hommes.

J'ai acheté l'abbé de Fondillat, c'est un excellent homme. Il m'a montré furieusement notre Ami Buffon, et pouvoit le faire dans y mettre quelques petites injustices que je trouve parcy par là. Les et Diderot sont les seuls Métaphysiciens qui restent en France; Il n'y en a pas un plus grand nombre en Angleterre; mais toute l'Allemagne est inondée de gens qui se croient Métaphysiciens: La Métaphysique et la Chimie paroissant reléguées dans ce Pais; et j'en trouve la cause dans la Nature de ces deux sciences

A M. l'abbé
Trublet du 11.
Novemb: 1756.

et le genre d'esprit des Allemands. Je suis bien aise que vous soyez content de l'extrait de M. Hume; M. Hume est un des esprits des plus profonds qui ait jamais existé, et son Extracteur est un excellent génie. Je continueray de vous envoyer les feuilles de notre journal dans les quelles vous reconnoîtrez facilement ce qui lui appartient.

Vous ne m'avez point recommandé le secret sur les Lettres de la Querelle Angloise, et excepté la première les autres me furent envoyées par M. l'Abbé Desfontaines. Je ne vois point d'ailleurs parler des Lettres aucun raisonnement de mystère; elle ne pouvoient faire voir dans d'Alambert qu'une sensibilité pour être trop loin: son intention apparemment lorsqu'il les a écrites n'a pas été qu'elles ne parussent point, et je ne vois point qu'il dut être fâché ni de l'impression ni contre l'Editeur. Je trouve dans son Eloge (que j'ai plus sous les yeux M^{re} le Prince de Brusse l'ayant emporté pour se délasser de la lecture de ces deux Livres) qu'il est allé faire plus étranger que l'article du Vœu qui ne l'est pourtant pas mal, ce discours de M. de Montesquieu à l'occasion de la corruption qu'il est du tout du Parlement de Paris. Ce trait étoit bien aussi dans le manuscrit que M. de Condorcet m'avoit fourni, mais je l'ai laissé. Je voudrois bien écrire comme d'Alambert, mais je n'écrirais pas toujours les mêmes choses. Quant à cet ordre supérieur qu'on veut trouver dans l'esprit des Loix, je ne seray jamais d'accord sur cela; mais comment mettre un véritable ordre dans un Vœu si immense, et de tant de matières.

Vous devez avoir les feuilles de mon Edition à mesure qu'elles se tirent; j'ai du moins mandé à M. Bruzet de vous les envoyer. Il y a remis Les Corps Organisés: Et il avoit cela si fort entêté qu'il a supprimé 4 feuilles déjà imprimées pour les y interpoler parce que je voulois qu'ils fussent à la suite de la Puissance Physique au point. Vous n'avez point à me remercier de ce que j'ai dit dans mon Envoi, ce n'est que la pure vérité. J'ai bien envie que cet Ouvrage soit hors de la presse.

Ce que je vous ay mandé de votre Lettre à l'Abbé de Trapes, j'avois oublié depuis longtemps de vous le dire: Et il faut que vous ayez oublié vous même ce que vous lui diziez: Car il vint chez moi de grand plaisir. Quant à cela n'étoit que ce que j'ai entendu universellement à Paris.

Vous devez avoir eu dans la dernière élection Duels, car je l'ay vu bien averti de l'hotel de Chaulnes. Dites moy comme vous êtes content de lui? Dites moy comment Buffon prend le traité des Animaux? S'il y répond, ou s'il prend le party du mépris? Il me semble que l'Abbé de Fontenay, outre qu'il dit d'excellentes choses, écrit comme un Ange. Il me semble qu'après tout ce qu'il dit de l'esprit des Bêtes, on auroit bien mauvaise grace à trouver mauvais ce que je dis dans mes Corps Organisés, surtout ce qui est dans ma pensée à Diderot.

Il est certain que la réponse de Rousseau à Voltaire est une grande bassesse pour un homme surtout qui fait parade de probité et de philosophie. Vous auriez apparemment à Paris la Lucelle in primis; Elle est fort commode. J'y trouve des choses charmantes, j'y en trouve de détestables, et ce qui m'étonne encore plus j'y en trouve de pilâtres.

Je crois bien comme Rousseau que si l'homme pouvoit ne s'occuper que de l'instant présent, il seroit beaucoup plus heureux qu'il ne l'est: mais je ne crois point que ce soit de la Nature, ni que la chose soit possible: Quand c'est été le sort d'un premier homme nouvellement né, il étoit de la nature de cette espèce d'être de se développer, et de devenir plutôt ou plus tard ce qu'ils sont aujourd'hui. Nous y sommes parvenus des premiers, les Américains et les Hottentots y viendront à leur tour: Les générations périssent avant que l'espèce soit adulte: mais je crois comme Rousseau les premiers Nés les plus heureux, gaudant avec leur mère.

C'est la Vie de Bacon par Mallet, je la connois, je ne la trouve pas même si mal écrite que vous. Mais je seray bien aise de voir l'Analyse de Bacon. Cela me paroit un travail immense de faire

cette Analyse, & on la pouvoit bien faire. Malgré un ordre pédantes-
que qui règne dans ses Ouvrages, il n'y a rien de si difficile que
de saisir la généalogie de ses idées. Il est plein de choses admirables
et de rien à côté. Il n'étoit point métaphysicien, il étoit encore moins
géomètre, la physique ne vaut rien; et c'est un homme excellent.
S'il étoit grand seigneur, il n'y a rien que se ne fît pour le faire
traduire et commenter par Diderot.

C'est un terrible coup pour notre Amie Lafondamine que la
mort de M^{lle} Chatelein; La perte d'une maîtresse ne l'auroit pas
tant affligé, j'en suis sûr; mais, cela paroit un fait ce qui pour-
roit retarder le progrès d'une très bonne chose; Mais au fond cela ne
prouve rien du tout qu'un coup de dez malheureux contre les plus grands
des probabilités.

Dites moi donc si nous verrons M. le Duc de Noivernois ici, et
quand cela sera? Dites moi donc si les Anglois prendront toujours
nos vœux? Dites moi des Nouvelles du Parlement, du grand
Conseil, des Evêques, et ne soyez pas si longtemps sans m'écrire.

Le bon le Trosien qui m'écrivoit récemment me parla d'Apollonius de
M^{lle} de Beauvoir. Dites m'en des Nouvelles, en quel état il est,
s'il va encore à l'Académie: Quoique je ne puisse pas le regretter
beaucoup personnellement parce qu'il m'a fait tout le mal qu'il
a pu et que c'est un fort méchant homme, je sens la perte
irréparable que fera l'Académie et que fera la France. Dites
moi aussi, ce qui est devenu l'abbé de Gua, s'il a obtenu quelque
chose, s'il est boîtier, s'il est à Paris? Que dit-on à Paris
de la Lucelle?

Je vous remercie M. en fin que vous avez bien voulu prendre A. M.
 de faire venir les Œuvres philosophiques de Mylord Bolingbroke, ^{Formey}
 du 12. Nov. 1755.
 Broché: Je vous prie d'y ajouter encore les deux Articles que
 j'ai marqués ici sur le Catalogue du Libraire de Leyde:
 l'un est la Dissertation sur le nombre des hommes. L'autre
 tous les Œuvres de M. Hume, excepté son Histoire d'An-
 glatern: Les autres livres sont pour la Bibliothèque de l'Ac-
 adémie vous en prendrez le prix de M. Röhlér, sur lequel je
 vous enverrai l'assignation des que vous m'aurez fait sa-
 voir ce qu'ils coûtent. En attendant vous pouvez toujours
 prendre le prix de Mylord Bolingbroke. J'ai l'honneur
 d'être parfaitement M.

B. C.
 M^{rs} Bernoulli se plaignent fort de ne point recevoir nos
 Mémoires, ils les méritent bien et je voudrais bien qu'ils
 fussent contents à cet égard.

A. M.
 J'ai reçu M. et C. A. vœux de ce mois passé, et cette lettre, comme ^{de Linde}
 toutes les autres que je reçois de vous m'a fait beaucoup de plaisir. ^{du 15 Nov. 1755.}
 J'aime fort à voir que vous ne m'oubliez point. J'attribue le désir
 que vous me marquez de voir mon Eloge plus à votre amitié qu'à
 ce que vous pouvez attendre de ma manière d'écrire: mais d'un que
 aucune ce désir, vous aurez pu je crois maintenant le satisfaire.
 M. La Roche de Aiguillon à qui j'avois envoyé cet Eloge par lequel
 il y trouvoit une mention d'elle que je ne pouvois faire sans sa
 permission, m'ayant fort pressé de le faire paraître séparément,
 et l'Abbé Trublet ayant été usé de cet avis, je l'en ay laissé le
 maître et je crois qu'il l'aura fait imprimer. Je sans pourtant
 toute la supériorité qu'a sur moy M. Lambert dans ce genre: Je ne
 say si je pense bien, mais je suis sur que je n'écris pas bien. En
 fin vous avez pénétré mon sentiment: Ce n'est que la gloire

de ce grand homme que j'ai cherché, et j'ai dû m'y sacrifier, comme ces indiens qui se tuent après la mort de leur Chef. Vous avez raison de trouver cet Eloge dans l'Encyclopédie placé comme un ballot qu'on met au coche. Comment d'Alambert est-il maintenant avec Diderot? Dans la nouvelle Edition qu'on fait de mes ouvrages celui-ci trouvera une réponse à ce qu'il a dit de mes Corps Organisés dans son interprétation de la nature. Je me suis cru obligé de la faire, mais je l'ai faite telle qu'il me plait, qu'il n'en sera pas offensé. Il me tarde que cette Edition paraisse et de dire: Et audite jam verum. Il est certain que les caractères des deux Encyclopédistes sont fort différents: j'ai vu la semence qu'ils différencient moins. Je doute que Diderot change la sienne, et me parait au-dessus des tentations de l'amour propre.

L'Orphelin de la Chine ne me parait pas une bonne pièce, et j'y trouve même d'assez mauvais vers. L'Appollon de la France

Sachemine à sa cadence

La Lucette est encore plus commune ici qu'à Paris, puis qu'elle y est en primeur. J'y trouve des choses charmantes mais j'y en trouve de mauvaises. Et une impiété et une débâche capable de scandaliser les impies et les débauchés. Qu'en dit-on à la Cour et à la Ville?

Je suis comme vous bien fâché de tout ce qu'on fait d'ignominie à la Beaumelle. Je suis même inquiet de lui, parce qu'il y a fait longtemps qu'il ne m'a écrit.

J'ai pris le parti de passer l'hiver ici: ma santé se trouve un peu meilleure, mais elle ne l'est devenue que depuis très peu de temps, et dans une saison où je ne pourrais plus l'être, que dans une aussi longue route. Je suis renfermé dans une chambre bien chaude dont je ne sortirai point de tout l'hiver. Vous me ferez grand plaisir de m'y écrire, de me dire ce qui se passera dans le monde, et surtout que vous m'aimez toujours.

Votre lettre du 29. M. C. A. me rassure au sujet de M.
 Stiller: Cependant je ne reçois aucune nouvelle de lui,
 et il semble qu'il devoit être déjà ici, ou à Hambourg, ou en
 Hollande d'où il auroit pu m'écrire. Si mes soupçons vous
 ont paru peu fondés, c'est que je me défie toujours
 des fineses que d'autres ont employées en pareil cas, et de la
 manière indigne dont ils m'ont trompé.

et M.
 Bernoulli
 du 18. Nov. 1755

M. de Haller vouloit encore user de ses fineses avec celui
 avec qui il avoit tenté même une négociation pour la place
 de Halle: Mais pour cette fois comme on étoit sur ses gardes
 il n'a été la dupe, on lui a fait faire ses propositions, et elles
 ont été rejetées du Roy. Cependant je vois par votre lettre,
 qu'il desbite la chose tout autrement, il est bien vray qu'il a
 eu avoir le Cancellariat de Halle et la place de Curateur des
 Universités qui vient de quitter M. de Willefeldt, (M. le Baron de
 Willefeldt autem étoit ci-devant un Marchand de Drapeaux d'Hambourg
 que le temps et les circonstances avoient fait un homme de lettres)
 mais ce titre de Curateur d'Universités que M. de Haller fait son-
 ner si haut, n'est au fond rien; si c'est quelque chose, il y a
 toujours un de ces Curateurs Ministre d'Etat, et les autres
 n'ont qu'à signer leur nom après le sien.

Quant à la place de Président de l'Académie. Je voi que lors,
 que j'ai été très mal, le Roy avoit pensé à me la remplacer, mais
 je sais par quoy, et ce n'étoit pas par M. de Haller. J'ai été plus
 sieurs fois à deux doigts de ce remplacement, mais dans la
 saison où je devois le moins l'opprimer, ma santé vient de
 devenir meilleure, et c'est ce qui m'a empêché de faire le
 voyage de France. Nous verrons comment l'hiver se passera
 ici. J'ai fait vos plaintes, au plutôt les miennes d'un Goutteux
 sur la peu d'exactitude avec laquelle vous receviez vos lettres.
 Il assure qu'il n'y a point de sa faute: Et voici la note qu'il m'a
 donnée qui pourra vous ramettre sur la voie de ces lettres:

Je regarde comme un honneur pour nous que vous et votre
frère les acceptiez et ce n'est pas à vous de vous donner au
cun soin pour cela.

Je suis charmé de l'extrait de la Lettre que vous m'envoyez
je crois aisément tout ce qu'on dit de votre fils, mais qui suis
bien persuadé, que les inclinations les habitudes et l'esprit
passent des Pères aux Enfants. Quoi qu'il en soit ? J'ai bien
envie que nous puissions vous le demander adieu M. C. et
je vous embrasse de tout mon cœur.

1. M.

J'ai reçu votre Lettre M. C. A. dat. de ce Mois. Ce que vous m'écrites de la fondation que vous mettez en œuvre (car, que vous avez reçu la mission du P. B. et de la rapine sur la seconde que je vous avais écrite dans le même Mois. Pour répondre à votre 1. Article; M. le Duc de N. D. n'est point encore arrivé; mais je crois pouvoir vous en dire d'avance que toutes les tentatives qu'il pourra faire en pour obtenir ce que M. de Marshall demande, seront vaines. Affirmer n'est point remarquer; je ne sçay s'il l'a voulu reprendre, si on vous doit la lui redonner: Je ne crois pas possible que jamais le Roy lui permet de disposer de ses terres: M. peut empêcher son frère de l'ambier dans quelque pareil cas la fait l'officier dans un Régiment d'infanterie; et s'il porte la peine de l'écuyer, il profitera apparemment de ses biens. Je ne crois point que M. veuille lui faire éprouver aucun repentiment dans les cas où il pourra aller; mais je crois impossible qu'elle lui accorde ce qu'il souhaiteroit. Dites lui toujours que sa bonne ou sa mauvaise fortune ne m'empêcheront jamais d'être de ses amis: il eût été plus de vous même au quel eût ou plus de confiance en moy il ne seroit pas dans la situation où il est. Des vos premiers Mois de son Mariage; je crus pouvoir lui donner quelques conseils, il les reçut bien, et n'en profita point: je revins une autre fois à la charge il les reçut avec froideur; je ne lui en donnay plus. Tout le monde à Berlin s'avoit avant mon départ qu'il avoit pris je ne le crus que par une lettre où il m'écrivait de sur la route. Je courus aussitôt pour que malade d'un bon loau d'une femme de Podelwitz pour essayer quelque remède. Je trouvais un homme en fureur et inflexible qui je crois aujour ne fit pas trop bien de ne pas suivre mon conseil. et qui depuis est devenu toujours plus froid qu'à l'ordinaire.

Ma santé comme je crois vous l'avoir déjà dit est devenue meilleure; mais elle a attendu pour cela les premières neiges: Et

je crains qu'elle n'ait pu ou le temps de se raffermir après. Je m'en vais
payer et hier de faire dans ma Chambre un air d'Italie que j'ai
vraisemblablement sur les lieux si j'avais su plutôt que vous y restiez.
L'intérêt de ma santé seul, n'aurait pas été si fort pour me faire attendre
prendre le voyage; mais de vous y trouver l'était après.

Votre mal étant un Rhumatisme, comme j'en suis persuadé, je
crois qu'il n'y a plus qu'à vous tranquilliser, et attendre quelque
jeu d'Atome un million de fois plus petit qu'un grain de poux, de ne plus
s'arrêter dans quelque tuyau de même calibre, et sans faire
qu'à la dernière qui la arrête au fait passer, par vous de vous le
changement de votre Etat. Les Médecins croyant ou voulant
faire croire qu'ils ont trouvé des remèdes pour toutes les maux,
dieu, mais il semble que pour celle-ci ils sont de meilleur force
que pour les autres. A mon dernier retour de France j'étais à
Sollum un beau matin vide comme un clou avec les plus grandes
douleurs; je n'y fis rien, et au bout de huit jours le Rhumatisme
s'en alla comme il doit venir. Je ne sais à ce mal que le remède des Stoï-
ciens, de dire que ce n'est pas un mal, et de lacher de se le persuader.

J'ai reçu d'un Jeune de Florence un Ouvrage sur le flux et le reflux de
la Mer qu'il m'a dit que vous lui aviez conseillé de m'envoyer. Il nous par-
rait qu'il est d'un très bon homme. Mais n'avez-vous
pas vu mon Abbé Cerati, qui doit être à Florence ou à Biff. et qui doit être
fort de mes amis. Je me souviens que vous ne m'en avez rien dit.

M. Euler qui a un gros Ouvrage très complet et rempli de merveilles sur
l'Optique, vient d'imaginer de nouvelles Constructions de lunettes dans les
quelles il fait évanouir presque entièrement l'aberration avec des Verres
massifs et de seule courbure Sphérique, mais la plus part Menisques. Il
propose une Lunette d'optique qui doit grandir parfois la distance. Je
vous en envoie les Dossiers et à M. le Duc de Saxe-Meiningen et à M. l'Abbé Outhier.
Par nos Antilles ne sont pas encore en état de l'exécuter.

On vend la Pucelle en imprimée en petit feu, mais le 15 honte n'y est

pas: On assure que c'est Voltaire qui l'a fait imprimer. Je ne vous ai point
 parlé de l'Eloge de d'Alambert parce que je ne l'avois pas vu, ni du mien
 parce que je ne savois que vous en dire. Comme tout ce que j'avis est tou-
 jours fait de mon mieux, je suis toujours au moy même qu'il en espèrent,
 mais le jugement du Public m'apprend souvent que je me trompe. C'est est
 que j'en ai peu de jour que j'ai reçu l'Eloge de d'Alambert et à peine l'ayant
 je le que je l'ai porté à M^{re} la Duchesse de Brusse qui ne m'a pas vu,
 du: Mais j'avois entrevu parcy parlé bien des choses que je n'y aurois pas
 mises, d'Alambert en aura trouvé peut-être bien d'avantage dans le
 mien. Je me souviens autre autre d'un propos de M^r. de Montesquieu à
 leur pour corrompre le Parlement de Paris qui m'a paru bien indigne.
 Je ne suis si le Parlement sera plus content de moi, mais de moins je
 ne l'ai pas cru corruptible. Nos deux Eloges ont été fait précisément
 sur la même thèse que M^r. de Chénodet avoit envoyé dans doute par
 toute la France, et dans lequel il avoit si bien obtenu l'assent du Père de M^r.
 de Montesquieu que d'Alambert ne pas plus pu le mettre que moi: Ce
 pendant nos deux Eloges ne se ressemblent point du tout. Je viens
 de recevoir le mien imprimé à Paris. Si vous l'avez (puis qu'on en
 voye tout à M^r. de C. tainville) voyez un petit errata dont je m'apprends.
 pag: 21. lig 16. Lisez ce qui nous manque de l'autre ou qui manque
dans l'autre. pag: 28. lig: 3. Egaler le sort, lisez égaler le sort. il y
 en a peut-être bien d'autres que je n'ai pas encore remarqué. d'Alam-
 bert m'a écrit un essai d'examen d'avoir fait cet Eloge, mais je ne suis
 point si sûr qu'il l'ait fait. Il m'a envoyé en même temps un ma-
 nuscrit pour insérer dans les Histoirs ou réponse à M^r. Euler et M^r. Ber-
 noulli dont il se plaint amèrement à moi: j'ai lu leurs pièces
 imprimées dans nos dernières Annales, et j'ois que votre Ami
 d'Alambert croira un jour d'amour propre. Si l'Académie n'est pas un
 jour de l'Académie, il en mourra, mais comme il ne met ni fin ni terme
 à ses espérances, il ne mourra pas. Je suis dans de grandes inquiétudes
 pour la Beaumelle qui est persécutée par les Libraires d'Amsterdam et qui
 depuis plus d'un mois ne m'écrit plus.

A. M.
L'Abbé Cuthbert
du 22 Nov: 1758.

Il y a un siècle M. C. Conf: que je n'ai feu de vos Nouvelles:
mais je crois que vous vous portez bien et que vous m'aimerez long-
jours. M. Euler qui s'applique depuis longtems à l'Optique, vient
de trouver quelques constructions de lunettes fort différentes des
autres, et qui leur doivent être de beaucoup préférables: Il y a fait
évanouir presque entièrement l'aberration, et par là les rend us-
eptibles des plus fortes oculaires. Quoique nous n'en ayons en-
core pu faire l'expérience, on ne peut pas douter que cette cons-
truction ne produise les plus grands avantages: La difficulté
est de trouver des Artistes assez habiles pour exécuter ce que
ce grand Géometre a imaginé. Comme ces constructions exi-
gent beaucoup d'intelligence et de vaines travaillées dans des
formes, et sur des formes peu usitées quoique toutes sphériques,
nous ne nous sommes pas flattés d'en pour venir à bout dans
ce baïs cy; mais j'ai pensé qu'un amateur comme vous l'étois du
progrès des sciences, et si capable de l'avancer, personne ne
pourroit si bien que vous y réussir. Je vous envoie donc M. C.
Conf: la Description de deux de ces Lunettes, et vous prie si vos occupa-
tions le permettent de vous y appliquer. Il y faut tout votre
Zèle et toute votre habileté; mais la chose la merille: Je n'ai pas
besoin de vous dire de quelle importance elle est ni l'obligation
que notre Académie et moy vous en aurons. Je suis M. C. C. avec
l'attachement que je vous ai voué pour la vie. D.

Comme ces constructions exigeront des tentatives et des dé-
penses extraordinaires qui ne sont rien pour une Académie, et
qui sont considérables pour un particulier, je ne vous propose ceci
qu'à condition que vous m'en ferez sur notre compte tous les frais, et
que vous m'en enverrez la mémoire.

M^{rs}A M^{le} Due
de Chaulnes
du 22. Nov. 1763

Quoy que je voudrois vous faire tous les jours ma part, je ne hazarderois point de vous écrire sans quelque occasion qui m'y autorisât; et en voici une. M. Euler qui depuis longtemps fait une étude particulière de l'Optique, après plusieurs Voyages pour perfectionner les Lunettes, a imaginé quelques constructions nouvelles dans les quelles l'aberration est tellement diminuée que ces Lunettes doivent être infiniment préférables à toutes les autres. Il y est parvenu par une Géométrie et des calculs qui ne laissent pas lieu de douter de ce qu'il propose. Mais il faut des gens capables de l'exécuter; et comme ces constructions sont toutes nouvelles, et demandent des formes de verres peu usitées quey que toutes sphériques, des Ouvriers Ordinaires n'y réussiroient pas. Je sçay M^r combien vous êtes à portée de faire exécuter ce qui sera exécutable, par la protection que vous accordez aux plus habiles Artistes, et par le soin que vous prenez vous même de les éclairer et de les conduire. J'ai donc l'honneur de vous envoyer le Devis de deux de ces Lunettes. Je n'ai pas besoin de vous parler de la précision avec laquelle les verres doivent être travaillés, ni de l'importance du succès, vos lumières et votre zèle pour l'avancement des sciences ne laissent rien à dire sur cela. Mais permettez moy en vous proposant cette nouvelle découverte de vous rappeler une vérité très Ancienne, celle du dévouement et du profond respect avec les quels je suis M^r &c

P. V.

Je vous supplie M^r de faire quelques reproches à M^{ad}. la Duch.
de Chaulnes, sur la manière dont elle me traite, et de l'assurer qu'elle
a beau faire, que je ne cesseray jamais de lui être attaché.

A M^{le} Comte
Bodeville.
Du 26. Nov. 1788

CH.
J'ai l'honneur de remettre à votre Excellence le manuscrit
ci joint que M. de Galien Ministre aux Verreries m'a prêté sans
pas pourquoy d'enfer. Je profite de cette occasion M. pour vous
renouveler les assurances du profond respect avec lequel je suis
V. D. Co. V.

A. M.
de Friedendorff
Du 26 Nov. 1788

M.
Pour répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é-
crire, ayant fait les informations nécessaires j'ai l'honneur
de vous dire qu depuis que le Roy m'a confié l'administration de
l'Académie il s'est frappé 6. médailles ou jettons dont nous
avons donné les légendes.

1. Une grande médaille avec une couronne de laurier pour le prix
qui se distribue tous les ans.
2. Une petite ou jetton avec l'emblème de l'Académie, l'aigle volant
vers le ciel.
3. Une autre à peu près de pareille grandeur représentant la scie,
l'épée et la plume ou faisceau.

Les trois autres sont entre les mains de M. Köhler Sec-
rétaire de l'Académie.

Il y a en trois autres médailles frappées par ordre du Minist-
re pour les principaux événements du Règne de S. M. des-
quelles nous avons aussi donné les légendes.

4. L'une représente la Bataille de Poer.
5. L'autre la prise de Dnoud.
6. La dernière la réformation de la justice. Toutes ces six
médailles ont sur l'un des côtés la tête du Roy.

Les trois des trois dernières n'appartenant point à l'Ac-
adémie, doivent se trouver à la Monnaie. Mais tant pour les
unes que pour les autres, si l'on en veut faire tirer quelques
empreintes soit en Or, soit en Argent, c'est à la Monnaie qu'il

fait s'adresser avec un Ordre du Roy, et M. Köhler alors ne manquera pas de ramasser les coins qu'il a à celui qui fappe les médailles.

"Entens dire M. avec grand plaisir que votre santé revient. Je ne doute pas de l'intérêt que j'y prens: Bientôt elle se ramènera entièrement, et puis vous vivrez aussi longtemps que le service du Roy et les vœux de vos Amis le demandent. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération M. D. D. D.

M.

A. M.

Galian

Le 26. Nov. 1755.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 16. du mois passé avec les pièces qui y étoient jointes ne m'a été remise que depuis quelques jours par M. Egerland: Et c'est avec une surprise de me charger de l'affaire que vous me recommandiez. Il y a un tel ordre établi ici que tout homme qui voudrait s'ingérer dans une affaire qui n'est pas de son ressort y nuirait plutôt que de servir. Procurez moy M. quelque occasion ou la chose dépend de moy, et vous verrez avec quel zèle j'en porteray à vous donner toutes les marques de mon respect et de mon amitié. Quant à cellecy j'adresse suivant votre intention votre manuscrit à M. La Fontaine de Paderborn.

J'ai toujours attendu depuis 10. ans à voir paraître l'excellent ouvrage que vous m'avez communiqué sur la matière d'être si importante, et traitée avec tant de succès, et dont je souhaille bien ardemment que le Public profite: Vous ne me dites point M. si vous avez dessein de le faire imprimer: Il me semble que l'ouvrage étant fait et si bien fait, l'impression serait un amusement et un délassement pour vous dans vos grandes occupations.

J. vais chercher le journal helvétique et y diray avec beau-
coup de plaisir et d'intérêt les pièces que vous y avez insérées.
Vous faites trop d'honneur à l'obtair de la traiter comme un
philosophe et de réfuter ses erreurs philosophiques. Il n'a jamais
été qu'un excellent poète et un fou. Je vois que sa conduite dans
votre pays est aussi ridicule qu'elle l'a été partout ailleurs.
Aussi n'étoit-ce pas dans le pays de la sagesse et des Mœurs
qu'il devoit aller choisir son domicile. Et je ne feray point
surpris de toutes les avanies qu'il y essuyera, ou qu'on lui en fasse.
Il ne me reste plus M. qu'à vous marquer la joie que j'ai de
vous avoir retrouvé, à vous prier de me continuer toujours
l'honneur de votre amitié, et d'être bien persuadé de l'attachement
et du respect avec les quels je suis. M. Duff.

A. Mad:

Duvelaer
du 26. Nov. 1755,

Le coup terrible Mad: dont je viens d'être frappé ne me per-
met qu'à peine de vous dire la part que je prens à votre douleur.
La misère n'en diffère guère, nous perdons un homme tel
qu'il n'en reste guère au monde. Je n'entreprendray point de
vous consoler. D'aut j'aurais si grand besoin moi même,
et que nous ne pouvons attendre que du bon si nous pouvons
jamais l'attendre. Mais je vous prieray Mad: d'être ce malheur
de me conserver l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, et
de recevoir l'attachement et le respect avec les quels je suis.

. Votre lettre m'a portée à l'écrit M. D. A. elle m'a appris la nouvelle (A. M.)
 la plus malheureuse que je puisse apprendre, j'ai été d'autant plus (Abbé Trublet
 frappé que j'ignorais que votre cher Suisse eût eu déjà des atta-
 ques d'apoplexie: Je verray donc mourir ainsi tous mes Cousins,
 parents et mes Amis, et ne mourray point! C'est à moy à vous
 prier de me le remplacer; Il en est des Amis comme des livres de
 la Sibille, plus ils diminuent plus ceux qui restent sont précieux.

J'ai reçu l'autre jour le Bacon et les Eloges dont je vous remercie,
 car bien: En parcourrant l'Eloge ces deux errata m'ont sauté
 aux yeux, l'un à la pag: 21. lig: 16. ou il devoit y avoir, ce qui nous
manque de facile, ou ce qui manquoit dans facile, l'autre pag:
 28 lig: 3. ou l'on a mis égales pour égaler: Il y en a peut-être bien
 d'autres que je n'ay pas vus. Je ne m'attendais pas même au
 partage entre d'Alambert et moy: Je vous salue tout ce qui me man-
 que pour ce genre d'écriture, et sans auſſy tout ce dont il a besoin:
 Croyez m'a-t-il fait une offrande d'excuses dans une Lettre qu'il
 m'écrivait ces jours passés. Ce n'étoit point uniquement pour
 cela qu'il m'écrivait, c'étoit pour se plaindre de M. M. Euler et Ber-
 noulli qui assurément ne l'avoient pas offensé, et pour m'annoncer
 une réponse à ces M^{rs} qu'il veut qu'il soit insérée dans le volume de
 nos Mémoires qui est sous la presse: Voici ce qu'il m'a dit à l'occa-
 sion de mon Eloge, Vous aurez reçu l'Eloge que j'ai fait du Profes-
 seur de Montquieu: M. de Choiseul m'a dit cachez que vous
 le fîtes et me laissez prendre la desus des engagements avec
 le Public et avec les Amis de M. de Montquieu qu'il a fallu tenir,
 plus. Votre Eloge auroit été très bien placé à la tête de l'Encyclo-
 pédie, si vous aviez voulu nous le donner, et si nous n'étions
 pas été obligés d'en faire un pour le compte de la France, car
 le vôtre est pour le compte des étrangers. Quoiqu'il en soit,
 il ne sauroit être trop loué, ni trop souvent comme vous le
 dites fort bien. Ainsi il n'y a rien de trop à tout cela. Je crains
 bien que l'excès d'Amour propre dont ce Diogène régorge ne lui prépare
 bien des chagrins.

Je n'ai point lu ce que Diderot dit de moy dans son Encyclopédie, et pour n'être pas susceptible d'acquiescer à ce qu'on dit de mal, je ne lis plus ce qu'on dit de bien: Je ne pourrois manquer d'être fort flatté des louanges de Diderot. Outre l'excellence de son esprit je le crois un fort honnête homme: J'espère que ma réponse à la suite des Corps Organisés ne l'offensera pas; mais peut-on se flatter, lorsqu'on voit que Diderot n'a pas été content de ce que j'ai dit de luy. J'aurois été qu'il devoit me le dire; Que s'il faut pitié pour luy. J'aurois pu mettre en entier la lettre que M. de Montesquieu écrivoit à M. de Saurin, mais M. de Saurin me l'a voit envoyée. A propos de cette lettre il me semble que vous m'en avez parlé comme d'un Chef d'œuvre, elle ne l'est point, elle n'est que bien pour la tenue et pour la chose. M. de Saurin se tenoit avec moy que les lettres de M. de Montesquieu ne répondent pas à ses Ouvrages; et ne vouloit point à cause de cela que je les citasse: mais il me semble qu'il n'y a rien à perdre pour luy à se laisser voir dans son déshabillé: Jamais des lettres particulières ne seront de si bon usage, ni même fort correctes, à moins que l'auteur n'ait mis un soin ridicule à les écrire (ce que ne fera aucun homme supérieur) ou en les écrivant ne les ait destinées pour le public, ou ne les ait après fort revues ou corrigées: et toutes vos lettres de Saurin si simples et si naïves sont des Ouvrages faits à la lime et au burin, et avec quelle attention être autant travaillé que d'enquêter aux sciences. C'est ce peut-être me excuse que j'ai cherché pour mes barbouillages, mais je crois pourtant cela vrai.

Je crois bien que la guerre déclarée entre l'abbé de Condillac et Buffon va bien embarrasser d'Olbach: Il est certain que si l'abbé n'a pas été offensé personnellement, son style est trop offensant: mais il est certain aussi que si Buffon n'a pas des arguments cachés et au dessous de notre portée, il ne pourra jamais répondre. Car je ne crois pas qu'il pût tirer party de quelques petites injustices que luy fait son adversaire. Je retrouve dans le style de Buffon

cette Sensation Obscure et Soudaine semblable à un toucher Obscur que Diderot veut bien attribuer aux étonnés de la matière, dans le temps qu'il regarde comme une hérésie d'y admettre de véritables sensations, ou divers degrés d'intelligence, car il faut franchir la forme : cela me surprend beaucoup plus dans Diderot que dans l'abbé; et je crois que l'abbé de Condillac approuvera ce que j'ai dit sur cela dans ma réponse. Mandez-moi je vous prie comment les choses tourneront chez M. d'Olbach, on y étoit déjà divisé de mon temps entre Diderot et d'Allembert, mandez-moi aussi comment ces deux derniers sont ensemble? Siles-moi aussi si Grimm se croit toujours un bel Esprit français.

Personne dans l'Académie française n'est plus capable d'être le Secrétaire que Ducloux: mais on ne lui a bien de m'écire à Rome que c'est lui qui a fait l'abbé de Boismonod, lui qui étoit si bon, qui d'aucune complaisance pour l'hôtel de Chaulnes! Je vous conseille de vous recommander à lui. Vous ne me parlez plus de M. de Fontenelle, en quel état est son âme et son corps, le quel des deux survivra à l'autre? Je ne reconnois rien de si joly ni de si parfait que les deux Comédies de Molière de l'art.

Quant à l'abbé Deynat, je puis vous assurer que je ne lui ai jamais rien fait, et qu'au contraire je n'ai été disposé qu'à l'honneur et à l'amitié pour lui: si fait qu'il est devenu fort à quelques fautes de l'abbé, ou de ses adhérents. Mais puisque l'abbé - Invoit que je croyais un de mes meilleurs Amis n'en est pas, je vois bien qu'il ne peut plus compter sur l'amitié de personne. Je me suis fait une maxime de penser que je ne flatterais personne. Je me suis fait une maxime de penser que je ne flatterais personne. Je me suis fait une maxime de penser que je ne flatterais personne.

Ce que je disois de Montaigne et de Montaigne ne vaut guères la peine que vous le voyiez mais puis que vous le voulez voir le mieux. Si l'on vouloit changer le titre de ce Livre, et lui en chercher un parmi ceux aux quels il a le plus de rapport; loin de lui faire le reproche du peu d'ordre, on lui en trouveroit peut-être trop. En ne le

présumant que pour un vaste trésor rempli des choses les plus précieuses et les plus agréables, celui qu'on trouveroit peut être qui en est le plus proche, seroit cet Ouvrage fameux, qu'une nation si capable de bien juger de tout, regarde comme le premier de nos livres, et qui certainement est un des meilleurs: Je parle des *Essays* de ce philosophe charmant, qui ont la même Patrie que M. de Montesquieu, et qui fût digne de lui être comparé. Malgré la différence de plans de ces deux Ouvrages, on trouvera souvent dans l'un et dans l'autre un même esprit, une manière d'exprimer d'apparence, une aussi grande connoissance. Mais quelle différence dans l'ordre, dans la méthode, dans la profondeur! J'ajouteray encore, quelle différence dans le style! Car malgré tout l'effort de celui de Montaigne, malgré la difficulté de bien comparer les manières de vivre dans une langue qui a tant changé, je ne craindray point de donner la plus grande préférence à M. de Montesquieu.

Je ne say plus absolument ce qu'est devenu La Beaumelle et j'en suis bien inquiet: Je crains qu'il est la proie des libraires de Hollande.

A ce que ce soit les affaires de l'Eglise ne sont pas finies: mais celle des Parlements recommencent: J'ai vu hier la harangue du Roy d'Angleterre, l'affaire avec les Anglois n'est pas finie: mes embarras français s'ajoutent à tout cela.

Voici la suite du journal de Berlin que vous m'avez demandé, M. l'abbé Desfontaines me demanda le Dictionnaire de D'Alambert, que personne ne demandoit ici, je souhaitois qu'on en fît plus de cas à Lyon.

J'ai oublié de vous dire que j'avois trouvé charmante la pièce de Ben Guenard: Nos Académiciens seront bien de ne pas se contenter avec pareils concurrents.

P. S.

J'ai ramené un passage d'un de vos ~~petits~~ dernières lettres ou vous m'avez dit des propos de ma petite société que les louanges tant morales peuvent faire tort, les mérites pourroient vous en faire beaucoup: Je courrois à cette heure si près Paris, et si près les gens de Lettres, que je ne say ce que cela veut dire: Expliquez le moy naturellement, car vous ne pouvez pas douter de mes intentions.

M.

A. M. l'Abbé
Boissoneau
26. Dec. 1755.

J'ai l'honneur de vous envoyer l'ouvrage que vous m'avez demandé. J'ai une nouvelle grâce à vous demander: M. Bouzet comme vous savez peut être s'est obligé d'imprimer deux fois quelques feuillets de mon livre, et je ne voudrais pas que la dépense en retombe sur lui: Oserois-je vous prier M. de vouloir bien le rembourser sur le Mémoire qu'il vous en donnera, et même de l'engager à vous donner le Mémoire en cas qu'il fût sur cela quelques fautes. Cela est d'autant plus juste que je le lui ai promis.

Je vous prierai ensuite d'intercéder le remboursement pour vous même de M. l'Abbé Trublet. Je suis avec un respectueux attachement M.

A. M.

Bouzet

26. Dec. 1755.

Vous savez M. que j'ai eu l'honneur de vous dire que les frais de la répétition des feuillets que vous imprimerez deux fois seroient pour mon compte: Je vous prie donc de marquer à M. l'Abbé Boissoneau à quoy monte cette dépense, que je le prie de vouloir bien vous payer. J'attends toujours avec impatience la fin de votre Edition dans laquelle je vous recommande de vous conformer exactement à tout ce que je vous ai demandé, tant pour les calculs que pour la distribution et la répétition des planches, comme me le tout étoit dans le modèle. J'ai l'honneur d'être parfaitement M.

A. M. L'Abbé
J. du Blot du S.
Decembre 1758

Je vous aspires de mes Lettres M. et C. A., mais d'ailleurs celles
cy ne vous content rien, et vous n'y répondez que quand vous voulez.
Je ne me remets point encore de la malheureuse Nouvelle que votre
dernière m'apprend: La porte d'un Amour avec lequel on est né, avec le
quel on a passé sa jeunesse, avec lequel on a vécu, est une partie de
notre Mort, et nous avertit que le Reste suivra bientôt.

Ut mortem citius venis, veritas

Scito jam Capitis perire partem.

Ces idées noires et les Neiges dont nous avons déjà mis pied sur la
terre, et qui recommencent à m'attaquer de nouveau, me jettent dans
une mélancolie, que je cherche à dissiper dans la conversation d'un
Ami tel que vous: mais cette conversation même me rappelle notre
enfance, ces temps où notre vie n'avoit point encore été infectée par
les passions ni l'ambition; autout nous promettoit un Avenir heu-
reux, les temps rapprochés de ceux cy font un contraste qui redouble
encore le noir dans lequel je nage.

Notre Ami Duvalier avoit en main toutes mes petites affaires,
il les exerçoit par les soins de M. Letmoine qui les fait mieux que
luy et moy ne les faisons. Je tirois sur Duvalier les sommes dont
j'avois besoin, je lui faisois remettre celles que je recevois, et je
ne voyois qu'à la fin de chaque Année notre compte. Je ne sçay
encore s'il avoit touché avant de mourir les 4 ^{ms} de ma pension
pour la quelle je luy avois envoyé ma quittance; ni ce que le fousin
Primeraiis luy a remis pour moy. J'ai besoin d'une petite somme
pour payer à M. Borel la dépense de quelques feuilles de mon
livre que ma fantaisie luy a fait imprimer deux fois: Je ne sçay
à quel point cela peut monter; mais j'ai prie M. l'Abbé Desjardins de
le luy payer, et je luy marque qu'il pourra en tirer sur vous le ven-
dant. Faites moy le plaisir de voir M. Letmoine, et de pren-
dre de luy la somme que M. l'Abbé Desjardins vous marquera.

Je lis actuellement l'Analyse de Bacon: Je ne me connois guères
en style, mais autant que j'en puis juger, l'ouvrage est de Diderot.

Cela me console de voir les pensées de l'Analyse si confondues avec celles de Bacon, et souvent présentées pour elles. Le Tout me paroît ressemblant avec une dose d'obscurité que Didrot ne fait point perdre à Bacon. Mais la lecture en sera laborieuse et trop forte pour la plupart des esprits. Je desirerois toujours une véritable traduction de la 2^e de Bacon, mais faite par un homme tel que Didrot capable de bien rendre en français ses expressions baroques, et de l'entendre partout; car pour moi je ne l'entends pas toujours.

L'Abbé de Boismond m'avoit envoyé la Harangue que je trouve ingénieuse et belle: je suis si d'accord de tout ce qu'il fait pour ces discours Oratoires, que dès que j'y apperçois des idées agréables et un choix de mots harmonieux, je suis dans l'admiration. Je vous ay je crois mandé combien j'avois admiré le discours du Père Guenard: Il me semble toujours que je trouve, rois plutôt la Quadrature du cercle que d'écrire comme cela.

Voilà encore une jeune Damesse morte à Londres de l'inoculation: La fondamine en mourra peut être de douleur; et j'en suis aisé.

La Beaumelle m'a disparu depuis 6 semaines; je le crois engagé dans quelque affaire fâcheuse avec les Libraires: C'est bien dommage qu'un homme qui a tant de talens ne quie se tranquilliser les rendre utiles.

Je crois que nous ne voyons plus à la paix. La manière dont la guerre se commence m'afflige: l'humour ne fait pas les bons Patriotes, mais augmente beaucoup le Patriotisme.

Amis, je vous prie à M. l'Abbé Boisdonneau, que vous lui rembourseriez toutes qu'il payera à M. de Bruzet.

Un bruit qui est venu ici est il vrai, que Vernik' avoit perdu l'esprit et m'envoyé, par le journal l'étranger, des traductions de y faire que gater de mauvaises pièces.

A. M. Jory
du 4. Decemb. 1755.

M. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec celle de M. Campbell et son Proposals: Et je vous en rends bien des graces: Je suis très flatté de l'opinion qu'il veut bien avoir de moy; Je vous prie lorsque vous luy écrirez de vouloir bien luy dire combien je suis sensible à son estime, et de luy en faire parvenir cette Lettre: J'ai l'honneur d'être parfaitement M. D.

A. M.
Campbell.
du 4. Decemb. 1755.

M. J'ai reçu par M. Jory la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; L'on ne sauroit être plus flatté que je le suis des choses obligantes qu'elle contient, et de l'approbation que vous donnez à mon petit Essay sur la Philosophie morale; qui n'a pas eu à la vérité en France la même approbation qu'en Angleterre: C'est d'un juge tel que vous M. me rend bien fort content. Je vous en remercie. J'ai mis le plan du nouvel Ouvrage que vous proposez, et ne doute point que son succès ne dépende de celui de tous vos autres Ouvrages: mais ne sachant point l'Anglois je vois avec le plus grand regret que je n'en pourrai profiter. Souvenez moy M. la bienveillance que vous m'avez faite et faites moy avoir des occasions par lesquelles je puisse la mériter. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. D.

Une lettre que j'ay veue de Paris M. m'a frappé du coup le plus terrible que je puisse recevoir en m'apprenant la mort de M. votre frere. Je n'ai pas besoin de vous dire la part que je prens à votre douleur. Mais je vous demande qu'heritier de ses vertus et de ses sentimens vous veuillez bien me conserver quelque chose de l'a, mitié qu'il avoit pour moy. Je me flatte de la meriter par la do, vouement avec lequel je feray toute ma vie M. H.

A. M.
Le Comte de Sude,
du 16. Dec. 1765.

Entre tous les services que M. votre frere me rendoit, il avoit bien voulu se charger de mes petites affaires: il avoit entre ses mains mes petits fonds et je luy avois surpayé dernièrement ma quittance pour toucher ma pension de 4000. ^{lrs} sur le trésor Royal, je ne say s'il l'avoit veue. Nous trouveries sans doute M. un état de tout cela: Mais bien d'autres soins et d'occupations ne vous permet, tront gueres d'y donner votre attention, et je prie M. Le Moigne d'en charger. H.

Comme ma Sante M. ne me permettra point d'aller aujourd'hui à l'Académie, je vous prie de représenter à l'Assemblée qu'il ne convient plus que M. le Grand Chancelier ait son recteur, rang parmi nous que celui de Membre honoraire ou il se trouve une place vacante. C'est un titre qu'il meritoit déjà personnellement que sa modestie l'avoit empêché de désirer, mais qu'il est de la decence de l'Académie de luy conférer. La chose est si juste que je ne doute pas que tout le monde n'y applaudisse sur le champ, sans remettre à la huitaine comme pour les élections ordinaires. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. H.

A. M.
Euler
du 27. Dec. 1765.

A. M.
D'Alembert
du 29. Dec. 1755

Je vous aurais déjà remercié M. L. M. de l'excellente pièce que l'Abbé Trublet m'a envoyée. Si la peste d'un d'un insupportable et un rhume violent ne venant déjà ne m'avaient privé de toute occupation. J'ai cependant lu votre Eloge, et l'ai admiré comme j'admire tout ce qui vient de vous. Je me suis même réjoui de la préférence que je lui donnois sur le mien, parce que je n'ay cherché que la gloire de M. de Montesquieu.

Vous vous êtes pris trop tard pour nous envoyer votre Mémoire. La Classe de Mathématique est déjà formée, déjà très-abondante, et déjà presque achevée d'imprimer. Nous ne pourrions donc en faire usage que pour l'année prochaine, et ce sera vous la condition que vous exigez qu'on n'y changera rien.

L'Abbé de Fontenelle m'a envoyé un terrible Lièvre qu'il vient de faire contre Buffon. Buffon répondra-t-il? Depuis que La Fontaine n'est plus à Paris, je ne voy presque plus rien de ce qui se passe. Adieu M. L. M. je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S.

Rappelez moi je vous prie dans le souvenir de M. de Buffon et gardez moy un autre exemplaire de votre Eloge, car j'ai prêté le mien à M. le Prince de Dourga qui aime trop les bonnes choses pour me le rendre.

A. M. l'Abbé
de Boismont
du 2. Decemb. 1755

Je n'ai vu que depuis peu de jours M. et Chériff l'excellent Discours que vous m'avez fait la grace de m'envoyer. Je l'ai lu avec autant de plaisir que s'il eût été le premier qui eût été prononcé dans l'Académie en pareille occasion. Aussi après moi et malgré tous ceux qui l'ont précédé passera-t-il toujours pour un des premiers. C'est une double joie pour moy d'avoir acquis un confrère tel que vous, et de voir quel homme du monde qui mérite le plus d'estime et d'amour, ne s'honore de la diuine, est à moi de regretter de n'avoir fait que vous enbrevoir, et de n'avoir pu passer toute ma vie avec vous.

J'achève

J'écrivais la semaine passée à M. le Duc de Chaulnes pour
 lui faire part d'une invention qui peut être d'une grande utilité,
 et qui par là méritait son attention. Quand à M^{lle} la Duchesse
 malgré toutes les belles promesses qu'elle m'a voit faites, elle n'a
 pas seulement répondu à une lettre que je lui écrivais l'année
 passée. Je connois son cœur et ses distractions mais elle abuse
 de mes sentimens pour elle. Faites lui en je vous prie des
 reproches. J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement
 M. et C. C.

A. M.

Bruget

Du 2. Decemb. 1755

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser
 du 10. Nov. Lorsque vous écriviez ma dernière lettre je ne faisais que
 recevoir les 11. feuilles qui complétoient notre 2. Tome. J'ai vu com-
 ment vous avez placé le système sur la formation des corps organisés, et
 je crois comme vous qu'il est mieux ainsi qu'avec un changement de
 caractères.

Avec de d'affaires comme je le suis M. et malade, je ne puis qu'à
 vous répondre de vous fournir un Extrait bien exact. Je feray ce
 que je pourray, mais je vous conseille d'y faire travailler vous
 même.

Je n'ay point encore reçu les 11. feuilles du 3. Tome que vous m'avez
 demandés. Vous ferez bien de m'en voyer de 15. au 18. jours ou toutes les
 semaines les feuilles du 4. Tome, mais comme le passage par
 Strasbourg cause quelque fois de long de lais, vous pouvez me
 les envoyer directement par la poste ordinaire, dans le cas
 comme je le crois qu'il ne soit pas nécessaire d'affranchir jusqu'à
 la frontière. Car je ne voudrais pas vous causer cette dépense, et
 de plus cet affranchissement non plus que le contre-séing des Minis-
 tres de France, ne sert de rien pour les paquets qu'on reçoit ici. La
 dépense que cela me causera n'est pas un objet considérable pour où
 que cela ne vous en cause point à vous même. Observez seulement
 de mettre sur les paquets Papiers imprimés. J'ai bien envie

que nous soyons à la fin. Telle est je vous prie et observe bien tout ce que je vous ai demandé au sujet du 4^e tome; de placer et de répartir les figures précisément telles quelles sont dans le manuscrit que je vous ay envoyé. J'ai l'honneur d'être parfaitement M.

C. N.

De La Beaumelle
du 2. Decemb. 1755.

Je suis véritablement inquiet M. de n'avoir reçu aucune de vos nouvelles depuis un temps infini, et depuis la dernière lettre que je vous écrivis. Je ne puis croire que vous m'ayez oublié, et tout ce que j'entends dire ici de vos affaires et ce qu'on m'en écrit d'ailleurs me fait craindre la suite des malversations des Libraires. Je crois quelque fois que quelqu'une de vos lettres a manqué de me parvenir, car je ne saurois comprendre que vous n'ayez pas encore répondu à celle que je vous écrivis le 11. d' Octob.

Il y a plus d'un mois que la Puella court les rues ici, et même j'y étois imprimée ici: Mais on me m'ando de Rome qu'il y a court un Manuscrit ou tout le 15^e Chant se trouve, et qu'il est bien autre chose que ce que nous avons, quoique ce que nous avons n'est déjà bien plus impie.

L'Abbé Trublet a imprimé mon Elogé à Paris, et le Libraire a ajouté quelques unes de ses fautes aux miennes. J'ai senti tout ce que j'avois à perdre dans la concurrence avec d'Alenbort, cependant on me m'ando qu'il y a par là autre nous, j'attends vous de venir décider la Public, et de dresser un temple de Marbo à la mémoire de M. de Montaigne auquel nous n'avons encore érigé que des Chaumières.

Je viens de faire la plus grande perte que je puisse faire, de mon Amy M. Guvelaer: C'étoit un homme bien difficile à retrouver, et pour moy, et pour l'état même: Mes amis disparaissent, et mes ennemis se multiplient. La condamine passera l'hiver à Rome; Il me semble à présent que quand il étoit à Paris nous vivions ensemble. Pour moy qui trouve déjà ma Boirine allée de nouveau, j'aurais passé tout l'hiver dans ma chambre. Écrivez vous M. de me faire savoir de vos nouvelles, pourriez vous douter de l'intérêt que j'y prens?

P. S. Commanet s'est terminée l'affaire de votre Suse: On la raconte tout autre ment ici.

J'ai l'honneur de vous écrire M. pour m'excuser ^{de} m'être ^{un peu} trop
 être que vous pourriez croire que j'aurais eu, avec vous. Vous
 avez reçu de Rouen un baril de graine de Luzerne qui vous étoit
 adressé, par mon correspondant, vous avez écrit que c'étoit pour
 moy et vous avez eu la bonté de me l'envoyer par les bateaux.
 Ce baril étoit pour M. de Hertzberg, qui m'avoit dit de vous le
 faire adresser et qu'il auroit soin de vous en dévise, ce qu'il n'a
 point fait. Je serois très fâché M. que vous eussiez que je
 vous eusse rien fait adresser pour moy sans vous en avoir
 demandé la permission. Je vous prie de me réserver
 votre bienveillance pour quelque autre occasion. J'ai l'honneur
 d'être très parfaitement M. &c.

(L. M. Le Baron
 de Billefeld
 le 13 Decemb. 1755.)

M. Ayant appris que vous étiez dans le dessein de louer le second
 appartement de votre maison, nous serions charmés non seule-
 ment d'être bien logés, mais encore d'être logés chez vous. Si
 vous êtes donc dans cette résolution M. et que vous veuillez
 nous avoir pour hôtes j'auray l'honneur de vous dire que
 nous pourrions vous donner jusqu'à 3000^{fl.} de cet apparte-
 ment, avec les pavillons et la conception de la promenade
 du jardin dont nous aurions une Clef qui ne resteroit
 qu'entre nos mains, que nous pourrions entrer à la St Michel
 prochaine et faire avec vous un bail de quelques années. Je
 vous porte tout d'un coup notre dernière parole, ni vous ni moy
 n'aimons à en user autrement, je vous reponds d'ailleurs
 de tous les soins que peuvent prendre d'une maison des gens
 qui voyent peu de monde, et qui conservent comme leur appa-
 rement ce qui leur est confié. Tout ce qui pourroit ajouter quel-
 que chose aux liens de l'estime et de l'amitié que je vous ay voués
 me sera toujours fort agréable, et c'est dans ces sentimens que
 j'ai l'honneur d'être. M. &c.

P. S. Permettez nous M. de présenter mes respects à Mad. la Baronne de
 Billefeld.

A. M.
Eller du 13.
Decemb: 1755

M. En suivant ce que m'a voit dit hier M. Euler, je m'allois flâner toute la journée d'avoir l'honneur de vous voir, si j'osois sortir je ne vous aurois pas attendu et n'aurois pas eu à regret de passer chez vous; mais ne le pouvant, et ayant besoin d'un entretien avec vous pour exécuter un ordre très pressant que j'ai reçu du Roy, je vous prie de ne pas différer plus longtemps et de vouloir bien prendre la peine de venir chez moy demain dimanche dans la matinée. J'ai l'honneur d'être avec les sentiments que vous connoissez M. *Eller*

Deux lettres parcellées.
à M^{rs} Margraff
Lehmann du 14
Decemb: 1755

M. En vertu d'un ordre que j'ai reçu du Roy, je vous prie de vous bien vouloir trouver parcellément M. le D^r Kurella. L'intention du Roy est que vous l'examiniez sur la Chimie, afin que je puisse rendre compte à S. M. de sa capacité. Je n'ai pas besoin M. de vous recommander de ne pas manquer, puisque c'est l'ordre du Roy que je vous porte. Vous connoissez les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être M. *Eller*

à M. Gluitch
du 14 Decem: 1755

M. En vertu de l'ordre que j'ai reçu du Roy, vous m'indrès bien vous trouver demain Lundy 15 à onze heures dans la Salle de l'Académie, où M. le D^r Kurella doit être examiné sur sa capacité en chimie, pour tenir la plume et dresser le rapport de M. M. les Commissaires nommés pour cet examen. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. *Eller*

à M. le D^r
Kurella
du 14 Decem: 1755

M. ayant reçu un ordre du Roy qui vous regarde je vous prie de prendre la peine de passer chez moy aujourd'hui le plutôt qu'il vous sera possible. J'ai l'honneur d'être par faitement M. *Eller*

Je vous le bien retrouvé M. quoique ce ne soit pas encore - A. M.
 comme je le voudrois, c'est à dire à Paris, j'ai un véritable De la Beaumelle
 chagrin de vous avoir en butte à toutes les persécution de
 Libraires Hollandois. Si je ne connoissois pas moy même
 par l'expérience quoy que dans un autre genre les per-
 versités se ne croirois point les hommes capables de toutes
 qu'ils vous font. Vous me rassurés dans votre lettre une
 première parce que vous dites que vous triompherez mais ne
 le dites vous pas avec trop d'assurance? Est-ce que vous êtes
 si accoutumé à voir triompher la candeur et la vérité?
 Pour moy ni l'expérience ni la raison ne m'ont appris à
 avoir si bonne opinion d'un monde.

Mais vous fait plus d'honneur à mon Elogé qu'il n'en
 meritoit: et M^{rs} d'Equillon et l'Abbe Trublet n'avoient
 pas voulu absolument qu'il parût avant mes autres
 ouvrages, je me serois contenté de le noyer, et je vous
 avoue que c'étoit ma timidité naturelle qui me faisoit
 prendre ce parti, car je sentois que cet Elogé ne feroit
 pas plaisir à tout le monde. Et le dégoût de deux autres
 personnes peut faire plus de mal que l'approbation de la
 multitude même ne fait de bien. Après tout je n'en mourrai
 pas.

Votre aventure avec Maubert est singulière: Je ne leson,
 vois que par le testament d'Alberoni, et ne connois point ce que
 Voltaire a fait contre. Mais je suis fâché que vous luy ayez par,
 si durement, car selon moy ce n'est pas un homme méprisable.
 J'ai vu ce que Fréron en a dit aussi qui n'est pas obligeant.
 Vous ne me dites point de quelle Nature étoit la pièce qui l'
 vous a montré. Les autres Voltaire, si elle étoit imprimée je
 vous prie de me l'envoyer.

Mais vous lû les Coqs d'Inde dont Rousseau accable Voltaire.

Un homme qui se pique de tant de vertu et de tant de probité!
C'est dommage qu'une si belle imagination et une si grande
éloquence tournent si mal. Croyez vous que la vraie sagesse
celle soit jamais imprimée? Voltaire est bien heureux
que ses crimes demeurent Manuscrits tandis qu'il imprime
si effrontément tout ce qui peut nuire aux autres.

Je réécrirai volontiers la dédicace d'une réponse aux
Hommes Sauvages de Rousseau: car malgré bien des choses
que j'ai admises dans cet Ouvrage, je crois qu'il y en a contre
d'aussi bonnes à dire, et de plus convaincables à dire.

Je crains par quelques mots de votre Lettre que l'Écrit
soit un de vos ennemis, et j'en suis fâché, parce qu'il peut
vous nuire; et que quand il peut nuire il n'en mangera guères
l'occasion. Voltaire et moi se communiquant j'envie leurs
Receptes de poisons. On assure qu'un grand Ouvrage de
lui va paroître ou paroît déjà à Leyde, qui doit mettre en
poudre M. Euler et tous nous. Je vous prie de me l'envoyer
le plutôt que vous pourriez par la poste.

A. M. H. is
du 16. Decem. 1755 M.

Je reçois une lettre de M. Baudouin de Rouen qui me marque
vous avoir adressé par le Navire la Marie Suzanne Capitaine
Gendrich Jean Blinck deux Caissees contenant l'un des pois-
sons de bon Chrétien et l'autre des pommes de Venettes. Je vous prie
M. dès qu'ils seront arrivés de vouloir bien me les envoyer par le
Chariot de poste. Et de m'en envoyer le petit compte auquel vous
aurez la bonté de joindre le s. b. a. c. p. poisons que vous m'avez
dernièrement envoyés. J'ai l'honneur d'être parfaitement M. D.
P. S. J'ai reçu avec bien de la reconnaissance les complimens
que vous m'avez fait faire par M. M. Hubert.

Vin

Suivant l'ordre de V. M. ayant chargé Mr Margraf et Lefmann, Membres honnêtes de l'Académie, que j'ai eu les plus capables d'examiner M. le D^r Kuralla sur sa capacité en Chimie, et cet examen ayant été fait en règle. M. Elus Chef du Collège de Médecins présent, et M. Gloditsch faisant la fonction de Secrétaire, j'ai l'honneur d'en envoyer le résultat à V. M. J'ai eu de voir y joindre la copie du protocole même, n'ayant ni une raison de faire quelque chose de superflu que d'omettre la moindre circonstance dans ce qui regarde l'exécution de vos ordres. J'ajoute avec le plus profond respect à V. M. Le

Audoy
Du 16. Decem. 1755

P. S.

M. Kuralla vient de m'apporter un Mémoire sur le charbon de Terre que je remettrai aux mêmes examinateurs, et dont je rendrai compte à V. M. si elle l'ordonne.

Au Prince
Henri
Du 18 Decemb. 1755

J. demande pardon à V. A. R. de ne lui avoir pas envoyé plus tôt l'inscription que le Roy m'a bien ordonné de faire pour M. le Chancelier, je la joins ici M^{re} mais d'esp. uniquement pour vous obéir, car cette inscription n'ayant point eu l'approbation de S. M. je dois croire qu'elle n'est pas telle qu'elle doit être. En effet elle ne dit pas tout que les deux mots que M. a écrit. Mon dévouement à vos ordres sera toujours le même et le plus profond respect etc.

A. Mad.

Mad. La maladie dont vous avez vu le commencement, qui ne m'a point quitté entièrement, et qui redouble tous les hivers, et la quantité d'affaires dont je suis assailli m'empêcheront si je me ferois ici d'une main étrangère. Rien n'auroit pu me faire tant de plaisir que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si elle ne contenoit des choses si agréables auxquelles je prens le plus grand intérêt sans pouvoir me flatter d'y changer grand chose par tous mes soins. Je commencerai ce,

Goodmorn
Du 19 Decemb. 1755

vendant par vous faire mes plaintes, et les plaintes de tous ceux
qui ont eu l'honneur de vous connoître sur la Silome obstinée
que vous gardez avec eux depuis 30 ans. Nous savions bien
tout ce que vous étiez une personne fort singulière, mais nous
ne concevions votre singularité qu'en bien. Vous n'aimeriez
pas sans doute à être longtemps grondée, cela d'ailleurs pourrais
ne vous corrigerait pas, ainsi je viens à votre affaire.

Il n'est que trop vrai Mad: que votre compagnie est la plus
mauvaise chose du monde. Le commerce qui partout ailleurs
est très avantageux n'a produit encore ici que de la perte. Et
l'ignorance et la maladministration pour ne rien dire de quel-
ques Directeurs et des soussecrétaires la ruineront entièrement
à moins qu'on n'y mette ordre, ce qui n'est pas facile. Nous
sommes nous mêmes dans cette mauvaise affaire, et moins
à l'égard que vous en supporter le dommage. Tout ce que vous
dites dans votre lettre et dans votre Mémoire est vrai. Le Dis-
cours et le procédé de ce Directeur d'Anvers sont indignes, et je
crois comme vous qu'il cherche à faire tomber les Actions
pour les acheter peut-être lui même, mais dans ce cas je
craindrais que tous les autres n'eussent le même dessein, car
ils tiennent à peu près les mêmes discours. Comme donc on n'a
guères meilleure idée de la compagnie ici qu'à Anvers, que l'argent
y est plus rare, et que les Actions n'y ont aucun prix courant
ni même presque aucun prix, je doute qu'on pût trouver ici un
meilleur party que celui que vous trouvez à Anvers. Il faut
donc du moins pour cela courir tous les puits et tâcher d'en
trouver un qui ait un peu plus de foi ce dont on ne saurait se
prouver. Je ne vous conseille donc point Mad: d'envoyer ici vos
Actions pour les quelles il y aurait toujours un certain péril
sur la route. Mais pour quoy n'y viendriez vous pas vous même puis,
que vous êtes déjà à moitié chemin que vous aimez Berlin et

que vous y êtes tant aimée? Vous pourriez certainement
faire vos affaires mieux que qui que ce soit.

Quant à la difficulté qu'on vous a faite de vous réconcilier
propriétaire de vos Actions, voici le Ciste de M. Schulte qui
tranquillifera sur cela M. Vanortorn. On ne sauroit être avec
plus de respect ni plus de dévouement que je le suis Mad.

Eleonore et tout l'hôtel d'Anthelme ne chargent
de vous dire combien votre souvenir leur est cher.

A Mad.

de la Bougatière
du 23. Decembre 1758.

Mad. ma chère Cousine je suis honteux que vous n'ayez
procure par vos souhaits de la Nouvelle Année; car ceux que
je fais pour vous, pour le Cher Cousin et pour toute votre famille
ne sont certainement ni moins sincères ni moins ardents. Je
vous prie tous d'en recevoir les assurances en attendant que
je pris après heureux pour trouver l'occasion de vous être bon
à quelque chose. Il n'y a rien que je ne fise pour cela; mais
quant à placer mon Navire dans la Marine Royale, malheu-
reusement je ne connois pas le Ministre, Quant au
service dans l'Armée. Prudence, outre la difficulté extrême
d'y faire entrer les étrangers, que l'expérience a appris qui n'y
conviennent pas, on ne s'y avance que par des pas imperceptibles,
et il y faut commencer de trop loin; peut être que tout mon
Credat pourroit aller jusqu'à faire obtenir la Hallebarde de
Argent à la personne que je recommanderois au plus
d'intérêt.

Je vois donc Cher Cousin qu'actuellement je ne puis absolu-
ment rien: Au premier voyage que je feray en France, je
puis ramener après moi mon navire mes Amis, et retrouver mes
Amis, je m'y mettrai jusqu'au cou, pour vous faire connaître
mon dévouement.

Mais pourquoi vous attachez vous tant au service des Rois

et pourquoi n'aimeriez vous pas mieux que votre fils serve la
Compagnie ou je crois autant d'honneur et plus de profit; et
ou vous auriez par M. le Comte de Tude les plus grandes facilités
et les plus grands avantages? Ce n'est pas le moy à vous donner
des conseils, mais c'est bien la ce que je préférerois si j'étais
dans votre place.

Adieu Charlotine sans cérémonie je suis accablé d'affai-
res et de lettres, et aussi bien ne pourrais je jamais après pour
vous dire combien je vous suis tendrement et respectueusement
attaché.

Au R. P.
Ansaldo du 23
Decemb: 1758.

M. S. R. P.

Je serois dans le plus grand tort ou je pousse l'orgueil d'avoir tant
tardé à répondre à la lettre du 28. Septemb: que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire, et à vous remercier de l'honneur que vous
m'avez fait de me défendre, si j'eusse été dans son tems le par,
quel qui ne m'a été remis qu'hier par une voye qui m'est inconnue.
Quoy que ce soit dans un tems ou la maladie m'interdit toute appli-
cation je n'ai pu m'empêcher M. R. P. de lire votre lettre et
d'y admirer la justesse, et la précision de vos raisonnemens.
Je ne connois point l'ouvrage de mon adversaire, mais on est
bien aisé d'avoir été attaqué lorsqu'on seroit un docteur tel que
vous. Mes opinions ne méritoient peut-être pas que vous leur
fissiez tant d'honneur, mais je puis me flatter que mes sentimens
méritent votre amitié, et je vous en demande la continuation
comme d'un bien dont je connois tout le prix. Je suis avec la plus
haute estime et avec beaucoup de respect M. S. R. P. V. D.

Sire

Au Roy
du 14. Decemb: 1758.

Je ne sçay si ceci est digne de votre attention, mais je ne puis laisser
passer aucune occasion de vous marquer le devouement et le très
profond respect avec les quels je suis Sire De V. M. Leff.

J'ai reçu M. et L. A. votre lettre en 3 parties que vous m'avez accumulées depuis un mois et que vous m'avez fait plus de plaisir de m'envoyer ^{A. M.} ^{L'Abbé Trublet} ^{du 23. Decemb. 1765} séparément, aimant mieux savoir ce qui se passe que ce qui s'est passé. Si ce sont les plaisirs qui vous empêchent d'écrire, je vous félicite; si ce sont les affaires je vous plains, si ce n'est ni l'un ni l'autre je me plains moi-même. Pour moi renfermé comme je le suis dans ma chambre au moins pour 3 mois, et ne sachant comment j'en sortirai j'ai tout le temps d'écrire à mes amis, et peut-être que je les en importune.

J'attends les livres que vous m'annoncez et vous en remercie d'avance. Je vous remercie aussi de présent que vous voulez me faire des bons mas lignes, et ne le recevez point. La chose est de M. de Pronotval, et ne me ressemble ni par la manière d'écrire, ni par la manière de penser. Ce n'est jusqu'ici qu'un petit morceau des sensations de l'abbé de La Motte mis en loutre, l'auteur travaille à la continuation, et j'espère fort qu'il se trouve rien de nouveau. Il s'en fait beaucoup que se méprise Pronotval qui est ici après mépris, mais il s'en fait encore davantage que j'ajoute pour lui autant d'affirmation que vous. Quand il arriverait tout le monde me persécutait pour lui donner une pension de l'Académie, aujourd'hui les mêmes trouvent mal, mais que je l'aye mis dans l'Académie sans pension. Je n'ai changé à son égard ni de manière de penser, ni de manière d'agir. Son style ne me paraît pas sans mérite, il écrit avec facilité, et avec une certaine chaleur, mais j'erois qu'il auroit mieux servi l'Académie comme mes amis le voulaient faire, que s'être la chose que la Nature ne l'a point fait. Il est aujourd'hui à plaindre, il a un procès pour un enfant qu'il avoit tiré des opphélins pour en faire un Lecteur et un Chantre, et qu'on a voulu lui retirer sous le prétexte que M. de Pronotval lui apprenait des Catholiques. Il me l'avoit confié que Jésus Christ n'étoit que le fils d'un Charpentier. Tout cela que feroit le cas il n'est point prouvé, et même dans le Paroisse n'auroit pas scandalisé si l'on ne vouloit opprimer la

pauvre Fremontval. On la attaque avec tant de confiance qu'on a
fait cent sottises dans le cours de prières qu'il a fort bien relevées
dans un Livre qu'il a intitulé Cause bizarre, qui comble de parties
de ridicule. Cependant je ne sçay encore comment il se tirera
d'affaires. Dans l'état le plus indigent il s'opposait des curieux,
et dans le Baïs le plus indifférent sur la Religion il a trouvé des
Zélateurs.

Je feray votre commission avec M. Formey dès que j'auray reçu votre lettre.
Je connois sans doute le Prince Louis de Sursbourg, et le connois
bien mieux que vous, vous vous êtes laissé prendre à un veruz François
qui est un peu plus différent et qui n'est qu'une superficie. Tout ce
que vous leur avez entendu dire de raisonnable, comptes qu'il le tient
de cet Abbé d'Arnault dont vous me parlez ou de d'Arnault même
notre Episcopat dont il étoit autrefois le Moine.

J'ai retrouvé La Beaumelle mais dans tous ses embarras.
J'espère qu'il fera un éloge de M. de Montesquieu qui vaudra mieux
que les nôtres et je l'y ai vivement sollicité. Quant au trait contre
Voltaire dans la lettre imprimée, je ne sçay à quel il se rapporte.

Vous pouvez compter qu'on va faire encore de M. de Fontenelle
un Encyclopédiste si l'on peut.

Je vous vais toujours entêter de cette Lettre de M. de Montesquieu
à M^{ad}: de Sempador qui n'est rien qu'une que les xxxix autres au-
roient pu écrire. Je ne crois point non plus que je doive mentionner
dans mon Eloge quand même l'occasion s'en présenteroit mon Episcopat
des Montaigne. Ce n'est pas grande chose, et je suis persuadé que par
tout le Monde seroit choqué de la comparaison des deux ouvrages, qu'on
qu'ils soient en effet très comparables. Dans l'un il y passera mieux,
et s'il s'est trouvé offensé aussi mal à propos je ne m'en embarrasse
pas beaucoup.

Il la bonne heure qu'il y ait partage entre Buffon et l'Académie.
Condillac, mais je m'ôte tout de l'il y en a entre la sagesse des observations

et l'Histoire Naturelle. L'Abbé de Condillac est comme je crois vous l'avoir déjà dit un des plus grands esprits qui ait été dans la Nation; Mais ceci je vous prie, fort entre nous, car j'aime Buffon et fais cas de quelques uns de ses Ouvrages.

M. Brieret étoit très fâché, et je serois fâché qu'il le fût si l'on imprimoit hors de son livre ma réponse à Diderot: Il m'a déjà fait des reproches sur l'impression de l'Éloge de Soume. et en usa très bien avec moy, je ne voudrois pas lui donner aucun sujet de mécontentement.

Je suis bien aise qu'on soutienne dans les écoles de Médecine des thèses d'Inoculation, parce que la public croit que cette question appartient à la Médecine quoiqu'elle ne soit point à la Médecine à juger, elle n'appartient qu'à l'Arithmétique qui l'a décidée il y a longtems.

Je ne voyois d'un œil ce morceau de thèse dont vous me parlez que Syriac a traduit pour auriez du me le faire un peu mieux connaître car je ne connois aucun de ses écrits dont le titre soit L'influence des causes physiques et morales. C'est grand dommage que tous les Ouvrages de ce philosophe ne puissent pas paraître en français. Il y a un Chapitre qui lorsqu'il sera bien promu sera la fin de toutes les sciences. La proposition est qu'il n'y a, d'un côté pour nous, ni effets ni causes. Et j'ai bien peur que cela soit vrai.

Je vais de recevoir dans ce moment un assez gros Ouvrage en 8^{vo} qui a pour titre Cassii innocentii Augusti Ordinis prædicatorum Vindiciae Maupertuigianae ab Animadversionibus D. C. F. M. Zanotti.

Je ne savois pas que M. Zanotti m'eût attaqué, et je ne sai si je sauray comment je puis répondre, car ma réponse est un peu longue.

Je ne vois rien dans le discours de l'Abbé de Beaumont qui peut lui faire valoir le sursis de la cour: Et j'y vois bien des choses qui pourroient lui faire obtenir la place de l'Académie. Vous verrez dans une nouvelle feuille du journal que je vous envoie une

critique après déplacée, et qui ne seroit bien nulle part, ailleurs de son discours et de ceux de M^{lle} de Chateaubrun et d'Eliezer. L'auteur de cette critique comme vous verrez n'y fait cas que de celui de l'abbé Allarie; et cela devra vous confirmer encore que je n'ai aucune part à ce journal. Vous jugeriez par là que d'ut de quel qu'un qui a été à Paris, qui n'y a point connu les trois premiers, et qui a été en liaison avec le dernier. Je ne vois guères que ces sortes de conclusions qu'on puisse tirer des critiques ou des louanges des journaux: mais si j'en faisais je tacherois d'y mettre des jugemens qui ne fussent offusqués par aucun intérêt. Je vous avoueray pourtant que la chanson sur la philosophie et celle du portrait de M^{lle} de Breteuil font de moy; elles courent les rues et les auteurs du Journal les ont ramassées.

Vous m'avez attendri en me parlant de notre Cher Nicole il n'y a point d'homme en France que j'aime et que j'estime plus, vous m'attendriez encore davantage lorsque vous vous joignez à lui. Dites lui je vous prie et dites vous à vous même combien je vous aime.

Les jacobins me chagrinent, et m'effrayent lorsque j'y lis ce que nous font les Anglois, lorsque j'y vois qu'on donne au Parlement des lettres d'arrêt d'arrêt de l'orgueil, que les parlements font une confédération contre une déclaration du Roy. Cela me paroit si extraordinaire que je n'y comprends rien, et que je voudrois bien que vous me l'expliquiez autant que cela peut être expliqué: que vous me disiez si les principes de la Religion et du Gouvernement sont si fort changés depuis que je suis hors de France, enfin ce qu'on pense de tout cela.

P. S. Je suis surpris que vous me demandiez la nouvelle dont vous m'avez jecté dit qu'il y avoit 3 Editions à Paris: Or la celle qu'on a tiré.

Votre lettre du 18. Nov. M. C. A. envoyée par Jean neff arriva hier à 10 jours d'intervalle de celle du 15. et je répons aujourd'hui à l'une et à l'autre. J'ai reçu la même jour une lettre du Pape aussi pleine de bonté que je l'aurois pu espérer; Elle n'étoit point accompagnée d'aucune lettre de M. le Cardinal de Fieschi, mais dans l'occasion marquée à S. E. que je m'en étois devoy.

A M.
de l'Académie
du 23 Decemb. 1755

J'ai reçu aussi un Suorago in 4^{to} du Don Ansaldo Domini, dain de Ferrare intitulé Animadversiones Maupertuisianae qui me défend contre M. Lavoiti qui doit m'avoir attaqué. Je n'ai rien vu de tout cela; et ne say même quand je verray ma vengeance; parce que je recommence à être plus mal, et que je ne lis alors que du François. Dites moy ce que vous en pensez.

Car la même raison je ne saurois entrer dans le détail de la lettre du Pere Boscovitz; d'ailleurs mon intérêt pour ces choses est entièrement éteint, et si je ne vende pas mon âme à l'Eternel, je vende la terre au Seigneur; Domini est terra.

Je pense bien ~~quand même~~, que d'Alambert n'a remercié le Pape de sa place dans l'institut de Bologne que pour avoir une réponse, et n'a voulu avoir une réponse que pour la publier: C'est un Diogene aussi adroit que j'en connoisse.

André M. C. A. que vous avez encore mal fait de me faire adresser les Encyclopedias, et même de les faire réviser. Il n'y a aucunes Exemplaires pour moy, c'est une commission qui me fatigue; dont j'ai peine à obtenir le remboursement et dont je vous me debarasser. Il faudra remettre la souscription à quelqu'un des Commissionsnaires profanes qui sont à Paris.

Vous avez feu la peste que j'ai faite de Durolax: c'est après la vôtre la plus grande que je puisse faire; outre la douleur que j'en ressens, cela dérange mes affaires, mes ressources et tous mes projets. Depuis 4 ans il n'est pas sorti un d. de l'Urne

infort qui n'ait été contre moy. Adieu C. A. Leger plus
honnêtement.

P. S. Je suis encore plus étonné que vous et même consterné
de tout ce qui se passe en France au dedans et au dehors; Je
ne reconnais ni le Gouvernement ni la Nation. Il faut avouer
que malgré tout ce qu'il y a d'excellent en France, un Prince
qui a 150 mille hommes toujours quêtés, et prêts à marcher
demain l'importe bien dans une partie si considérable.

Prêtez moy le plaisir de faire tenir cette Lettre au Père Anselmi.

C. M.
Bouquet
du 23 Decemb 1755.

J'ai reçu M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de
m'écrire du 30 Novemb. mais non point avec les dernières
feuilles du Tome 3. que vous m'annoncez; je n'ai que jusqu'à
la feuille F. inclusivement, Les détours par les chariots de
poste sont longs, et pour les feuilles qui resteront il vaut mieux
comme je vous l'ai déjà dit me les envoyer directement par
la poste, car je vois avec plaisir que le tome pressé.

Voici le petit errata du 1. Tome qui a paru fort exactement
imprimé à la personne qui s'étoit chargée de l'examiner. Es
en effet s'il ne s'y trouve que ces fautes, votre Edition sera
bien corrigée.

Errata du 1. Tome

pag. 156. lig. 6. que lisez par.

p. 18. lig. 7. habilité lisez habileté

p. 19. lig. 23. habilité lisez habileté

p. 173 lig. 4. Ouvrage lisez Cuorage.

Je n'ai point changé d'avis M. et je vous recommande
toujours de ne mettre au frontispice que Ouvrages de Monsieur
de Maupertuis sans aucun titre.

Tant que votre Edition sera achevée je vous prieray de m'en
voyer les exemplaires que vous me destinerez dans une caisse
sans condition nées et de l'adresser à M. Franey le priant de me la faire
venir par les chariots de poste.

J

Je me suis informé de ce 3^e Tome du Code Frédéric dont vous me
parlez: Il n'existe point et l'ouvrage est fini là où finit votre
Edition, on a donné même l'ou dit mal à propos le titre de Code à
cet Ouvrage qui est proprement le Corps de Droit. Le Code ne
paraît point encore, mais M. de Jarriges nouveau Grand Chan-
cellier achève de le rédiger, et compte le donner bientôt, je vous
l'enverrai dès qu'il paraîtra. J'ai l'honneur d'être parfaitement
M. D.

E. L. Vous me m'avez envoyé M. de l'Edition en 4^e que les
feuilles A et B. de l'Espace de Cosmologie: Car je ne compte pas les
deux feuilles A. et B. de la Préface qui doivent être devenues
inutiles.

M. Abb.
de la Bougatrière
du 27. Decembre 1756.

Non M. je n'oublie point mes Amis, et si j'étois capable d'en
oublier quelqu'un ce seroit moins vous qu'un autre. J'ai écrit à
E. L. j'ai pris la liberté de vous recommander à elle, et voici ce
qu'elle m'a fait la grace de me répondre: j'y joins ce que M. le
Cardinal Saffonai m'a écrit sur cela. Vous verrez par ces deux
lettres que nous pourrions nous flatter d'un fauconnet s'il vient à
vaquer dans le mois du Pape: Aussitôt donc qu'un fauconnet à la no-
mination de S. S. vacquera vous devez en donner avis à M. le Cardinal
Saffonai, lui marquer que vous êtes celui dont je lui ay écrit, votre
Nom, et tout ce qu'il demande ici.

Mais je vous demande M. de prendre garde à une chose qui
est autant de votre intérêt que du mien de bien observer: C'est de
n'aller qu'après la mort du Chancelier, et de ne point aller s'opposer
sur les Apparences d'une mort prochaine de faire finir à
ceux qui nous protègent une démarche anticipée qui mar-
querait de l'avidité et qui ne servirait qu'à la débiter: C'est-à-
dire qu'à cette condition que je vous envoie ces deux copies.

Je souhaite M. vous voir Chancelier dans l'année que nous

allons commencer, mais ce n'est pas à elle ni au tout canonie,
est que je borne mes souhaits, je les étends bien au delà, et à tout
ce que vous me voulez. Je suis avec un respectueux attachement
M. D. S.

B. S. Mille compliments au grand cousin et à sa famille, à qui
je écris point aujourd'hui et tout accablé d'affaires.

Paris du 27. Decem.
à M. le Cardinal
Passionei, envoyé
à M. l'abbé de La
Bongatrière.

M. S.

Puisque V. E. a bien voulu permettre qu'on lui donnât avis
du premier Canoniat à la nomination de V. E. qui viendrait à
vaquer dans l'Eglise de M. de Males, et me faire offrir la protection
pour mon parent Prêtre dans la même Eglise. Le moment est
venu, et je prends la liberté de me recommander à vos bon-
tés. Je tâcherai toute ma vie de les mériter par le dévouement
et le très profond respect avec lesquels je suis M. S. de V. E. L. D.

A. M.
L. Bruget
du 27. Decemb. 1763.

J'ai reçu M. les dernières feuilles qui complètent votre
III. Tome : et vous trouverez ici les errata du II. et du III. Je vous
envoyai l'autre jour celui du I.

Je n'ai encore rien reçu du IV. Je vous ay prié pour ne
point perdre de temps de m'en envoyer les feuilles chaque semaine
par la poste Ordinaire, et je les attends. Je vous souhaite une
heureuse Année, et ay l'honneur d'être parfaitement M. D. S.

Il y a déjà quelque temps M. que j'ai reçu la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. C'est à moi à vous remercier d'avoir lu mon Olog, et de ce que vous m'en dites, car je sens bien qu'il y a encore beaucoup d'indulgence et d'amitié. C'est à Dieu que les petits présents de mes Ouvrages puissent valoir en comparaison avec les magnifiques dons que vous me faites! Mais ni moi ni personne ne saurait saquitter avec vous à cet égard.

C'est votre dernier Ouvrage qui m'a le plus plu, et que j'ai aussi bien des fois relu. J'ai même eu la satisfaction d'y trouver mis dans le plus grand jour des choses que je pensais, mais que vous m'avez expliquées. Cette distinction entre les sensations corporelles et les sensations spirituelles, j'avais déjà vu que M. Diderot, comme M. de Buffon la faisoit dans ce qu'il a dit de Montfauy sur la formation des Animaux, et j'avais pris la liberté de lui répondre dans un petit ouvrage que vous verrez bientôt. A la vérité il me semble que vous traitiez durement Buffon, mais cela dépend des sujets que vous pouvez avoir ou de vous en plaindre. Quel party ont pris d'Aumont et Diderot dans cette affaire?

Je ne sçay encore par tout ce qui me revient de Paris si j'ai trop loué M. de Montesquieu, ou si je n'ai pas assez loué, car je trouve dans ce qu'on m'en dit tantôt l'un tantôt l'autre. Je suis bien fort si j'ai votre approbation. Vouloir tout donner au Climat est une apparence de philosophie, mais n'est philosophie que de nom. Je vois au contraire que les causes morales sont bien plus que les causes physiques à ce qui arrive dans le monde: une opinion, quelques fois l'opinion la plus étrange changera toutes les mœurs, toute la forme d'une Nation; j'y en ai bien plus qu'à l'élevation du Soleil, presque tous les raisonnements de M. de Montesquieu sur cela ne m'ont paru justes ni comme

A M. L'Abbé de Condillac
Du 30. Decemb.
1755

Métaphisiques, ni comme physiques: Tout est ordre, parfait qu'on
prétend qui règne dans l'esprit des Loix, j'avoue que je ne l'y ai
pas trouvé: j'avois d'abord comparé cet Ouvrage aux Esays
de Montaigne, aux quels certainement il ressemble après: Je
prévois qu'on seroit blâmé de ma comparaison, et je vois com-
bien l'auroient été ceux qui trouvent cet Ordre admirable
dans l'esprit des Loix. Je crois pour moy qu'il n'y en pas, mais
comment mettre un ordre parfait dans une si grande mul-
titude de choses? comment mettre précisément à sa place ch-
que partie d'un tout aussi vaste? n'y en a-t-il pas même de ces
parties qui n'ont point de place précise?

A. M.
L'Archevêque
de Trajanople
au 20 Dec. 1720

M.
J'ai reçu la lettre de M. de S. qui a eu la bonté de m'envoyer avec
celle dont vous m'avez vous m'avez honoré. Je regarde avec une
des grâces dont le Souverain Donateur me comble depuis longtemps
la voye dont il s'est servi pour me faire parvenir sa Lettre, et
je me tiendray bien heureux si je puis jamais trouver l'occa-
sion de vous marquer combien je suis sensible à l'honneur d'être
connu de V. E. Oserois je m'y prendre la liberté de vous adresser
ma réponse à V. E. que j'ai mise dans ce paquet pour M. le Com-
te de Tencin? Je suis avec un profond respect M. de S. A. S. E.

M.^{re}

A M. le Cardinal
Capitoul du 30^e
Jany 1758

Notre Académie qui a si bien connu l'honneur que lui faisoit
le nom de V. Em. écrit dans ses fastes, n'a pas été moins sensible à
la manière gracieuse dont vous témoigniez vos sentiments pour elle.

Bien voyez M.^{re} je vous ay encore bien d'autres obligations :
je dois à V. Em. la lettre que j'ai reçue de S. C. et la grâce qu'elle
vous bien me faire opposer du premier canonial à sa nomination
qui vaquera dans l'Eglise de St. Malo ou à quelqu'autre semblable
confiée dans la Province de Bretagne. S. C. m'a donné d'un donnet
avis à V. Em; et V. Em. veut bien elle même me permettre de m'adres-
ser à elle pour cela. J'ay donc écrit à mon Parent qui est sur les lieux
que lorsque la benefice vaquera, il pourroit prendre la liberté de
vous en informer, et j'y joins encore ma prière de vous prier,
de votre protection.

J'ay je vous demander une nouvelle grâce, c'est
de vouloir bien porter ma très humble reconnaissance à S. C.
et de me procurer une nouvelle marque de sa Bienveillance, je
ne connois que par les éloges qu'on en a fait, les ouvrages dont
S. C. a orné l'Eglise et enrichi la Littérature: pourrois je M.^{re} obte-
nir par vos bontés un Exemplaire de ces Ouvrages? Je placerois
à côté les 4 Volumes que j'ai de un autre très couronné.

Je suis avec le plus profond respect M. de V. Em.

Au Sape
du 30. Decemb. 1755

Accablé aux bontés de V. S., si les grâces que j'en reçois
ne me surprennent point, elles n'en ont pas moins mérité
humble reconnaissance: mais quelque prix que je mette aux
Doux de V. S. la grâce qu'elle me fait d'espérer ne me sera jamais
plus sensible que la joie de me trouver dans son souvenir.

Je ne manqueray pas suivant vos ordres de faire infor-
mer M. le Cardinal de Tournai du premier canonat vacant dans
l'Eglise de St. Malo, et il a bien voulu me promettre d'en rendre
compte à V. S. Je prends la liberté de demander aujourd'hui à son
Em. une nouvelle grâce que je n'oserois demander à V. S. elle-même,
mais qui combleroit mes vœux si elle m'étoit accordée.

Pénétré de la plus vive reconnaissance et du plus
profond respect je suis à vos pieds V. S. P. De V. S. L. #

A. M. Eller
du 31. Decemb. 1755.

M.
Ne pouvant aller chez vous, vous faire mon compliment,
vous rendrais bien que je vous marque la joie avec laquelle j'ai
appris la justice que le Roy vient de vous rendre. C'est en hono-
rant des hommes tels que vous que les Rois s'honnorent eux
mêmes. Vous avez fini l'année M. par rétablir la sainte du
Royaume la plus précieuse, par rétablir la vôtre qui est si
utile, par recevoir de nouveaux honneurs: s'il faut l'année où
nous allons entrer et un grand nombre d'autres continuer d'avoir
comblés de prospérités; elles ne seront jamais répandues sur
personne qui les mérite plus que vous, et personne jamais
n'y prendra plus de part que moy. J'ai l'honneur d'être avec
un respectueux attachement M. Vostre.

M. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avec la première partie de l'ouvrage que vous m'avez envoyé: On ne peut rien voir de mieux pensé ni de mieux écrit, et je ne saurois vous marquer combien je suis sensible à l'honneur que vous voulez me faire de me le dédier. J'ai lu aussi votre Dédicace et l'on ne sauroit vous être plus obligé que je le suis de ce que j'en ai pu lire, mais je ne puis vous parler d'un ouvrage la plus grande partie comme de chose seulement par votre politesse: cependant M. comme le sujet de votre livre est tout à fait étranger pour moi, je ne crois point pouvoir accepter l'honneur que vous voulez me faire; mais je n'en sens pas moins combien je vous en dois de reconnaissance et je chercherai dans toutes les occasions vous le marquer, à mériter la continuation de votre amitié et à vous prouver combien j'ai l'honneur d'être M. Vostre.

A. M.

Vichof

Du 31. Decemb 1755

M. monfrer et M. Confr.
 Si j'avois envoyé mon Eloge de M. de Montesquieu à quelqu'un, c'eût été assurément à vous: mais cet Eloge n'ayant été imprimé séparément que par les instances de M. de Truchesse d'Als, guillon et par le zèle de M. l'abbé Trublet, je puis dire que je n'en ai point été mêlé en aucune façon. C'est pourquoi je vous envoie un pareil ouvrage après avoir lu la Dédicace que vous m'avez envoyée. Je vous assure qu'il a fait sur moi le même effet qu'il fera sur vous en le lisant, et sur le Roy de Pologne en l'entendant reciter, il m'a fait venir les larmes aux yeux. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait paru plus beau. Le style surtout est tout touché aux circonstances présentes est de la plus grande sagesse et de la plus grande dignité. A tout ce que vous dites à l'honneur de la Nation j'y joindray

A. M.

Le Comte de Trucheseau
 Du 31. Decemb 1755

qu'il n'y a qu'elle seule trouvent des hommes capables en même
temps de faire un tel discours et de commander des Armées.
Vous m'avez rendu le Courage que j'ai perdu par la vue
de tout ce qui se passe. Expliquez-moi donc comment vous
vous êtes dans un tel point par les Anglais, et puis
qu'à quand cela durera ! Comment on donne au Parlement
les Actes d'une Assemblée du Clergé, comment les Parlements
refusent d'obéir aux déclarations du Roy ? Car quand on est à
300. lieues de Paris on ne comprend rien à tout cela.

Je ne vois presque plus que La Condamine veuve de
Lyon. Et j'en suis bien fâché pour mille raisons : la première
est qu'il est un peu plus près de moi à Paris, la seconde est
que je ne saurois qu'en dire que par lui ce qui se passe, et je ne
le sais plus d'autant. Je suis toujours M. M. C. et M. Conf.
avec tous les sentiments de respect et d'amitié que je vous
dois. V. V. G.

M. Elconore et moi sommes bien sensibles au souvenir
de M. de la Contesse de Proven. J'ai communiqué votre discours à
M. Formey et même votre lettre.

A. M.
à secondat
du 31. Decem 1755.

M.
Vous ne me devez aucun remerciement pour le peu que j'ai
dit sur un sujet où il y avait tant à dire. Je n'ai pu dans
l'Éloge de M. votre Père rendre toute la justice qui étoit due à
un si grand homme, ni satisfaire mon cœur. Mais je suis en
sola de m'être trouvé si intégral à un si grand projet si
vous êtes du moins convaincu de mon zèle pour la mémoire
de votre illustre Père et de mes sentiments pour vous.

Je lui ai confié quelque lettre qui n'avoit été écrite
que vous auriez peut-être trouvée parmi ses papiers, et que

je vous seray fort obligé de m. l'envoyer. Je suis avec beau-
coup d'attachement et de respect M. m.

P. c. En ma dit depuis mon Elogé que Montaigne le trou-
voit passim vos Elucubrations, je m'en serois douté; mais j'ai cela est
vous en priez bien de me le dire. Dans le Mémorial que vous
m'avez adressé j'ai bien trouvé aussi les noms de vos grands
Oncles, mais non celui de votre grand Père qui y étoit plus
nécessaire.

A M.

L'abbé Outhier
du 2 Janv. 1756.

Votre lettre M. mon cher Conf. m'a fait grand plaisir, parce
que je vois que vous m'aimez toujours, et que vous êtes con-
stant de votre situation et de votre santé: pour moy il s'en
faut beaucoup que je me porte aussi bien que vous le
pensez, et je ne say pas surquoy vous ayez fondé que
ma santé étoit rotative: Tous les hyvers je crache sang,
l'été passé n'a pas été après long pour me remettre, et me ve-
nois dans les horreurs de l'hiver et des maux qu'il me
fait: La philosophie m'aideroit plus l'habitude; mais enfin
la Necessité me font supporter tout cela.

J'ai communiqué vos Remarques à M. Eulst, et voici
ce qu'il a raisonnablement qu'il m'a donné pour vous envoyer. Comptez
qu'il n'a pas fait à la légère les Degrés que je vous ay envoyés,
pour les Objectifs Microscopiques et multipliés il corrige l'Abber-
ration qui vient de la figure du Verre au point de pouvoir
leur donner une beaucoup plus grande Ouverture que l'ouvert.
lure accoutumée et pouvoir leur donner des Oculaires plus
forts. Il a encore plusieurs autres constructions qui vous
paraitroient plus singulières, Il y en a ou l'objectif compo-
sé de plusieurs Verres en v. g. de concaves des deux côtés. En-
fin si votre loisir vous donne la commodité de vous appliquer
à quelque une de ces Constructions, je crois que la chose le

merita. J'ai envoye un pareil avis à M. le Duc de Chaulnes
qui me promet d'y faire travailler à Paris, j'en ay envoye un
à Rome à M. de Lafondaniere. Mais je ^{plus} compte sur vous que
sur personne pour cela, parce qu'il y faut plus d'intelligence
que les Ouvriers n'en ont.

Je vous souhaite une heureuse Année et suis M et
C. Conf. avec un respectueux attachement et de tout mon
Coeur. Votre V^off



